

Le calice des esprits

Paul Doherty

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Paul Doherty
**Le calice
des esprits**

**10
18**

GRANDS DÉTECTIVES

PAUL DOHERTY

LE CALICE DES ESPRITS

Traduit de l'anglais

Par Christiane Armandet et Nelly Markovic

Éditions 10-18

ISBN 978-2-264-04736-6

PROLOGUE

Toile lege, Toile lege.
Prenez et lisez, prenez et lisez.
Saint Augustin, *Confessions*, VIII

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. Il y a bien des années que...

Je m'assis sur mes talons et contemplai le visage cireux du cadavre étendu sur une civière basse devant moi. Les moines allaient porter à l'église le père gardien, âgé d'au moins quatre-vingt-cinq printemps, enveloppé dans son linceul. Il y reposerait entouré de cierges pourpres, devant le chœur, endroit sacré où voltigent les anges afin que les hordes de démons, qui rôdent en quête des âmes des défunts, ne puissent entrer. Plus tard, ces mêmes frères de l'ordre mendiant des franciscains, dont le couvent se niche à l'ombre de St Paul, chanteraient leur messe de requiem et, ensuite, enterrerait le père gardien dans le cimetière où, protégé par une croix délabrée, il attendrait la fin du monde et la résurrection du Christ.

J'ai dit que le père gardien avait plus de quatre-vingt-cinq printemps ; je ne suis guère plus jeune. Voilà des mois que je me préparais à lui faire entendre ma confession. Pour le reste de la communauté je ne suis qu'une ermite dans sa cellule, une simple femme dont le seul souci consiste à nettoyer les allées du jardin ou à frotter les dalles de la cuisine. Pourtant le père gardien soupçonnait mon secret. Bien souvent, quand ses compagnons étaient occupés, il se mettait à ma recherche, soit dans le verger, soit dans le jardin encaissé où je déshermais les bords du vivier. Il m'effleurait l'épaule ou tirait la manche de ma robe, puis m'entraînait parfois sous une tonnelle ombragée, parfois dans un coin isolé. Nous nous y installions alors pour évoquer le passé. Je ne lui avais jamais révélé grand-chose, mais il n'ignorait pas qui j'étais. Il savait que j'avais servi la reine mère, Isabelle de France. Que je l'avais accompagnée de l'époque de sa descente aux enfers jusqu'à sa glorieuse remontée, qui n'avait conduit qu'à sa nouvelle chute. Que je m'étais longtemps abritée à l'ombre de la Louve et avais été une disciple de « cette Nouvelle Jézabel » (un

subtil jeu de mots sur son nom). Oh ! oui, tel un chevalier masqué, je m'étais trouvée au cœur de cette sanglante et confuse mêlée en ces temps où les puissants basculaient des échelles du gibet ou bien étaient contraints de se tenir à genoux, comme Edmund de Kent, à la manière d'un chien enchaîné à la grille, jusqu'à ce qu'un criminel ivre leur tranche la tête. Je faisais confiance au père gardien. Je semais des allusions et racontais des fables, évoquant parfois les grands seigneurs, tous appelés à présent devant le tribunal de Dieu. Je détaillais mes rêves : dépouilles pourrissant sur les échafauds, hommes encapuchonnés et munis de poignards se glissant dans les cours au plus profond de la nuit, inquiétantes rencontres dans des pièces obscures, bruit des armées, hennissement des destriers, grandes fêtes et banquets où les vins de Bordeaux et d'Espagne coulaient à flots comme de l'eau d'un tonneau brisé, confiseries, splendides tapisseries et chambres aux exquises décorations, meurtre silencieux au pied léger sous toutes ses formes hideuses, ma poursuite des fils et des filles de Caïn, ce vieil assassin.

J'en ai vu, des choses, et le père gardien le savait bien. Il m'arrivait, mais rarement, de parler d'Isabelle, Isabelle à la peau éblouissante et aux ardents yeux bleus, à la chevelure semblable à de l'or filé et au corps que même un moine aurait convoité. Isabelle la Belle, qui avait détrôné son époux. Elle l'avait emprisonné au château de Berkeley, tel un animal enragé, jusqu'à ce que — c'est ce que narrent les chroniques — des assassins s'y faufilent et, le jetant à plat ventre, lui enfoncent un tisonnier rougi dans les entrailles afin que le cadavre ne porte aucune marque. J'évoquais Roger Mortimer, fier comme un cerf portant ramure, roi de son propre chef, prince gallois qui rêvait en secret du pouvoir ; Hughes le Despenser, avec ses cheveux et sa barbe gris-brun, ses fulgurants yeux verts, ses doigts avides et son cœur bouillonnant du désir de posséder Isabelle ; Édouard lui-même, le roi aux cheveux d'or, aux yeux bleus, robuste de corps et faible d'esprit, avec sa suite vêtue de soie ou de satin, chaussée de bottes pointues à hauts talons, ces puissants qui avaient connu leur heure de gloire avant d'être criminellement envoyés dans la nuit éternelle.

Je fermai les paupières puis les rouvris pour regarder autour de moi l'austère chambre du père gardien avec ses murs chaulés et son dur sol poussiéreux. Seuls des chandelles et un petit poêlon de table parfumé d'encens repoussaient le froid et la puanteur de la mort. J'examinai le blême visage pointu, les yeux mi-clos et les lèvres entrouvertes. Le père gardien m'avait dit avoir prié pour moi. Même lorsqu'il se penchait sur le calice pour murmurer les mots de la consécration ou qu'il transformait le pain en corps sacré du Christ, il demandait toujours la même chose : qu'un jour, agenouillée devant lui, je me confesse et fasse la paix avec Dieu afin que mon âme soit prête pour

son long voyage avant de rejoindre les autres. Le père gardien prenait mes mains entre ses doigts froids et osseux, en pinçait la peau avec douceur, et me jetait un regard compatissant de ses larmoyants yeux bruns.

— Mathilde, je sens que votre âme ploie sous le poids du péché. Votre esprit, vos souvenirs, vos rêves en sont hantés ; un mal infect les empuantit.

Il était perspicace et plein de finesse, le père gardien, l'un des rares hommes que j'aie jamais rencontrés capables de lire dans l'esprit d'autrui. Bien entendu, j'hésitais. Je lui répondais que je garderais mes secrets et plaiderais ma cause devant le tribunal de Dieu comme l'aurait fait n'importe quel criminel devant le Banc du roi[1] à Westminster. Le prieur se contentait de soupirer et me lâchait la main.

L'été précédent, vers la Saint-Jean-Baptiste, j'avais commencé à réfléchir. J'avais l'impression d'avoir l'estomac plein de vin aigre. Je voulais vomir, me purger, débarrasser mon âme du mal, aussi étais-je allée la voir, elle, Isabelle, reine d'Angleterre, là où elle gisait sous sa pierre tombale, à droite du maître-autel dans le couvent des franciscains. Oui, c'est là qu'elle avait demandé à être enterrée, non dans un linceul mais vêtue de sa robe de mariée, bien qu'elle eût largement dépassé la soixantaine. Tandis qu'elle agonisait, crachant son sang, Isabelle avait voulu tenir ma main, m'implorant des yeux.

— Mathilde,[2] !

En dépit de ses joues caves et de ses cheveux gris, je discernais encore des restes de sa splendide beauté d'antan.

— Enterrez-moi, avait-elle chuchoté, dans ma robe de mariée, le cœur de mon époux serré entre mes mains, mais près de Mortimer, comme une fiancée aux côtés de son amant ! Promettez-le-moi.

J'avais tenu parole. J'avais demandé une entrevue à son fils, Édouard aux yeux d'aigle, le Grand Conquérant, seigneur d'Angleterre, d'Irlande, d'Écosse, de France et de toute autre terre dont il pouvait s'emparer. Je m'étais agenouillée devant lui dans la Chambre de Jérusalem, à l'abbaye de Westminster. J'avais énoncé à voix basse les dernières volontés de sa mère. Bien entendu, le roi m'avait insultée, m'avait frappée sur les épaules, mais il avait fini par accepter. Il avait ordonné à ses shérifs, maréchaux, baillis et huissiers de dégager la grand-route de Mile End, autour de la Tour, afin que le corps de sa mère puisse, en grand apparat, au son des trompettes, des fifres et des tambours, au milieu de bouffées d'encens, après une messe solennelle de requiem, être inhumé sous les dalles du couvent des franciscains.

Plus tard, des mois après le trépas de sa mère, le roi avait envoyé des tailleurs de pierre et des charpentiers ériger un somptueux tombeau

pour sa « mère bien-aimée ». On peut l'admirer avec ses léopards rampants dorés et ses fleurs de lys d'argent, ses couronnes et ses diadèmes, ses inscriptions pieuses, toute la beauté macabre de la tombe. C'était, de la part d'Édouard, un geste de réparation. Isabelle ne lui avait jamais pardonné — surtout pas ce qu'il avait fait à son « gentil Mortimer » —, et c'était là la raison de ma présence au couvent. Je venais m'occuper de son tombeau. Le roi, lèvres écumantes retroussées comme les babines d'un chien menaçant, me l'avait ordonné ici même en tempêtant :

— Vous l'accompagniez dans la vie ! avait-il hurlé. Restez donc avec elle dans la mort !

J'avais rejoint l'ordre mendiant de saint François, les franciscains, et obtenu l'autorisation de l'évêque de Londres de vivre en ermite dans une cellule sur les lieux. Seul le père gardien savait depuis le début pourquoi en réalité je me trouvais là. On me confiait d'humbles tâches, les plus viles des plus viles. Sur un point, pourtant, le père gardien ne souffrait aucune opposition.

— Si sœur Mathilde désire prier près du tombeau de feu la reine, avait-il déclaré à une réunion du chapitre, laissez-la faire.

Je m'y employais tous les jours, vers trois heures de l'après-midi, l'église alors était vide, les frères ne s'y assemblaient jamais à ce moment de la journée pour chanter les louanges de Dieu. Je me tapissais comme un chien et appuyais la joue contre la pierre froide, laissant ma main courir sur les sculptures. En esprit, je me retrouvais dans un luxuriant jardin ou une superbe pièce au sol couvert de dalles en losange, aux murs tendus de tapisseries. Un feu ronflait dans la cheminée et partout flottait le parfum entêtant de ma maîtresse. Je lui parlais, morte, comme je lui avais parlé, vivante. Elle m'appelait sa Dame de l'Enfer. J'étais la gardienne de ses noirs secrets. Mais je m'égare. L'été dernier, je fus sur sa tombe la veille de la naissance de Jean-Baptiste. Je me souviens d'avoir contemplé un tableau sur le mur représentant le bon larron au Golgotha. Le corps sanglant et martyrisé pendu à la croix, le visage torturé par les affres de l'agonie, il se tournait pour parler au Sauveur et implorer son salut. Au pied de la croix se tenaient les bourreaux du Christ dotés de figures de singes. C'était une scène opportune. Je me suis souvent comparée à ce bon larron, mais il arrive que, m'apitoyant sur mon sort, je laisse cette émotion m'embraser ainsi que le feu dévore le petit bois sec. En cet après-midi d'été, je fermai les yeux en essayant d'ignorer ce tableau, ces visages simiesques, ces bouches grimaçantes, ce corps suspendu ruisselant de sang.

— J'ai vu tant de cadavres, murmurai-je.

Je ne peux fermer la porte au passé. Le trouble bondit du cœur

ténébreux d'un cauchemar, un souvenir de la ville de Hereford, et de Despenser pendu au gibet de soixante-dix pieds de haut ; Isabelle et Mortimer contemplant son dernier supplice tout en mangeant et buvant à la santé l'un de l'autre dans leurs gobelets raflés lors d'un pillage. Le corps de Despenser dansant comme une marionnette et donnant des coups de pied dans l'air ; le bourreau montant à l'échelle et descendant l'homme à moitié mort pour lui ouvrir le ventre et lui arracher les testicules. Le sang jaillissant telle de l'eau d'une tonne défoncée pendant que les hurlements de la victime emplissaient la place du marché.

— J'en ai tant vu, chuchotai-je, tant.

C'est alors que j'entendis sa voix, ainsi qu'elle le faisait d'habitude, debout derrière moi, en susurrant comme si nous étions des amants.

— Purifiez-vous, Mathilde ! Confessez vos péchés, retrouvez la paix.

J'en avais parlé au père gardien. Il s'était contenté de rire. Il avait prétendu que les morts étaient trop occupés pour se soucier de nous. Je ferais mieux de regarder dans ma propre âme. Il m'entretenait près d'une fontaine dont l'eau giclait. Pour une raison ou une autre je me mis en colère ; c'était la première fois depuis des années, et sans nul doute depuis mon arrivée chez les franciscains. Je me comportai comme une prisonnière enfermée dans un sombre cachot qui se serait jetée contre la porte et aurait frappé du poing les barreaux, capable de tout pour sortir. Je bondis et me mis à marcher de long en large, ce qui intrigua le père gardien.

— Qu'y a-t-il, Mathilde ?

Je tombai à ses pieds et serrai ses genoux osseux en le fixant d'un air farouche, un air qu'il ne m'avait encore jamais vu. Il avait oublié que j'avais jadis pris part au grand jeu de la Fortune. Que j'avais vu jaillir le sang frais ! Que j'avais combattu toute ma vie parmi la foule de la Cour ou contre de furtifs assassins silencieux. Il esquissa un signe de croix au-dessus de ma tête.

— Qu'y a-t-il, Mathilde ?

— Qu'y a-t-il, père gardien ? répondis-je d'une voix rauque. Je vous narrerai ma vie, je vous avouerai mes péchés.

Ses yeux fatigués brillèrent. Je me levai à moitié et, les lèvres contre son oreille, commençai ma confession. Très vite, le vieux visage perdit toutes ses couleurs ; le père gardien s'écarta et me fixa avec horreur.

— Il me faudrait voir l'évêque, murmura-t-il. De tels péchés !

— De tels péchés, père gardien ? rétorquai-je. Que dit l'Évangile ? « Si vos péchés sont rouge écarlate, je les rendrai blancs comme neige. » Eh bien, mon père, mes fautes sont nombreuses et de l'écarlate le plus

vif, semblable au ciel par un soir d'été ou aux bannières rouges de la guerre. Je me suis plongée dans l'infamie, mon père. Je suis la Dame de l'Enfer. J'ai vécu dans l'ombre d'Isabelle la Belle, la Jézabel, la Louve, la femme à la poigne de fer.

— Il faut vous préparer à recevoir le sacrement ; examinez votre conscience, dit-il. Soyez honnête avec vous-même et vous serez honnête envers Dieu.

Mais j'avais à présent repris mes esprits. Je me rendis compte de ce que j'avais raconté : ce vieillard, assis sur une pierre froide près d'une fontaine, en avait appris davantage en ces quelques inestimables moments qu'Édouard, le roi, en saurait jamais. Oh, bien d'autres ont essayé. On m'a offert de l'argent, des terres, des manoirs, et même le mariage avec un jeune pupille du roi. J'ai toujours refusé. J'ai rencontré le grand amour de ma vie. Qui plus est, j'avais juré le secret à Isabelle mais, toute réflexion faite, j'estime que ce serment est maintenant caduc ; je suis délivrée de mon devoir. Ce jour-là, près de la fontaine, traînant les pieds, je présentai mes excuses pour m'être emportée. Je promis au père gardien que, dès le début de l'Avent, je m'agenouillerais dans le confessionnal pour exposer tous mes péchés. Je plaisantai en remarquant que cela prendrait du temps. Le père gardien me jeta un coup d'œil circonspect et hocha la tête.

— Sœur Mathilde, l'honnêteté ne prend pas des chemins de traverse. Avouez qui vous êtes plutôt que ce que vous avez fait.

Les semaines suivantes, je méditai souvent ses mots. Plus je fouillais mon âme, plus je me rendais compte qu'il n'avait pas dit toute la vérité. Pour comprendre ce que j'avais fait, pour saisir qui j'étais vraiment, ou qui je suis, il m'aurait fallu décrire Isabelle : la princesse de quelque roman d'Arthur qui était arrivée en Angleterre à treize ans pour épouser Édouard de Caernarvon et unir l'Angleterre et la France dans une alliance de paix qui serait éternelle. Oh ! comme les princes sont fous ! Le père gardien m'avait autorisée à me servir du scriptorium et de la bibliothèque. Je commençai à écrire en un code que moi seule pouvais déchiffrer et qui me venait de l'époque où j'étais physicienne. Les semaines devinrent des mois. L'été passa ; l'automne arriva dans sa splendide profusion. Les allées et les jardins du couvent se tapissèrent de feuilles luisantes comme du cuivre avant que les pluies ne les transforment en un amas bourbeux que je devais enlever, mettre en tas, faire sécher et brûler. Je promis au père gardien qu'à l'Avent et une fois l'église nettoyée pour accueillir l'Enfant Roi, je me confesserais.

Mais le Seigneur Satan ne m'avait pas oubliée. Le jour de la Saint-Luc, soudain la mort, à la façon d'un voleur dans la nuit, emporta le père gardien. On le trouva dans son lit, couché un peu de côté, bouche bée,

yeux vitreux, ayant depuis longtemps rendu son âme à Dieu. Je demandai au responsable du scriptorium, le frère Bruno, un homme affable et érudit au dos voûté et à la mine effarée de moineau, si je pouvais présenter un dernier hommage au défunt. Il accepta. Je me mis donc à genoux devant la dépouille du père gardien, me signai et bafouillai une prière apprise dans mon enfance, puis je fermai les yeux. J'avais fait une promesse, un vœu, au père gardien : je me confesserais en effet, mais ni à un prêtre inconnu, ni à l'un des frères, qui ne pourrait que reculer d'horreur. Le père gardien était peut-être derrière le voile de la vie et me prêterait l'oreille.

Ce jour-là, après avoir veillé le cadavre, je me levai et remarquai un morceau de parchemin posé sur le pupitre de l'alcôve où le père gardien avait l'habitude de s'asseoir pour méditer sur quelque livre d'heures. J'écoutai avec attention. Les frères lais de garde, dehors, bavardaient entre eux. Je m'avançai sans bruit vers la table de travail et pris le vélin. Je reconnus tout de suite un extrait de la *Consolation de la Philosophie* de Boèce : « C'est dans la régularité de mon jeu que réside ma force, déclare la Fortune. Je fais tourner ma roue. Je me plais à hisser les humbles au sommet et à faire descendre les grands jusqu'en bas. Portez-moi au sommet si vous voulez, mais à la seule condition que vous ne trouviez pas injuste de sombrer quand la règle du jeu l'exige. »

Je souris. Le père gardien n'avait laissé ce message qu'à mon intention. Je m'étais trouvée sur la roue inconstante de la Fortune, en bas, en haut, et avais à nouveau fait un tour. J'avais connu les gloires de la victoire et les cendres amères de la défaite.

Le père gardien s'était toujours montré bon envers moi, me donnant des piécettes ou une pièce d'argent. Je les avais cachées avec soin. Un serviteur, à qui je faisais confiance, s'était rendu, contre récompense, chez les écrivassiers et les marchands de parchemins de Cheapside. Il en avait rapporté des rouleaux de vélin, de l'encre, des plumes appointées, une pierre ponce et du sable pour sécher l'encre, toutes choses dont un clerc de la chancellerie ou un scribe aux archives se serviraient.

Je respecterai mon vœu pendant les ténèbres de la nuit. J'achèterai d'autres chandelles et les enflammerai pour rédiger mon histoire et celle d'Isabelle, qui avait dirigé la roue de la Fortune et l'avait fait tourner, envoyant rois et princes, seigneurs et dames, puissants et grands, s'écraser à terre alors que d'autres étaient élevés et glorifiés. J'écirai sur l'autre grand amour de ma vie, l'étude de la médecine. Le père gardien était au fait de mon art et de mon adresse, mais j'avais refusé de les mettre en pratique même quand il m'eut montré la bibliothèque des frères. J'en ai fini avec l'étude. J'ai lu les livres, que

ce soit ceux de l'Islam, comme le *Traité de l'art médical* de Haly Abbas, ceux des Anciens, comme le *De materia medica* de Dioscoride, la *Méthode thérapeutique* de Galien, le *De medicina* de Cælius ou les textes des écoles de Salerne ou de Montpellier. Je sais mélanger la mousse et le lait aigre pour fabriquer une poudre qui peut assainir et guérir la blessure la plus infectée. Je suis capable de dire si un homme s'est suicidé, s'il est mort à la suite d'une rébellion des humeurs, s'il a péri d'une mort autre que naturelle. Oh ! oui, le meurtre, sous tous ses aspects ! Comme le premier que j'ai élucidé — Sir Hugh Pourte, gisant dans une cour, le crâne fracassé comme une noix, laissant s'échapper sang et cervelle. C'était la première fois que je poussais la porte noire de la Maison de la mort mystérieuse. Oui, je commencerai par là, mais d'abord, comment en étais-je arrivée là ?

Il y a tant d'années ! Si longtemps ! Mais personne ne peut me contredire. Personne ne peut m'empêcher de me hâter le long du passage mal éclairé du temps passé vers ces jours d'automne d'octobre 1307 quand, à l'abri à Paris, je profitais de la douce vie de la jeunesse, le cœur débordant du désir d'être médecin. Je l'avais espéré. J'avais prié pour que cela se réalise. J'avais passé chaque heure de veille à y penser, depuis que j'avais quitté le village de Brétigny pour travailler chez mon oncle à Paris, où je m'étais révélée étudiante des plus ardentes, assidue au livre de corne[3]. Je savais écrire toutes les lettres sans erreur, calculer, et j'avais appris le français de la Cour. Je devins des plus érudites. Étant l'unique enfant de ma mère, elle me prodiguait sans compter tout l'amour et tous les soins qu'elle avait dispensés à son mari. Mon père avait été un apothicaire issu d'une famille de physiciens. Depuis que j'étais haute comme trois pommes, il me parlait de son art, que ce soit dans les champs ou les bois où il m'instruisait des vertus des herbes, ou dans cette sombre pièce de notre petite maison avec son trésor de manuscrits, de volumes de médecine, de pots et de coffres regorgeant de potions curatives et de poudres noires mortelles. Apprendre ? Je me mis à l'étude comme l'oiseau se met à voler. Mon père mourut ; ma mère ne pouvait guère m'aider. Elle me regardait souvent avec tristesse.

— Mathilde, murmurait-elle, avec tes cheveux noirs comme la nuit, tes yeux sombres et ta peau claire, tu pourrais retenir l'attention d'un marchand veuf. Tu es élancée et grande..., ajoutait-elle en souriant.

Elle se taisait en me voyant faire la grimace et se mettait à rire.

— ... ou tu pourrais aller chez ton oncle à Paris.

Je fis mon choix et elle m'envoya donc dans la grande ville, chez le seul homme que j'en vins à admirer par-dessus tout : mon oncle, Réginald de Deyncourt, précepteur doyen de l'ordre du Temple et maître physicien, voué au service de Dieu et de son ordre, tout autant

qu'au service de ceux qui avaient besoin de son talent, jusqu'à ce que Philippe de France, ce démon aux cheveux d'argent, décide d'intervenir.

CHAPITRE PREMIER

La charité est blessée, l'amour malade.
Chanson des temps anciens, 1272-1307

« *Dies irae, dies illa* », proclame la messe des morts : « Jour de colère, jour de deuil. » Je n'oublierai jamais mon jour de colère, mon jour de deuil. C'était le jeudi 12 octobre 1307. J'avais une vingtaine d'années et étais apprentie chez l'oncle Réginald. J'avais quitté notre petite ferme près de Brétigny pour me rendre à Paris, poussée par l'ardent désir de devenir médecin et apothicaire. Mon oncle, un ancien soldat bourru, l'un des deux hommes que j'aie jamais aimés, celui qui remplaça mon père disparu lorsque j'étais enfant, me prit en charge. Il me dispensa tout l'amour, toute l'attention que Tobie prodigua à Sara. Véritable gentilhomme, parfait chevalier en tout point, oncle Réginald était un homme d'une grande piété. Il jeûnait trois fois la semaine et allait toujours à Notre-Dame, tard le vendredi soir, déposer un cierge de pure cire d'abeille devant la statue de la Vierge. Agenouillé sur le sol dallé, il contemplait le visage de la dame qu'il appelait sa *châtelaine**. Taciturne, d'humeur égale, sobrement vêtu, c'était un saint dans un monde de pécheurs. Il avait toujours pensé qu'il en irait de même pour moi. Pourtant, ma jeunesse chez lui ne fut que le début d'une vie pleine de toutes les infamies concoctées dans l'Enfer.

N'oubliez pas, avant que je commence ma narration, ce qui s'est passé et à quel point le monde a changé depuis mes jeunes années. La guerre fait rage à présent de la Méditerranée aux pays du Nord en passant par la France. La Grande Peste a sévi ; un formidable squelette jaune armé d'une faux aiguisée a cueilli la fleur de notre peuple. Asmodée, le plus immonde des démons, le Seigneur des Maux, est arrivé parmi nous. Les villes sont désertes et leurs rues jonchées de cadavres en décomposition. Les symptômes sont toujours les mêmes : le bubon maudit sous l'aisselle, le corps en feu, l'estomac vomissant de la bile jaune et noire. Le feu couvant sous les bûchers funéraires est devenu le symbole de notre époque. Le ciel est noir de fumée et la bonne terre fertile polluée s'ouvre en grand pour recevoir nos innombrables morts.

Dans ma jeunesse, l'université de Pans était, contre les femmes qui pratiquaient la médecine, comme un chien qui montre les

dents — poil hérissé, babines retroussées — mais qui n'irait pas jusqu'à mordre. Ce qu'elle fit plus tard, en l'an de grâce 1322, quand elle persécuta Jacqueline Félicie pour avoir exercé comme physicienne sans avoir reçu de formation. C'était au temps du « grand massacre^[4] » en Angleterre. Félicie déclara, avec force preuves et témoins, qu'elle avait guéri des gens là où des diplômés de la faculté avaient échoué. Elle soutint aussi (et j'ai lu sa défense) que les femmes préféraient être traitées par quelqu'un de leur sexe. « Il vaut mieux et il est plus approprié, argua-t-elle, que ce soit une femme avisée et sagace, versée dans l'art de la physique, qui aille examiner une autre femme et investiguer les secrets cachés de son être, plutôt qu'un homme. » Mais la plaidoirie de la malheureuse Félicie fut vaine. Quand j'étais jeune, il en allait autrement. J'étais protégée. Oncle Réginald était un templier de haut rang. C'était aussi un adroit chirurgien, un bon médecin, qui avait pratiqué en Terre sainte. Il avait participé au siège de Saint-Jean-d'Acre et fait campagne dans les terres brûlantes autour de la Méditerranée. Il avait aussi appris les méthodes de soins des Maures, des Sarrasins et autres fidèles de Mahomet. Oh ! que la reine des Cieux et Raphaël le grand archange médecin m'en soient témoins : oncle Réginald était bien un physicien *sans pareil**, habile et intelligent, un vrai maître dans sa discipline.

Ne vous laissez pas leurrer par les légendes sur le Temple, les allégations de sodomie et de rites sacrés. Il est vrai que les templiers avaient leurs secrets, qu'ils possédaient un portrait du visage de Notre-Sauveur ainsi que son linceul, mais en fait c'étaient des hommes de ce bas monde : des banquiers, des combattants et, surtout, des physiciens. Ils vénéraient la Vierge Marie et louaient les femmes plus que ne le faisaient les autres hommes. Oncle Réginald était fort influencé par les fidèles de saint François, surtout le Libérien Antoine de Padoue, qui exaltait notre sexe et ne nous calomniait pas.

Oncle Réginald dirigeait les hôpitaux du Temple à Paris. C'est là que débuta mon éducation.

— Tu veux boire à la fontaine du savoir, tonnait-il, eh bien, crois-moi, tu y boiras !

Mes études étaient très sévères. Oncle Réginald me faisait traduire un passage en latin en langue vulgaire, puis en français de la Cour avant de le retraduire en latin. Après m'avoir remis une liste d'herbes, avec leurs noms, leurs pouvoirs et effets, il me la reprenait et m'interrogeait sans indulgence. Je lui dois le don des langues et la capacité, par imitation, de m'exprimer correctement. Et, par-dessus tout, la médecine. Je devins son apprentie, le suivant d'hôpital en hôpital, d'une chambre de malade à une autre. Je respectais ses principes : regarder, surveiller, examiner, mémoriser et réciter.

— Mathilde, nous, les médecins, ne pouvons guérir ; nous ne pouvons qu'essayer de prévenir et proposer quelque soulagement. Souviens-toi de ce que tu vois. Observe, observe encore, étudie avec zèle, définis le problème et propose, si tu le peux, une solution, me conseillait-il en agitant le doigt et en me regardant de ses yeux perçants sous ses sourcils froncés.

Oncle Réginald émettait des réserves sur les opinions de ses collègues. Il attaquait avec fureur la *Science de la chirurgie* de Lanfranc de Milan et raillait sans se cacher les médecins obsédés par l'urine, les matières fécales et la purge. Il appréciait les commentateurs arabes Averroès et Avicenne, s'intéressait beaucoup à Galien, et, surtout, aux écrits de Bernard de Gordon de Montpellier, ne jurant que par son *Lilium medicine*. Le battement du sang au poignet ou au cou, l'odeur de ses patients, leurs yeux, leur langue et la texture de leur peau le fascinaient.

— Observe, aboyait-il, examine, puis réfléchis !

Il était pessimiste quant à son efficacité et toujours abattu quand il sentait des tumeurs ou des grosseurs dans le corps. Pourtant, il était expert en herbes et potions, et affirmait que c'était un des champs du savoir où il était capable à la fois de semer et de moissonner. J'acquis moi aussi une grande compétence dans ce domaine : mélange et vertus des différentes plantes, dosage à administrer et résultats attendus.

— Nous devons être humbles, prétendait oncle Réginald, et reconnaître nos limites. Les herbes sont nos armes, les flèches de notre carquois, la seule chose que nous pouvons maîtriser ; cela, et les règles de la propreté. Mathilde, m'enseignait-il en faisant les cent pas dans une chambre, j'ignore la cause de l'infection, mais nous sommes entourés par ses conséquences. Alors lave-toi les mains, nettoie la blessure, applique un cataplasme propre et n'oublie jamais que la crasse et la mort marchent main dans la main.

Pendant huit ans ce fut mon être, mon âme même, ma vie depuis sa première floraison jusqu'à la pleine maturité, que je trotte à ses côtés devant une rangée de lits ou que je sois dépêchée comme un héraut dans la cité pour faire telle ou telle emplette. D'autres jeunes femmes se mariaient mais oncle Réginald était mon destin. Oncle Réginald ! Que Dieu l'ait en sa sainte garde, Dieu qui sait bien que j'ai passé le plus clair de mon existence, en tout cas en ce qui concernait la médecine, à lui obéir.

Ma vie, du moins celle avec oncle Réginald, s'acheva comme je l'ai dit, le jeudi 12 octobre 1307, quand Philippe de France, Philippe « le Bel » aux limpides yeux bleus et aux cheveux d'argent, frappa comme un faucon et détruisit le Temple. Mon oncle et moi nous étions rendus dans une ferme de l'ordre tout près de Paris. Dans les champs qui

l'entouraient les herbes poussaient à profusion. Nous étions revenus à l'improviste en ville. Oncle Réginald décida de descendre dans une petite taverne proche de la porte Saint-Denis. De la cour pavée je pouvais apercevoir le sinistre gibet de Montfaucon et les toits aux tuiles rouges du couvent des Filles de Dieu, les bonnes sœurs qui donnaient toujours aux criminels condamnés une dernière coupe de vin quand on les poussait jusqu'à la grande potence dominant la profonde fosse. En ce jour maudit, mon oncle se comportait comme un de ces misérables. Troublé et agité, il m'ordonna de m'enfermer dans ma chambre juste au-dessous des avant-toits de la vieille auberge.

J'avais, bien sûr, fort envie de rentrer à Paris : fille de paysan, les beautés de la nature, ses champs à perte de vue, ses prairies solitaires, ses sombres manoirs, ses granges infestées de rats, ses tortueux sentiers silencieux avaient fini par me lasser. Je n'étais que trop heureuse de les abandonner et de plonger dans la cité de Paris, avide tel un avaricieux devant un tas de pièces d'argent. J'en étais venue à aimer la ville et ses divers marchés : celui de la place Mordare pour le pain, le Grand Châtelet pour la viande, Saint-Germain pour les saucisses, le Petit-Pont pour la farine et les œufs, la grande foire aux herbes sur le quai de l'île de la Cité ou celle des Innocents où l'on pouvait se procurer tout ce qu'on voulait. Le bruit et la gaieté étaient mes fidèles compagnons. Les gens se bousculaient et se poussaient, murmuraient et criaient : « *Dieu vous garde** ! », « *Je vous salue** ! ».

J'avais servi de messenger à mon oncle, courant comme un lièvre de-ci de-là dans la ville. Bien qu'ayant atteint mes vingt ans, les vendeurs de châtaignes de Normandie, les colporteurs de fromages, les marchands de pommes aux joues aussi rouges que leurs fruits, me fascinaient encore. Mon oncle m'avait mise en garde contre toutes les fourberies du commerce : les aubergistes et les négociants en vin qui coupaient leur denrée d'eau, ou mélangeaient bon et mauvais cru ; les femmes qui écrémaient leur lait et qui, pour donner à leurs fromages un aspect plus riche et plus dense, les laissaient tremper dans du bouillon ; les drapiers qui, de nuit, étendaient leurs tissus sur l'herbe afin qu'au matin ils pèsent plus lourd ; les bouchers qui faisaient macérer leur viande ou les poissonniers qui utilisaient du sang de porc pour rougir les ouïes des poissons sans plus de fraîcheur ni de couleur ; les marchands d'habits qui avaient une aune pour la vente et une autre pour l'achat. Il m'avait aussi conseillé de me méfier de ceux qui proposaient des produits dans des rues sombres pour tromper les naïfs et m'enjoignait de me rappeler tout ce que j'avais appris et observé sur la ville que j'aimais. Chaque commerce avait son emplacement : les apothicaires à la Cité, les parcheminiers, les scribes, les lamiers et les libraires au Quartier Latin, les changeurs et les orfèvres sur le Grand-Pont, les banquiers près de la rue Saint-Martin et les merciers dans la

rue Saint-Denis. Les couleurs, le tintamarre de Paris semblaient ne jamais s'atténuer. Des bourgeois vêtus de somptueux brocarts descendaient à grands pas vers la Seine pour déjeuner sur l'herbe. Des chevaliers en armure légère passaient montés sur de beaux palefrois ou de nobles destriers. Des godelureaux luxueusement habillés paraient, faucons ou éperviers posés sur le poignet. C'était comme visiter une église et aller d'une fresque à l'autre. Il y avait tant à voir ! Je m'y livrais avec toute la vigueur et la curiosité de la jeunesse.

J'aimais cette ville ! J'étais bien protégée. Mon avenir s'étendait devant moi ainsi qu'une large route sans embûches. Quand je n'étudiais pas, que je n'étais pas à l'hôpital, je me promenais de quartier en quartier et observais les mendiants aux portes des églises ou près des ponts, les paysans qui arrivaient de la campagne avec leurs charrettes ou leurs brouettes, les artisans qui criaient et gesticulaient derrière leurs étals, les jongleurs ambulants, les moines et les religieux en burettes sombres et capuchons pointus, les chanoines de la cathédrale tout pompe et cérémonie, les professeurs de la Sorbonne en fourrure d'hermine et leur escorte bigarrée d'étudiants et d'écoliers. Des courriers royaux se frayaient un chemin dans la foule à l'aide de leur baguette blanche. Des hérauts en tabar resplendissant, leur trompette levée à bout de bras, lâchaient des sons stridents pour attirer l'attention de la populace avant de lire une proclamation. Les harnais tintaient comme des clochettes au passage des nobles qui, quittant leurs vastes demeures, franchissaient ponts et portes de Paris pour aller chasser dans les champs alentour. Des dames se prélassaient dans leurs litières, prenant l'air. Des juges en robe écarlate, entourés de gens d'armes royaux, se rendaient en procession aux tribunaux. Des pèlerins en route vers Sainte-Geneviève ou Notre-Dame entonnaient des prières ou chantaient de douces hymnes. Des captifs, mains liées, étaient conduits à coups de fouet au Grand Châtelet. Des clercs et des scribes se pressaient vers le grand palais et le château de l'île de la Cité d'où Philippe régnait sur la France, semblant un faucon sur ses prés, sans cesse aux aguets, sans cesse menaçant.

Il me tardait de revoir ces scènes. Je ne pouvais comprendre la rudesse de mon oncle. Dressé devant moi dans la salle de cette taverne, il me prit par l'épaule et me poussa vers l'escalier.

— Monte dans ta chambre, petite !

Il était rare qu'il m'appelle ainsi. C'était toujours « Mathilde » ou « *ma fille* * ». Oncle Réginald semblait harassé ; l'air épouvanté, il ne cessait de jeter des coups d'œil vers la porte par-dessus son épaule.

— Que se passe-t-il, messire ? m'enquis-je.

— Rien, répondit-il à voix basse.

Puis il cita une phrase des Évangiles :

— *Tenebrae factae*. Les ténèbres tombent.

Je reconnais cet extrait à présent, celui qui décrit la nuit où Judas partit pour trahir le Christ. J'essayai à nouveau d'argumenter. J'espérais pouvoir aller en ville, peut-être dans l'une des tavernes proches de l'hôpital, pour me mêler aux étudiants, danser ou participer à d'autres réjouissances. Mon oncle leva la main et me regarda avec colère.

— Je ne t'ai jamais frappée. Je le ferai si tu ne m'obéis point. Va dans ta chambre ; toute petite qu'elle soit, livrée aux rats et aux souris, c'est l'endroit où tu seras le plus en sécurité. Restes-y jusqu'à mon retour.

Je montai l'escalier quatre à quatre, pieds tambourinant sur les marches de bois. Tirant d'un geste la porte délabrée, je me précipitai dans la pièce en cillant furieusement pour tenter de retenir les larmes de rage qui me brûlaient les yeux. La chambre était exiguë et sale bien que le lit fût confortable et les draps propres — mon oncle avait insisté sur ce point — et le serviteur qui avait monté mon repas l'avait recouvert d'une jatte de bois pour le préserver des souris qui couraient dans les coins. Des toiles d'araignées semblables à des tentures pendaient des chevrons. Je me dirigeai vers la fenêtre, une petite croisée de bois garnie de corne, et l'ouvris. Je pouvais au moins voir la ville. Le ciel était gris et triste, un vent frais s'était levé. La pièce était froide. Je refermai la fenêtre et remarquai le vin, posé près de la porte, dans un pot d'étain bosselé à côté d'un petit bol. Je remplis le bol et bus d'un trait, puis j'allai m'étendre sur le lit.

Quand mon oncle me réveilla, il faisait sombre. Il était penché sur moi, le visage proche du mien.

— Lève-toi, me pressa-t-il. Lève-toi tout de suite.

Il me mit debout presque de force. Il avait apporté ma mante et une ceinture, où était accrochée une dague dans sa gaine de bois. Il me fit sangler le ceinturon. Je protestai. Je lui dis que je devais me rendre aux latrines. Il eut un rire étrange et me poussa hors de la pièce et dans l'escalier. Avant d'arriver en bas, j'eus le temps d'agrafer ma mante. L'air froid de la nuit m'éveilla sans ménagement. Oncle Réginald me fourra un morceau de parchemin et un sac de pièces dans les mains, puis désigna d'un geste désespéré la petite grille qui donnait sur une ruelle. Une torche, fixée sur un poteau enfoncé dans la boue molle entre les pavés, procurait un peu de lumière aux palefreniers et aux valets d'écurie qui traversaient la cour comme des fantômes. Je me retournai. Mon oncle était en partie caché dans l'ombre ; je pus cependant, à la flamme vacillante de cette torche, constater à quel point il était terrorisé. Il avait vieilli d'un seul coup, son visage était

tiré et hagard, ses yeux cernés de rouge. Il ne cessait de grommeler entre ses dents, s'inquiétant de la fermeture d'une porte, du chien qui jappait, d'inconnus qui rôdaient dans le noir. Il me prit la main et la referma autour du sac de pièces tintinnabulantes.

— Va-t'en, à présent, Mathilde.

— Pourquoi, mon oncle ?

— Ne pose pas de questions. Pour l'amour de Dieu, Mathilde, ajouta-t-il en approchant son visage du mien, ne pose pas de questions, va-t'en simplement. Prends ce que je t'ai donné. La porte Saint-Denis est encore ouverte. Tu dois entrer dans la ville. Rends-toi chez Simon de Vitry, près du Grand-Pont. Tu le connais ; je t'ai envoyée faire des emplettes chez lui. Il est drapier et banquier. J'ai confiance en lui. Obéis-lui en tout point.

Il me poussa vers la grille et dans l'allée.

— Va, va, siffla-t-il dans les ténèbres. Va, à présent, Mathilde, avant qu'ils n'arrivent.

Une certaine inflexion dans son ton, dans ses mots... Je pris la mesure de son épouvante. Il agita les mains dans un geste que je ne lui avais jamais vu pour m'indiquer que je devais courir. Je voulais rester, découvrir qui étaient ces « ils ». Mais quelque chose chez lui, debout là dans la faible lumière, la torche crachotant dans son dos, ses épaules voûtées, ses mains battant l'air comme les ailes d'un oiseau prisonnier... Je tournai les talons et me glissai dans l'ombre.

Du temps a passé depuis cette horrible nuit, mais je m'en souviens bien. Je détalai dans les rues, les yeux pleins de larmes brûlantes qui m'aveuglaient. D'un côté, telle toute jeune femme, j'avais des griefs contre mon oncle ; j'étais ulcérée. Mais j'avais perçu l'odeur de la terreur, l'odeur fétide de la peur, et je me demandais ce qui allait arriver. Je me souviens de m'être arrêtée au coin d'une place. Au-dessus de moi une statue du saint protecteur du quartier baissait des yeux aveugles dans la lueur du cierge qui brûlait à ses pieds. Je lui rendis son regard et essayai de me rappeler ce qui s'était passé ce jour-là. Nous étions arrivés à la taverne au petit matin. Mon oncle m'avait quittée, était allé en ville et, à son retour, il n'était plus le même ; c'est vrai, ses manières avaient changé ; il était affolé, éperdu, soudoyant le tavernier pour ceci ou cela. J'avais remarqué pourtant qu'il avait enlevé son anneau du Temple et tout autre insigne rappelant qu'il appartenait à cet ordre.

J'entendis du bruit et jetai un regard autour de moi. Les rues avoisinantes dégorgeaient des hordes d'archers porteurs de la livrée royale bleu et or, casques étincelants sur la tête, qui se rassemblaient sur la place. Des chevaliers en armure, précédés par des hommes à

pied munis de flambeaux, s'avançaient sur des destriers renâclant. L'air résonnait du claquement des sabots raclant le sol, du craquement du cuir, du tintement des harnais, et, un ton en dessous, du cliquetis menaçant des armes, du frottement des épées tirées hors de leur fourreau, de celui des boucliers qu'on attachait, et des ordres qu'on lançait. Dans l'atmosphère enfumée, semblable à une brume infecte, les sons retentissaient, lugubres et menaçants. De l'autre côté de la place, devant une église, des mendiants avaient allumé un feu de détrit. Les flammes bondissantes laissaient voir le tympan au-dessus du portail. C'était une vivante représentation du Christ au Jugement dernier, escorté par des anges armés d'épées ardentes pour chasser les démons des airs. Le Christ, le Justicier, semblait être venu pour moi !

Je m'élançai à l'allure d'un lévrier dans les broussailles à travers les venelles et les ruelles où les maisons à pans de bois se penchaient l'une vers l'autre comme si elles s'étaient entendues pour cacher le ciel étoilé. Je glissai sur un tas d'ordures, écartai des bâtards qui aboyaient, des mendiants qui gémissaient et des chats aux miaulements perçants. *Jesu miserere !* J'étais innocente ! J'étais une jouvencelle fuyant par les affreuses venelles de Paris ! Mille cauchemars se tapissaient dans l'ombre, mais la connaissance stimule la peur. Je ne savais pas encore à quel point une femme est en réalité vulnérable quand elle est sans protection. Les fils des hommes sont aussi ceux de Caïn : « *In hominum mundo, homo homini lupus* — dans le monde des hommes, l'homme est un loup pour l'homme » ; mais pour les femmes c'est une furieuse bête fauve ! S'il est vrai que certains cœurs entonnent un noble hymne, il est bien souvent dissimulé sous les hurlements rauques de la meute. Cette nuit-là, j'étais une innocente, m'échappant par miracle de l'enclos envahi d'innombrables prédateurs sauvages.

Un ange invisible au visage embrasé et à l'épée enflammée volait peut-être devant moi. J'étais jeune et armée. Les silhouettes sombres qui se glissaient en tapinois hors de l'embrasure des portes reculèrent. Une terreur indicible me poussa en avant, couvrant mon visage de sueur, trempant mon corps de transpiration glacée. Dieu merci, je connaissais bien Paris ! Obliquant et tournant comme un lièvre, je parvins à la rue des Moines qui menait au Grand-Pont et à l'imposante demeure en pierre de Simon de Vitry, le drapier. Elle s'élevait au milieu d'un jardin. La poterne était ouverte. Je la franchis d'un saut, écartant d'une bourrade le vieux portier de nuit aux yeux lourds de sommeil. Je traversai la pelouse le plus vite que je pus ; la porte de la cuisine était verrouillée. Haletant et jurant, je fis en courant le tour de la maison, montai d'un bond les marches du perron, saisis la chaîne de fer et la tirai jusqu'à ce que la cloche retentisse comme le tocsin à travers tout le logement. Un petit bruit de pas pressés se fit entendre. À une

fenêtre, sur ma droite, on enflamma une chandelle et une lumière brilla. On enleva les chaînes, on tira les verrous et l'huis s'ouvrit. Je reconnus Simon. Il me regarda avec surprise, puis me fit signe d'entrer. Je me coulai à l'intérieur et, cédant à mon épuisement, me laissai choir sur le sol, pantelante. Le marchand, homme bienveillant au visage de moine affable, s'accroupit près de moi et resserra autour de lui les plis de sa robe d'hiver. Il sentait le vin, ses doigts étaient froids et ses yeux inquiets.

— Que se passe-t-il, Mathilde ? demanda-t-il. Avez-vous des ennuis ? Vous a-t-on attaquée ?

Je lui tendis le parchemin que mon oncle m'avait donné, mais, avant même que Simon l'eût pris, je maudis ma propre stupidité. J'aurais dû m'arrêter et le lire. Le marchand traversa le vestibule et se dirigea vers une chandelle solitaire qui brillait sur une table placée sous un tableau représentant saint Antoine exorcisant les démons. À sa lumière dansante, ces diables de l'Enfer prenaient vie. Messire Simon saisit la chandelle et, me tournant le dos, entra dans son cabinet de travail. Je jetai un coup d'œil vers la porte ; la lumière qui filtrait au-dessous se fit plus vive quand d'autres chandelles furent allumées. Quelques instants plus tard, le drapier revint, aussi troublé que moi, agitant les mains et s'humectant les lèvres. Il s'agenouilla à mes côtés.

— Venez, Mathilde, *ma petite* *, venez.

Il me releva presque de force et me poussa dans le cabinet. Le morceau de vélin avait disparu. Dans la cheminée, des bûches crépitaient. Quel qu'ait été le message d'oncle Réginald, le marchand l'avait détruit. Il m'installa sur une chaire et m'apporta un pichet de bière au goût fermenté et piquant, puis il réveilla sa maisonnée, composée de deux valets et d'une servante, pendant que le clerc, son fidèle intendant, était convoqué dans la pièce. On me pria de rester dehors sur un banc. L'huis fut fermé et verrouillé.

J'entendis des chuchotements et des éclats de voix, puis on ouvrit des armoires et des coffres comme si le négociant avait soudain décidé de dresser l'inventaire de ce qui lui était dû. Le clerc fut dépêché dans la nuit. Alors seulement Simon, au moins une bonne heure après mon arrivée, me rejoignit sur le banc. Il me jeta un curieux coup d'œil, paraissant m'évaluer.

— Vous devriez m'accompagner.

La demeure était riche et possédait une belle cage d'escalier. Il me conduisit par deux galeries meublées jusqu'à un galetas puant, qui ressemblait beaucoup à celui de la taverne. Il m'y fit entrer et, s'asseyant sur un tabouret, me regarda avec tristesse.

— Qu'y a-t-il, messire ? m'enquis-je.

— Comment vous appelez-vous ? me répondit-il.

— Mais, messire, vous le savez bien. Je suis Mathilde, mon oncle...

Vitry bondit et me donna un petit coup sur l'épaule.

— Dorénavant vous n'êtes plus Mathilde de Ferrers, déclara-t-il, mais Mathilde de Clairebon. Vous êtes une de mes cousines éloignées. Vous venez de Poitiers. Vous avez une certaine instruction et des notions de médecine. Puisque votre mère a trépassé il y a peu, vous êtes venue travailler chez moi. N'est-il pas vrai ?

— Messire Simon, haletai-je, qu'est-ce que cette histoire ? Pourquoi changer mon nom ?

D'un geste vague il désigna la fenêtre.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, Mathilde.

Il alla s'assurer que la porte était bien fermée et les verrous poussés. Puis, après avoir posé une chandelle entre nous, il rapprocha son tabouret. Il me scruta avec un mélange de colère et de tristesse, comme s'il voulait m'aider mais était cependant contrarié par ma présence.

— Mathilde, je jouerai les archers et tirerai la flèche aussi près de la cible que je pourrai, chuchota-t-il. Des rumeurs courent depuis des jours affirmant que le roi Philippe de France veut agir contre l'ordre du Temple...

— C'est impossible ! l'interrompis-je.

— Écoutez-moi, Mathilde, dit-il en me donnant une petite tape sur la joue. Ce que votre oncle a découvert aujourd'hui, c'est que demain matin chaque templier du royaume de France sera arrêté et accusé de sorcellerie, de magie noire, de sodomie et de Dieu sait quoi encore.

— Ce sont des mensonges ! fulminai-je.

— Les souhaits du roi sont des ordres, rétorqua-t-il. Depuis des années les banquiers et les marchands prétendent que les caisses de Philippe sont vides. Le souverain rêve de l'or et de l'argent, des richesses, des terres, des châteaux, des granges, des pâtures et des prairies des templiers. Il estime que l'ordre est un repaire de sorcières et d'enchanteurs, de magiciens et d'envoûteurs. Il a prié le pape Clément V de l'abolir et d'en arrêter les chefs, chaque chevalier, dont votre oncle...

J'allais bondir quand Simon me repoussa.

— Non. Écoutez ce que j'ai à dire, Mathilde. Si cela est vrai, si Philippe de France a décidé de détruire le Temple, quiconque a un lien avec cet ordre et en porte l'insigne, qu'il s'agisse d'un chevalier, d'un sergent, d'un page, d'un seigneur ou d'une servante, sera suspecté.

Vous ne pouvez aider votre oncle. Avant demain soir il sera appréhendé. Il peut tenter de fuir, mais il sera capturé. Les accusations auxquelles les templiers sont confrontés sont épouvantables.

— Pourquoi ? voulus-je savoir.

— Le lucre, expliqua Simon. Le pur goût du lucre, le désir d'un roi puissant de piller une congrégation florissante. Mathilde, il y a sept ans environ, Philippe de France a voulu rejoindre l'ordre du Temple ; il désirait en devenir grand maître à la mort de son épouse.

Il baissa la voix.

— On raconte qu'en fait Philippe a assassiné sa femme, Jeanne de Navarre, pour y parvenir, ne plus être marié, être célibataire, mais les templiers n'ont pas voulu de lui. Philippe n'oublie jamais ni un affront ni une insulte. De plus, il a besoin d'argent. Peu lui importent le moyen de l'obtenir ou les fables qu'il doit forger.

— Mais le pape ? objectai-je.

Mon interlocuteur fit une petite grimace.

— Le pape... Le pape, Bertrand de Got, Clément V, est l'ami du roi, et a trouvé refuge en Avignon ! Que croyez-vous que Clément V répondra, surtout quand Philippe lui offre de partager le butin ?

— Et les autres princes ? bégayai-je.

Je connaissais un peu les affaires du Temple et me souvenais des propos de mon oncle disant que l'ordre possédait des maisons depuis le fin fond de l'Irlande jusqu'aux frontières des terres glacées de l'Est. Vitry rentra la tête dans les épaules.

— Rien ne change le cœur de l'homme comme un trésor, Mathilde !

— Et moi ? questionnai-je.

Il me menaça de son doigt osseux.

— Si vous sortez dans la rue, si on vous reconnaît pour ce que vous êtes, vous serez arrêtée. Vous n'êtes plus Mathilde de Ferrers mais Mathilde de Clairebon, venant de la ville de Poitiers, ma lointaine parente pauvre engagée comme servante en ma maison. Ne me trahissez pas, Mathilde. Ne me mettez pas, moi et les miens, en danger, sinon je vous livrerai aux sergents royaux. Ils vous enchaîneront et vous traîneront au Grand Châtelet ou dans quelque autre prison où vous risquerez soit d'être enterrée vive, soit de subir un simulacre de procès avant d'être conduite au gibet ou au bûcher.

Il fit la moue.

— Je pourrais encore le faire. Il y aura une récompense, de l'argent pour ceux qui trahiront les templiers ou leurs fidèles ; bien peu échapperont aux rets de Philippe.

Ma main frôla la dague que je portais à la ceinture.

— Ne me menacez point, railla Simon. Cela ne me fait pas peur. J'ai des serviteurs. Il suffit — il farfouilla sous sa robe et en sortit un sifflet au bout d'une chaîne d'or — que je m'en serve et vous périrez. C'est aussi facile que de souffler une chandelle. Mais je dois une faveur à votre oncle. Il y a bien des années il m'a sauvé la vie ; et depuis il m'a toujours traité avec honneur. C'est pour lui que je fais ceci, non pour vous. Vous êtes ma prisonnière. Cette chambre sera votre univers jusqu'à ce que je vous avertisse qu'il y a du changement.

— Et oncle Réginald ?

— Croyez-moi, répondit Simon en plissant les yeux, si je pouvais l'aider j'agisrais. Mais je ne peux rien pour lui. Vous confierai-je ce que je vais faire, Mathilde ? Ce que feront demain tous les négociants, tous les banquiers de la ville ? Ils ouvriront leurs registres et leurs livres de comptes. Ils se plongeront dans leurs calculs. De combien l'ordre du Temple leur est-il redevable ? De combien sont-ils redevables à l'ordre du Temple ? Ils constateront, comme moi, qu'ils lui doivent davantage d'argent qu'il ne leur en doit. Alors nous garderons tous le silence. Le roi a réglé un problème ; les souhaits du roi sont des ordres. Les templiers n'ont pas d'amis ! Vous, vous en avez un : moi. Comprenez-vous à présent, Mathilde de Clairebon, venue de Poitiers ? Comprenez-vous ? répéta-t-il. Si vous me trompez, je vous livrerai ; c'est aussi simple que ça, ajouta-t-il en claquant des doigts.

J'étais trop terrifiée, trop inquiète, trop surprise, pour élever des objections. J'acquiesçai sans mot dire et, me dirigeant vers le lit, je m'y étendis en tournant le dos à Simon. Je croisai les bras et remontai les jambes comme je le faisais dans mon enfance quand les ombres au fond de ma chambre étaient des fantômes de la nuit attendant l'heure de me souiller. Je l'entendis s'en aller. Quand je me levai le lendemain matin, l'huis de la pièce était fermé et verrouillé. Je ne pouvais sortir et me trouvais donc captive de Simon. La chambre avait sans doute servi de cellule autrefois. Elle offrait, creusée dans le mur donnant sur l'extérieur, une petite alcôve à usage de latrines, une chiouère au-dessus d'un étroit caniveau. Au bout de deux jours la puanteur était si forte que le serviteur apporta des seaux d'eau de pluie pour assainir l'air.

Messire Simon me donna aussi de quoi me nourrir, de quoi m'habiller et un psautier, ainsi qu'une copie de la *Chronique des croisades* de Joinville. Il refusa de me narrer ce qui se passait dans Paris.

Les semaines passèrent. En regardant par la fenêtre, une meurtrière, je pouvais voir le gel s'épaissir et les arbres perdre leurs feuilles. Une nuit, Simon vint me rendre visite. Il s'enquit de ma santé, m'annonça que mon emprisonnement touchait à sa fin et qu'il me libérerait le

lendemain matin. Je m'éveillai avant l'aube. La chambre était glacée, le feu du petit brasero était depuis longtemps réduit en cendres et les chandelles n'étaient plus que des mèches noires.

— Vite, vite ! s'écria-t-il en faisant de grands gestes. Vite, vite, venez !

Je m'habillai sur-le-champ. Le marchand me tendit une épaisse cape au profond capuchon.

— Mettez ça, m'ordonna-t-il.

Nous descendîmes l'escalier et déjeunâmes dans l'arrière-cuisine d'une écuelle de fromentée bouillante et d'un bol de bière coupée d'eau servis par la servante mal réveillée. Nous sortîmes de la maison et nous glissâmes dans l'allée. La nuit où je m'étais enfuie jusque-là me revint en mémoire. Les rues à présent étaient quasi désertes. J'aperçus pourtant diverses scènes dans notre course : des enfants balançant une lanterne et faisant tinter une clochette, précédant un capucin encapuchonné qui apportait le viatique dans un ciboire à un moribond ; des mendiants demandant l'aumône ; des infirmes blêmes au visage émacié, étalés sur les marches glacées des églises, tendant leurs sébiles et criant misère ; un groupe de fêtards titubant, la panse pleine de bière et l'injure à la bouche ; une catin en tunique fauve, perruque rousse sur son crâne chauve, criant des insultes sur le pas d'une porte. Messire Simon me prit le bras pour que je me hâte. Il s'arrêtait de temps en temps et s'assurait que mon capuchon était bien tiré sur mon visage. Nous pénétrâmes dans une rue plus large. Les portes s'ouvraient et on disposait les étals. La puanteur était forte. Le salpêtre répandu ne parvenait pas à couvrir les odeurs des vases de nuit vidés et des piles de végétaux en décomposition entassés dans les coins.

— Où allons-nous ? murmurai-je.

— Silence. Ne découvrez pas votre tête, me pressa-t-il.

Nous tournâmes encore et encore. Je reconnus enfin la rue principale menant à Montfaucon, le lieu d'exécution, le gibet de Paris. La foule s'y assemblait déjà. Messire Simon s'approcha des soldats qui bloquaient le passage. Il chuchota quelques mots à l'oreille d'un sergent, des pièces changèrent de main, et nous pûmes gagner une place près de la route. Je distinguai l'entrée du couvent des Filles de Dieu. Les nonnes, tenant des gobelets de vin, étaient déjà réunies sur les marches. Quelque part, tout près, un petit gueux entonna *La Mort de vie**, un chant funèbre, ce qui ne fit qu'accroître mon accablement.

La populace augmentait ; les gens, de plus en plus nombreux, désireux d'assister à ce qui allait se passer, envahissaient la rue. Une sonnerie de trompette, suivie de sinistres roulements de tambours, déchira l'air matinal. Je tendis le cou pour voir par-dessus l'épaule des gardes. Les

hérauts vêtus de tabars bleu et or surgirent les premiers, trompettes claironnant et tambours battant ; derrière eux venaient des rangées d'hommes d'armes aux casques d'acier luisants. Ils étaient suivis par une compagnie d'archers qui précédaient le bourreau et ses aides en tuniques de cuir noir et masques rouges dissimulant leur visage. Le tombereau dans lequel ceux-ci avaient pris place était rempli de leurs instruments de torture, de chaînes, d'échelles, de cordes, destinées à pendre leurs victimes. Dans une autre charrette, six silhouettes grises se blottissaient. J'avais du mal à respirer, mon cœur battait à tout rompre et j'étais en proie à des haut-le-cœur. J'allais vomir. Je savais bien qui était dans ce chariot ! Il approchait lentement en brinquebalant. Un bourreau au masque rouge qui ne cessait de faire claquer son fouet dans l'air guidait les bœufs qui le tiraient. La charrette passa devant nous. Je me faufilai entre les gardes et, comme les autres, agrippai un côté du tombereau comme si je voulais examiner le visage d'hommes qui allaient mourir. Ils se ressemblaient tous, avec leurs robes sales, leurs pieds nus, leurs figures qui n'étaient plus que blessures, contusions, zébrures et ecchymoses, leurs barbes et leurs cheveux embroussaillés. Ils empestaient la prison, la crasse et la fange dans lesquelles ils s'étaient morfondus pendant des semaines.

— Messire, soufflai-je.

Un des captifs leva la tête et je plongeai mes yeux dans les yeux éteints d'oncle Réginald. Son nez était étrangement tordu et enflé ; il avait à la joue droite une meurtrissure violacée et gonflée.

— Mon oncle, murmurai-je.

Il hocha la tête.

— Mienne est la vengeance, dit le Seigneur. Souviens-toi, Mathilde : la vengeance est sienne, siffla-t-il.

Je sentis la puanteur qui émanait de son corps puis, avec une force surprenante, il me repoussa comme si j'étais un bourreau. Je reculai en vacillant. Messire Simon me prit par le bras et m'écarta. Je regardai les tombereaux s'arrêter au pied du gibet de Montfaucon dressé, sinistre, au-dessus d'une profonde fosse. Les exécuteurs grimpèrent avec agilité sur les échelles. Ils attachèrent les cordes et laissèrent pendre les nœuds. Quand ce fut prêt, ils firent descendre les prisonniers sans ménagement et les contraignirent à monter aux échelles. Puis ils enlevèrent ces dernières et les corps se balancèrent dans l'air, pendant que les victimes, étranglées, cherchaient en vain à respirer. J'étais glacée, tout mon sang, toutes mes humeurs me semblaient avoir gelé. Je ne peux me souvenir comment mourut mon oncle. Je ne vis que six hommes ballant cette *danse macabre** avant de s'immobiliser, tête penchée, pieds frémissant, au moment où la mort leur apporta le réconfort de la délivrance.

Messire Simon m'entraîna et me poussa devant lui à travers les rues jusqu'à sa demeure. Quand nous fûmes rendus, il me conduisit dans son confortable solar. Les murs étaient ornés de tapisseries et de tableaux ; d'épais tapis de Turquie recouvraient le plancher brillant de cire, et un feu rugissait dans l'âtre. Il me fit asseoir sur un tabouret, m'apporta une coupe de posset puis, hochant la tête et grommelant, il prit place près de moi. Je laissai la chaleur m'envahir tout en m'efforçant de maîtriser la colère qui bouillonnait en moi.

— Pourquoi ? interrogeai-je.

— Je vous l'ai déjà expliqué. Philippe de France convoite les richesses des templiers. Les chevaliers, quant à eux, ne l'intéressent pas. Ils sont tous accusés de sorcellerie, de sodomie, d'idolâtrie et de crimes dont je n'ai même jamais entendu parler !

Il me permit de rester près de la cheminée presque toute la matinée. Tout ce dont je me souviens, c'est d'avoir contemplé le triptyque sur le mur célébrant le martyre et la gloire de sainte Agnès. C'est étrange, n'est-ce pas, de voir comment Dieu accomplit ses desseins secrets ? Je devais revoir ce tableau à l'endroit où je m'y attendais le moins. Je me réchauffais et ne pouvais que pleurer. Je pleurais sur ce que j'avais vu et sur ce que j'avais perdu. Je déplorais le trépas de mon oncle et en voulais mortellement à Philippe de France. Mon courroux ne se calmait pas, mais l'épuisement vint à bout de mes forces. Messire Simon appela son valet et la servante. Ils apportèrent une chaire où, après m'avoir enveloppée dans une robe de laine comme l'aurait fait une mère, le marchand m'installa pour que je me blottisse. Puis il s'accroupit à côté de moi et chuchota ses recommandations : Il me fallait changer de nom et suivre ses conseils à la lettre.

— C'est-à-dire ? demandai-je, lasse et à moitié endormie.

Je devais reconnaître la bonté de cet homme. Bien que têtu, retors et âpre au gain, messire Simon avait respecté la promesse faite à mon oncle.

— La meilleure cachette, déclara-t-il — et un sourire fendit son visage —, est l'endroit où personne ne pensera à vous chercher : la maison royale ! J'y ai des amis. J'y ai — comment dire ? — des débiteurs. En échange d'une faveur, ces dettes pourraient être annulées. Il s'interrompt.

— Vous devez quitter la France, Mathilde, et ne jamais y revenir. Cela vaut mieux pour nous deux.

— Mais comment ?

Je m'agitais sur ma chaire, toute somnolence envolée, le chagrin d'avoir vu pendre mon oncle émoussé à présent par la potion mélangée au vin que le négociant m'avait fait boire.

— Comment puis-je quitter la France ? Où vais-je aller ? Ma vie est ici. Ma mère n'est guère plus qu'une paysanne. J'eus un rire amer.

— Quelle aide peut-elle me procurer ? Quelle assistance pouvez-vous me fournir, messire Simon ?

Il approcha son tabouret.

— Écoutez-moi. Comme je viens de vous le dire, le meilleur endroit pour vous cacher est le seul où on ne cherchera jamais : la maison royale. Non, non, écoutez-moi.

Il leva la main.

— Je connais des gens de l'escorte de Charles de Valois, le frère du roi. J'effacerai leurs dettes contre un service. Vous savez qui est Édouard d'Angleterre ?

Je haussai les épaules.

— C'est un roi guerrier, répondis-je. Mon oncle évoquait ses guerres contre les Gallois quelque part à l'ouest et contre les Écossais au nord.

— Un roi guerrier, il est vrai, acquiesça Simon. Je l'ai rencontré en moult occasions de même que j'ai...

Il fit une pause comme pour se reprendre.

— Quoi qu'il en soit, voilà une dizaine d'années, sous le pontificat de Boniface VIII, Édouard d'Angleterre fut pris au piège par Philippe de France. La Gascogne, avec ses riches vignobles autour de Bordeaux, appartenait encore à l'Angleterre. Philippe, par ruse, l'occupa. Édouard, absorbé par ses propres combats, dut jurer au pape Boniface que son fils aîné, prénommé aussi Édouard, épouserait la fille de Philippe, Isabelle, qui n'était encore qu'une très jeune enfant. En même temps, Édouard d'Angleterre, veuf, accepta de s'unir avec la sœur de Philippe, Marguerite, femme pâle et effacée. Cette alliance eut lieu, un traité fut signé et la Gascogne fut rendue à l'Angleterre. Mais Édouard d'Angleterre ne voulait point que celui qu'il appelait son prince de Galles, son héritier présomptif, se marie avec une princesse française. Savez-vous pourquoi ?

Je fis un signe de dénégation.

— Philippe de France rêve d'autre chose, expliqua Simon à voix basse. Il aspire à devenir un jour un nouveau Charlemagne. Il a trois fils, Louis, Philippe et Charles. Il les a mariés, ou a l'intention de les marier, aux héritières de Bourgogne afin que cette riche terre revienne dans le fief de la Couronne de France. Il en va de même pour la Gascogne. Dans le traité d'épousailles, Philippe a stipulé qu'un de ses petits-fils devrait s'asseoir sur le trône d'Édouard le Confesseur à Westminster et qu'un autre deviendrait duc de Gascogne. Vous voyez le plan : tôt ou tard, et tôt de préférence, la Gascogne repassera sous la

férule de Philippe qui, en même temps, aura sous sa coupe son petit-fils, l'héritier d'Angleterre, parce que tout fruit de l'union d'Édouard et d'Isabelle sera son parent.

Simon souligna ses propos d'un grand geste.

— Pierre Dubois, un des juristes de Philippe, a imaginé l'avenir du royaume de France comme celui d'un pays aux frontières naturelles : la mer à l'ouest, les montagnes au sud, le Rhin à l'est.

— Et les principautés du Nord ? m'enquis-je. Les Flandres, le Brabant, le Hainaut ?

— C'est le point faible, rétorqua Simon. Il faut les conquérir. Mais Philippe a découvert à ses dépens que ce n'était point aussi facile qu'il le croyait.

J'acquiesçai. Cinq ans plus tôt, les plus belles armées françaises, et toute la chevalerie, avaient été humiliées et défaites par les piquiers flamands à Courtrai.

— Mais Philippe continue de rêver, reprit Simon comme s'il parlait à son bonnet. Édouard d'Angleterre est mort en juillet dernier, près de la frontière écossaise, toujours bien décidé à s'approprier ce royaume. Son héritier présomptif, le prince de Galles, Édouard de Caernarvon, n'a point été coulé dans le même moule que son père ; c'est un homme de Cour, un poète. Il a mis fin à la guerre contre l'Écosse et s'est empressé de gagner le sud, vers les lieux de perdition de Londres et les tendres embrassades de son ami intime Peter Gaveston, un Gascon, fils d'une sorcière, prétend-on. Quoi qu'il en soit, le jeune Édouard aime Gaveston plus que quiconque au monde.

— Mais pourtant il doit épouser Isabelle ?

— Deux questions ont crû comme mauvaise herbe, exposa Simon en me lançant un clin d'œil. Édouard de Caernarvon refuse de prêter foi aux accusations contre les templiers.

Un élan de sympathie me porta vers ce prince que je n'avais jamais rencontré.

— Ce fut une surprise pour Philippe, murmura Simon. Mais il y a un affront plus grave encore. Édouard de Caernarvon semble — comment dire ? — fort peu disposé à respecter les obligations du traité et à épouser Isabelle, la fille de Philippe.

— Et qu'est-ce que cela a à voir avec moi ?

— Oh, tout.

Messire Simon, perdu dans ses pensées, baissa les yeux sur le plancher.

— Je connais cela, commenta-t-il à voix basse. Oh oui, je connais les machinations des princes.

Il releva la tête.

— Au fond, Édouard de Caernarvon est un faible. Il joue sa partie. Il finira par céder aux exigences de Philippe. Les templiers d'Angleterre seront arrêtés et l'ordre détruit. Et, plus important, Édouard de Caernarvon fera ce que lui demande Philippe. Il épousera Isabelle, soit en France, soit en Angleterre, mais cette union aura lieu. Il se trouve que je suis déjà allé dans cette île brumeuse au peuple à la langue rude. Philippe de France veut organiser une maison pour sa fille encore jeune afin de l'accompagner en Angleterre. Dans bien des sens, cela implique un exil à vie. Vous comprenez sans mal, Mathilde, que peu nombreux sont ceux qui désirent se joindre à elle.

— Et je dois l'accompagner ?

Le marchand me donna une petite tape sur la joue.

— C'est, pour vous, l'endroit le plus sûr. La persécution contre les templiers va continuer. Philippe exigera qu'on dresse des listes. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'un homme de loi perspicace, en étudiant ces rapports, se demande où Mathilde de Ferrers, la nièce de votre oncle, a disparu. On vous recherchera. Vous venez d'avoir vingt ans ; et, surtout, vous avez un lien avec le Temple, si modeste qu'y fût votre place. Marigny et les autres conseillers du roi vous interrogeront : Possédez-vous un peu de ses richesses ? Connaissez-vous les cachettes de certaines ? Savez-vous où se trouvent les autres templiers ? Portiez-vous des messages ? Avez-vous des renseignements ? Mathilde, votre oncle avait un haut rang dans l'ordre ; vous êtes précieuse à leurs yeux. On pourrait se servir de vous, vous torturer pour donner de fausses preuves. Oh, ne vous inquiétez pas : il y aura une enquête mais, d'ici là, si Dieu le veut, vous serez partie.

— En Angleterre ? m'exclamai-je, haletante. Avec la princesse Isabelle ?

Je me redressai dans ma chaire et, malgré mes efforts, je ne pus m'empêcher de trembler, comme si je souffrais d'une subite poussée de fièvre. Les bûches craquaient, les flammes étaient vives, les étincelles jaillissaient, une poussière noire montait dans l'air. Les voix dans la maison étaient assourdies. Je me trouvais à un carrefour. Je pouvais, si je le voulais, me lever de mon siège, sortir de cette maison et retourner dans la ferme de ma mère. Mais je n'apporterais que la peur avec moi. Quand les sergents du roi viendraient, ils feraient peu de cas d'une femme seule ou de sa fille assez stupide pour ne pas fuir. Simon me saisit le poignet ; il était étonnamment vigoureux et serra fort.

— C'est tout ce que je peux faire pour vous, Mathilde. Rester ici est dangereux. Retourner chez votre mère encore plus hasardeux. Vous

avez assez vu Paris, Mathilde ! Voulez-vous devenir une mendiante, vous joindre aux coquillards^[5] qui errent dans le Quartier Latin ? Attendre le jour où vous serez appréhendée pour rixe, pour crime ou pour félonie ? Vous aussi, vous monterez dans la charrette de Montfaucon. Ou un lanternier fera-t-il de vous sa ribaude ? Je dois connaître votre décision : oui ou non ? J'avais jeté les dés. J'avais choisi.

— Je dois m'enfuir, murmurai-je. Et le seul moyen est celui dont vous avez parlé.

— Bon.

Messire Simon poussa un soupir de soulagement.

— Vous partirez demain matin. Avant l'arrivée de mes prochains invités, ajouta-t-il d'un ton mystérieux.

Je m'éveillai avant l'aube. Des valets, portant des seaux d'eau chaude, montaient à grand bruit l'escalier ; d'autres, chargés du lourd cuveau de messire Simon, les suivaient. On m'ordonna de me déshabiller, de me laver avec soin et d'enfiler les habits sombres que Simon avait apportés : des chausses bleues, de souples bottes d'Espagne, du linge de corps en lin, une robe bleu foncé avec une fronce pourvue d'un repli pour glisser une dague, et un anneau pour ma main.

— Un cadeau, m'indiqua Simon.

Il y avait enfin une épaisse chape brun foncé qu'on attachait au cou par un fermail d'argent. Messire Simon me remit aussi une ceinture pour mon pécule. Des bourses étaient cousues tout le long de la bordure et chacune était pleine de pièces d'argent.

— J'aimerais prétendre que c'est aussi un cadeau de ma part, observa-t-il en hochant la tête. Mais cette fortune appartenait à votre oncle. Vous en disposez à présent. Je ne peux rien vous donner de plus. Souvenez-vous que vous êtes Mathilde de Clairebon, parente éloignée de messire Simon de Vitry. Vous savez, je vous ai étudiée, Mathilde, dit-il avec insistance en s'approchant et en me scrutant. Vous avez l'oreille fine et la langue bien pendue ! Il sourit.

— Votre connaissance de la médecine, des herbes et des potions est tout à fait remarquable. Votre oncle m'avait aussi dit que vous parliez italien et pouviez vous exprimer dans la langue de la Cour ; il vous faudra peu de temps pour apprendre celle des Anglais, vous instruire de leurs coutumes et adopter leurs façons.

— Que serai-je ?

— Ce que la princesse Isabelle décidera. Vous serez présentée comme une *demoiselle de chambre**.

CHAPITRE II

La perfidie règne et engendre le mal.
Chanson des temps anciens, 1272-1307

Je déjeunai pour la dernière fois dans cette demeure, et partis. Messire de Vitry portait les paniers contenant tout ce que je possédais. L'Avent approchait. Des rameaux de verdure festonnaient les montants des portes près des crochets où brillaient les lanternes de corne. Des chevaux tirant d'énormes tronçons de bois avançaient avec peine dans les rues. Un vendeur d'eau, silhouette décharnée, vantait en criant à tue-tête l'eau la plus pure puisée à la plus pure des sources. Dans un coin, un homme cuisait des tourtes sur le fourneau qu'il avait installé bien loin des yeux vigilants des dizainiers^[6] et des baillis du marché. Des scènes de la vie que je ne devais jamais oublier. Nous nous hâtions dans les rues pavées ; les enseignes des boutiques grinçaient dans le vent glacial. Nous passâmes devant une église ; sur les marches, un chœur d'écoliers chantait à pleine voix un cantique à la gloire de la Vierge qui avait donné naissance à un enfant royal. J'étais encore à moitié endormie, comme si je marchais dans un rêve. Nous franchîmes des ponts et débouchâmes sur la chaussée menant au palais royal proche de l'église de la Sainte-Chapelle. Des hommes d'armes y grouillaient ; un groupe de chevaliers passa dans un cliquetis de cottes de mailles. Sous le porche béant du corps de garde, des mercenaires brabançons, le visage presque entièrement dissimulé par le nasal de leur casque, nous arrêterent. Nous montrâmes nos sauf-conduits et reprîmes notre chemin, suivîmes des rues pavées, et, par un autre portail, entrâmes dans le dédale de corridors et de couloirs qui reliait les bâtiments entre eux, passant de tourelles élancées aux murs crénelés à des escaliers qui semblaient ne mener nulle part ; l'endroit vous donnait le vertige. La brume s'élevait en volutes comme la fumée au-dessus d'un chaudron, enveloppant les serviteurs qui se pressaient de toute part. À l'odeur de fumier et de paille humide venue des écuries se mêlaient les arômes délicieux émanant des cuisines et des dépenses.

Nous traversâmes des cours et des bayles pleins d'ornières où la valetaille du château s'était rassemblée autour de marmites fumantes.

Des bouchers débitaient à la hache des carcasses sur des tréteaux ruisselant de sang, ce qui excitait les chiens rôdant alentour. L'air retentissait du bruit montant des ateliers des forgerons, des armuriers, des charpentiers et des maçons. Des femmes s'affairaient à la buée, des palefreniers promenaient des chevaux. Un fou au pilori, les pieds dans les ceps, se prenait pour un prêtre célébrant la messe. Dans son innocence, il ne voyait même pas les trois corps dansant à une potence proche. D'insupportables souvenirs me revenant, je détournai les yeux. Le roi Philippe ne lésinait pas sur les pendaisons ! J'appris par la suite que son châtiment préféré consistait à pendre les malfaiteurs de la Cour aux branches des pommiers de son verger.

Une fois à l'intérieur, nous suivîmes de sombres couloirs. De maigres chandelles rougeoyaient et des lanternes suspendues à des chaînes tremblotaient comme des falots. Les gardes étaient partout, la lance à la main. Plus nous avançons dans le palais, plus les lieux devenaient luxueux : sols dallés, murs chaulés décorés de tableaux, de riches crucifix, de tentures d'or et de tapisseries resplendissantes. Un délicieux parfum de santal et d'encens précieux se fit plus insistant. Ici les vigiles n'étaient pas des mercenaires mais des bannerets arborant la livrée bleu et or de la maisnie royale. Épées au clair, ils se tenaient à l'entrée des ouvertures ou au pied des escaliers cirés. De temps à autre, ils nous arrêtaient, et messire Simon devait produire lettres et mandats. Nous parvînmes enfin aux appartements royaux où un chambellan nous accueillit dans le vestibule. Pendant que Simon expliquait notre présence, j'admirais le sol carrelé de noir et blanc, les murs tendus de tapisseries représentant de splendides cygnes blancs nageant sur des lacs d'argent d'où jaillissait le vert vif des joncs. Le chambellan me jeta un regard soupçonneux en se tapotant l'épaule de sa baguette blanche comme s'il inspectait un ballot de draps. Il fit une petite grimace.

— Vous ne trouverez point la princesse Isabelle en sa chambre, soupira-t-il, mais là où elle est toujours, dans la cour à la fontaine.

Nous quittâmes le vestibule et, empruntant une galerie lambrissée, nous nous retrouvâmes au-dehors, dans le froid. La cour ici n'était pas un bayle pavé mais un cloître spacieux ceint de bâtiments d'une plaisante pierre couleur de miel. Les dalles avaient la même teinte. Au centre jaillissait une fontaine dont l'eau bondissante donnait l'impression d'être en été bien que la glace dans le bassin indiquât qu'il n'en était rien. Des baquets de charbon ardent parsemé d'une herbe odorante donnaient un peu de chaleur. Dans un coin, deux chevaliers, bien enveloppés dans leur chape, bavardaient à voix basse, à l'abri du vent mordant. Le chambellan fit un geste. Une silhouette, disparaissant presque sous une mante bleue bordée d'or, assise, nous

tournait le dos et contemplait le bassin gelé de la fontaine.

— Je ne puis vous annoncer, déclara le chambellan qui paraissait curieusement apeuré. La princesse Isabelle n'est pas d'humeur facile. Elle ne veut pas qu'on la dérange quand elle parle à Marie.

— Marie ? chuchota Simon. Qui est-ce ? Un poisson ou un oiseau apprivoisé ?

Je ne cessais de regarder cette forme silencieuse, immobile, comme sculptée dans la pierre. Le chambellan murmura quelques mots à mon compagnon. Messire Simon me serra fort la main et s'éloigna d'un pas vif. Je ne l'ai plus jamais revu vivant. Quelque temps plus tard, lui, toute sa famille et ses gens furent assassinés, que Dieu les absolve, mais j'en reparlerai.

Pour l'heure, je restai debout jusqu'à ce que je prenne conscience du froid et de mes jambes douloureuses. Je m'avançai, fis le tour du banc et baissai les yeux sur la petite silhouette. Elle avait glissé ses mains sous sa mante ; et voilà que ces mains en ressortaient, avec leurs doigts si délicats, qu'elle levait la tête, capuchon rabattu, et que je voyais Isabelle pour la première fois. Elle avait de splendides cheveux d'or, partagés par une raie médiane, qui retombaient sur ses épaules, un visage animé et plutôt mince, l'air d'un elfe, un nez mutin, des lèvres rouge vif, et des yeux magnifiques, bleus, étranges, bridés tels ceux d'une Mauresque, hérités, ainsi que je l'appris plus tard, de sa mère, Jeanne de Navarre. Elle me scruta en agitant ses pieds chaussés de patins à la semelle rigide.

— Qui êtes-vous ? s'enquit-elle en penchant la tête de côté et en me regardant de bas en haut. Qui êtes-vous au juste ? Que faites-vous ici ?

— Madame, bégayai-je, madame, je suis Mathilde de Clairebon. Je dois rejoindre votre maison en tant que *demoiselle de chambre**.

Elle sourit.

— Venez ici, Mathilde.

Je m'approchai. Elle lança soudain sa jambe gauche et me donna un méchant coup dans le tibia. La douleur m'arracha un cri et je levai le pied pour me frotter la cheville. Elle remarqua mon courroux et mon poing serré. Les chevaliers qui étaient dans le coin s'émurent de l'incident. Je les entendis élever la voix et perçus aussi le bruit d'une épée tirée de son fourreau. Isabelle prit l'air sérieux.

— Ne faites rien, murmura-t-elle. Agenouillez-vous. Elle indiqua d'un geste aux chevaliers de reculer puis se pencha. Son léger parfum herbacé — eau de rose et autre chose — me chatouilla les narines. Sa peau était saine et propre, ses dents blanches, sans une tache ; le nez n'était pas si mutin que ça mais plutôt pointu ; ses yeux étaient d'un

bleu brillant, si clairs et pourtant si frappants, et sa peau chatoyait comme si elle était saupoudrée d'or. Elle leva la main pour repousser quelques mèches de son front, puis la posa sur son cou.

— On prétend que j'ai un cou de cygne, observa-t-elle à mi-voix. Un jour, je serai vraiment belle. Qu'en pensez-vous, Mathilde ?

— Madame, répondis-je, vous avez la beauté d'un joyau. Vous pourriez rivaliser avec n'importe quelle peinture d'ange qu'il m'a été donné de voir.

Elle leva le pied et me l'enfonça dans l'aine.

— Êtes-vous *virgo intacta* ?

La question, venant d'une personne si jeune, m'interloqua tant que je ne pus que rester bouche bée.

— Qui êtes-vous en réalité, Mathilde ? Vous êtes effrayée, n'est-ce pas ? Pourquoi avez-vous peur de moi ? Personne n'a peur de moi. Pourtant — elle se retourna avec vivacité, et l'on eût cru que quelqu'un était assis à côté d'elle, avant de me regarder à nouveau —, Marie ne vous aime pas.

— Madame, questionnai-je, qui est Marie ? Je ne vois personne.

— Bien sûr que non, répondit-elle en riant, non d'un rire enfantin mais d'un rire de gorge profond comme si ma réaction l'amusait vraiment. Vous ne pouvez pas voir Marie. Personne ne le peut, sauf moi. Je la vois depuis des années. Elle m'accompagne toujours. C'est ma dame d'honneur. Vous comprenez, elle est morte il y a quelques années de la suette, du moins c'est ce qu'elle m'a dit. Maintenant elle revient et me parle. Elle s'assied sur mon lit quand je recouds un morceau de tapisserie ou que j'essaye de lire le livre d'heures que père m'a offert. Avez-vous rencontré mon père ?

Je fis un geste de dénégation de la tête. J'avais les genoux transis et je me rendis compte à quel point l'air s'était refroidi. Les chevaliers ne nous prêtaient plus attention, avaient-ils l'habitude de semblables scènes ? Je tournai un peu la tête pour voir ce qu'ils faisaient et je reçus un soufflet brûlant sur la joue.

— Je suis la princesse de France, déclara Isabelle en me souriant.

Elle m'effleura la joue.

— Je ne voulais pas vous blesser. J'ai parlé de vous à Marie. Je crains bien qu'elle ne vous aime pas du tout. Alors, Mathilde, que répondez-vous à ça ?

— Que je ne l'aime pas non plus, madame.

— N'est-ce pas bien étrange ?

Ce rire, à nouveau. Isabelle m'examina avec curiosité.

— Je suis Isabelle de France, fille unique du grand Philippe, bientôt l'épouse du roi d'Angleterre, la mère de son héritier. Chaque fois que je mentionne Marie, on cherche à me faire plaisir, Mathilde. Certains affirment même qu'ils la voient. Alors je leur demande de la décrire et c'est moi qu'ils décrivent toujours. En fait, si elle était visible, on saurait qu'elle a des cheveux noirs, noirs comme l'aile du corbeau, et des yeux très foncés. Elle ressemble à une bohémienne, à une de ces vagabondes. Quoi qu'il en soit, continua-t-elle, les mains dans son giron et balançant les jambes à la façon de n'importe quelle fillette, j'ai demandé à Marie pourquoi elle ne vous aimait pas. Elle refuse de répondre. Vous dites ne pas l'apprécier, ce qui sera intéressant.

Elle se pencha un peu plus.

— Nous partons bientôt, le savez-vous ? Je dois aller en Angleterre pour devenir reine de cette île enchantée, m'asseoir sur le trône de Westminster, être couronnée et partager la couche d'Édouard. Connaissiez-vous Édouard, le jeune roi ?

Je fis signe que non.

— On le dit très beau, reprit-elle. Il me ressemble un peu ; c'est un parent éloigné. Mon père m'a expliqué comment nous étions alliés. On raconte que lui aussi a des cheveux d'or et des yeux bleus, ainsi qu'une belle barbe et une superbe moustache. On colporte d'autres choses encore : qu'il se plaît à creuser un fossé, mettre un toit à une chaumière ou se promener en barge sur la rivière en plaisantant avec ses valets, ses fermiers et autres serviteurs de piètre condition. Il a un lion apprivoisé et un chameau dans sa grande forteresse, la Tour de Londres. Voulez-vous en savoir davantage ?

Elle jeta un regard autour d'elle.

— J'ai abordé ce sujet avec Marie : on dit qu'il est attiré par les hommes. J'ai entendu parler de ça ; mon frère Louis m'a narré ce qu'ils font ensemble. Ils mettent leur chose — appuya derechef l'épais patin contre mon aine — non dans cet endroit de la femme, parce que les hommes n'en ont pas, mais ailleurs.

Se détournant un peu, elle se tapota la croupe.

— Saisissez-vous ce qu'ils veulent dire, Mathilde ?

C'était le cas, mais je fis un signe de dénégation, ce qui me valut un autre soufflet, moins violent cette fois, cependant.

— Vous ne mentez pas très bien, Mathilde. Il vous faudra apprendre si vous entrez à mon service et vivez dans ma maisnie. Comprenez-vous ce dont je parle ?

Elle se détourna en penchant un peu la tête comme pour écouter son invisible compagne. Puis elle me jeta un regard du coin de l'œil.

— Vous avouerez-vous quelque chose, Mathilde ? Marie a changé d'avis. Elle pense qu'elle vous aime bien, et moi aussi.

Elle entonna à mi-voix un cantique de goliard, un chant ordurier d'étudiant vagabond. Je me demandai qui pouvait le lui avoir appris.

— Puis-je m'en remettre à vous, Mathilde ?

— De votre vie ?

Elle fit la moue.

— Ne soyez pas stupide. Puis-je vous faire confiance ?

— Bien sûr, madame. Je suis votre servante.

— Bien sûr que oui, me singea-t-elle, les yeux pétillants de gaieté. J'ai menti. En fait, ils ont peur de moi ! Ils veulent que je m'en aille et moi je veux partir. Mathilde, avez-vous entendu dire que mon père a peut-être empoisonné ma mère ? C'est ce que content les ragots. Mon père a surpris une servante à le répéter ; elle a été brûlée et son amant pendu dans le verger. Il les a accusés de trahison, mais pourquoi avoir brûlé une jeune fille et pendu un jeune homme à cause de rumeurs et de médisances ? En tout cas, ils seront heureux que je m'en aille. Ils ont vraiment peur, vous savez.

— De quoi ? m'enquis-je.

— Ah, vous verrez. *Virgo intacta*, murmura-t-elle, je suis censée l'être pour Édouard.

— Bien sûr que vous l'êtes, Votre Grâce, m'empressai-je de commenter en ne souhaitant qu'une chose : me relever.

— Vous pouvez vous asseoir près de moi à présent. L'ordre fut si soudain que je me demandai si elle savait précisément ce à quoi je pensais et qui j'étais en réalité. Je m'exécutai. Elle se rapprocha et se serra contre moi. Je sentis sa chaleur et me rendis compte qu'elle devait avoir une chaufferette de charbons ardents sous sa mante pour se protéger du froid.

— En fait, Mathilde, personne n'a envie de m'accompagner en Angleterre. C'est mon père qui a choisi les dames de mon escorte et les servantes de ma maison. La plupart seront à sa solde et lui feront sans faute des rapports. Je lui ai spécifié que je voulais des chambrières fidèles, des femmes qui n'appartiennent pas à la Cour. Père, cela va de soi, n'en fait qu'à sa tête, mais cette affaire a fini par l'ennuyer, ou bien il a été trop occupé pour la régler. Oncle Charles a prétendu qu'il ferait ce qu'il pourrait. Il vous a mentionnée. Au moins, vous apportez du changement !

Elle se détourna à nouveau pour s'adresser à l'invisible Marie en bavardant dans une langue que je ne comprenais pas. Puis elle me regarda.

— Vous ne savez pas dans quelle langue je parle. Eh bien, c'est un langage que seules Marie et moi pouvons comprendre.

— Depuis combien de temps est-elle avec vous ?

— Oh, aussi loin que je m'en souviennne. Vous ai-je dit pourquoi mes frères et mon père me craignent ? Cela fait deux ans que mes frères viennent dans ma chambre. Oh oui !

Elle me poussa du coude en guise de plaisanterie.

— Ils se glissent entre les draps et me caressent ; même mon père, quand il m'embrasse, met ses mains là où il ne devrait pas. Je le sais, Mathilde, grâce à Ursula. C'était une vieille dame d'honneur du pays de ma mère, la peau mate, le caractère revêche, mais elle voyait tout et n'avait pas peur de dire ce qu'elle pensait.

— Et que lui est-il arrivé ?

— Elle a protesté. Elle a désapprouvé ce dont elle avait été témoin et s'est fâchée contre mon frère Louis. Quoi qu'il en soit, expliqua-t-elle en haussant les épaules, une semaine plus tard Ursula est tombée dans l'escalier et s'est rompu le col. On l'a enterrée dans le carré des indigents du cimetière, celui où on met les soldats, car personne n'a réclamé son corps. Elle n'avait point de parents ici.

Les deux gardes étaient toujours blottis dans leur coin, absorbés dans leur conversation, sans plus se soucier ni de moi ni de la princesse sur laquelle ils étaient censés veiller.

— Oui, ils ont peur, répéta Isabelle. Ils ne veulent pas que je narre à Édouard ce qui s'est passé. Pouvez-vous imaginer, Mathilde, ce qui arriverait si le nouveau roi d'Angleterre, ce vaillant soldat, découvrirait que j'ai partagé mon lit avec mes propres frères et que nous nous y sommes livrés à des culbutes galantes ? Il serait furieux. Il écrirait au Saint-Père en Avignon. J'ai juré à mon père et à mes frères de garder le silence là-dessus, à condition d'être libre de certains choix ; l'un d'entre eux vous concerne, Mathilde. Vous dormirez sur le seuil de ma chambre.

Elle se leva et me fourra dans les mains le petit pot chaud qu'elle retira de sous sa mante.

— Réchauffez-vous et suivez-moi.

Nous entrâmes dans le palais et prîmes l'escalier. L'appartement de la princesse se trouvait dans une courte galerie. Il comprenait trois pièces en tout : une chambre principale, flanquée d'une antichambre et d'une garde-robe. La galerie était de bois ciré ; l'un des murs était lambrissé ; contre l'autre, qui donnait sur la cour à la fontaine, on avait aménagé de profonds coussièges. Des dames d'honneur y avaient pris place. Emmitouflées pour lutter contre le froid et se réchauffant

près de braseros, elles faisaient mine de s'intéresser à leur broderie, mais, bien sûr, elles ne nous avaient pas quittées des yeux un seul instant. Elles se levèrent à l'arrivée de la princesse. L'une s'approcha en hâte et lui prit la main, en poussant les hauts cris parce que sa maîtresse était glacée. Cette dernière ignore la remarque et les renvoya. Elle entra d'un pas décidé dans sa chambre où je la suivis.

— Fermez l'huis, lança-t-elle par-dessus son épaule. Je posai la chaufferette et m'empressai de lui obéir.

— Tirez les verrous en haut et en bas, continua-t-elle. Ainsi nous ne serons point dérangées.

Je m'exécutai. Isabelle se retourna, ouvrit le fer-mail de sa mante et la laissa tomber au sol. Elle portait un b্লাuid de laine rouge sang bordé d'hermine qu'une cordelette d'argent fermait au cou. Avant que j'aie pu protester, elle la desserra, fit passer l'habit par-dessus ses épaules et le laissa choir à ses pieds. Puis elle ôta sa chemise et ses vêtements de dessous et se retrouva nue devant moi. Elle avait le corps d'une jeune femme, seins déjà épanouis, hanches s'élargissant. Elle se tourna et écarta les bras, les mains ouvertes.

— Demoiselle Mathilde, voici ce que j'apporterai à Édouard d'Angleterre. Allons, il est temps de nous réchauffer.

Elle remit sa lingerie de laine, passa rapidement une tunique bleu et argent, décrocha d'une patère une pelisse qu'elle drapa sur ses épaules. Son comportement m'embarrassait à tel point que je me mis à examiner la pièce, les courtines, les tapis de Turquie, les tentures aux vives couleurs et les tapisseries posées contre le plâtre rose des murs. Au-dessus de ma tête pendait un chandelier de bois ; il était garni de six chandelles et, grâce à une corde, on pouvait l'abaisser pour avoir davantage de lumière. En face se trouvaient une chaire et une petite table de travail. Cette dernière était jonchée de morceaux de parchemin et de plumes d'oie. Tout autour de la pièce on apercevait des coffres, certains scellés et clos, d'autres au couvercle grand ouvert, d'où débordaient tissus précieux, habits de brocart, ceintures, livres, tous les biens d'une jeune fille riche, choyée et dorlotée. Ce fut du moins ma première impression. Il me restait encore à comprendre qu'Isabelle aurait pu tenir son rôle dans n'importe quelle pantomime, changeant sans cesse d'humeur, se comportant parfois comme une enfant, parfois comme une jeune femme. De temps en temps elle jouait les innocentes, puis un air rusé passait sur son visage. On aurait dit qu'elle calculait la moindre chose, et pesait dans une balance tout ce qu'elle avait vu et entendu. Quoi que Marie ait pu lui dire, Isabelle semblait m'avoir accueillie avec plaisir, j'aurais pu être une servante perdue de vue depuis longtemps, ou une connaissance de longue date. Elle traversa la pièce et s'installa dans la chaire devant la table. Elle

claque des doigts et désigna un tabouret dans un coin.

— Apportez-le ici, Mathilde. Asseyez-vous près de moi. J'obéis et Isabelle se frotta les mains.

— J'ai froid.

Elle me montra un brasero sur roulettes près de la porte. Le charbon crachotait et les petites volutes de fumée qui s'en échappaient répandaient le doux parfum des herbes dont on l'avait saupoudré.

— Mettez-le ici, Mathilde.

Je m'empressai de m'exécuter. Quand je fus assise, elle désigna un pichet de jus de fruits et deux gobelets posés sur une autre table.

— Remplissez-les tous les deux, un pour vous et un pour moi.

Le jeu se prolongea ainsi. Elle m'envoya de-ci de-là dans la chambre en quête de tel ou tel objet. Elle finit par se lasser et se tourna vers moi, en balançant à nouveau les jambes, comme indécise : allait-elle ou non me frapper ?

— Eh bien, Mathilde, qu'allons-nous faire ?

Elle joignit les mains très fort, doigts bout à bout.

— Nous devrions être en Angleterre, à l'heure qu'il est, observa-t-elle avec un sourire, mais Édouard refuse d'arrêter les templiers ! Et, à présent, il prétend ne pas vouloir m'épouser.

Elle renversa la tête en arrière et éclata de rire.

— Il faut voir le courroux de mon père pour y croire ! La colère marbre chacune de ses joues, précisa-t-elle en se tapotant le visage, de taches rouges comme celles qu'on voit à un bouffon, et là — elle désigna sa lèvre inférieure — la salive écume. On dit qu'il a un cœur de pierre ; je sais qu'il n'en est rien. Les affronts du roi d'Angleterre le rendent fou furieux. Donc, Mathilde, nous allons sans doute passer de longs moments ensemble avant de prendre la route et de traverser la Manche pour gagner cette île mystérieuse !

Elle approcha son visage du mien, comme si j'étais une enfant.

— L'île mystérieuse, répéta-t-elle avec une petite grimace. Elle n'a rien de mystérieux. Elle est juste humide, sombre, verte, et dans ses forêts vivent des elfes et des lutins. On affirme que Londres est une ville magnifique, ainsi que l'est Paris, avec une large rue et des étals où on trouve tout ce que l'on veut, et moi — elle se frappa la poitrine — je régnerai sur tout ça, mais à condition qu'Édouard cesse de narguer mon père. Bon, voilà ce que je veux que vous fassiez, Mathilde. Écoutez-moi bien.

Elle me menaça du doigt.

— Non, ne protestez pas, déclara-t-elle en clignant des yeux. En vous

regardant, Mathilde, je vous soupçonne de taire bien des choses. Si j'en parlais à mon père, il vous ferait interroger. Comment je l'ai deviné ? Eh bien, vous êtes la seule personne qui ait vraiment envie d'aller en Angleterre ; alors, que cachez-vous ? Pourquoi voulez-vous fuir ?

Je restai impassible et ne baissai pas les yeux.

— Plus je vous regarde, Mathilde, reprit-elle, plus vous me plaisez.

Elle sourit.

— Vous vous demandez pourquoi je vous confie tous ces secrets, n'est-ce pas ? C'est très simple !

Elle claqua des mains.

— Si vous en parliez à quelqu'un, on ne vous croirait pas ; mais si mon père ou mes frères se rendaient compte qu'à présent vous savez, ils n'hésiteraient pas à vous occire ! Oh, Mathilde, soupira-t-elle, c'est si bon de bavarder avec un être de chair et de sang qui me comprend !

Elle se leva pour me faire face et me dévisagea comme si elle me voyait pour la première fois.

— Qui êtes-vous donc en réalité ? répéta-t-elle.

Elle plissa les yeux et elle n'avait plus rien d'une jeune fille, ce n'était plus qu'une enfant, bien qu'il y eût chez elle quelque chose de fort dangereux. Isabelle avait l'esprit vif et l'humeur changeante ; il lui restait à apprendre à contrôler ses expressions, et elle était encore assez candide et innocente pour laisser tomber le masque. Elle me pesait avec grand soin dans la balance. Elle m'effleura le visage.

— La peau mate et lisse, constata-t-elle dans un murmure. Des sourcils fournis au-dessus d'yeux verts, des cheveux noirs coupés court, comme Marie. On vous prétend versée en médecine et dans les plantes.

Elle se mit à rire.

— Vous êtes une femme, et trop jeune pour être un maître, un peritus, mais vous savez observer et surveiller. Je pense que vous serez la flèche la plus acérée de mon carquois. Tendez les mains.

J'obtempérai. Elle retroussa les manches de ma robe et examina mes poignets et mes mains.

— Doux, mais habitués au travail.

Puis elle leva le doigt calleux de ma main droite.

— Une plume d'oie ? Jouez-vous aux dés, Mathilde ?

— Parfois.

— Parfait, j'aime les jeux. Je possède mes propres dés. Ils sont en ivoire. Ce que mes frères ignorent, c'est qu'ils sont pipés ; je gagne

toujours.

Elle rit en se cachant la bouche de la main.

— Bon, Mathilde — elle me donna derechef un petit coup sur la cheville mais cette fois moins fort —, vous prendrez place dans ma maisnie. Vous serez ma *dame de chambre**. Vous me suivrez, où que j'aille. Si je monte à cheval, vous m'accompagnerez, soit en montant aussi soit en courant près de moi. Vous serez ma messagère et ma goûteuse. Oh ! oui, je veux que vous vous assuriez, quand on apporte nourriture et vin dans ma chambre, qu'ils sont purs et non altérés.

Et à nouveau le rire de gorge derrière les doigts déployés ; et sans cesse le regard inquisiteur des vifs yeux bleus.

— J'ai avant tout besoin de quelqu'un à qui me confier. Marie commence à me lasser. J'hésite à l'emmener en Angleterre. Écoutez-moi, à présent.

Elle me saisit la main et me releva comme si j'étais son amie la plus chère en passant son bras sous le mien. Nous nous dirigeâmes vers la croisée et contemplâmes la fontaine ; la couche de gel sur le bassin était épaisse et la sculpture, représentant un monstre marin, avait la gueule grande ouverte et les yeux écarquillés.

— Si nous devons aller en Angleterre, murmura-t-elle, il nous faudra traverser la Manche. C'est périlleux. Promettez-moi, Mathilde, dit-elle en me pinçant le bras, qu'un jour, quand nous nous ferons confiance, vous me révélez qui vous êtes en réalité. D'ici là, je vous protégerai, précisa-t-elle avec condescendance.

Nous quittâmes ses appartements pour nous promener dans le palais. Isabelle déambula d'abord dans les galeries et les corridors. Elle me montra les archives, le scriptorium, la bibliothèque avec ses précieux manuscrits à reliures de cuir et tranches d'or, attachés aux étagères par une chaînette. Elle ne cessait de jacasser comme une pie. Je ne parvenais toujours pas à me faire une opinion : était-elle ingénue ou fort rusée, dame de Cour ou jouvencelle écervelée ? Nous pénétrâmes dans la grand-salle et regardâmes un moment les acteurs, les acrobates, les magiciens et les dresseurs répéter leurs tours sous l'œil d'un chambellan qui devait décider quel spectacle choisir pour quelque banquet. Une cloche sonna et nous nous rendîmes dans l'arrière-cuisine où Isabelle s'assit comme une simple servante, tapant du poing sur la table, bavardant avec les souillons et ordonnant qu'on nous serve du pain frais avec du miel et des pichets de petite bière. Puis nous retournâmes dans ses appartements. Là elle commanda d'autres victuailles : un plat de viande épicée et un flacon du meilleur bordeaux. J'en fus surprise, compte tenu de son jeune âge ; néanmoins, elle remplit les deux coupes à ras bord, but une petite

rasade de la sienne avant de me la fourrer dans les mains, l'air furieux.

— Vous n'êtes qu'une garce ! s'écria-t-elle avec une moue. Vous êtes une paresseuse ! Vous auriez dû goûter la première.

Je trempai mes lèvres dans les deux coupes et les lui tendis pour qu'elle en choisisse une, qu'elle m'arracha des mains. C'est ainsi que tout commença. Là où allait la princesse Isabelle, je la suivais. Il lui arrivait de s'asseoir sur le coussin et d'enfoncer une aiguille dans un morceau de tapisserie comme un soldat enfoncerait son épée dans un mannequin de paille sur le terrain de manœuvres. Quand cela ne l'amusait plus, elle convoquait les musiciens qu'elle accompagnait avec talent au rebec, à la flûte ou à la harpe. Un de ses intérêts était constant : son amour pour les livres. Je rendais grâce à Dieu de m'avoir permis d'étudier. Parfois c'était elle qui lisait les contes ; parfois je m'en chargeais pendant qu'elle interprétait certains rôles. J'avais vu juste : Isabelle était douée pour la pantomime. Elle pouvait passer d'un personnage à l'autre et imiter les gens aussi facilement qu'un miroir reflète la lumière. Ma connaissance de la physique et des herbes l'intriguait beaucoup. Ses menstrues avaient commencé et elle souffrait de crampes. Elle refusa d'abord mes soins, puis finit par les accepter. Elle voulut que j'examine son urine, mais je citai Isaac Judaeus : « L'urine est le filtre du sang et indique en fait deux choses, soit une infection du foie et des veines, soit une infection des intestins et des viscères. Autrement, elle ne fournit que des renseignements indirects. »

Isabelle resta bouche bée, puis éclata de rire. Je crus qu'elle allait me frapper, au lieu de quoi, elle me caressa la joue.

— Vous récitez mieux que les médecins de mon père.

Je ne pipai mot.

— Alors, médecin ? interrogea-t-elle en se tenant le ventre et en feignant la douleur.

— De l'armoise, répondis-je, citant cette fois l'abbé Strabo. Sa cime, ses fleurs ou ses graines bouillies sont un bon remède aux crampes. Pline recommande la sauge avec l'armoise.

— Et vous ?

— L'armoise et la camomille vous feront du bien.

Ce fut apparemment le cas. Isabelle s'intéressa de plus en plus aux herbes et à la médecine. C'est, en tout cas, ce qu'elle déclarait quand elle empruntait les volumes de la bibliothèque de son père. En réalité, ils m'étaient destinés. J'en étais fort reconnaissante et je pus, pour la première fois, parcourir le *De decem ingeniis curandorum morborum* de Bernard de Gordon, médecin à Montpellier. En même temps, Isabelle

me tenait loin des autres serviteurs ; si l'un d'entre eux s'approchait, elle intervenait de façon impérieuse et le chassait. On me donna ma propre chambre, près de la sienne. C'était une pièce confortable pourvue d'un lit moelleux, d'un brasero, de quelques meubles et d'un lavarium ; il y avait même une tenture aux couleurs vives sur le mur et un crucifix noir où se tordait un Christ d'ivoire. Sous la fenêtre que des volets protégeaient du froid, se trouvait un banc capitonné. Je pensais que je dormirais seule, mais, dès la première nuit, la princesse me fit savoir sans équivoque que je devrais m'étendre sur une pailleasse, sortie à cet effet des réserves, au seuil de sa chambre.

Deux jours après être entrée à son service, je rencontrai ses trois frères. Ils montèrent l'escalier comme des chiens de chasse, suivant à pas feutrés la galerie dans leurs justaucorps matelassés et leurs hauts-de-chausses serrés, des heusses pointues aux pieds, de petites capes ornées de bijoux jetées sur l'épaule. Je compris pourquoi la princesse s'en méfiait tant. Tous les trois n'étaient guère plus que des démons aux cheveux d'argent. Louis, petit, les traits effilés d'un lévrier, les yeux aux aguets, le geste brusque, ne cessait de tripoter la riche ceinture qui entourait sa taille. Un seul regard lui suffit pour me rejeter ainsi qu'on le ferait d'une chienne bâtarde. Philippe, beaucoup plus grand, plus robuste, le visage agité d'un mouvement convulsif, avait des yeux aux paupières tombantes, un nez pointu et une bouche pincée. Homme violent, au tempérament chaud, je jugeai qu'il valait mieux ne pas l'irriter. Charles était gros, le visage large et rougeaud, et sa panse rebondie proclamait déjà son amour du vin ; chaque fois que je le croisais une coupe était à portée de sa main. Jambes étendues, ils prirent leurs aises dans l'appartement de leur sœur —, meute jouant avec sa proie avant de la tuer. Voix haut perchées, arrogantes et caustiques, ils jacassaient comme de méchantes pies. Isabelle semblait les fasciner. Bien qu'ils aient des amantes et leur propre maison, ils rendaient de constantes visites à leur sœur. Ils lui apportaient des cadeaux, des friandises, un triptyque représentant le martyr de saint Denis, des brimborions et des jouets ; ils lui firent même don d'un furet, qui, par la suite, fut tué par la levrette de Charles.

C'était un trio sinistre, un trio d'hommes dangereux qui tapotaient la gaine de leur dague en parlant. Ils méprisaient les valets et se montraient cruels envers les membres de leur maisnie. Ils entraient en fanfaronnant chez Isabelle comme des prétendants, désireux de la voir et pourtant rivaux entre eux. Isabelle les recevait toujours avec grâce mais avec froideur. Elle trônait telle une petite reine des neiges dans les contes, les mains dans son giron, un sourire contraint et figé aux lèvres. Un jour, Louis tenta de la prendre par la taille et de l'attirer vers lui. Isabelle se rebiffa en vrai chat furieux ; même moi je fus surprise par la dextérité avec laquelle le stylet fin comme une aiguille

apparut entre ses doigts. Elle l'appuya contre la joue de son frère. Ils continuèrent à se quereller à voix basse. Louis, couvrant de la main la légère estafilade sur sa joue, recula. Il grommela quelque chose à l'adresse de ses frères et ils s'en furent en riant ; c'est alors seulement que Philippe me jeta un coup d'œil, un sourire sournois sur sa figure courroucée. Ils claquèrent la porte derrière eux et se mirent à taquiner et à lutiner les dames qui se trouvaient là. Isabelle s'assit brusquement. Son humeur changea : elle n'était plus impérieuse, mais pâle, et les larmes ruisselaient sur ses joues. Je me précipitai pour m'agenouiller devant elle, mais elle tapota le banc à côté d'elle. Je ne la touchai pas. Je ne lui dis pas un mot. Je restai simplement assise tandis qu'elle baissait la tête, les épaules tremblantes, ne relevant le visage que lorsque ses larmes se furent taries.

— En va-t-il toujours de même, Mathilde ? chuchota-t-elle. Dans toutes les familles ? Les frères passent-ils la main sous la tunique de leurs sœurs, les prennent-ils par le cou et leur pincent-ils les seins ? Se glissent-ils, en pleine nuit, entre les draps de leurs sœurs ?

Elle cilla et se mordit les lèvres.

— Je voudrais être partie, être loin d'ici et ne jamais revenir !

Elle me tapota la main.

— Vous viendrez avec moi, me dit-elle en souriant à travers ses larmes. Vous, Mathilde qui ne pipez mot, pourtant.

Son sourire s'effaça.

— En vieillissant, votre cœur en verra bien d'autres.

Elle fit glisser un anneau coûteux de son doigt et me le mit de force dans la main.

— Souvenez-vous de moi ! Souvenez-vous de ce que je vous dis !

Je finis par rencontrer le roi en personne, qui, chaussé de ses bottes à éperons, revenait de la chasse et montait quatre à quatre l'escalier au milieu de ses écuyers, Enguerrand de Marigny (ah ! mon ennemi aux cheveux roux !), de Plaisians et Nogaret, ces hommes de loi retors qui avaient scandalisé la chrétienté en ordonnant à leurs valets d'attaquer le précédent pape, Boniface VIII, dans la ville d'Anagni. Eux aussi me jetèrent à peine un coup d'œil. Ils le regretteraient par la suite ! On me fit signe d'avancer et de m'agenouiller aux pieds du souverain. Il pressa fort ses doigts chargés de bagues contre mes lèvres, puis glissa sa main sous mon menton et m'obligea à lever les yeux. J'avais ouï bien des propos sur Philippe le Bel. En ce qui concernait son portrait au moins, tout était vrai ! Son visage était d'un blanc d'ivoire et ses cheveux d'argent ; à première vue, on l'aurait pris pour un albinos. Il avait les yeux bleu clair, sa main était glacée au toucher et il se

comportait avec froideur. Il me fixa, impassible, me tapota la tête comme si j'étais un chien et m'écarta.

Au début, j'étais très tourmentée. L'inquiétude que j'éprouvais pour ma mère (à qui je n'avais pas osé écrire), mes cauchemars au sujet d'oncle Réginald et mes craintes pour ma sécurité gâtaient mon sommeil mais, les jours passant, je commençai à me détendre. Ma chambre était confortable. La princesse ne faisait jamais allusion à Marie. À la place, elle me parlait de tout. Aucun ragot, aucun commérage de la Cour ne lui échappait : quelle dame était infidèle à son époux, qui était en faveur, qui en disgrâce... et elle ne cessait de me regarder et de m'étudier avec soin. Un après-midi, peu après mon arrivée, Isabelle m'envoya à l'autre bout du palais ; je devais m'informer d'un tabouret qu'elle avait envoyé aux menuisiers royaux. Je revenais après avoir accompli ma mission quand une jeune femme sortit de l'ombre dans le couloir.

— Demoiselle Mathilde ?

On me tirait par la manche. Je la regardai. Ses beaux cheveux roux encadraient un visage effronté. Vêtue d'une robe au décolleté profond, elle s'approcha, dans une bouffée de parfum.

— Madame ?

— Je viens de la part de Louis, le frère de la princesse.

— Je sais de qui il s'agit, répondis-je.

Elle me saisit la main et je sentis le petit sac de pièces.

— Louis considérerait comme une grande faveur que vous le teniez informé de l'état d'esprit de sa sœur.

Je retirai ma main d'un geste brusque et la bourse tomba au sol.

— Si le frère de la princesse désire connaître l'humeur de sa sœur, il n'a qu'à lui poser la question. Je vous souhaite le bonjour.

J'étais si absorbée par ce qui venait de se passer que je m'égarai dans le labyrinthe de galeries et de couloirs, aussi me fallut-il un certain temps avant de retourner dans les appartements d'Isabelle. Quand j'entrai dans sa chambre, je fus étonnée de la voir assise dans une chaire devant le feu, la jeune femme que j'avais rencontrée sur une sellette près d'elle. Dès que j'apparus, Isabelle, d'un geste, la congédia. La dame se leva, fit une révérence, m'adressa un large sourire, et sortit en hâte de la pièce.

— Venez, Mathilde, venez ici, ordonna Isabelle avec un signe de la main.

Je m'installai sur la sellette et elle me caressa les cheveux.

— Vous avez passé l'examen : vous êtes incorruptible ! Non, non,

écoutez-moi à présent, voilà ce que je veux que vous fassiez : vous connaissez le quartier de l'université et vous savez que les différents étudiants de chaque royaume se regroupent par nations ? Je veux que vous vous rendiez dans le quartier anglais. Je veux que vous vous promeniez parmi les étudiants et les érudits, surtout parmi les clercs appartenant aux suites des envoyés anglais. Découvrez tout ce que vous pouvez sur mon futur mari, Édouard d'Angleterre.

Elle fit une pause.

— Je ne sais de lui que ce que l'on m'en a dit !

Elle imita le ton pompeux d'un émissaire :

— Comme il est courtois ! Comme il est beau !

Elle me fit un clin d'œil.

— Il me reste à rencontrer un homme auquel je peux me fier. Alors, ferez-vous cela pour moi ?

— Bien sûr, madame.

— Parfait, Mathilde. Je pense, d'après ce que vous m'avez narré, que la ville n'a guère de secrets pour vous, mais comment cela se fait-il et pour quelles raisons, je ne sais pas encore. Donc...

Elle me glissa une bourse dans la main.

— Vous l'avez refusée une fois, dit-elle en souriant, mais maintenant elle est à vous ! Offrez-leur du vin, Mathilde, que leur langue se délie. Quand vous en aurez terminé, revenez me raconter tout ce que vous aurez appris.

Notre façon de juger les enfants est étrange, n'est-ce pas ? Nous laissons libre cours à notre arrogance : de petits corps doivent renfermer de petits cerveaux. Mais c'est faux. Isabelle avait treize ans, mais elle possédait toute la sagesse, toute l'astuce d'une femme de soixante-dix ans. Le lendemain, je pris quelques paniers et quittai le palais. J'eus plaisir à me retrouver dans la cité. Surtout au Quartier Latin avec ses tavernes, ses rôtisseries, ses ruelles, certaines pavées, d'autres non, son air plein de fragrances et d'odeurs variées, ses foules en habits bigarrés qui se bousculaient. Je pénétrai dans la partie qui hébergeait les Anglais. Les étudiants en tunique loqueteuse qui logeaient dans des galetas ne demandaient pas mieux que de s'en échapper pour aller faire bombance dans les tavernes. C'était une cohue bruyante et colorée de jouvenceaux pleins de joie de vivre, qui récitaient des poèmes, portaient un furet ou un écureuil apprivoisé, se disputaient, se battaient, jouaient aux dés, se pourchassaient, cherchaient sans cesse à gagner un sol ou à séduire une femme. Ils coudoyaient les bourgeoises à la taille serrée et au large décolleté et faisaient fi des conseils moraux d'un franciscain qui, dans sa bure

brune ceinturée par une cordelette, fulminait dans un coin contre la luxure du monde. Ils jouaient du rebec et de la flûte, entonnaient des chants sans queue ni tête, couronnaient un chien Roi de la Fête et lui faisaient arpenter la rue en partie pavée, mené par un mendiant muni d'une sébile. J'avais déjà rencontré quelques Anglais auparavant ; à présent, je me plongeais dans la compagnie de ces Anglais coés ^[7] aux plaisanteries sardoniques et à la langue bien pendue. Je fus acceptée parmi eux et entrai ainsi en rapport avec ma proie.

Les ambassadeurs anglais étaient arrivés à Paris pour négocier avec Philippe. Bien sûr, leurs clercs et scribes, une fois le labeur de leur longue journée accompli, voulaient s'amuser dans le quartier anglais. Je me mis à fréquenter une auberge, L'Oriflamme, dont la salle spacieuse n'était guère propre ; mes bottes s'engluaient souvent dans la jonchée et certaines émanations étaient vraiment peu appétissantes. C'était néanmoins le lieu de rencontre des clercs anglais. Au début, ils me jetaient des regards en coin et gardaient bouche cousue, mais il est merveilleux de constater comment un pichet de vin, une partie de dés, un joyeux badinage et un chant en commun peuvent renverser la situation. Il est vrai qu'ils étaient pleins de leur importance. Ils ne divulguaient aucun secret ; après tout, c'étaient des clercs de la chancellerie, issus des universités d'Oxford et de Cambridge, experts dans tous les domaines de la loi et de la duplicité. Mais je ne voulais pas de leurs secrets ; je ne m'intéressais qu'aux bavardages de la Cour, et ils étaient tout prêts à les partager avec moi. Je louai une soupente sans fenêtre si ce n'est, percé dans le mur, un trou couvert d'un morceau de toile raide. Grâce à l'argent d'Isabelle, je pouvais sans mal me faire passer pour la fille d'un homme de loi français attendant que son père, venant de Dijon, la rejoigne. Si on a la prétention d'interpréter le rôle du mime et si l'on garde le masque, les gens, en général, vous croient. Coupes vidées et panse pleine, les clercs me régalaient (moi qui jouais fort bien les innocentes) d'histoires sur la Cour anglaise, et surtout sur l'élévation de Gaveston, le favori du roi, au titre de comte de Cornouailles.

— Oh ! oui, me confia l'un d'entre eux — il me lança un clin d'œil en se tapotant le nez —, voilà à présent Gaveston comte de Cornouailles, ami intime du souverain qui l'appelle son frère très cher.

— Et les autres grands seigneurs l'acceptent ? m'étonnai-je.

— Bien sûr.

Ils continuèrent à bavarder et m'expliquèrent qu'Édouard n'avait pas l'intention d'arrêter les templiers de son royaume et n'avait nulle envie de venir en France épouser la fille du roi ou remplir les obligations du traité.

— S'il s'en abstient, chuchota un clerc au visage pointu comme celui

d'un rat, ce sera la guerre et la fin des voyages à Paris. Du moins — il sourit en montrant une belle rangée de dents ébréchées — jusqu'à ce qu'un nouvel accord de paix soit signé. Il reposa sa coupe. — Et puis il y a le secret...

CHAPITRE III

La duplicité des princes l'emporte, La paix est foulée aux pieds.
Chanson des temps anciens, 1272-1307

Face de Rat, tout pustules et sueur, me regardait, la bouche pleine et à moitié ouverte. Il essayait d'avoir l'air malin mais, comme tous ses semblables, il était stupide. Il me détailla de bas en haut comme si j'étais une jument au marché de Smithfield, et s'essuya les lèvres d'un revers de main. Ses compagnons s'étaient détournés ; quelques-uns se querellaient déjà pour savoir quels dés ils emploieraient dans un cornet ébréché, les autres s'étaient laissé distraire par un acteur ambulant, vêtu d'une tunique noire sur laquelle se détachait un éclatant squelette blanc, qui avait surgi sur le seuil de la porte. Il avait son propre tabouret sur lequel il se jucha et il se mit à entonner un chant larmoyant sur la mort :

Quand mes yeux se voileront, Que mes cheveux crisseront, Que mon nez deviendra froid, Que ma langue s'embrouillera, Que ma force s'épuisera, Que mes lèvres noirciront, Que ma bouche béera...

Les clercs reprirent le refrain de ce charlatan errant, sans doute un écolier du quartier anglais qui tentait de gagner son pain. J'étais sur le point de me retourner quand j'aperçus ce visage qui allait me hanter toute ma vie, serein et lisse sous une chevelure striée de gris. L'homme me scrutait avec la plus grande vigilance. Ce sont ses yeux qui retinrent mon attention, avec leur regard pénétrant. Un client se glissa entre nous et, quand il fut passé, l'individu au regard scrutateur avait disparu. Je sentis contre moi le bord coupant de la table. Face de Rat, ivre, s'était mis debout non sans peine, et se penchait par-dessus, exhibant dans un large sourire son écœurante dentition jaunâtre.

— Aimerais-tu connaître le secret, *ma jolie** ?

— Bien sûr, minaudai-je.

Et, quelques instants plus tard, je me retrouvai flânant bras dessus bras dessous avec Face de Rat dans le cimetière proche de l'église des Innocents. L'endroit, dominé par les croisées scintillantes des riches demeures des marchands, était macabre. On y pénétrait par un grand portail à double vantail. Juste à l'entrée du cimetière se trouvait le

tombeau de saint Valéry, saint patron guérisseur des maux des parties. Face de Rat ricana et me montra les grossiers pénis en cire suspendus le long de la châsse. Ce clerc de la Cire rouge, membre du cabinet privé du roi d'Angleterre comme je le découvris plus tard, se faisait valoir en étalant son savoir, désignant étals et baraques divers qui vendaient des babels bariolés, des rubans et des habits dont on ne voulait plus. Il adressa un salut moqueur à deux *filles de joie** qui titubaient sur leurs patins rigides, figures peintes, cheveux teints, en soulevant leurs robes pour exposer leurs chevilles fines.

Nous nous arrê tâmes sous un arbre aux branches duquel était accroché le cercueil dégouttant de crasse d'un excommunié. Face de Rat m'expliqua qu'un gueux de ce genre ne pouvait espérer être plus près de l'arpent consacré. Je l'écoutais, buvant pour ainsi dire ses paroles, bien que le bruit autour de nous fût assourdissant. Des marchands rubiconds criaient et beuglaient pour essayer de surmonter le vacarme provoqué par un forgeron au visage taché et brûlé qui, dans sa forge installée près du portail, frappait sur son enclume comme s'il battait le diable. Un frère de la Sainte-Croix, monté sur une tombe, la tête bien cachée au fond de son capuchon, clamait à qui voulait l'entendre qu'en Enfer les usuriers bouillaient dans de l'or fondu, que les gloutons festoyaient de crapauds et de scorpions et que les orgueilleux étaient cloués sur une roue ardente qui tournait sans répit. Sous la chaire improvisée, un fou, paré de guirlandes de coquillages, dansait pendant qu'un groupe d'enfants pourchassaient un singe coiffé de clochettes qui avait échappé à son propriétaire.

Appuyée au bras de Face de Rat, j'avancais avec précaution en évitant les tas de boue coagulée et les autres détrit us jonchant l'allée pavée qui serpentait à travers ce lieu de mort. *Kyrie eleison, Christe eleison* — Dieu aie pitié de nous, Christ aie pitié. Doux Jésus, prends pitié de moi ! Je me souviens si bien de ce jour-là ! La première fois où j'ai occis un homme ! *Initium homicidium* — le début des meurtres ! Je n'avais d'autre intention qu'embrasser Face de Rat, lui susurrer quelques mots doux et lui promettre de le revoir. Après tout, j'en faisais autant en compagnie de ces apprentis avec lesquels je galantisais quand je travaillais pour oncle Réginald. Je désirais juste apprendre ce qu'il savait. Nous parvînmes au dépositaire. Le bleu et rouge des armes de la guilde des tailleurs d'habits éclataient sur le mur. Je contemplai, à travers la grille nervurée posée sur sa tombe, une jeune gisante au visage de marbre serein et aux mains croisées ; je me demandai, un instant, où, moi, je serais allongée, et quel trépas je devrais affronter. Le destin d'oncle Réginald m'occupait encore l'esprit. Nous fîmes le tour du bâtiment. Je me mis à taquiner Face de Rat et à l'interroger sur le grand secret. Nous nous trouvions alors dans une sombre venelle qui séparait le dépositaire d'une rangée d'ormes

frangeant le haut mur d'enceinte du cimetière.

— Le secret ? murmurai-je en m'adossant à la grossière maçonnerie de brique.

— Oh, c'est très important, répondit Face de Rat en se pressant contre moi.

Une odeur aigrette émanait de lui. Il jeta des coups d'œil autour de lui, semblant prêt à me révéler un grand mystère.

— Le roi d'Angleterre, lâcha-t-il à voix basse, n'épousera point la princesse Isabelle ; il y est tout à fait résolu. Il défiera son père.

— Mais ce n'est point un secret...

Face de Rat recula d'un bond. Je m'étais trahie. L'art de ne pas baisser mon masque m'échappait encore.

— Comment le sais-tu ?

La main de mon compagnon glissa vers l'inquiétant poignard passé dans un anneau à son ceinturon.

— Comment une jouvencelle ne valant pas mieux qu'une souillon de taverne peut-elle avoir vent de ces choses-là ?

Je ne répondis pas tout en maudissant ma propre stupidité.

— Fais-tu partie des *Secreti* ?

Il fit un pas en avant ; la pointe de sa dague s'enfonça un peu sous mon menton. Il me dévisagea avec attention.

— Je suis, siffla-t-il, un étudiant des collèges d'Oxford. Comprends-tu ce que cela signifie ?

Il appuya davantage son poignard.

— Me prends-tu vraiment pour un imbécile, *putain** ?

Il rejeta la tête en arrière, se racla la gorge et me cracha à la figure. Je ne bronchai pas. Il s'empara de ma main dont il tâta la paume.

— Douce, chuchota-t-il d'une voix rauque, comme ton corps.

Il se colla contre moi. Son haleine fétide me fit tressaillir.

— Tu es bien l'une des *Secreti* ! m'accusa-t-il. L'une des gargouilles, l'une des innombrables espionnes du roi Philippe. Bon, je prendrai d'abord mon plaisir.

Et il enfonça plus fort le bout de sa lame tout en relevant ma robe.

— De grâce, de grâce ! suppliai-je en essayant de détourner son attention.

Il se mit à rire, tout au plaisir qu'il escomptait. Je tirai la dague italienne de ma propre ceinture et, alors qu'il m'enlaçait, cherchant à tâtons les aiguillettes de ses hauts-de-chausses, je plantai mon arme

sans hésiter et profondément dans son flanc gauche vers le cœur. Le choc et la douleur le firent reculer en titubant, courbé en deux, bouche bée, crachant du sang. Il s'avança vers moi en vacillant. Je m'esquivai soudain le long du mur du dépositoire, qu'il frappa et heurta de la tête avant de s'effondrer sur le sol.

Je courus hors du cimetière des Innocents jusque dans les rues pavées animées. D'étranges scènes, d'étranges sons se brouillaient dans mon esprit, des cloches sonnaient, des bouches, sous des guimpes, béaient de surprise, des mendiants, du fond de leurs capuches, jetaient des regards noirs, un porc flairait le cadavre ballonné d'un chat, un enfant aveugle faisait cliqueter son bâton, un mastiff hurlait, poil hérissé, babines retroussées. Je m'enfuis dans une ruelle. Une enseigne d'apothicairerie grinçant dans le vent retint mon attention. Je me remémorai oncle Réginald, ses yeux bienveillants et doux, sa voix rassurante. À bout de souffle, je m'accroupis sur le seuil étroit de la boutique et essuyai ma sueur. La mort de Face de Rat était une chose, mais ce qu'il m'avait révélé me terrorisait aussi. Si ce n'était plus une rumeur, si Isabelle ne se rendait pas en Angleterre, quel espoir me restait-il ?

Je me calmai. Il me fallait retourner chez Simon de Vitry. Il saurait ce qu'il fallait faire. Je m'approchai de la maison du marchand en évitant la poterne et me dirigeai vers la porte principale. Elle n'était pas fermée à clef. Je l'ouvris, entrai dans le vestibule et fus accueillie par un épouvantable spectacle. À quelques pas, le serviteur baignait dans une mare de sang, un carreau d'arbalète profondément fiché dans le dos ; le clerc était étendu sur le seuil de la petite pièce où Simon m'avait d'abord reçue. Au pied de l'escalier gisait la servante. Un carreau l'avait atteinte en pleine poitrine et le sang jaillissant formait une flaque près d'elle. Je me souviens bien qu'il n'y avait pas de sang sur la rampe mais que j'en remarquai en haut du mur de plâtre blanc. Je fus si saisie par l'horreur de toute la scène que je restai là à regarder autour de moi cet endroit de malemort. Puis je revins vers la porte, poussai le verrou et contemplai les trois cadavres. La mort les avait capturés dans ses filets tout d'un coup, sans prévenir. Je m'avançai, en faisant avec précaution le tour des mares de sang, et tâtai la peau de chaque dépouille. Elles n'étaient pas encore froides, le sang ne s'était pas coagulé. Je montai l'escalier, passai devant le corps de la servante en évitant de regarder ses yeux fixes, épouvantés par la mort. J'étudiai la tache de sang sur le plâtre et hochai la tête d'étonnement, puis j'examinai derechef le cadavre de la jeune fille. Elle était affalée au bas des marches, un peu de côté. Le sang s'écoulant de la blessure avait éclaboussé l'escalier. Comment, dans ce cas, le plâtre avait-il été souillé ? Peut-être l'assassin avait-il déplacé le corps puis voulu monter les marches, mais alors il aurait suivi le

même chemin que moi, en se tenant à la rampe, qui, elle, était propre. Je continuai à monter.

Messire Simon de Vitry gisait dans la petite galerie juste au-dessous d'un diptyque représentant Lazare ressuscité. Il portait son vêtement de nuit et son corps était encore chaud. J'en déduisis que le meurtrier avait dû frapper peu avant mon arrivée. J'enjambai le cadavre de Vitry et entrai dans sa petite chambre. Les coffres étaient ouverts, les parchemins éparpillés. J'inspectai le sol avec soin et étudiai les taches. Combien y avait-il eu d'assassins ? Je ne découvris qu'une seule empreinte de botte. Je regardai à nouveau en bas de l'escalier ; les volets étaient ouverts ; sans doute était-ce la dernière tâche qu'avait dû accomplir la servante avant de périr.

J'ignore tout des humeurs de l'esprit. La mort de Face de Rat m'avait peut-être troublée, mais à présent j'étais froide, détachée et déterminée ; mon sang battait avec régularité et je respirais calmement. J'avais l'impression d'assister à une mascarade villageoise ou à la représentation d'un miracle joué sur le communal. Je devais prêter attention aux paroles des acteurs, écouter leurs chants mais ne pas prendre part au drame. J'étais en grand danger céans, mais je voulais savoir pourquoi messire de Vitry, qui m'avait tant secourue, avait été occis. Si on donnait l'alerte, si on criait *Au secours** ! ou *Aidez-moi** !, je pouvais finir mes jours sans sépulture, pendue au gibet de Montfaucon. Je ne pensais pourtant qu'à une chose. Oncle Réginald m'avait aidée et il était mort ; cet homme m'avait aidée, et voilà qu'il avait été assassiné.

Je regagnai la chambre où des pièces étaient dispersées sur le plancher. Les objets précieux, les statuettes et les chandeliers d'argent n'avaient pas été dérobés ; on n'avait donc même pas cherché à faire croire qu'il s'agissait d'un vol. Un meurtrier, impitoyable et sûr de lui, avait frappé, audacieux comme un coq sur un tas de fumier. Il avait dû se sentir protégé. Je me souvins des mots de Face de Rat sur les *Secreti*, les agents de Marigny, l'âme damnée du roi. Et de Philippe, le frère d'Isabelle, qui se retournait pour me scruter, un mauvais sourire aux lèvres. Simon de Vitry avait-il été tué à cause de moi ?

Je retournai dans le vestibule, de plus en plus consciente du lourd silence menaçant. Je vis un tableau du Christ crucifié, les yeux, dans son visage hagard, fixant cette scène infecte du crime et du mal nés des profondeurs de l'Enfer. Je murmurai le bénédicité et examinai le serviteur au carreau d'arbalète si profondément fiché dans le dos. Il connaissait sans doute son assassin. Il avait dû lui ouvrir l'huis, puis l'inviter à entrer avant de se retourner pour le conduire dans la chambre de son maître. Était-ce quelqu'un d'important ? Un envoyé du souverain ou de Marigny ? C'était à coup sûr une personne à qui la

maisonnée faisait confiance. Je m'approchai de la dépouille du clerc. Le carreau qui l'avait tué n'était pas le même que celui employé pour le serviteur. Cependant, je n'avais relevé qu'une empreinte de botte et non deux. Comment le meurtrier avait-il pu être si prompt ? Je fermai les yeux et imaginai un homme chargé d'un sac contenant de petites arbalètes au carreau bien encoché. Il les sortait l'une après l'autre et laissait tomber la sacoche en s'empressant de traverser le vestibule. La servante descendait l'escalier d'un pas léger ; un autre carreau était décoché ; mais alors pourquoi cette tache de sang si haut sur le mur ? Dehors, des bruits inquiétants montaient des rues : c'était l'hymne d'un cortège funèbre entrecoupée à chaque couplet d'un poème sur la mort dit par un poète engagé pour la circonstance. Un vers me revient en mémoire : « Je gis blessé dans le linceul » ; il décrivait tout à fait ce qui m'arrivait. La puanteur du dépositoire et du cimetière semblait m'avoir suivie ici. J'embrassai une dernière fois la scène du regard, me signai et me faufilai dans la rue. Je me hâtai de regagner le palais. Comme la vie peut changer ! Je portais à présent un sceau royal. Gardes et gens d'armes firent à peine attention à moi. J'entrai dans les appartements royaux et trouvai la princesse dans la cour à la fontaine. Elle était assise, tête basse, ses cheveux blonds détachés. Vêtue d'une simple robe fauve et d'un manteau, elle se parlait à mi-voix. Je m'avançai pour m'agenouiller devant elle. Elle jeta un regard par-dessus son épaule.

— Approchez, Mathilde.

Je la rejoignis sur le banc. Elle leva la tête, ses yeux bleus écarquillés dans son visage pâle comme l'ivoire. Dans son giron, il y avait un paquet enveloppé de lin qu'elle cacha de ses mains.

— Ils sont arrivés, murmura-t-elle. Les envoyés d'Angleterre, Sir Hugh Pourte et Sir John Casales. Ils sont venus pour le mariage. Ils disent qu'il n'aura pas lieu.

Elle enleva une de ses mains pour saisir la mienne.

— Je dois fuir, Mathilde ! Qu'allons-nous faire ?

Je serrai ses doigts froids comme des glaçons. Elle ne s'opposa pas à ce que j'ouvre le paquet, que je pris sur ses genoux. Il contenait quatre figurines de cire barbouillées de sang et de fumier. Chacune portait une minuscule couronne de vélin et elles étaient toutes transpercées d'une aiguille de mauvais augure.

— Madame !

Je me dirigeai vers le grand brasero et lançai le paquet au milieu des charbons ardents.

— Je les hais !

Les mots sifflèrent dans l'air comme une épée tirée de son fourreau. Je jetai un regard en coin aux chevaliers réfugiés autour d'un autre brasero. Ils devisaient paisiblement entre eux. Je revins vite sur mes pas, m'installai auprès d'Isabelle, lui pressai la main et confirmai ce qu'elle savait déjà sur le mariage prévu. Elle m'écouta en acquiesçant, sans dire un mot.

— Soyez forte, rusée ! Quoi qu'il arrive, gardez votre masque, suggérai-je dans un murmure.

J'eus un petit sourire en repensant à la façon dont je m'étais affolée et m'étais montrée si stupide avec Face de Rat. Je n'en parlerais pas à la princesse, pas encore.

Je lui pris le bras et l'aidai à se lever ; nous retournâmes lentement au palais. Les chevaliers s'empressèrent de nous suivre. Je pinçai le bras de ma compagne et lui désignai une fresque sur le mur dans laquelle des enfants dodus s'ébattaient, tout heureux, dans un pressoir. Je suivis du doigt le dessin du lierre aux couleurs vives qui serpentait dans la scène et entrepris de décrire les propriétés du lierre terrestre, appelé herbe de la Saint-Jean, précisai-je. Elle était indispensable pour brasser la bière et Galien la recommandait pour traiter l'inflammation des yeux. Nous flânâmes dans les galeries et les corridors. Je jacassais comme une pie ; à mes côtés, la princesse finit par se détendre et se força à sourire.

Nous pénétrâmes dans une petite chapelle aux murs décorés de luisants lambris de chêne. Au bout, sur une estrade, dans le chœur, se dressait un autel tout simple à la droite duquel avait été installé un petit oratoire consacré à la Vierge habillée en reine et tenant l'Enfant divin sur ses genoux. Je fis agenouiller Isabelle sur le prie-Dieu capitonné. Devant elle, des cierges scintillaient sur leur support. J'ouvris une boîte qui se trouvait tout près, en sortis un cierge neuf, l'allumai, l'enfonçai sur son support pointu et regardai la flamme dansante. Je levai les yeux vers le visage sévère de la Vierge. J'avais du mal à prier. Je me souviens que je répétais encore et encore les mêmes mots, « *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum...* », sans pouvoir aller plus loin, obsédée par l'image de Face de Rat titubant, le sang jaillissant de ses lèvres. Pourtant, je n'éprouvais nul regret, nulle contrition, nul désir que mes péchés soient absous. Je détournai le regard. Sur le mur latéral de la chapelle de la Vierge, un tableau représentait un cadavre dans son linceul. C'était un memento mon : « Prends garde à mon destin et vois comme, frais et gai jadis, je suis maintenant la proie des vers ; n'oublie pas. » Je déchiffrai l'inscription sur le cartouche et pensai à oncle Réginald et à messire de Vitry. Je jurai de ne pas les oublier, eux et lui, l'homme que j'avais entrevu à la taverne de L'Oriflamme, l'homme aux beaux yeux pénétrants. Je dus

me pincer : l'avais-je vu en réalité ? Illusion ou vérité, je me promis de m'en souvenir à jamais.

Quand nous fûmes revenues dans les appartements privés de la princesse, Isabelle se sentit soudain lasse. Je diagnostiquai là le symptôme d'une grande anxiété, d'une fièvre de l'esprit. Je lui apportai du jus de pomme mélangé à une forte infusion de camomille et je la fis boire. Elle s'étendit sur son lit, genoux remontés, et se pelotonna comme un enfant sous le manteau dont je la recouvris. Plus tard dans l'après-midi, un héraut somptueusement vêtu vint frapper à l'huis. Il annonça que le roi, juste après vêpres, recevrait les émissaires anglais dans la Chambre blanche du palais et que la princesse devait être présente. Isabelle se réveilla reposée. Je lui fis part de la convocation royale et son humeur changea soudain. Elle se mit à babiller sur les atours qu'elle porterait et passa le reste de l'après-midi à se préparer. On ordonna aux servantes et valets d'apporter des cruches et des cuveaux d'eau chaude. Isabelle se dévêtit et fit ses ablutions. Elle se parfuma, s'oignit le corps, et me permit de l'habiller de lingerie de lin, de chausses pourpres et d'un beau bliaud argenté, haut de col. Elle posa sur sa tête un voile délicat fixé par un galon d'or et piqué de pierreries. Elle ouvrit sa cassette à bijoux et se para d'anneaux, de bracelets d'argent, d'un exquis pectoral serti de rubis et de saphirs. Elle fit des mines devant la plaque de métal poli qui servait de miroir en me regardant du coin de l'œil et en riant.

— À vous maintenant, Mathilde.

Isabelle était généreuse. Elle me fit me laver et m'aida à m'oindre, à me parfumer et à choisir les habits que je porterais, sans faire allusion au malaise qu'elle avait éprouvé avant de s'endormir. Un page fut dépêché auprès de son père pour le prévenir que Mathilde, la *dame de chambre** d'Isabelle, l'accompagnerait au banquet. Quand les cloches de la Sainte-Chapelle sonnèrent les vêpres, nous gagnâmes la Chambre blanche, petite pièce étincelante aux murs d'un blanc pur recouverts de tentures et aux fenêtres garnies d'un verre épais frappé des devises et des armoiries des Capets, la maison royale de France. Le parquet ciré reflétait la lumière des torches et celle d'une myriade de chandelles plantées sur une roue qu'on avait abaissée pour que l'éclairage soit plus intense. Un feu vif dansait dans l'âtre profond. On avait divisé la pièce au moyen de larges écrans ornés de somptueuses tapisseries bleues, rouges et or qui dépeignaient les chevaliers du Cygne et leurs assauts contre le Château d'Amour. D'autres tentures présentaient de magnifiques médaillons aux couleurs vives évoquant les Six Travaux de l'année.

Le souverain, ses conseillers et ses trois fils se tenaient devant l'immense cheminée ; sur chacun de ses piliers un personnage de bois,

sculpté avec soin, contemplait l'espace derrière les écrans comme si les richesses déployées sur les trois tables l'indignaient. Isabelle s'avança pour être reçue. On m'ignora. Le roi et son entourage firent cercle autour de la jeune princesse. Ils étaient tous superbes dans leurs atours de velours bleu et blanc, broches, bagues et chaînes scintillant dans la lumière. Je restai dans un coin. Le prince Philippe avait l'air furieux, il bougeait sans arrêt les lèvres et n'écoutait qu'à moitié Charles abruti par le vin. Ne désirant point croiser leur regard, j'examinai les trois étrangers. Le plus proche arborait la tunique noire d'un clerc royal ; sous sa chevelure aile-de-corbeau, attachée dans la nuque, il avait un visage à la peau lisse et mate. Il était clair que les deux autres, des Anglais, éprouvaient quelque difficulté à suivre la rapide conversation tenue dans le français de la Cour. On voyait mal l'un d'entre eux ; l'autre, Sir Hugh Pourte, un des plus puissants négociants de Londres, était un grand échalas à la mine et au regard revêches. Son compagnon entra dans le cercle de lumière et je me figeai. C'était Sir John Casales, un bel homme vigoureux, l'air d'un soldat-né, dur et maigre, l'œil aux aguets, la bouche ferme, les cheveux grisonnants coupés court. Il était habillé avec simplicité mais avec élégance d'une cotte-hardie vert foncé sur un justaucorps de velours noir et d'un haut-de-chausses de la même couleur. Ses bottes de cavalier, dont le souple cuir d'Espagne luisait à la lueur du feu, laissaient deviner l'homme de guerre.

Immobile, j'observais et me souvenais. Les Écossais avaient tranché la main droite de Sir John Casales à la bataille de Falkirk. Il avait rendu visite à mon oncle, mais c'était bien des années auparavant. Je priai en silence la Vierge Marie qu'il ne me reconnaisse pas. Le regard de Casales, perçant comme celui d'un renard, glissa vers moi puis se détourna. Nous nous étions rencontrés voilà bien longtemps et je restais alors dans l'ombre de mon oncle. Je me consolai en pensant que pour un homme comme Casales, je n'étais rien de plus qu'une quelconque servante.

Autour du feu on parlait à voix basse. Sir Hugh Pourte se montrait acerbe. Casales était plus fébrile : le chevalier-courtisan agitait ses pieds bottés et jetait des coups d'œil autour de lui ; ce qu'il entendait semblait lui être fort désagréable. Le roi Philippe lui-même avait les joues un peu rouges et il finit par s'écarter et faire signe à ses intendants ; des hérauts dans leurs resplendissants tabars levèrent leur trompette et une sonnerie retentissante éclata : le festin pouvait commencer.

Le dîner de venaison, dont un sanglier, rôtie et arrosée de son jus fut délicieux. Le souverain annonça, depuis la place centrale qu'il occupait à la table du milieu, que la viande fraîche venait tout droit de la forêt

de Fontainebleau et qu'il avait abattu le gibier lui-même. La passion de Philippe pour la chasse, qu'il s'agisse d'animaux ou d'hommes, était notoire. Le plat principal fut suivi par un cockatrice^[8] de chapon et de porc, puis par des abricots et des oranges de Valence. Le tout était servi sur des tables couvertes de nappes de samit d'un blanc resplendissant, agrémentées de plats, de pichets, de coupes et de gobelets d'argent et d'or sertis de gemmes et frappés aux armes royales. Philippe trônait, semblable à un lion d'argent conscient de son pouvoir ; il était flanqué des émissaires anglais. Moi, je me trouvais au bas bout de l'une des tables latérales, Isabelle à ma gauche. Elle avait joué son rôle, passant entre les hommes comme une nonne disciplinée, son joli visage encadré par le voile chatoyant posé sur cette merveilleuse chevelure d'or. Elle resta impassible en s'asseyant, puis son regard changea et j'y distinguai un éclair de malice. Elle se pencha comme pour déplacer une coupe.

— Mathilde, souffla-t-elle, cela va être fort divertissant.

Pendant la première partie du banquet, les musiciens du roi, installés dans la galerie proche pavoisée de bannières et de blasons aux armes des Capétiens, jouèrent des airs doux. Un jeune choriste interpréta un chant à donner le frisson : « Je me suis enfui dans la forêt et j'ai aimé ses endroits secrets. » Les pichets de vin circulaient, le bruit des conversations s'amplifiait et Philippe, en habile homme de loi, menait ses hôtes vers les sujets qu'il désirait en fait aborder. Il fit un geste de la main à l'intention du sergent qui commandait les hérauts derrière les tentures ; trois sonneries de clairon retentirent, signifiant aux valets, aux intendants, et même aux musiciens dans la galerie et aux gardes sur le seuil, de se retirer. Je regardais se dérouler cette scène royale. Philippe était imperturbable comme une statue, cheveux d'argent sur les épaules, yeux bleus plissés en un simulacre de sourire, visage rasé avec soin luisant comme de l'albâtre. À sa table, un peu plus loin, étaient installés ses féaux : Marigny, mince, roux, figure anguleuse aux lourdes paupières, nez long et pointu ; Nogaret le légiste, boule de graisse à l'éternel sourire, cheveux blonds et ras, l'air cynique, l'œil méprisant ; Guillaume de Plaisians, l'alter ego de Nogaret, un juriste à l'affreux visage de mastiff, la mâchoire saillante, lippu, yeux aux aguets. Ces hommes avaient occis mon oncle mais je n'étais pas prête, je n'avais pas les moyens de me venger. J'avais vu assez de morts pour la journée : Face de Rat effondré contre le mur, Vitry et sa maisonnée baignant dans leur sang. Je me demandais si j'étais devenue pierre, pétrifiée comme un enfant survivant à un massacre qui ne peut comprendre ce qui s'est passé. En y repensant, je sais qu'il s'agissait d'autre chose. J'ai pris part à des batailles, à des mêlées sanglantes. J'ai aussi parlé à des soldats. Je conçois ce qu'ils veulent dire quand ils disent que « le sang se glace » : c'est une

mystérieuse détermination à rester calme, la certitude que le trépas d'un ennemi ne signifie pas qu'on échappera aux autres. Dans cette Chambre blanche, il y a si longtemps, si longtemps, que Dieu me protège, j'étais dans cet état. Mon heure n'était pas encore venue. J'étais toujours en marge de la foule et je regardais les événements évoluer lentement vers leur point culminant.

Pendant qu'on évacuait la pièce, le roi, assis, la tête dans les mains, jetait de temps à autre des coups d'œil à droite et à gauche aux envoyés anglais. Pourte était affalé dans sa chaire et le vin ne semblait pas avoir adouci sa mauvaise humeur. Casales se penchait en avant en tendant son gobelet au-dessus de la table.

— Messeigneurs, déclara Marigny qui avait sans doute remarqué le regard de son maître, nous devons en revenir au fâcheux sujet des templiers, hérétiques, sodomites...

— Ce n'est pas prouvé, regimba Pourte avec force, ce n'est pas prouvé, messire. Cela relève de notre souverain et des juges du Banc du roi à Westminster.

— Mais ce sont des criminels ! rétorqua Marigny d'une voix haut perchée.

J'écoutai ce démon incarné cracher son venin. Cent trente-quatre templiers sur cent trente-huit avaient été arrêtés à Paris, et, parmi eux, le grand maître, Jacques de Molay, Geoffrey de Charney, le commandeur de Normandie, et Jean du Tour, trésorier du temple de Paris, sans parler des laboureurs, des bergers, des forgerons, des charpentiers et des serviteurs au nombre de mille cinq cents qui avaient été envoyés dans des cachots puants ou dans des salles de torture. Dans l'ensemble, ils avaient avoué. J'ouïs aussi les noms des traîtres, d'anciens templiers expulsés de l'ordre, des hommes auxquels oncle Réginald avait fait allusion en sirotant un gobelet de vin avec des amis : Esquin de Floriens, prieur de Montfaucon, et Bernard Pelet, noms qui seront à jamais entachés de l'opprobre attachée à ces accusations, ces calomnies vomies par des âmes vicieuses. J'entendis que les templiers se vouaient au diable, qu'ils proclamaient que le Christ était un faux prophète, puni en toute justice pour ses péchés, qu'on ordonnait aux initiés de cracher, voire d'uriner, sur le crucifix et de le piétiner. Ils devaient aussi embrasser le templier qui les recevait dans l'ordre sur la bouche, le nombril, la croupe... et même le pénis. Marigny ajouta que les templiers étaient des fidèles de Baphomet, le démon qui apparaissait sous la forme d'un chat, ou d'un crâne, d'une tête à trois visages.

Casales et Pourte, sceptiques, faisaient des signes de dénégation. Casales me lança un bref coup d'œil mais ne montra nul signe qu'il m'eût reconnue. Peu m'importait ; je bouillais de rage. Je connaissais

le Temple. Je voyais bien ce que ces allégations étaient en réalité : les horribles médisances d'âmes méchantes et mesquines. Satan et tous ses seigneurs des airs avaient surgi pour dîner dans cette pièce fantomatique avec ses tapisseries, ses pots d'argent, ses gobelets d'or ; ils avaient déployé leurs bannières et leurs blasons pendant que les templiers, hommes de Dieu, étaient pourchassés et anéantis. Pourte éleva des objections et fit référence aux rumeurs affirmant que les templiers subissaient l'estrapade ou que, après leur avoir enduit les pieds de graisse animale, on les mettait devant un feu rugissant jusqu'à ce que leurs os se détachent.

— Des hommes ainsi traités, commenta-t-il, confessaient n'importe quoi.

Je bus à grand bruit et détournai les yeux. Isabelle me scrutait avec curiosité, un léger sourire aux lèvres. Elle avait compris ! Je reposai le gobelet. Marigny orienta la conversation vers le projet de noces de la princesse. Tous les yeux se tournèrent vers elle. Pourte, derechef, se mit à élever des objections. Lui et Casales étaient convaincus que ce mariage servait au mieux les intérêts de la Couronne d'Angleterre, mais le roi ne le pensait pas. Avec adresse, Marigny fit remarquer que les troupes françaises étaient massées aux frontières de la Gascogne tenue par les Anglais, tandis que la guerre menaçait en Écosse contre le redoutable Robert de Bruce. Pour le moment, Bruce était l'ennemi du roi de France, mais, après tout, la situation pouvait changer. Casales intervint ; les négociations avançaient et reculaient comme l'eau dans le bief d'un moulin. Le reste de la compagnie était ignoré.

Les fils du roi avaient beaucoup bu et jetaient des regards langoureux à leur sœur. Isabelle s'en aperçut, me fit un signe et se leva. Elle s'inclina devant son père qui, d'un geste, lui indiqua qu'elle pouvait se retirer. Tous les convives se mirent debout ou se dressèrent en titubant. Isabelle les salua et sortit à grands pas de la salle pour regagner ses appartements. Je la suivis. Elle resta silencieuse et ne se dérida pas même quand nous fûmes seules avec un sergent de garde dans le couloir. J'allumai des chandelles et des lumignons puis l'aidai à se dévêtir. Elle garda sa chemise, enfila par-dessus une mante fleurdéliée et s'installa dans une chaire de façon à pouvoir regarder par la croisée.

— Mathilde, murmura-t-elle, fermez la porte.

Je m'empressai d'obéir mais lorsque je voulus tourner la clé massive, elle résista ; quant aux verrous en haut et en bas, ils étaient comme rouillés.

— Madame..., soufflai-je.

— Regardez dans le corridor, m'ordonna-t-elle.

Je m'exécutai. La galerie était déserte. Pas de sentinelle ; il n'y avait que des ombres dansant à la lueur des lanternes et un grand silence hormis le bois qui craquait et les souris qui détalaien. Je tendis l'oreille vers les bruits assourdis venus du palais.

— Ils vont venir, déclara Isabelle d'une voix qui se mit à trembler. Ils vont venir cette nuit, Mathilde !

Je scrutai la galerie, ne sachant que faire.

— Nous ne pouvons nous enfuir, dit la princesse comme si elle avait lu dans mes pensées. Où irions-nous ?

J'étais indécise ; puis je me souvins de la maison de Simon de Vitry, je me revis poussant la porte, découvrant les cadavres étendus, les carreaux d'arbalète fichés dans la chair. Je partis en courant dans le couloir.

— Mathilde !

J'entendis crier Isabelle. Elle avait dû croire que je m'enfuyais. Au bout de la galerie il y avait un meuble non fermé qui contenait des armes : des arcs et des flèches, des gourdins et des javelots, et ce que je cherchais : une petite arbalète. Tout en la prenant, ainsi qu'un carquois de carreaux, je me demandais si l'assassin qui s'était introduit chez Vitry avait possédé quelque chose de similaire : de petites arbalètes, peut-être deux ou trois, prêtes à servir dans un sac. Je revins sur mes pas, franchis en trombe l'huis entrouvert, puis le claquai et m'y adossai. J'étais trempée de sueur. Isabelle, toujours assise dans sa chaire, me dévisageait. Je désignai l'étroite couche sur laquelle je dormais, puis armai l'arbalète en y glissant un carreau et en remontant le treuil.

— Avez-vous déjà fait cela, Mathilde ? chuchota Isabelle.

— Mon oncle... — Je m'interrompis. — Oui. Je souris avec tristesse.

— J'allais à la chasse avec lui, comme je le ferai ce soir.

Isabelle se leva et se mit au lit.

Je fis le tour de la pièce en éteignant les chandelles puis je m'étendis sur ma couche. J'écoutai les différents bruits de la demeure et entendis un craquement dehors, dans la galerie. La porte s'ouvrit et deux silhouettes entrèrent à pas de loup. Sans tenir compte de ma présence, elles se précipitèrent dans la chambre. Bien qu'il y eût peu de lumière, je distinguai les formes ; Louis et Philippe étaient venus violer leur sœur.

Sans garde dehors, personne n'avait tenté de les arrêter. Louis se jeta sur le lit. J'ouïs les cris étouffés de la princesse quand il mit la main sur sa bouche. Je me glissai hors de ma couche ; Philippe se retourna. Je levai l'arbalète, visai et tirai, en encochant sur le champ un autre

carreau et en remontant derechef le treuil. Le premier projectile se ficha dans le mur à côté du lit d'Isabelle et faillit atteindre la croisée.

— Dehors ! hurlai-je.

Je retombai soudain dans le patois des soldats que mon oncle m'avait enseigné. Isabelle bondit hors du lit. Elle s'enveloppa de sa mante et me rejoignit. Les deux intrus étaient ivres et titubaient ; je pouvais sentir leur haleine chargée de vin même de l'endroit où je me trouvais.

— Qui êtes-vous ? s'enquit Louis, qui s'avança en chancelant, lèvres inférieure saillante, yeux chassieux.

Philippe était si souïl qu'il s'effondra au pied du lit.

— Je suis Mathilde de Clairebon, répondis-je, *dame de chambre** de votre sœur, chargée uniquement de m'occuper d'elle. Seigneurs, elle ne désire pas votre présence céans. Vous devez sortir !

— Et si...

Louis tenta de faire un autre pas en avant. Je levai mon arme.

— Et si...

Il recula en trébuchant.

— ... si nous ne voulons point partir ?

— Alors, seigneur, comme tout bon chevalier, je ferai ce que mon devoir envers votre sœur, envers le roi et envers Dieu, m'ordonne. Ce sera peut-être à la cour de justice du roi de décider si j'ai bien ou mal agi.

J'avais prévu cet argument pendant qu'étendue dans le noir j'attendais leur arrivée.

Philippe se remit debout en vacillant et s'essuya la bouche au poignet de sa manche.

— J'ai besoin de sortir.

Il passa devant moi en hâte pour gagner le corridor où, hoquetant, il vomit.

Louis restait là, les mains sur les hanches.

— Et si nous revenons ?

— Si vous revenez, seigneur, je peux vous assurer que je rédigerai certaines lettres que je remettrai à des hommes de confiance dans Paris. Si cela se reproduit, des copies de ces missives seront envoyées à Sa Sainteté en Avignon et, bien entendu, au roi d'Angleterre ! À vous de voir ce que votre père pensera de tout cela.

Louis, les yeux enflammés de désir, secoua la tête. Pendant quelques secondes, il envisagea de m'attaquer. Je fis un pas en arrière pour lui permettre de quitter la pièce. Il poussa un soupir bruyant, me frôla en

passant mais une fois à l'huis se retourna.

— Mathilde de Clairebon, déclara-t-il en me menaçant du doigt, je ne vous oublierai point.

— Je vous remercie pour ce compliment, seigneur. Soyez sûr que je me souviendrai de vous à jamais !

Il s'en alla en claquant la porte derrière lui. Je l'entendis chuchoter d'une voix rauque avec Philippe, puis le bruit de leurs pas décrut. Je m'emparai sur-le-champ d'une chaire avec laquelle je bloquai la porte.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt ? demanda Isabelle en se dirigeant vers moi, le visage blanc comme un linge, les yeux non plus bleus mais semblables à des flaques sombres.

Elle était au bord des larmes ; sa lèvre inférieure tremblait.

— Madame, chaque combat doit être livré ; il s'agit seulement de choisir son champ de bataille. Ce soir, nous nous sommes battues et avons gagné ! Je ne crois pas qu'ils reviendront.

Isabelle s'approcha et me prit par l'épaule ; comme elle était un peu plus petite que moi, elle dut se dresser sur la pointe des pieds pour m'embrasser avec douceur sur les lèvres puis sur chaque joue.

— Venez avec moi, Mathilde.

Elle m'entraîna hors de la chambre. Je m'emmitouflai en hâte d'une chape sous laquelle je dissimulai l'arbalète et un carquois de carreaux. Nous suivîmes le couloir puis descendîmes l'escalier. Je compris que nous retournions à la chapelle que nous avions visitée quand j'étais revenue de la ville. La porte n'était pas fermée à clé et la princesse me conduisit dans la douce pénombre où des cierges, sous leurs éteignoirs à présent, brillaient encore faiblement devant la statue. Elle s'empressa de pousser les verrous, puis s'avança vers l'endroit où se trouvait l'hostie sacrée dans la pyxide d'argent pendue à une chaîne fixée au mur par un crochet ; à côté luisait la lumière rouge du sanctuaire. Isabelle agit avec autant de ferveur qu'un prêtre. Elle descendit la pyxide et la déposa sur l'autel. Puis elle me fit signe d'approcher, de mettre ma main sur le vase sacré, et elle posa les siennes par-dessus.

— Je jure, annonça-t-elle en plongeant ses yeux dans les miens, je jure par le corps et le sang du Christ, de Notre-Seigneur Jésus, d'être votre amie, dans la paix comme dans la guerre, jusqu'à ma mort.

— Et moi, madame, répondis-je en posant à mon tour mes mains sur les siennes, je serai la vôtre !

Elle refoula ses larmes, prit la pyxide et en replaça la chaîne sur son crochet. Puis elle me conduisit au bord de l'estrade où nous nous assîmes. La chapelle était froide mais nous avions des chapes épaisses et fourrées. Isabelle me donna une petite tape sur le genou.

— Mathilde, dites-moi maintenant qui vous êtes en vérité ; votre secret sera bien gardé avec moi.

J'obéis. Je lui parlai de mon enfance, de mon père, de la ferme de Brétigny, de mon voyage à Paris, d'oncle Réginald, des années pendant lesquelles j'avais été son apprentie, de son arrestation et de son exécution. Je ne m'interrompis pas une seule fois. Je ne mentis pas. J'étais en sécurité avec Isabelle, elle ne me trahirait pas. Je lui narrai aussi le trépas de Face de Rat et le massacre chez Vitry. Elle écouta avec attention en acquiesçant sans cesse. Quand j'en eus terminé, elle me saisit la main comme si elle tentait de s'en approprier la chaleur.

— Ils sont toujours venus, commença-t-elle. Toujours, d'aussi loin que je puisse m'en souvenir. Je les hais, Mathilde. Ils me traitent en jouet, en catin ; moi, leur propre sœur, une princesse de France ! Le sang de Capet coule aussi dans mes veines. Moi aussi, je descends en ligne directe de Saint Louis.

Elle désigna d'un geste une fresque sur le mur du fond à la gloire de ce saint roi de France dont Philippe était si fier.

— Ils viennent quand cela leur plaît. Si ma mère avait vécu, elle aurait pu me protéger. Vous savez, elle est morte d'une étrange maladie. On prétend que c'est mon père qui l'a tuée tant il aspirait à entrer dans l'ordre du Temple et à mener la vie d'un homme respectant ce qu'on appelle le célibat ! En fait, tout ce qu'il voulait c'était s'emparer des richesses, des maisons, des fermes, des manoirs, des champs et du cheptel des templiers. Il ferait n'importe quoi, Mathilde, pour aboutir à ses fins. Ses désirs ont force de loi divine !

— Vos frères ne reviendront pas ; je ne crois pas qu'ils oseront ! martelai-je.

Isabelle acquiesça.

— Cela devient trop dangereux. Si leurs petits jeux gênaient les projets de mon père, ils subiraient son courroux de plein fouet.

Elle plissa les yeux.

— Notre père ne serait point content.

— Avez-vous jamais pensé à faire appel à lui ?

La princesse se mit à rire, d'un bizarre rire étranglé qui montait du fond de sa gorge.

— Tel père, tel fils, Mathilde. Lui aussi a des reproches à se faire sur ce sujet. En l'occurrence, il ne se comporte pas tout à fait en père.

Elle se frappa la poitrine.

— Dans mon cœur, dans mon âme, il n'est pas mon père, et un jour je me vengerai. Venez, Mathilde.

CHAPITRE IV

La foi, captive, est au désespoir.
Chanson des temps anciens, 1272-1307

Nous nous levâmes et étions près de la porte de la chapelle quand l'alarme fut donnée. Une corne de chasse fit entendre son funèbre appel annonçant de sinistres nouvelles. D'autres cornes le reprirent. Le long de la galerie des points lumineux apparurent en même temps qu'on ouvrait brusquement des portes. Un sergent royal franchit une poterne qui ouvrait sur l'une des cours et arriva en courant. Il avait perdu son casque, le camail qui lui enserrait la tête, et sa chape rouge foncé traînait. Il s'arrêta, écarquilla les yeux en nous voyant, et leva sa trompe pour sonner à nouveau. Isabelle lui demanda de n'en rien faire, tout le palais étant à présent réveillé. Elle s'enquit d'un ton sec de la raison d'un tel désordre. L'homme, hors d'haleine, se contenta de tendre le doigt, puis nous entraîna dans la cour d'où il venait, maintenant illuminée par des lanternes. Serviteurs et soldats s'étaient rassemblés dans une flaque de lumière autour d'un corps gisant affreusement contusionné et tout recroquevillé sur les pavés. Je me frayai un chemin — et Isabelle ordonna qu'on s'écarte — pour aller m'accroupir devant le cadavre de Sir Hugh Pourte. Le grand marchand ne portait que sa chemise de nuit, remontée fort haut sur ses genoux osseux ; ses yeux, dans le trépas, étaient ouverts et vitreux, son nez, sa bouche et ses oreilles éclaboussés de sang. Son cou tordu pendait d'une façon troublante comme celui d'un poulet mort. Il était encore chaud et ses muscles étaient souples : le décès devait être très récent.

— *Regardez** !

Le guttural accent navarrais de l'un des gardes retint mon attention. Je levai les yeux vers le mur du palais : au troisième étage, à environ vingt-sept pieds au-dessus de nous, la grande croisée avait été ouverte.

— *Et là, et là** !

Je suivis la direction indiquée. Sous la fenêtre se trouvait une rangée de crochets de fer rouillés enfoncés dans la pierre grise pour assujettir les échelles qu'on y plaçait afin que les maçons, les charpentiers et les vitriers puissent effectuer des réparations. À l'un de ces crochets,

luisante à la lumière des torches, pendait l'épaisse chaîne d'or que j'avais vue au cou de Pourte, au banquet de la veille. Pourte l'avait-elle laissée choir, avait-il tenté de la rattraper et était-il alors tombé ?

— Mathilde ! Mathilde !

La voix de la princesse fit cesser le vacarme. Moi aussi, j'entendais des grondements sourds et des cris étouffés venant du palais. Isabelle s'était retirée au milieu d'un cercle d'hommes d'armes et, d'un geste, m'invitait à aller m'enquérir de l'origine du tumulte.

Je retournai en hâte dans l'édifice. Je savais à présent retrouver mon chemin. Des pages enflammaient des torches supplémentaires. Les galeries étaient pleines de lumières crachotantes et d'ombres dansantes ; des exclamations faisaient écho au cliquetis des armes et à des bruits de course. Je montai l'escalier jusqu'au corridor du troisième étage. Il était long et étroit, percé de portes de chaque côté ; des soldats et des valets s'y pressaient, certains frottant leurs yeux lourds de sommeil. Des gens d'armes s'étaient groupés devant l'une des portes. Au milieu des silhouettes sombres, dans la lumière, je reconnus Casales et Rossaleti, le clerc à la peau mate ; ils forçaient un huis qui, au moment où je me précipitais, craqua sur ses gonds. S'il est vrai que j'étais la *dame de chambre** d'Isabelle, pour les hommes qui se retrouvèrent réunis dans cette pièce je n'étais pourtant qu'une servante, sans plus d'importance que les souris que leur présence faisait détalier en couinant et en poussant des cris aigus.

La chambre de Pourte était vaste. Je distinguai un lit à quatre montants dont les courtines étaient tirées. Le reste était dans l'ombre, l'air froid s'engouffrant par la croisée ouverte ayant soufflé les chandelles. Casales et les autres, s'exprimant en anglais, les rallumèrent et se mirent sur-le-champ à examiner certaines cassettes scellées, sans se soucier des coffres au couvercle ouvert. Casales fouilla dans les parchemins qui jonchaient la table. Son ton semblait indiquer qu'il pensait que la mort de Pourte était un accident. Aucune cassette, aucune sacoche de la chancellerie secrète d'Angleterre n'avait été touchée. Rien ne manquait. Ils s'assemblèrent ensuite autour de la fenêtre ; à leurs cris, à leurs vitupérations, je compris qu'ils avaient aperçu la chaîne d'or.

Marigny et ses gardes se trouvaient maintenant sur le seuil, peu disposés à pénétrer dans la chambre d'un émissaire anglais. Rossaleti les y invita et leur expliqua rapidement que ce devait être un accident. Marigny voulut savoir s'ils avaient été réveillés par la chute de Pourte. Rossaleti déclara que lui, Casales et Nogaret se trouvaient dans l'office de la chancellerie de Plaisians, pris dans le feu de la conversation, quand l'alerte avait été donnée. Ils s'étaient alors précipités, avaient forcé la porte. Elle était fermée et verrouillée et la clé était encore à

l'intérieur ; quand ils avaient enfoncé la porte, voilà le spectacle qui les attendait. Rossaleti montra du doigt la fenêtre et le petit tabouret dessous. Il suggéra que Pourte s'était sans doute approché de la croisée pour respirer l'air de la nuit, qu'il avait dû laisser choir sa chaîne, se pencher pour la récupérer et tomber. Des hochements de tête et des grognements d'approbation accueillirent son exposé. Puis Rossaleti se retourna soudain, comme s'il prenait conscience de ma présence, et me lança un regard furieux. Je m'empressai de m'incliner et de partir.

Pendant ce temps, la princesse avait regagné sa chambre. Des serviteurs, réveillés par l'agitation, nettoyaient la galerie où Philippe avait vomi. Le sergent à l'air renfrogné avait repris son poste, la marque rouge sur sa joue et son regard hostile témoignant sans erreur possible du courroux d'Isabelle devant sa désertion précédente.

— Vous êtes en retard ! me reprocha la princesse quand je fermai la porte de la chambre.

— Je suis lasse, madame.

Je soufflai les chandelles et m'étendis sur ma couche en tirant la couverture sur ma tête. Je me sentais mal et j'étais épuisée ; j'étais brûlante et moite de sueur. Il s'était passé tant de choses, la journée avait été un tel cauchemar.

— Mathilde, dit Isabelle d'une voix douce, Mathilde, vous m'avez manqué, j'avais peur !

— Essayons de dormir, madame.

— Qu'est-il arrivé à l'Anglais ? A-t-il essayé de voler ? railla Isabelle.

— Non, madame, on prétend qu'il est allé à la fenêtre pour prendre l'air, qu'il a laissé glisser une chaîne d'or, a voulu la rattraper et a chu dans le vide.

— Mais vous n'y croyez pas, Mathilde ; pas vous avec vos yeux perçants. Vous me faites penser à un chat que j'avais autrefois. Il savait toujours où se trouvaient les trous de souris. Il ne s'en approchait jamais ; il se contentait de se tapir à distance et de surveiller.

— Madame — je me redressai avec peine et m'appuyai contre les oreillers de plume —, j'ai du mal à comprendre pourquoi Sir Hugh Pourte, qui avait enfilé sa chemise de nuit, aurait emporté une chaîne d'or à la fenêtre. Il avait beaucoup bu et était fatigué. L'air de la nuit était glacial. Pourquoi aurait-il ouvert si grand la croisée ? Pourquoi aurait-il serré entre ses mains une chaîne d'or ? Qui plus est, et je dois y pourpenser, s'il s'était tenu debout sur un tabouret et s'était penché à l'extérieur, il n'aurait toujours pas pu la récupérer. Pourquoi n'aurait-il pas usé d'un crochet ou d'une épée, de quelque chose pour ramener la

chaîne à lui ?

— Il ne s'est donc pas envolé ; il n'est pas non plus tombé. Insinuez-vous qu'on l'a poussé ?

— Peut-être, madame.

Je fermai les paupières et me remémorai le corps tout recroquevillé dans la cour ; les contusions sur les tempes, le cou brisé, le sang suintant du crâne comme le jaune d'un œuf fendillé.

— Et pourtant vous dites que la porte était fermée et verrouillée de l'intérieur.

— Madame, qui est Ralph Rossaleti ?

— Ah...

La princesse pouffa de rire.

— C'est notre chien de garde, Mathilde, un des clercs principaux de mon père. Il emportera mon sceau secret en Angleterre ; rien de ce que j'écrirai ne lui échappera. Il nous conseillera.

— Un espion, madame ? Un espion de votre père ?

— Nous verrons, répondit-elle d'un ton redevenu léger. Nous le rencontrerons demain, lui et Sir John Casales. Peut-être pourriez-vous alors poser vos questions. Mathilde ?

— Oui, madame ?

— Vous arrive-t-il de prier ?

— Je m'y efforce.

— Moi, je le fais ! Je prie. J'ai prié pour être délivrée de mes frères. Vous êtes un ange, Mathilde, une réponse à mes supplications.

Je m'étendis de nouveau, tirai la couverture et tombai dans un sommeil peuplé de cauchemars : sombres silhouettes dansant au bout des cordes d'une potence, visages qui me fixaient du haut d'une charrette hantée qui traversait à grand bruit une cour pavée. Quand je me réveillai, avant l'aube, je ruisselais de sueur et j'avais la tête lourde. La princesse dormait très profondément, peut-être soulagée d'avoir échappé aux dangers. J'ouvris l'huis de la chambre ; le garde avait été remplacé par deux autres. J'entrai à nouveau et m'aspergeai le visage de l'eau du lavarium. Je me séchai les mains, m'habillai en hâte, sortis, et partis dans le palais. Je montai l'escalier et retournai dans la chambre de Hugh Pourte.

La porte forcée était à présent appuyée contre le mur. La pièce avait été vidée de tout objet personnel. J'avancai vers le lit et écartai les courtines ; personne n'avait dormi dans le lit. Je regardai autour de moi. Pourte avait rempli un gobelet de vin. Je le pris, le humai et le goûtai : rien d'autre que le meilleur des bordeaux. Je m'approchai de

la fenêtre, montai sur le tabouret, ouvris la croisée et me penchai. Je me souvins de la taille de Pourte ; même lui n'aurait jamais pu atteindre cette chaîne, alors pourquoi aurait-il essayé ? Était-il ivre à ce point ? S'il avait été occis auparavant, comment son assassin était-il entré et avait-il quitté cette pièce alors que l'huis était fermé et verrouillé de l'intérieur ? Je me mis à quatre pattes comme un chien pour examiner le plancher entre le bord d'un tapis de Turquie et le tabouret près de la fenêtre. Je découvris une tache couleur de rouille que je grattai du bout des ongles. Je sentis mes doigts ; ce n'était pas du vin, mais du sang. En m'approchant, toujours à quatre pattes, de la croisée, je vis qu'il y avait d'autres taches. Le rebord de la fenêtre était pourtant intact. Ce sang pouvait provenir de n'importe quelle blessure ; était-ce même celui de Pourte ? L'avait-on frappé et tué dans cette pièce d'un coup sur la nuque, puis avait-on ouvert la croisée et jeté son corps dans le vide ? Si c'était le cas, comment le tueur avait-il fui ? Je remontai sur le tabouret et me penchai à la fenêtre. L'assassin aurait pu venir de l'extérieur mais, la nuit étant très froide, la croisée était sans doute close. Il courait le risque d'être remarqué et, de plus, il était à la fois difficile et périlleux de grimper tout seul dans l'obscurité.

Je quittai la chambre et m'en fus vers le dépositaire du palais bâti au bout d'une longue allée qui menait à un verger. Je poussai la porte et entrai. Une longue rangée de tables, quelques-unes vides, d'autres couvertes de draps sales, se trouvait là. Un brasero rouillé, aux cendres encore rougeoyantes parsemées d'herbes odoriférantes, tentait en vain de dissimuler la puanteur de la mort et de la pourriture. Sur le mur chaulé une fresque grossière figurait la vision d'Ézéchiël dans la vallée des ossements : sinistre représentation de squelettes surgissant du sol gris fer. Le silence menaçant et ces corps sous leurs linges crasseux faisaient naître un profond malaise. Je repoussai un linceul sous lequel gisait un vieil homme. Pourte se trouvait sur la table d'à côté. On l'avait lavé et enduit d'une huile aux herbes. Je l'examinai. Son corps était balafré et meurtri, mais les marques n'étaient pas récentes, sauf la contusion violacée sur la tempe. Il avait le crâne fendu comme une coquille et le cou aussi flasque qu'un bout de corde détendue. J'étudiai le cadavre avec soin et me demandai derechef ce qui s'était passé en réalité. Pourquoi Pourte avait-il été occis ici et par qui ? Sa mort avait-elle un rapport avec moi ou avec Isabelle, ma maîtresse ? Je m'apprêtai à quitter le dépositaire. La lumière était encore faible et le vent emportait la brume en volutes légères comme si une armée de fantômes tournait sur place. J'étais si plongée dans mes pensées que je trébuchai sur la hallebarde qui, placée là à dessein, barrait le seuil. Alors que je tombais de tout mon long, on jeta sur ma tête un morceau de sac rugueux empestant la poix, et un bras m'enserra la gorge comme un nœud coulant. La voix — un murmure

rauque — était indistincte.

— Mathilde, Mathilde, dites à votre maîtresse de ne pas fouiner dans ce qui ne la regarde pas ! Restez dans vos appartements et tenez-vous-en à vos broderies !

La poigne se resserra. Je me mis à hoqueter puis on me relâcha et je fus poussée en avant avec violence. La prise avait été si puissante, le sac enroulé autour de moi avec tant de soin, qu'avant que j'aie repris mes esprits et arraché mon bandeau, mon assaillant était parti. Seuls régnaient la brume, les odeurs de cet espace désolé et les bruits sourds du palais revenant à la vie. Je me ressaisis.

Quand je la rejoignis, Isabelle était à son prie-Dieu, tout habillée, réservée comme une novice au couvent. Je restai un instant adossée à la porte à me demander qui m'avait attaquée et pour quelle raison. Ma gorge et mon cou étaient douloureux, mes joues brûlantes, mon corps moite de sueur. Je pris une profonde inspiration, m'avançai derrière Isabelle et jetai un coup d'œil sur le délicat petit livre d'heures qu'elle avait sous les yeux. Le « A » majuscule de la prière *Adjutorium nostrum in nomine Domini* — Notre secours est dans le nom du Seigneur — était peint de façon exquise, bien que la miniature en elle-même me fît sourire : l'enluminure montrait une volée de corbeaux, parés comme des princes, qui écoutaient prêcher un chat arborant la mitre et la chape d'un évêque.

Isabelle se retourna soudain, les yeux brillant de malice.

— C'est maître Rossaleti qui l'a faite. C'est un scribe ainsi qu'un clerc expérimenté. Il était moine bénédictin, jadis. Il a été marié, mais son épouse a été écrasée par une charrette, alors il est devenu clerc.

— Vous le connaissez donc bien, madame ?

— Mais oui, c'était mon précepteur ! Il sait toutes les histoires d'Arthur et de ses chevaliers.

— Mais vous prétendez que c'est un espion.

— C'est fort logique, rétorqua Isabelle en riant.

Elle se leva.

— Tout le monde dans ma maison, sauf vous, espionne ! Les *Secreti*, les *hommes du Secret*, la bande de Marigny, rôdent partout. Quoi qu'il en soit, nous devons rencontrer Rossaleti et Casales juste après midi.

Son sourire s'effaça quand elle remarqua les marques sur mon visage et mon cou, et elle tendit la main.

— Oh, Mathilde, qu'y a-t-il ?

Elle me caressa le menton avec douceur mais ses yeux bleus étaient inquiets.

— Mathilde, qu'est-il arrivé ?

Je lui narrai mon passage au dépositaire et l'agression qui l'avait suivi. Isabelle s'assit et écouta en donnant de petits coups de pied dans le tabouret. Quand j'eus terminé, elle tira sur un fil de sa manchette.

— J'ignore, murmura-t-elle, pourquoi on vous attaquerait. À cause de la nuit dernière ? De votre visite dans la chambre de Pourte ou au dépositaire ?

Elle haussa les épaules.

— N'importe qui pourrait être coupable : Louis, ou l'un des *Secreti*.

Elle se tourna vers la table et referma le livre d'heures.

— Écoutez le palais, Mathilde ! Nous sommes là et entendons des bruits. Nous voyons des gens aller de-ci de-là, mais nous ne savons point en réalité ce qui se produit. Il en va de même en ce qui vous concerne, en ce qui me concerne...

Je regardai cette jeune femme, de bien des façons un simple pion dans les plans de son père, une enfant parmi les adultes, une colombe parmi les faucons. Mais l'était-elle vraiment ? Parfois, elle faisait montre d'une ruse et d'une intelligence dont son père aurait pu s'enorgueillir.

— Les templiers, le massacre chez Vitry, le trépas de Pourte, l'Anglais, ont un point commun, observa-t-elle en souriant. Moi !

Elle fit une petite grimace devant mon étonnement.

— Mon père doit payer une lourde dot aux Anglais, mais son trésor est vide. Le pillage du Temple le remplira. Vitry était l'un de ses banquiers. Il négociait au nom du Temple et de différents marchands, comme les Frescobaldi d'Italie, divisés entre partisans de factions rivales. La disparition de Vitry pourrait être un rude coup pour lui !

— Et Pourte ?

— Ah ! l'Anglais ! Édouard a bien choisi. Pourte et Casales appartiennent au Conseil royal. J'ai cru comprendre qu'ils penchaient en faveur de mon mariage.

Je me remémorai le banquet de la veille. Les deux émissaires anglais n'accordaient pas tout à fait foi au message qu'ils apportaient ; c'est pour cette raison qu'on les en avait chargés afin d'outrager le moins possible les Français. Les deux hommes, obligés de défendre une politique à laquelle ils ne croyaient pas, en avaient de toute évidence été déconcertés.

— Dédalles au cœur de dédalles, remarquai-je. Pourquoi Vitry et Pourte ont-ils été occis ? À cause de vous, à cause de moi ?

Je n'attendis pas de réponse.

— Bien sûr, murmurai-je, il peut y avoir d'autres motifs et j'ai peut-être été menacée parce qu'on m'a surprise à fureter.

— Il y a encore autre chose.

Isabelle se leva et prit une clé à la chaîne qu'elle portait au cou. Elle s'agenouilla, poussa de côté le tapis turc et, à l'aide d'une mince lame, souleva une planche du parquet. En plongeant le bras, elle sortit un petit coffre qu'elle ouvrit. Elle m'adressa un sourire malicieux.

— Marie, et elle seule, savait où ceci était caché.

— Et où est Marie à présent ?

— Partie, répondit-elle en riant. Elle ne reviendra jamais. Voilà, c'est pour vous.

Elle me remit un petit rouleau dont le sceau était brisé. Je reconnus sur-le-champ, à son écriture caractéristique, un document rédigé par Vitry. J'avais assez vu son cabinet de travail pour ne pas me tromper. Je déroulai le parchemin. La date du jour, en haut, était celle de la veille de son assassinat. La missive était écrite en un code qu'oncle Réginald m'avait enseigné : l'alphabet grec était remplacé par des séries de nombres pairs et oméga, la dernière lettre, correspondait au A français.

— Vous étiez absente, expliqua Isabelle en réponse à mon regard interrogateur. Moi aussi, Mathilde, je dois me protéger. Toutes les lettres adressées à ma maison me sont aussitôt remises ; ne l'oubliez pas.

Elle se pencha en avant, surexcitée.

— Que dit-elle ?

— Mon agresseur, répondis-je avec humeur, vous conseillait de rester dans vos appartements et de vous occuper de vos broderies.

Elle tapa du pied et fit un son grossier des lèvres.

— Que dit-elle, Mathilde ?

Cachant ma contrariété devant son intervention, je me dirigeai vers la petite table de travail ; Isabelle debout à mes côtés, je traduisis le message.

— La rue des Écrivains — au-dessus de l'enseigne d'*Ananias*. Faites-lui confiance si vous le pouvez ! S'il est parti, si pour vous la volonté de Dieu est claire, vous le trouverez au-dessus du *Palefroi* dans Seething Lane qui prend dans Paternoster Row en la ville de Londres.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Je me tournai et la regardai.

— Cela veut dire, madame, que Vitry a réfléchi et s'est demandé si j'étais en sécurité ici. Je pense qu'il se sentait coupable. C'était un

homme bon. Il m'a envoyé ceci comme aide supplémentaire alors que c'était lui, pendant tout ce temps, qui avait besoin d'assistance.

La princesse s'inclina et ses lèvres effleurèrent mon oreille comme si nous étions amantes.

— Nous n'avons pas besoin de lui, Mathilde, souvenez-vous-en toujours. Nous sommes, comme votre assaillant l'a dit, céans, dans nos appartements avec ce qu'il appelle nos travaux d'aiguille. Si Dieu le veut, Mathilde, vous et moi tisserons quelque chose dont tout le monde, mon père y compris, se souviendra à jamais. Ne l'oubliez pas !

La passion l'emportait à tel point que la colère marbra ses pommettes et que ses yeux bleus étincelèrent de rage. Je ne l'avais encore jamais vue dans cet état ; je n'avais pas encore compris la profondeur du ressentiment qui habitait cette toute jeune femme. Négligée et maltraitée, elle tendait sa propre toile et avait hâte de mener sa vengeance à bonne fin. C'est ce que je veux vous expliquer. Je dois décrire la situation comme je décrirais l'émergence de symptômes ou la convergence de planètes en respectant l'ordre logique de leur développement ; je dois décrire sans mentir ce que nous avons ressenti, vu, et ce que nous avons fait à cette époque-là. Je n'ai pas l'intention de faire preuve d'arrogance, comme si j'avais pu prédire les événements. Les déductions après coup font de nous tous des sages et seul un sot, ou un menteur, accorde foi à telle sagesse.

Nous passâmes le reste de la matinée à nous préparer pour rencontrer Casales et Rossaleti. La princesse, maintenant, était traitée comme une personne à part entière, et quand nous allâmes dans la salle du conseil de son père, seul un scribe royal, un vieillard blême, nous rejoignit. Isabelle s'assit au haut bout de la table ; je pris place à sa gauche ; Casales et Rossaleti à sa droite. Le scribe s'installa au bout de la table, plume immobile au-dessus de la corne à encre, prêt à prendre des notes, à rapporter à ses maîtres tout ce qui s'était dit. J'embrassai la pièce simple et austère du regard. Les fresques, sur le blanc mat des murs plâtrés, dépeignaient des scènes de la vie du Christ. Au fond était suspendu un immense crucifix ; en face, on avait aménagé une estrade et une rangée de pupitres où les scribes royaux pouvaient s'installer et répondre, au besoin, à l'appel de leurs maîtres. Les poutres du plafond ressemblaient à celles d'une grange. Plus je restais là, plus je me demandais si tout n'était pas que comédie. Était-ce un genre de tableau vivant, une mascarade de Cour afin que Philippe, Marigny ou l'un des *Secreti* puissent se livrer à des observations ? Isabelle, vêtue avec la plus grande modestie, se comportait fort bien.

— Vous vouliez me voir, messires ?

Respectant le protocole de la Cour, la princesse engagea la discussion. Le scribe attendait, la plume en l'air. Rossaleti répondit par les

amabilités habituelles. Je scrutai les deux hommes. Casales était un rude soldat de métier, un chevalier qui avait voyagé loin et combattu dans moult batailles. Son visage émacié et rasé de près laissait voir les cicatrices dues aux années qu'il avait passées en campagne. Son poignet tranché était glissé dans un étui de cuir qu'il dissimulait sous la table. Yeux profondément enfoncés sous d'épais sourcils, nez pointu, lèvres fines, il avait l'air d'un ascète. Seule la fossette de son menton adoucissait ses traits durs.

Par bien des aspects, Casales me rappelait certains templiers. Habillé sans recherche, il ne portait pas de bijoux, hormis une chaîne d'argent au cou, cadeau, me confia-t-il plus tard, de sa mère morte depuis longtemps. Guerrier de profession, il avait du mal à rester immobile et sa main gauche ne cessait de tapoter la table. Il ne me regarda qu'une fois mais ne parut pas me reconnaître et, soulagée, je murmurai un Ave. Il parlait un français raffiné et j'en conclus qu'il jouissait de l'amitié et de la confiance du favori anglais Lord Peter Gaveston, comte de Cornouailles. Il précisa qu'il était lui-même à moitié gascon et avait servi Gaveston à la fois en Gascogne et en Angleterre. Lui et Rossaleti avaient passé des mois à Westminster ; ils s'étaient rencontrés pour parler du mariage projeté et une solide amitié était née entre les deux émissaires.

Rossaleti appuyait le discours de son compagnon de hochements de tête bienveillants. Étant assise en face de lui, je pus constater que Rossaleti, vêtu de noir comme un moine bénédictin, n'était pas aussi jeune que je l'avais cru.

On devinait qu'il venait d'Italie ou des provinces ensoleillées du Sud. Si son visage était beau, presque féminin, avec des yeux noirs et une peau mate, des rides profondes ravinaient ses joues. Il était toujours sur le point de sourire et son regard mobile vous contemplait avec curiosité comme pour vous jauger à votre juste valeur. Il était corps et âme dévoué au roi Philippe et pourtant, à cette époque, il me plut. J'essayai de ne pas tenir compte du lourd anneau d'or frappé des armes des Capétiens au majeur de sa main droite, main qu'il portait sans arrêt au chapelet pendu à son cou. D'une voix douce, il intervenait parfois pour orienter la conversation vers son véritable but. Si l'union entre Isabelle et Édouard d'Angleterre pouvait, certes, prêter à discussion, cela n'entachait en rien l'amour et le respect personnels du roi anglais envers sa fiancée. En d'autres termes, les deux ambassadeurs proclamaient qu'Isabelle ne devait point se sentir offensée ; la position hostile adoptée par Édouard n'était qu'une question de politique.

Isabelle écoutait avec attention leurs propos courtois et répondait avec la même aménité. La plume du scribe crissait sur le parchemin. Je me

souviens qu'un bruit violent provenant d'une fenêtre derrière moi me fit sursauter. Je regardai alentour et aperçus un corbeau qui donnait des coups de bec dans le verre. Cela fit sourire la princesse qui acheva son compliment en passant ses jolis doigts blancs sur son front. Puis elle présenta ses plus sincères condoléances pour le décès de Sir Hugh Pourte. Casales les accepta d'un signe de tête.

— Notre visite, dit-il avec un sourire faux, a été fort gâchée par des tragédies. On a retrouvé l'un de mes clercs, Matthew de Crokendon, poignardé dans le cimetière des Innocents, et nul ne sait par qui. La dernière fois qu'on l'a vu, il quittait une taverne avec une fille, une ribaude, mais personne ne peut se souvenir d'elle.

Je restai de marbre et Casales commença à évoquer le transport du corps de Sir Hugh Pourte en Angleterre. Isabelle, impassible, prêta une oreille attentive et offrit son aide. Ce ne fut que lorsque l'on mentionna derechef maître Crokendon que ses yeux bleus dans leur candeur angélique se tournèrent un instant vers moi et qu'elle prit un air de feinte affliction.

À la fin de la réunion, le scribe demanda s'il convenait de servir le vin blanc et les friandises. Isabelle secoua la tête et s'empressa de se lever. Je fis de même. Dans mon esprit, comme dans un chaudron bouillonnant, des images de Face de Rat crachant du sang et s'écroulant contre le mur du dépositaire, de mon oncle poussé sur l'échelle de l'échafaud vers le nœud coulant qui l'attendait, se bousculaient. En réalité, j'avais peur, mais Isabelle, pour me reconforter, m'effleura le poignet d'une rapide caresse et je la suivis vers la porte.

— Madame ?

La princesse se retourna.

— Madame — Casales esquisssa un salut —, votre père m'a laissé entendre que vous alliez vous rendre en ville.

— En effet, répondit-elle, j'ai plusieurs emplettes à l'aire. Je dois aller voir les marchés. Il faut que j'écrive à mon fiancé. J'ai besoin de certains parchemins.

Elle désigna le scribe qui rassemblait en hâte ses plumes et ses documents.

— J'irai rue des Écrivains.

— Auquel cas, madame — Casales ébaucha un autre salut élégant —, pouvons-nous vous accompagner ? Mon maître m'a prié de vous décrire du mieux que je le pouvais l'Angleterre, Londres et Westminster.

Son ton avait pris un tour persifleur et Isabelle répondit sur le même

registre. Casales exprima à nouveau son désir de nous escorter et expliqua que s'il fallait déplorer le trépas soudain de son collègue, Sir Hugh Pourte, la tâche que lui avait assignée le roi d'Angleterre devait néanmoins être menée à bien.

Isabelle ne pouvait repousser ces civilités. Elle revint à la table, fit asseoir les deux hommes d'un geste et pria le scribe de faire apporter vin blanc et douceurs. L'entregent et les gracieusetés envers autrui n'avaient plus de secrets pour elle. Elle ne tarda pas à pousser ses interlocuteurs à parler d'eux-mêmes et interrogea Casales sur ses services de guerre en Écosse et autres lieux. Ensuite elle se tourna vers Rossaleti et lui fit part de son profond regret des drames qu'il avait connus dans sa vie. Bien qu'elle n'eût que treize ans, Isabelle était assurément la fille de son père. Elle pouvait, quand elle le voulait, se montrer charmante, gentille, compréhensive, et savait écouter avec attention, en acquiesçant aux bons moments. Les deux envoyés, expérimentés et habiles dans leur domaine, bavardaient comme des enfants, mais, à cette époque, nous n'étions rien de plus, ma maîtresse et moi. Nous avions encore beaucoup à apprendre. Ce ne fut qu'après avoir dégusté le vin et les pâtisseries qu'Isabelle tendit le doigt vers la croisée en murmurant que le temps passait et que nous ne devrions pas tarder à sortir. Elle accepta avec grâce leur compagnie et, quelques instants plus tard, nous partîmes tous les quatre.

C'était étrange de quitter le domaine royal, de traverser le pont et de pénétrer dans la cité. Isabelle et moi, emmitouflées dans nos mantes, montions des palefrois. Casales et Rossaleti avançaient à nos côtés. Nous chevauchions au milieu d'un cercle d'archers génois à cheval, portant une livrée rouge et verte et coiffés de casques d'acier. Les lourdes arbalètes dont ils étaient armés étaient sanglées dans leur dos ou pendaient à leur selle. Dans leur splendide tabar, hérauts et trompettes, chargés de leurs instruments resplendissants et des bannières bleu et or de la maison royale, nous précédaient pour écarter la foule. Les odeurs et les bruits de la ville m'accueillirent comme une brise réconfortante et me remémorèrent tous les souvenirs des années de ma jeunesse près d'oncle Réginald. J'essayai de ne pas réfléchir, tout en murmurant le Requiem pour lui et messire de Vitry. Je leur devais la vie, et ma lourde dette envers eux ne serait jamais acquittée. En méditant sur le discours de Marigny pendant le banquet, je compris à quel point oncle Réginald et Vitry avaient vu juste. L'édit de Philippe avait frappé quiconque, chevalier ou valet, avait un lien avec les templiers. Si mon oncle n'avait pas été si prudent et Vitry si généreux, je serais maintenant dans un cachot du Châtelet ou, peut-être, une dépouille dansant au bout de la corde d'un échafaud. Ces pensées me glacèrent. Je me jurai à nouveau de jouer le rôle qui m'avait été assigné : feindre dans le présent, être fidèle avec ferveur au

passé et, s'il le fallait, profiter des occasions que m'offrirait le futur pour faire justice et me venger.

Ces idées me consolèrent, je resserrai ma mante sur mes épaules, pris les rênes d'une main et, de l'autre, agrippai le haut pommeau de la selle. Je contemplai la mer de visages : femmes coiffées de voiles ou de guimpes, marchands au teint fleuri, minois d'enfants à croquer que l'on soulevait pour qu'ils puissent admirer le cortège royal, maigres visages pâles des moines encapuchonnés, yeux chassieux des miséreux, tous rassemblés, bouche bée, pour voir entrer les grands de ce monde dans la cité. Isabelle glissa quelques mots au sergent qui menait notre escorte. Bien qu'il eût l'air surpris, l'homme cria un ordre et notre suite quitta la rue principale pour gagner les ruelles bondées. Les maisons nous cernaient, menaçantes, étages supérieurs inclinés à tel point les uns vers les autres qu'ils cachaient le soleil. Nous passâmes devant des embrasures de portes caverneuses qui abritaient leurs propres gardes muets : mendiants aux yeux blancs, catins aux vêtements voyants, mères avec leurs enfants. Des enseignes grinçaient d'une façon inquiétante et le tintamarre des petits ateliers mourait au fur et à mesure que les artisans se précipitaient pour contempler notre splendide procession. Nous ne fîmes halte qu'une fois pour laisser passer un humble cortège funèbre précédé d'enfants balançant des encensoirs et d'un religieux en habits râpés qui brandissait une croix. Les ordures et la puanteur des venelles obligèrent Isabelle à utiliser un pomandre, mais ces émanations, toutes nauséabondes qu'elles fussent, me rappelaient les jours heureux où je servais de messagère à oncle Réginald dans Paris.

Nous débouchâmes sur une place où parfumeurs et vendeurs de pommades tenaient leurs étals chargés de produits odorants qui réussissaient un peu à masquer les effluves piquants des caniveaux regorgeant de détritux et de débris. De l'autre côté de la place se dressait la sombre église des Âmes du Purgatoire, surmontée d'un tympan à la sculpture dramatique montrant le Christ délivrant les âmes des patriarches et des prophètes. Casales et Rossaleti firent part de leur surprise, cependant Isabelle déclara qu'elle voulait faire dire des messes pour l'âme de feu Hugh Pourte. Nous entrâmes dans l'enclos autour du bâtiment. Casales avança qu'une telle œuvre de charité n'était point nécessaire, mais la princesse appelait déjà un page pour l'aider à mettre pied à terre. Escortées par deux Génois, nous poussâmes la porte renforcée de clous de fer et nous avançâmes dans la pénombre où scintillaient quelques cierges. Devant nous, une longue nef spectrale remontait jusqu'au chœur surélevé. Le maître-autel était installé en haut de marches raides. C'était un lieu de dévotion, de ténèbres mouvantes où la lampe du chœur brillait comme un fanal. Des lumignons palpitaient sous des statues noyées dans

l'ombre. Des oratoires qui flanquaient la nef s'échappait le chant des messes de requiem dont les refrains sacrés montaient dans l'air chargé d'encens : « Moi, Jean, je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre... » ; « Accorde-leur le repos éternel, Seigneur, et que brille sur eux la lumière sans déclin... »

Isabelle descendit la nef vers le siège de miséricorde. Un moine, tel l'Ange du Jugement dernier, se tenait derrière une haute table. Les archers s'éloignèrent pour admirer un tableau près du grand portail. Isabelle s'arrêta et me tira par la manche.

— Je viens céans, souffla-t-elle, pour commander des messes à l'intention de ma mère assassinée. Je vais maintenant payer afin qu'on en dise une pour Hugh Pourte...

Elle ouvrit la main et me montra trois pièces d'argent.

— ... et une pour votre oncle.

Elle se signa et rejoignit le siège de miséricorde, un banc à haut dossier garai de coussins. Nous nous assîmes. Le moine qui nous faisait face, le visage à moitié caché sous un profond capuchon, prit sa plume et ouvrit devant lui le registre des morts qui baignait dans la lumière de deux chandelles placées de part et d'autre. Le religieux ne nous salua pas, mais consulta sur-le-champ le calendrier des saints et inscrivit les trois messes aux noms que chuchota Isabelle. Elle fut circonspecte quand elle en vint à mon oncle et se contenta de murmurer « Messire Réginald ». Le moine lui répondit à voix basse, indiquant quels jours et dans quels oratoires seraient célébrées les messes. Isabelle s'en soucia peu : nous ne pourrions jamais y assister. Ce moine de la mort, le Greffier des Âmes du Purgatoire, nous fournit d'autres détails, dans un doux marmonnement, comme s'il absolvait nos péchés.

Derrière le religieux, accrochée au jubé, se trouvait une riche tapisserie qui retint mon attention. La lumière des cierges en rendait les scènes vivantes. C'était une vision du Purgatoire représentant des âmes en proie à diverses tortures : suspendues à des crochets de boucher par la mâchoire, la langue et le bas-ventre plongés dans la glace ou bouillant dans des cuves de métal liquide comme poisson dans l'huile chaude. Un artifice habile ! Cela devait obliger tous les visiteurs de cette église à réfléchir aux Quatre Dernières Échéances^[9], au moment où ils rencontreraient leur propre mort et aux péchés secrets dont ils s'étaient rendus coupables. La tenture montrait comment un feu consumait l'entrefession des luxurieux et comment les ivrognes devaient ingurgiter de la vermine ardente. Cela m'incita à m'interroger sur l'amour de Jésus et le destin d'oncle Réginald. Un tel homme avait sans nul doute vécu son Purgatoire dans les cachots du Châtelet. Si le Christ était bon et Dieu compatissant, messire Réginald

serait accueilli au Paradis sans subir ces châtimens.

Soudain, la conversation à mi-voix entre Isabelle et le moine se modifia. La princesse, penchée pardessus la table, s'exprimait en navarrais, langue qu'elle avait apprise de sa mère et dont elle usait chaque fois qu'elle était troublée ou inquiète. Elle tendait une seconde escarcelle. Le religieux s'en empara d'un geste vif. Il lui remit des sachets qui disparurent dans les larges poches de la robe de la jeune fille. Puis le moine reprit la parole, non en chuchotant en français cette fois mais dans un rude navarrais. La réponse d'Isabelle fut aussi prompte. Je saisis les mots « Frère Marco ». Ce dernier esquissa une bénédiction. Isabelle se leva, s'inclina vers le maître-autel et se retira.

Nous étions au milieu de la nef quand elle s'arrêta. Elle désigna la voûte aux poutres grossières où l'on avait cloué des médaillons figurant les visages sereins des anges et fit semblant de me les décrire.

— Frère Marco est un frère de la Sainte-Croix, me glissa-t-elle. Il appartenait jadis à la maison de ma mère. Lui aussi connaît la vérité de Dieu sur le passé. C'est de plus un herboriste, et fort savant ; il me donne certaines poudres.

Je retins mon souffle, saisie par le coup d'œil en coin de ces étranges yeux bleus.

— Ma pauvre mère a été soignée par trois des physiciens de mon père. Je sais ce qui s'est passé, Mathilde.

Son ton se fit plus virulent.

— Ces deux dernières années, tous les trois ont trépassé soit de coliques, soit d'une crise, soit... — elle lit une moue — d'autre chose ?

Elle se signa en hâte.

— Personne, siffla-t-elle, ne priera pour leur âme.

— Et ces poudres nouvelles ?

— Mathilde, Mathilde, il se peut que nous n'allions pas en Angleterre. Si c'est le cas, quelle protection ai-je ? me demanda-t-elle avec un regard de défi.

La question resta suspendue comme une menace. Elle appela les Gênois et nous quittâmes l'église. Casales et Rossaleti nous aidèrent à monter à cheval et nous sortîmes de l'enclos. La rue des Écrivains, large artère où les vendeurs de vélin brut et naturel, de poudres à encre, de pierres ponces, de reliures de cuir, de sceaux et de cire tenaient boutique, se trouvait à deux pas. Un foisonnement d'enseignes agrémentées d'arabesques aux vives couleurs indiquaient les différentes marchandises offertes. L'endroit était bruyant et gai, bondé d'élèves des collèges vêtus de toutes sortes d'oripeaux, courtes cottes-hardies, manteaux en loques, bijoux sans valeur scintillant aux

doigts et aux poignets. Les étudiants bousculaient sans ménagement les apprentis en futaine noire. Bagasses et putains se tapissaient au coin des ruelles et sous les porches, attendant, l'œil surnois, le client.

La rue se vida à l'arrivée d'Isabelle. Nous laissâmes nos montures dans la cour d'une vaste taverne et la princesse s'affaira pendant que je me rendais discrètement un peu plus loin en prétextant quelques achats. Je découvris le panonceau d'*Ananias*, parcourus en hâte la venelle, montai les marches branlantes de l'escalier extérieur et frappai à l'huis. J'entendis un bruit de pas, puis celui de chaînes que l'on ôtait et de verrous que l'on tirait. La porte s'ouvrit sur un nabot vêtu de sombre, au petit visage peu engageant ceint d'un capuchon bien ajusté. Il me jeta un regard torve. Il ressemblait à un lutin malveillant.

— ...Oui ? glapit-il.

Il eut un léger sourire devant la pièce que je brandissais et me fit signe d'entrer. La salle était étrange, presque fantomatique. Seuls demeuraient quelques meubles : un tabouret, une table et un lit garni d'une paille sous un crucifix. L'endroit était propre et sentait bon. Je passai devant le nabot et avançai jusqu'au milieu. Malgré le froid et la grisaille dehors, la chambre était chaude et accueillante. Même là, je ressentis une curieuse impression, une présence qui me plut. Je me dirigeai vers la table et baissai les yeux sur les marques circulaires des deux côtés et sur celle du centre. Avait-elle servi d'autel ? Le nain hébergeait-il un prêtre ? Mais pourquoi célébrer un office dans un galetas quand il y avait des églises à chaque coin de rue ? Je me demandai qui il pouvait bien être. Je me souvins de l'homme que j'avais entrevu à *L'Oriflamme*, celui au regard pénétrant. Il m'avait observée puis avait disparu. Une coïncidence ? Une invention de mon esprit tourmenté ? L'un des *Secreti* qui m'aurait suivie dans Paris ? Mais pourquoi m'avait-il regardée avec tant d'attention ? Et pourquoi s'était-il éclipsé ?

— Il est parti !

Je me retournai. Le nain lorgnait ma pièce avec avidité, une main sur le manche grossier du couteau enfoncé dans le ceinturon en cuir râpé serré autour de sa taille.

— Je ne vous veux pas de mal, répondis-je en revenant sur mes pas pour le dominer de toute ma hauteur. Des gardes m'attendent dehors.

Il écarta sa main et je m'accroupis.

— Qui se trouvait là ?

— Un inconnu aux cheveux tondus, bafouilla-t-il. Un solitaire taciturne qui avait loué cet endroit au maître. Il est venu puis reparti. Peut-être était-ce un étudiant ?

Il eut un geste d'ignorance.

— Il a payé son loyer et, il y a trois jours, il a fait ses paquets.

Il désigna les patères de bois fixées au mur.

— Puis il est parti.

Il hocha la tête.

— J'ignore qui c'était, pourquoi il s'en est allé et où.

Je lui tendis mon obole et rejoignis la suite de la princesse qui se rassemblait dans la cour de la taverne. Isabelle m'appela pour me montrer un étui de plumes d'oie et les coûteux parchemins qu'elle avait achetés. Tout en les examinant, je lui narrai à mi-voix ce qui venait de se passer. Elle eut l'air surpris, puis haussa les épaules et s'éloigna pour converser avec Rossaleti. Quelques instants plus tard, au moment où les cloches de l'église sonnaient none, nous quittâmes les rues de la ville. La lumière vive et froide du soleil baissait vite et l'air glacé nous fit nous hâter dans les ruelles bruyantes. Nous traversâmes le pont sur la Seine et le parc noyé de brume entourant le palais. Casales et Rossaleti, qui nous avaient décrit les beautés de Westminster, chevauchaient à présent en tête en devisant et en laissant à leurs chevaux le soin de trouver leur chemin.

J'aperçus les sombres silhouettes qui se faufilaient entre les arbres et les buissons bordant l'allée juste avant que les carreaux d'arbalète ne déchirent l'air. Un héraut hurla au moment où l'un des projectiles se fichait dans son bras. Une autre volée claqua avant que nous puissions nous ressaisir et les silhouettes, épées au clair, se précipitèrent hors du couvert. Leur cible semblait être Casales, dont la monture apeurée renâcla, mais ce chevalier était un soldat-né. De son unique main il tira son épée dans un éclair d'acier, fit pivoter son cheval pour affronter ses agresseurs et frappa avec dextérité à gauche et à droite.

Notre escorte stupéfaite reprit ses esprits et se rua à son secours, tout comme Rossaleti, qui poussa sa monture en avant pour protéger les arrières de son ami. Nos assaillants disparurent aussi vite qu'ils étaient arrivés, fuyant comme démons devant la sainte Croix. Les sergents rappelèrent les hommes à l'ordre et interdirent une poursuite qui se serait révélée vaine parmi ces arbres drus alors que la brume s'épaississait et que le soir tombait. Casales et Rossaleti mirent pied à terre et retournèrent les corps de quatre attaquants. Je pressai ma monture et rejoignis Casales quand il ôta le capuchon et le masque d'un des survivants qui avait reçu un mauvais coup d'épée sur le côté du cou. Il était jeune et son visage non rasé n'était que contusions et cicatrices ; c'était sans doute un coquin des quartiers miséreux. Rossaleti l'interrogea, mais des lèvres de l'homme ne sortait qu'une écume sanglante, alors le clerc, perdant patience, tira sa dague et lui

trancha la gorge.

Puis Casales et lui remontèrent en selle. Je me souviens à quel point Casales semblait furieux que cette attaque, si près du palais royal, ait été dirigée contre lui. Personne n'osa protester. Les Génois lièrent les pieds des assaillants morts et les tirèrent derrière eux jusqu'au palais. On donna l'alarme et le roi en personne, suivi de tous ses conseillers, se précipita dans la cour. Casales parlait à voix basse mais, à en juger par les hochements de tête de Marigny et de Nogaret, il leur assurait que le trépas de Pourte avait pu, lui aussi, être le fait de la bande qui nous avait attaqués. Le roi examina lui-même les dépouilles avant d'ordonner qu'on les dévête, qu'on les mutile et qu'on les pende aux hautes potences devant les grilles du palais.

CHAPITRE V

Cette race perverse poursuit ses fins en aveugle.
Chanson des temps anciens, 1272-1307

Isabelle et moi eûmes peu de temps pour réfléchir ou parler de ce qui s'était passé. Afin de préparer l'éventuel départ en Angleterre, la maison de la princesse s'était accrue de nouveaux domestiques. Je ne peux tout simplement pas me souvenir de la plupart d'entre eux. Penser au passé, c'est comme se tenir à l'entrée d'une rue et attendre avec anxiété que quelqu'un, ou quelque chose, se manifeste. On a conscience de nombre d'autres choses, mais l'âme, le cœur, les yeux ne cherchent que ce que l'on désire. Il en allait de même avec les gens de la princesse — portiers, servantes, soldats, serviteurs. Et, qui plus est, je les évitais, n'ayant oublié ni le pouvoir des *Secreti* ni l'adage populaire disant que Judas a toujours un visage souriant et des lèvres prêtes au baiser. Je ne pouvais me fier à personne. Le soir de cette mémorable journée, après notre retour de la cité, Isabelle et moi fûmes convoquées dans la salle du tribunal du roi, où celui-ci trônait derrière une table de chêne ovale. Il portait une cotte bleue blasonnée de lys dorés, une relique de Saint Louis était suspendue par une chaîne à son cou, et ses doigts étaient ornés de précieuses bagues scintillantes. À sa droite et à sa gauche étaient assis Marigny et Nogaret, vêtus de noir, tels des corbeaux.

Au mur, derrière le roi, une somptueuse tapisserie brodée dépeignait l'approche du port de Damiette par son célèbre ancêtre Saint Louis. C'était une saisissante représentation à la facture assurée qui montrait, sous de superbes bannières, des chevaliers en armes chevauchant des destriers aux naseaux frémissants. À l'arrière-plan on voyait une mer d'un bleu pur et une colombe blanche comme neige aux yeux d'améthyste, aux ailes frangées d'or, incarnait le Saint-Esprit qui guidait la troupe. Mais le Saint-Esprit ne planait pas dans cette salle. Le souverain bouillait de rage (bien que nul n'eût pu lui en remontrer en matière de dissimulation) après son orageuse entrevue avec Casales, et ses yeux d'un bleu d'acier jetaient des regards glacés. Il ne cessait de donner de petits coups sur la table, la tête un peu penchée comme s'il écoutait crépiter les braseros. Des chevaliers en livrée

royale, la main sur l'épée, avaient été déployés tout autour de la pièce. L'un d'entre eux pourtant, son ceinturon entre les pieds, était installé sur un tabouret à droite de Marigny. C'était un bel homme aux noirs cheveux huilés, à la barbe et à la moustache taillées avec soin. Son allure me rappelait Rossaleti. Incliné en avant, il souriait à la princesse. Plus je le regardais, plus j'étais sûre de l'avoir déjà rencontré. Marigny prit la parole au nom du roi, détailla les négociations de mariage et exprima la profonde déception de son maître devant les tergiversations d'Édouard d'Angleterre. Philippe leva enfin la main pour demander le silence, les yeux fixés sur sa fille. Oh, combien je me souviens de ce regard arrogant ! Maintenant que le temps a fait son œuvre, je me demande encore pourquoi je n'ai pas bondi pour l'accuser de ce qui était la vérité, déverser l'horrible litanie de ses immondes péchés contre oncle Réginald, sa propre fille, moi et tous les autres. Je suppose que la raison était, est, que j'étais jeune et voulais vivre ; mais il y avait autre chose. À la Tour de Londres et ailleurs, il m'a été donné de voir des animaux fabuleux, le léopard favori d'Édouard d'Angleterre par exemple, une bête féroce qui aurait pu me déchirer, et je ne pouvais pourtant qu'observer et surveiller. Le roi lui ressemblait. Ce soir-là, alors qu'il évoquait la mort de Pourte, l'agression contre Casales, les périls qui menaçaient la princesse, il ressemblait au léopard ; il était dangereux, rusé, retors et imprévisible. Je regardai autour de moi. Les frères d'Isabelle étaient absents. J'aurais pu me vanter de les avoir chassés, mais, en réalité, je n'avais joué qu'un rôle mineur. Louis et Philippe, maintenant dégrisés, gardaient leurs distances parce qu'ils n'étaient pas d'impudents écervelés. La présence de Casales, les noces peut-être imminentes de leur sœur, sans parler du courroux contenu de leur père, avaient calmé leurs vicieuses ardeurs.

Par cette glaciale soirée de décembre, en cette période de l'Avent, Philippe se souciait sans nul doute de l'intérêt de sa fille. Il décrivit d'une façon dramatique le danger dans lequel elle s'était trouvée lors de l'assaut. Il ne me jeta pas un seul coup d'œil, mais Marigny, avec son teint cireux, ses yeux qui ne cillaient pas, sombres lacs d'ambition et d'avidité, me scruta comme s'il me voyait pour la première fois. J'appris alors une leçon que je n'ai jamais oubliée. *In mundo hominum* — dans le monde des hommes —, les femmes sont comme les enfants et les vieillards ; on ne les remarque pas, on ne pense même pas qu'elles existent, jusqu'à ce que cela soit utile. J'éprouvai un élan d'affection pour messire de Vitry. Il avait admis cette vérité, en avait tenu compte et m'avait ainsi sauvée. Casales ne m'avait pas reconnue, pas plus que le chevalier assis sur le tabouret que Philippe présenta alors comme messire Bernard Pelet, loyal sujet, ancien membre du maudit ordre du Temple qui, selon le souverain, avait

beaucoup fait pour que s'accomplisse au mieux la justice de Dieu et celle de la Couronne. Philippe annonça avec fierté que Pelet serait le capitaine d'armes d'Isabelle, *custos hospicii*, gardien de sa maison tant ici qu'en Angleterre. Pelet, que Dieu le maudisse, se délectait de l'éloge comme un chat ronronnant devant le feu.

Isabelle avait dû prendre conscience de mon état d'esprit ; elle répondit, prompte et gracieuse, alors que, paralysée par l'horreur, je ne pouvais que regarder la scène. J'avais déjà croisé Pelet, mais là encore j'avais été dans l'ombre. Oncle Réginald avait un jour mentionné avec chaleur ce fidèle chevalier affecté au trésor du Temple, alors qu'en fait c'était lui le traître de l'histoire. J'avais ouï assez de rumeurs et de racontars pour savoir que Pelet avait accusé sans la moindre pitié ses anciens compagnons et que, sans doute, il avait prêté la main à la chute de mon oncle. Je ne pouvais même pas poser les yeux sur lui et je fus fort soulagée lorsque la réunion s'acheva.

Quand nous fûmes seules, Isabelle chassa tout le monde de sa chambre, hormis un page à qui elle ordonna de s'asseoir près de la porte et de jouer un air suave sur sa viole.

— Quelque chose de doux, précisa-t-elle, qui apaise l'âme.

Elle ne pipa mot mais s'installa sur sa chaire monumentale, prit un rouleau de parchemin où étaient notés les frais de sa maison et se mit à lire, semblant fascinée par les dépenses de l'office. Elle ne leva pas une seule fois les yeux sur moi. J'avais envie d'être seule. Je me dirigeai vers un pupitre fixé contre le mur au-dessous d'un tableau célébrant Jésus parmi les docteurs de la Loi. La princesse s'installait souvent à cette place pour consulter son livre de corne, vérifier ses comptes ou rédiger une lettre pour un clerc. Je m'assis en lui tournant le dos, consciente de la mélodie de la viole, des bruits lointains du palais, du léger fredonnement d'Isabelle. Pourtant, je dus lutter un moment contre les émotions qui bouleversaient mon cœur et m'agitaient le sang à tel point que les humeurs de mes entrailles s'aigrirent. Pelet allait nous accompagner ! Lui, cet assassin, ce Judas ! Je me levai et m'emparai du livre de médecine en quête d'une infusion capable de calmer mon ire, mais je me surpris en train d'étudier les constituants de la belladone, de la digitale et d'autres poisons violents. Je pensais déjà à la vengeance.

Absorbée dans mon travail, je sursautai quand Isabelle posa ses mains sur mes épaules et m'embrassa sur la nuque avec douceur. Je me retournai. La viole s'était tue et la pièce était déserte. Isabelle avait enfilé ses vêtements de nuit et dénoué ses cheveux. Elle me mit un gobelet de vin épicé chaud dans la main et baissa les yeux sur la page que je lisais.

— Écoutez, Mathilde, non, non, non !

Elle secoua la tête.

— Pas de cette façon ! Venez, venez.

Elle me fit me préparer pour la nuit. Après que nous eûmes bu le vin, elle insista pour que je partage son lit. Je mouchai les chandelles et m'étendis près d'elle dans la pénombre. Dans la faible lumière, je pouvais distinguer l'éclat doré de sa chevelure. Elle se pencha sur moi et m'effleura la joue.

— J'avais l'habitude de me glisser sans bruit près de ma mère et de me coucher à côté d'elle.

Elle se rapprocha et me contempla dans les ténèbres.

— Elle me racontait des histoires sur l'Espagne, sur Rodrigo Dfaz, connu sous le nom du Cid, ou bien elle me décrivait le grand pèlerinage dans la montagne consacré à saint Jacques. Je me sentais si bien.

Elle s'interrompit.

— Connaissez-vous des histoires, Mathilde ?

Elle tentait de me distraire, aussi lui narrai-je une légende de Brétigny dont le héros, un lutin, dévorait les princesses trop fières. Elle s'esclaffa et me prit la main.

— Bientôt, remarqua-t-elle en étouffant un petit rire, je dormirai avec Édouard d'Angleterre. Avez-vous déjà dormi avec un homme, Mathilde ?

— Rien qu'en rêve, madame.

Elle rit derechef.

— Mathilde, jurez, jurez que vous ne ferez rien contre Pelet.

Je gardai le silence.

— Jurez, souffla-t-elle, et je vous promets solennellement que je m'occuperai de ce démon ! Je vous le promets, Mathilde.

Ravalant orgueil et mots cinglants, je promis.

— Parfait !

Isabelle se retourna sur le dos.

— Tant de mystères, murmura-t-elle. L'attaque contre les templiers, le massacre chez messire de Vitry, la mort de Pourte, l'agression contre Casales. Casales affirme même que le meurtre du clerc près du dépositaire du cimetière des Innocents prouve à quel point il est périlleux pour lui d'être ici. On prétend que ce clerc, Matthew de Crokendon, se trouvait avec une jeune fille. On l'a vu se promener avec elle dans le cimetière.

Elle m'effleura à nouveau la joue.

— Prenez garde, Mathilde, à ne pas être reconnue.

Je fermai les yeux et écoutai le souffle doux de ma compagne. Je glissai ma main brûlante entre le lisse drap frais et l'oreiller de plume.

— Et votre père, m'enquis-je, que dit-il ?

— Il croit qu'il y a en Angleterre des gens fermement opposés à mon mariage. Ils ne demanderaient pas mieux que de faire échouer les pourparlers. Vitry a été employé par mon père pour constituer ma dot, Pourte était un confident du souverain anglais et de Lord Gaveston, comme Casales. Tous les deux étaient favorables à cette union. Mais certains conseillers d'Édouard s'empresseront de souligner que les envoyés anglais ne sont pas en sécurité en France.

— Qui est leur chef ?

— L'oncle du roi, Henry Lacey, comte de Lincoln, et le très puissant cousin d'Édouard, Thomas, comte de Lancastre.

Elle se tut et tendit l'oreille dans la pénombre.

— Marigny a même insinué, Dieu me garde, que j'étais menacée. D'où Pelet.

— Et vous, qu'en pensez-vous ? demandai-je.

— J'aurai sous peu quatorze ans, Mathilde, mais parfois je me sens ainsi qu'une vieille carogne impliquée dans le tourbillon frénétique des intrigues. Mon union est le fruit de la décision papale ; Clément V d'Avignon est tout dévoué à mon père. Les Anglais sont aussi liés par un traité solennel : néanmoins, Mathilde, pour vous répondre, nous ne sommes que des pions qui attendent la fin de la partie d'un jeu mystérieux, déloyal et perfide. Soyez donc prudente, surtout avec Pelet. Promis ?

— Je promets à nouveau.

— *Deo gratias*, Mathilde.

Elle se mit soudain à rire.

— Revenons aux lutins. Dirons-nous que Louis en est un ?

Ainsi s'écoulèrent, l'un après l'autre, les jours de notre attente. Casales dépêchait missives et messagers à ses maîtres en Angleterre. L'Avent allait bientôt s'achever. Des rameaux de verdure apparaissaient dans la chapelle. Les prêtres portaient des vêtements pourpre et or et des crèches vides étaient installées dans le cloître royal. Le palais se préparait à fêter Noël. Les chasseurs, verdiers et fauconniers, poussés par leur passion pour la chasse et le massacre, sortaient dans un bruit de tonnerre. Les garde-manger royaux regorgeaient de venaison, de sangliers, de lapins, pluviers, cailles et canards. Les galeries et les

couloirs du palais résonnaient de la musique des chœurs qui répétaient les antiennes de l'antiphonaire de l'Avent — celles commençant par un « O » — et les hymnes de Noël, airs mélodieux et obsédants, doux-amers, sur la Vierge donnant naissance à l'Enfant Dieu au cœur de l'hiver.

Les journées étaient courtes, sombres et très froides, aussi restions-nous dans nos appartements. Chaque jour était pesant avec la présence de Pelet qui tentait de se comporter en parfait et courtois chevalier envers nous deux. Jamais visage si avenant n'avait dissimulé cœur si pervers ; c'était un traître, un couard, un Judas incarné. Isabelle, pourtant, se montrait sans réserve favorable à son égard et, le temps passant, je me demandais si elle se souvenait de son serment. Casales et Rossaleti étaient à présent de fidèles visiteurs chez la princesse, même si, les négociations traînant en longueur, leurs civilités sonnaient plus creux. Isabelle, qui s'entretenait en secret de la situation avec moi, profita d'une occasion alors que les deux hommes buvaient du vin dans sa chambre juste avant vêpres, le quatrième dimanche de l'Avent.

— Messire, demanda-t-elle à Casales, enveloppée de fourrures devant le feu, en tendant sa main délicate vers les flammes, parlez-moi sans détour de votre roi. Il proteste de son amour pour moi, mais...

— Madame, la coupa son interlocuteur, Édouard d'Angleterre...

— Je sais, l'interrompit-elle avec gaieté, qu'il est robuste et beau, qu'il mesure plus de six pieds, qu'il est bien proportionné et qu'il a des traits agréables. Il a des cheveux dorés, des yeux bleus et un visage gracieux. C'est un bon cavalier, un guerrier qui a versé son sang dans les guerres d'Écosse, un vrai chevalier. Il est fidèle à ses amis et il est grand chasseur.

Elle parodiait le nasillement d'une nonne débitant sans reprendre son souffle une litanie apprise par cœur.

— Mais, s'il m'aime, pourquoi tarde-t-il ? Notre mariage n'est-il point une décision du pape, un traité solennel entre nos pays, alors pourquoi ce délai ? Quelle en est la véritable raison ? Quel genre d'homme est mon futur époux ?

Rossaleti, nerveux, en parfait courtisan et scribe expérimenté, s'humecta les lèvres et détourna le regard. Casales était bien différent : c'était un homme solitaire, sombre, très conscient de ce qu'on lui devait et prompt à s'emporter, mais cependant assez fin pour comprendre l'impatience d'Isabelle. Il sourit, toussota et ouvrit la bouche, s'appêtant à répondre. La princesse, assise à sa droite, se pencha et lui frôla le bras.

— De grâce, plus de fadaises ni de cérémonies, le pria-t-elle.

Casales soupira et s'étira dans sa chaire. Il était habillé d'une chemise flottante et d'un haut-de-chausses sous une épaisse chape militaire ; son ceinturon était posé sur le plancher, à ses pieds. En tant qu'émissaire accrédité, il était l'un des rares à pouvoir porter des armes en présence du souverain.

— *Mon seigneur** le roi, commença-t-il avec circonspection... je le connais depuis aussi longtemps que je connais Lord Gaveston.

Il jeta un coup d'œil à Rossaleti et posa un doigt sur ses lèvres, signe qu'il parlait *in secreto, sub sigillo silentii* — en secret, sous le sceau du silence.

— Tel père, tel fils, reprit-il avec lassitude. Mais quelquefois c'est le contraire. *Mon seigneur** n'était qu'un enfant quand Éléonore de Castille, sa mère bien-aimée, a trépassé. Son époux l'aimait avec passion. Après sa mort, quand on a ramené le corps à Londres pour l'ensevelir à Westminster, le vieux roi a fait ériger une croix splendide à chaque endroit où le cortège faisait halte.

Il jeta un bref regard à Isabelle.

— Je vous narre ceci afin de vous montrer l'adoration inaltérable qu'éprouvait Édouard pour sa première épouse. Quand celle-ci était en vie, la Cour retentissait de musique. Après sa disparition — il fit une grimace —, ce fut terminé. Pour autant que je m'en souviennne, la seule fois que le vieux roi a fait appel à ses ménestrels, c'était pour le distraire pendant que ses médecins pratiquaient une saignée.

— Il la chérissait donc tant ? murmura Isabelle.

— Oh oui ! acquiesça Casales. Édouard I^{er} était un homme de fer, au caractère bien trempé. Il a failli occire un serviteur qui avait blessé son faucon favori. Après le trépas de sa femme, il n'a plus aimé que ses oiseaux. Quand ils étaient malades, il allait jusqu'à envoyer des reproductions en cire à leur effigie au tombeau de saint Thomas Becket à Cantorbéry pour qu'ils guérissent. Il est fort regrettable, madame, qu'il n'ait pas ressenti pour son héritier ne serait-ce que la moitié de cette affection. Le prince Édouard a été élevé à part au fond d'un palais, à Kings Langley, dans le comté de Hertford. Solitaire, il se livrait à ses propres plaisirs : il s'occupait de ses animaux familiers, un chameau, un léopard, ou canotait sur la rivière avec Abscalom, son maître nautonier. Les amitiés avec les fils des valets se sont multipliées ; bien souvent, le prince prenait part à leurs jeux rustiques et négligeait le code des armes et la discipline du livre de corne. Il a grandi comme une plante sauvage. Quand le roi, son père, s'en est rendu compte, il était trop tard ; l'enfant engendre l'homme. Le prince Édouard était esseulé. Il cultivait d'étranges rêveries et s'inventait un frère mythique.

Casales ne releva pas le hoquet de surprise d'Isabelle.

— Messire, m'enquis-je, n'a-t-il pas des frères ?

— Des demi-frères, précisa Casales avec un sourire. Les fils de la seconde épouse du feu roi, Marguerite de France, votre tante, madame, ne sont encore que des poupards. Non, ce que le prince désirait, c'était un frère, un compagnon. Abandonné de tous, il finit par en vouloir à son père et tout ceci s'incarna en Lord Peter Gaveston, qui rejoignit la maison royale en Gascogne. Gaveston, madame, était le frère dont rêvait le prince, son compagnon à la vie à la mort, qui jouait les Jonathan pour son David, le prince Édouard.

Il écarta les bras afin de souligner ce que cela avait d'inévitable.

— Les Évangiles le disent, « l'amour de David pour Jonathan surpassait tous les autres ».

Il prit une profonde inspiration.

— L'attachement du prince pour Gaveston s'est développé ; ils sont devenus une seule âme. Le vieux roi a protesté, mais son fils a été inflexible. Son père a essayé de le châtier et de l'humilier, sans résultat. Le prince a même prié son père de faire Gaveston comte de Cornouailles. Le vieux roi, connu pour son tempérament irascible, et dont une jambe malade n'adoucissait en rien l'humeur, a attaqué physiquement son héritier, en le frappant et en lui donnant des coups de pied, en hurlant que c'était un fripon et qu'il aurait souhaité pouvoir laisser sa couronne à quelqu'un d'autre. Gaveston a été exilé sur-le-champ.

Casales se passa les mains sur le visage.

— Quand le vieux roi est mort en juillet dernier, Gaveston a été rappelé et anobli, fait comte de Cornouailles et marié à la nièce du souverain, Margaret de Clare. Les comtes de Lincoln et de Lancastre se sont opposés à l'avancement d'un roturier, d'un Gascon dont la mère, prétend-on, était une sorcière. Mais *mon seigneur** s'est obstiné. Il ne s'agit pas que de Gaveston, mais aussi de contrer la volonté de feu son père, qu'il soit question de l'Écosse ou de la tyrannie de ses conseillers...

— Ou de mon mariage ? intervint Isabelle.

— Oui, madame, avoua Casales. Vous savez à présent toute la vérité là-dessus. Il suffit que son père ait désiré quelque chose pour qu'Édouard notre roi veuille prendre le contre-pied, ait envie de ruer contre l'aiguillon ; par conséquent, Dieu seul sait où cela nous mènera.

Casales se tourna vers moi, les yeux plissés.

— Avez-vous déjà connu la solitude, Mathilde ? Savez-vous ce que c'est que d'être seul ?

J'aurais pu, bien sûr, répondre avec franchise, mais pour ces deux hommes j'étais ce que je faisais semblant d'être, une suivante, une *dame de chambre**, une jouvencelle du peuple dans les très bonnes grâces de la princesse. Je compris ce que Casales sous-entendait. Il avait pris sa décision à mon sujet : étant une favorite de la princesse, j'étais, par conséquent, fort à même de concevoir quelle était l'importance de Gaveston. Je m'empressai d'acquiescer, bien que j'eusse dû réfléchir avec plus de soin à ce qu'il avait demandé. Casales reprit la parole, tenu de dire la vérité. Il expliqua qu'Édouard d'Angleterre condamnait quiconque l'avait contrarié pendant sa jeunesse. Il mentionna surtout Walter Langton, évêque de Coventry et de Lichfield, ancien trésorier de feu le roi, qui avait tenté de modérer les dépenses du prince. Il était à présent démis de son office et appréhendé.

— Et que va-t-il se passer, selon vous ? voulut savoir Isabelle.

Casales leva sa main indemne.

— *Mon seigneur** le roi est un lévrier agile et rapide, qui prend le vent. En refusant votre mariage il se moque de son père et du vôtre, que Dieu lui pardonne. Il est, en cela, aidé par Gaveston, mais à la fin — il montra la croisée d'un signe de tête — le jour se lève et meurt, la nuit tombe, et on ne peut arrêter le passage des heures.

— Est-ce ainsi que vous voyez mon union ? le taquina Isabelle.

Casales sirota une gorgée de vin. Il ignore la question de ma maîtresse et fit un aveu, un aveu fort étonnant, je m'en souviens bien.

— Le vieux roi, cœur dur et volonté de fer, était comme une chape glacée jetée sur l'âme de nous tous, dit-il entre ses dents.

Il leva son poignet mutilé.

— Je faisais partie de ses troupes à Falkirk quand nous avons vaincu Wallace. Madame, oubliez les contes sur les preux chevaliers. Au combat, l'âme s'endurcit. À Falkirk, j'ai été cerné par un groupe d'Écossais et jeté à bas de mon cheval. Je me suis battu pour sauver ma vie et ai perdu ma main. Un chirurgien barbier a curé le moignon en versant de la poix bouillante sur la chair déchirée. Feu le roi est passé près de moi ; il s'est arrêté, a regardé et a déclaré que j'avais de la chance. « Des hommes meilleurs ont perdu pire que ça », a-t-il dit. Le vieil Édouard d'Angleterre était ainsi : il pouvait vous glacer jusqu'à la moelle.

La franchise de Casales, bien que réconfortante, ne dissipa pas nos inquiétudes. Isabelle se demandait si son futur époux était prêt à entrer en guerre plutôt que de se soumettre à la volonté de son père et du sien. Elle annonça qu'elle enverrait une lettre personnelle et une broche de sa cassette. Les deux envoyés avaient l'intention de passer

Noël à Westminster et se préparaient à partir pour Wissant. Je me rappelle que Rossaleti était très troublé. Il nous confia, à la princesse et à moi, qu'il redoutait fort les fleuves et les mers et que, pour lui, traverser la Manche en hiver était une des horreurs de l'Enfer. Peut-être pressentait-il sa mort, ce qui n'était pas le cas de Pelet.

Deux jours après la réunion avec Casales et Rossaleti, je commençai à souffrir de nausées et de crampes. Il en alla de même pour Isabelle. Ni elle ni moi n'ayant l'estomac fragile, je pensai d'abord que cela pouvait être dû à la malveillance des princes, Louis et Philippe. Ces deux coquins se plaisaient à jouer de méchants tours, par exemple déposer un rat mort sur une chaire, laisser les crottes d'un des chiens du palais sur le seuil de nos chambres ou bousculer un serviteur quand il nous apportait de quoi nous restaurer. Ils avaient l'esprit borné de jouvenceaux malintentionnés. Nos symptômes, accompagnés de fortes suées et de vomissements, empirèrent le second jour. Pourtant, le matin du troisième, l'infection commença à se calmer. Pelet eut moins de chance. Lui aussi fut accablé de violentes crampes et sujet à de terribles frissons. Isabelle en personne, aidée par un troupeau de médecins royaux, s'occupa de lui. Je voulus intervenir, mais la princesse m'ordonna sans ménagement de me tenir à l'écart.

En définitive, ces habiles physiciens ne furent d'aucun secours. Ils recommandèrent cataplasmes et potions pour drainer le mal hors des humeurs, mais Pelet ne cessa de s'affaiblir. Il finit par se pâmer et mourut sept jours après que la maladie se fut déclarée. Entre-temps, je m'étais tout à fait remise. Je ne ressentais nulle pitié pour Pelet, surtout quand il délirait au sujet d'ombres qui entouraient son lit. Il revint à sa langue natale, la langue d'oc, implorant à grands cris le crucifix de lui accorder la miséricorde divine. « Qui sème le vent récolte la tempête », c'est du moins ce que les Évangiles aimeraient nous faire croire. Pelet avait tué à maintes reprises. Dieu voulait juger son âme. Je ne pouvais que regarder et observer les effets de l'arsenic suivre leur cours naturel. Je trouvais cela très équitable. Après tout, oncle Réginald avec ses manuscrits faisait tout autant autorité en matière de poisons et de potions nocives que les Évangiles en matière de théologie. Un peu d'arsenic peut aider l'estomac, mais en excès, une forte fièvre emporte la victime. C'était le destin de Pelet. Je reconnus les symptômes, ce que ne firent pas les médecins. Je conclus qu'Isabelle avait dû nous servir à toutes deux quelque chose qui dérangerait nos humeurs, peut-être un peu d'orpin ou de poivre mêlé à un vinaigre épais, pour que cela fasse illusion. Comme à leur habitude, les physiciens du roi ne surent qu'agripper manuels et fioles d'urine, hocher la tête, grommeler à propos des fièvres et des suettes de l'époque et nous congratuler, la princesse et moi, sur notre miraculeuse guérison.

Isabelle joua les pleureuses. Elle déposa les pièces sur les paupières de Pelet et alluma un lumignon devant le jubé de la Sainte-Chapelle. Il se peut que Philippe et sa coterie aient eu des soupçons, mais à cette époque l'arsenic était rare ; de plus, mes malaises et ceux de la princesse indiquaient une infection soudaine à laquelle Pelet n'avait pu résister. C'était un coup du sort ou pure malchance. Le subterfuge d'Isabelle suffisait à donner le change. Elle ne m'en dit jamais mot et, quand je tentai d'en parler, elle posa ses doigts sur mes lèvres.

— Il a rejoint Dieu, Mathilde, chuchota-t-elle. Le sang innocent qu'il a versé est vengé.

Je ne pus trouver d'épithète plus adéquate. Casales et Rossaleti étaient à ce moment-là partis pour l'Angleterre, mais deux jours avant la Noël, le soir même où la dépouille de Pelet fut emportée en ville pour être enterrée, un messenger crotté des pieds à la tête arriva en trombe dans la cour du palais. Les informations qu'il apportait coururent bientôt dans toute la maison : les émissaires anglais revenaient ! Sur la route de Boulogne, près de Montreuil, ils avaient rencontré trois autres envoyés anglais, Sir Ralph Sandewic, gardien de la Tour de Londres, Lord Walter Wenlock, abbé de Westminster, et Sir John Baquelle, chevalier. Ces derniers avaient bravé la Manche glacée pour faire part de nouvelles étonnantes. Édouard d'Angleterre avait accepté toutes les exigences françaises. On pouvait donner suite aux projets de mariage de la princesse. Le souverain anglais avait même choisi l'endroit : la cathédrale Notre-Dame, à Boulogne, dans le comté de Ponthieu, une étroite bande en Normandie qui appartenait encore à la Couronne anglaise. La cérémonie aurait lieu à la nouvelle année, et, de toute façon, avant la fête de la conversion de saint Paul, le 25 janvier. Le courrier était porteur d'une missive au sceau de Casales et de Rossaleti qui résumait ces nouvelles. Elles furent proclamées dans toute la résidence royale et, une fois encore, par Marigny lors d'un somptueux banquet organisé en hâte dans la salle des Fleurs de lys, au cœur du palais.

Philippe et ses conseillers ne cachaient pas leur joie. On ne lésina pas sur les dépenses. Des musiciens avec rebecs, tambours et violes jouèrent des airs guillerets ; des jongleurs, des acrobates, des bouffons et des fous divertirent la maisnie royale. Nous nous régâlâmes de succulente venaison et de la chair des poissons les plus savoureux pêchés dans les viviers du souverain, suivis par du bœuf et du porc nappés d'une sauce au vin épaissie de viande de chapon ainsi que d'amandes, et assaisonnée de clous de girofle et de sucre. Un ménestrel déguisé en ange Gabriel entonna avec vigueur une chanson en l'honneur d'Isabelle.

Elle est là en habits de satin, Si on la touche, Sa robe bruit, Ohé...

*Elle est là dans sa robe dorée, Le visage comme une rose et la bouche
comme une fleur,*

Ohé...

L'objet de toutes ces réjouissances ne bronchait pas, teint d'ivoire et yeux bleus écarquillés. Immobile, elle touchait à peine à son gobelet mais ses lèvres bougeaient sans cesse. Quand le festin fut terminé et que les chiens favoris du souverain eurent le droit d'entrer dans la pièce, Isabelle se retira en me faisant signe de la suivre. Elle ordonna aux pages chargés des flambeaux de l'escorter jusqu'à la petite chapelle où elle avait l'habitude de se rendre. Quand nous y fûmes, elle les renvoya et me pria de fermer et de verrouiller la porte. Il faisait un froid de loup, les braseros n'offrant plus qu'un tas de cendres. Sans tenir compte de mes protestations, Isabelle quitta sa tunique et sa robe. Vêtue de sa seule chemise, elle s'avança, déchaussée, vers le sanctuaire et se prosterna à environ six pieds du jubé. Étendue sur les dalles glacées, elle se mit à ramper comme une pénitente se traînant pour aller baiser la croix le vendredi saint et se coucha sous le jubé, bras tendus, face contre terre. Je voulus la couvrir de ma chape : elle la repoussa d'un mouvement d'épaule. Je m'accroupis au pied d'un pilier. Le froid montait le long de mes jambes et paralysait les muscles de mon dos. Les cloches du palais sonnèrent le passage de l'heure, toutefois la princesse restait immobile, comme endormie. Elle finit pourtant par se relever, se rhabilla, me sourit et me pinça la joue.

— Mathilde, j'ai rendu grâce à Dieu de m'avoir délivrée de la Géhenne. Venez, à présent, me taquina-t-elle, ce soir, nous prions, mais demain nous nous amuserons.

Casales, Rossaleti et les trois autres envoyés anglais arrivèrent de bonne heure la veille de Noël. Ils apportaient des cadeaux et des lettres de la part du roi d'Angleterre, le « beau cousin » de Philippe. Isabelle eut pour instructions de les retrouver dans la salle du conseil peu après l'Angélus. Pourtant Casales et Rossaleti, qui n'avaient pas eu le temps de réparer le désordre de leur tenue après leur retour hâtif, la rejoignirent d'abord dans sa chambre dans l'intention de préciser le statut, le pouvoir et le but de ces trois autres émissaires. Ils s'installèrent près de la cheminée et grommelèrent contre le temps glacial qui les gelait jusqu'aux os avant de décrire les hommes que la princesse rencontrerait. Sandewic était un vieux soldat, gardien de la Tour et juge des sorties de geôle à Newgate, la plus infecte prison de Londres et le dernier séjour de maints hors-la-loi.

— Il a pendu plus de félons que je n'ai vidé de coupes de vin ! s'exclama Casales. C'était un ami intime du feu roi. Il aime la Tour de Londres, cette sinistre forteresse, et considère que c'est son fief

personnel. Il entretient même sur ses biens la petite chapelle, St Peter ad Vincula. Sandewic est dévoué corps et âme à la Couronne ! Il a un jour appréhendé un collecteur de la taxe papale qui avait déplu au vieux souverain ; il a pris l'argent du bonhomme et lui a enjoint de quitter le royaume dans les trois jours sous peine d'être pendu aux murailles de la Tour !

Isabelle fit mine d'être terrifiée :

— Oh ! mon Dieu ! Sir John Baquelle est-il plus féroce encore ?

— Ah ! c'est un marchand londonien, riche et puissant, un ami de Pourte. Un juge de la ville. Alors que les bourgeois de la cité sont terrorisés par Sandewic, ils haïssent Baquelle parce qu'il tient sa charge du roi.

— Et Lord Walter Wenlock ?

— C'est l'abbé de Westminster, pouffa Rossaleti, et il est fort conscient de sa position.

Il toussa et se ressaisit.

— Voilà plus de vingt ans qu'il est abbé. C'était un ami proche de l'ancien roi et c'est un confident du nouveau. Il plaît beaucoup à Lord Gaveston.

— Et que pensez-vous maintenant du trépas de Pourte et de l'agression contre vous ? s'enquit Isabelle.

— Soupçonner n'est pas prouver, répondit Casales en se mordillant les lèvres. Bien entendu, *mon seigneur** le roi en a été informé et a protesté.

Il leva les yeux au plafond.

— Mais ce n'est que signe des temps.

— Et pourquoi mon promis a-t-il soudain changé d'avis ?

— Dieu seul le sait ! murmura Casales. Madame, et bientôt Votre Grâce, dit-il en souriant, ce changement n'est peut-être que pure politique, et en ce sens il est inévitable. Ma maîtresse jeta un regard perçant à Rossaleti qui acquiesça.

— Madame, répéta Casales, nous ne parlons point ici en termes de roman de chevalerie, mais n'oubliez pas que *mon seigneur** le roi d'Angleterre éprouve pour vous un amour inaltéré.

— Et Lord Gaveston ?

L'ambiguïté de la question d'Isabelle fit tressaillir Casales qui lança un coup d'œil à son compagnon. Le clerc se contenta d'un sourire serein : ce n'était pas à lui d'y répondre.

— *Mon seigneur**, s'empressa de déclarer Casales, aime sa dame, alors que l'affection qu'il porte à Lord Gaveston est celle qu'on ressent pour

un frère chéri. Les nouveaux émissaires vous le confirmeront.

— Dans ce cas, messire, annonça Isabelle en se levant et en lissant les plis de sa robe, il est temps d'aller voir nos visiteurs.

Nous nous rendîmes dans la salle du conseil. Tout était prêt comme pour une messe. Les chandelles brillaient le long de la table cirée, les bûches de pin odorant craquaient avec ardeur dans le feu, les braseros pétillaient, sous leurs tentures les murs — percés sans nul doute de trous pour espionner et munis de petites loges où Marigny et ses *Secreti* pouvaient se dissimuler — étaient plongés dans l'ombre. Les trois envoyés étaient rassemblés à l'autre bout de la table. Sandewic avait l'air de ce qu'il était, un vétéran, un vieux chevalier qui n'avait onc failli à Dieu ni au roi. Il me plut tout de suite ; sa bonté sans fard m'alla droit au cœur. Il me faisait tant songer à oncle Réginald ! En y repensant, je comprends, en fait, que certains hommes ont une honnêteté, une richesse d'âme innées. Sandewic était de ceux-là. Il avait une tête de faucon, le nez busqué, la bouche bien dessinée et des yeux sévères sous des sourcils broussailleux. Il était vêtu à l'ancienne mode, sans affiquets, simplement d'un long surcot vert foncé sans manches sur un bliaud rouge sombre. Il portait un ceinturon autour de la taille et la chaîne d'argent de son office au cou. Ses cheveux gris fer tombaient sur ses épaules ; mais sa moustache et sa barbe blanches étaient taillées avec soin. Il s'agenouilla à l'approche d'Isabelle, lui baisa les mains puis, de façon touchante, se tourna vers moi et fit de même en me serrant les doigts. Je sentis entre lui et moi une communion d'âme et d'esprit. *Jesu Christe, miserere mei* ; sa mort brutale allait me terrasser.

Baquette était différent : petit, grassouillet et pompeux. Sa tignasse de cheveux noirs couronnait son visage radieux et gai. Il arborait la plus belle des tuniques à découpes dentelées, des chausses bigarrées et des bottes de cavalier en cuir de Cordoue rouge sang. Il hésitait entre la fanfaronnade et la flagornerie. La gaucherie de son discours qui se voulait courtois obligea Rossaleti à cacher son sourire. Image du grand négociant imbu de son importance, c'était tout à fait l'émissaire royal, et il adressa à ma maîtresse le plus sommaire des saluts.

Lord Walter Wenlock, abbé de Westminster, était revêtu des habits noirs des bénédictins, coupés toutefois dans la meilleure laine et bordés d'hermine. Son capuchon apprêté, rejeté avec élégance en arrière, était doublé d'un coûteux samit pourpre. Il était fier, de manières et d'apparence. Sa tonsure était taillée avec soin et sur son visage patricien rasé de près se lisait un air de suffisante sérénité. Lèvres fines et regard altier, c'était un homme qui, en l'occurrence, aurait dû faire son examen de conscience, car son heure était proche, plutôt que d'étaler son pouvoir. Il tendit une main semblable à une

serre afin que nous baisions son lourd anneau abbatial. Isabelle s'exécuta avec empressement, je fis de même, puis nous nous installâmes pour échanger des civilités. Les questions affables provoquèrent des réponses affables. Mais le vieux Sandewic mit fin à ce cérémonial.

— Madame, remarqua-t-il en se penchant pardessus la table, on vous appellera sans aucun doute Isabelle la Belle. Vous gagnerez le cœur de vos loyaux sujets par votre beauté et votre grâce.

Ma maîtresse rougit un peu et inclina la tête en guise de remerciement.

— *Mon seigneur**, continua Sandewic en ignorant le regard offensé que lui lança Wenlock, a grande hâte de vous rencontrer. Tout est prêt. Vos appartements à la Tour sont propres, en ordre et tendus des plus belles tapisseries. Aucun luxe ne vous manquera. À Westminster, après le récent incendie, ils ont été entièrement rénovés. Dans les jardins, pelouses et treillis ont été refaits et les viviers drainés et curés. Vous disposez même d'un embarcadère remis à neuf à Queen's Bridge.

Le vieux chevalier jeta un regard radieux à ses compagnons, mais il ne cessait de porter la main à son oreille : j'en déduisis qu'un catarrhe lui enflammait le nez et la gorge. Ces maux ne diminuaient ni son enthousiasme ni la sincère admiration que suscitait en lui la beauté d'Isabelle. Je me souvins de l'amour légendaire entre Édouard I^{er} et sa reine, Éléonore de Castille ; peut-être Sandewic espérait-il que cela se produirait à nouveau.

— À Douvres, reprit-il avec brusquerie, *mon seigneur** a fait préparer la nef royale, le *Margaret of Westminster*, baptisée en l'honneur de votre noble tante. Elle a été, ainsi que son escorte de bateaux et de barges, totalement restaurée. Elle contient des garde-robes neuves et des dépenses aménagées pour votre confort.

L'exaltation de notre interlocuteur gagna Isabelle. L'atmosphère se détendit ; on servit vin et douceurs. Baquelle et Wenlock adoptèrent alors le ton choisi par Sandewic. Le marchand expliqua à quel point les Londoniens avaient envie de voir leur nouvelle reine et Wenlock vanta les beautés de l'abbaye de Westminster où elle serait couronnée. Isabelle les remercia gracieusement, pria qu'on l'excuse et se retira pour se réjouir de la tournure inattendue des événements.

Le roi apparaissait à présent dans toute sa gloire. Édouard était à sa botte, sa fille serait reine d'Angleterre et son petit-fils, trônant à Westminster, porterait la croix du Confesseur. La liesse et l'allégresse de la Cour de France à la Noël nous grisaient. La messe des anges fut célébrée à minuit ; celle de l'aurore et celle des bergers, glorieuses cérémonies liturgiques où les prêtres avaient revêtu les chasubles or et

blanc des grandes fêtes, lui succédèrent. Le chœur royal chanta les hymnes : *Ego hodie genui te* — « Aujourd'hui je t'ai engendré » — et *Puer natus est nobis* — « Un enfant nous est né ». L'air se chargea d'encens comme si une brume parfumée était descendue du ciel et que la magnificence divine participait à toutes nos réceptions, nos chants, nos danses, nos pantomimes et nos festivités. Il était difficile de savoir si le souverain se réjouissait de la Nativité ou de la future naissance de son petit-fils.

Le soir de Noël, dans la salle des Fleurs de lys, Philippe organisa un grand banquet. On avait dressé quatre tables disposées en carré que protégeaient des écrans drapés de splendides tapisseries évoquant la gloire des lys et les exploits des Capets. Philippe, Marigny et Nogaret, Wenlock et Baquelle avaient pris place à la haute table. À la deuxième, Casales et Rossaleti étaient les hôtes des trois princes. Je remarquai que Louis me jetait des regards torves. La troisième table était celle des clercs d'importance, des diplomates et des officiels. À la quatrième, en face de son père, Isabelle, que j'accompagnais, accueillait Sandewic et les principaux clercs de l'ambassade anglaise. Le festin fut délicieux : soupe de chapon émincé liée au lait d'amande, servie avec des grenades et des fruits confits, rôtis, chevreau à la crème, canards et poulets, écrevisses en gelée suivies de fromentée. Les musiciens jouaient avec entrain et des chœurs de petits garçons à la voix cristalline entonnaient des chants de Noël.

Oh ! comme je me souviens bien de cette soirée ! Le meurtre lui aussi se joignit à nous. J'étais assise à côté de Sandewic et je compris vite qu'il n'était pas là seulement en tant qu'émissaire ; pour le roi d'Angleterre, au moins, il devait remplacer Pelet comme custos, gardien ou protecteur de la maison de la princesse quand elle se rendrait à Boulogne. Sandewic commença à présenter ses excuses pour ne point m'avoir offert de cadeau, puis il me tendit sa dague à la belle lame incurvée et au manche d'ivoire. Je crus qu'il était ivre, mais il insista et glissa la gaine or et rouge dans mes mains, les larmes aux yeux.

— J'avais une fille, autrefois, murmura-t-il. Vous avez ses yeux et ses manières.

Puis il se détourna pour parler avec l'un des clercs. Je voyais bien qu'il était triste. J'avais déjà échangé des présents avec ma maîtresse ; elle m'avait donné une copie des adages d'Hildegarde de Bingen avec le très célèbre, souligné d'or : *O homme contemple l'homme, car il a les deux, la terre et toutes les autres créations en lui. Il ne fait qu'un avec eux et toutes choses sont cachées en lui.* Moi, j'avais remis à la princesse un anneau, largesse de mon oncle Réginald qu'elle admirait beaucoup. Pendant le repas, je sirotai mon vin et regardai Philippe rendre

honneur au taciturne Wenlock de Westminster, me demandant ce que je pourrais donner à Sandewic dont l'air sérieux et les façons affables me rappelaient tant oncle Réginald. Je lui effleurai l'épaule ; il se retourna vers moi avec un regard plein d'intérêt.

— Je n'ai ni or ni argent, rétorquai-je avec gaieté, en reprenant les mots de saint Pierre dans les Actes des Apôtres, mais ce que je possède, je te le donne volontiers.

— C'est-à-dire, *demoiselle** ?

— Messire, vous souffrez de catarrhe, vous avez des douleurs dans les membres et votre tête est lourde et engourdie.

— Vous êtes fort savante, Mathilde !

— Assez savante, messire, pour savoir que de l'huile chaude, de l'eau salée et une potion de verveine vous soulageraient.

Sandewic crut que je le taquinais, mais quand je lui eus affirmé le contraire, il accepta mon aide et, comme le font les vieillards, présenta ses excuses pour ce malaise manifeste. Cela ne l'empêchait pas de faire montre d'astuce et d'intelligence. Goûtant avec sobriété les différents vins, il décrivait sa Tour bien-aimée avec son grand donjon aux quadruples enceintes, sa ceinture de murs et ses portails béants, quand notre attention fut soudain attirée par le vacarme qui s'élevait à la table du roi. Lord Wenlock semblait mal en point. Rejeté en arrière dans sa chaire, il agrippait la table comme s'il était en proie à un fort vertige. Serviteurs et valets l'entouraient. Sandewic se leva, suivi des clercs anglais. Isabelle me lança un coup d'œil et me fit signe de l'accompagner. Je pensai d'abord que le bénédictin avait trop bu. On l'emporta dans une petite salle de la chancellerie et on l'étendit sur le parquet en lui glissant sous la tête, pour qu'il soit à son aise, des coussins de brocart. Pourtant Wenlock semblait inconscient ; il se tordait, se convulsait et maugréait contre le froid qui lui paralysait les pieds et les jambes.

On envoya en hâte quérir un physicien, cependant l'état de Lord Wenlock empirait ; ses paroles devenaient incompréhensibles ; il eut un haut-le-cœur, mais ne parvint même pas à cracher dans le bol en érable placé sous ses lèvres. Il retomba, grommelant d'une voix rauque. On ajouta d'autres coussins. Le râle de la mort résonnait dans sa gorge. Sandewic s'agenouilla près de lui et tenta de le réconforter, mais le père abbé, agitant la tête en tous sens, les yeux voilés par la souffrance, la bouche grande ouverte en quête d'air, était incapable de répondre. On appela un prêtre. Il chuchota les paroles de l'absolution sans couvrir les bruits effroyables émis par le mourant. Wenlock eut un violent sursaut, poussa un profond soupir, puis resta immobile, la tête inclinée de côté.

Je m'accroupis près de Sandewic, feignant de le consoler tout en appuyant mes doigts sur la jambe, le ventre et la main de l'abbé. Je sentis la dureté des muscles, comme si la *rigor mortis* avait déjà fait son œuvre. J'en savais davantage que tous ces médecins. J'avais étudié les propriétés de tous les genres de ciguë, que ce soit du panais empoisonné ou toute autre variété, de jardin ou d'eau. Je reconnus ses symptômes particuliers et me rappelai la description que fait Platon de la mort de Socrate : la raideur des membres, la perte progressive de sensations, la respiration étranglée suivie des convulsions finales. L'abbé Wenlock avait été empoisonné par de la ciguë mêlée à son vin, mais pourquoi, comment et par qui ?

CHAPITRE VI

Les fils de l'iniquité écrasent ceux qui leur résistent.
Chanson des temps anciens, 1272-1307

La mort de Wenlock jeta une ombre sur la célébration de Noël. Philippe et ses conseillers s'en affligèrent à grands cris, mais en réalité, pour la Cour de France, l'abbé n'était qu'un vieil homme qu'on avait envoyé accomplir un voyage périlleux au beau milieu de l'hiver ; il avait simplement eu une attaque et avait trépassé. Sa dépouille fut lavée et embaumée, on remplit son cercueil en noyer de tablettes parfumées et de sachets d'herbes avant de le sceller pour le renvoyer aussi vite que faire se pouvait à Westminster. Une fois encore je me rendis au dépositaire, où deux valets au visage sale préparaient le corps du défunt pendant qu'un membre de l'escorte de Wenlock, un jeune chapelain nommé Robert de Reading, récitait l'office des morts. Il en était aux mots « Ah ! doux Jésus — ne m'abandonne pas à la réprobation, pense que c'est pour sauver mon âme que tu t'es incarné ! » et le latin rendait plus solennels encore les inquiétants versets qu'il débitait. Je restai là emmitouflée dans ma mante ; l'endroit était glacial. Je ne perdais rien de la scène tout en égrenant le chapelet entre mes doigts. J'avais déposé à la tête du cadavre les fleurs d'hiver et un bouquet de verdure que la princesse avait envoyés. À présent, j'observais le mort avec attention. La *rigor mortis* avait, bien sûr, en ce jour de Saint-Étienne, rendu la chair dure comme marbre, mais je remarquai aussi la légère plaque violacée sur le ventre velu ; il y en avait une sur les joues également. Quant à la langue et aux lèvres, elles étaient pourpres comme si on les avait badigeonnées de vin. Les médecins de Philippe avaient peut-être eu des soupçons, mais qui aurait osé les formuler ? Ou alors ils ignoraient tout de la ciguë. La mort frappe toujours vite ; du début des troubles à la fin, il ne se passe peut-être pas plus de trois heures et les effets peuvent être précipités selon que le poison a été distillé à partir du fruit de la plante, de ses feuilles ou, encore plus fatal, de sa racine si elle a plus d'un an. L'âge et la fatigue de Wenlock, sans parler du vin, pouvaient avoir accru ses conséquences létales.

L'huis du dépositaire s'ouvrit et Sandewic, portant le cierge du

requiem, entra. Il le plaça sur la table où reposait le corps, se signa et ressortit soudain. Il m'attendait dehors en soufflant sur ses doigts gantés de mitaines et en tapant du pied. La glace rendait le sol glissant, aussi m'offrit-il le bras. Je me souvins qu'il souffrait de maux d'oreilles et de gorge.

— Venez, lui proposai-je. La princesse serait heureuse de vous voir et je pourrai exercer mes talents.

Il eut un sourire malicieux et me tapota la main.

— Comme j'ai de la chance ! Je n'aurais jamais imaginé qu'une damoiselle aussi belle et aussi jeune me montrerait une telle affection.

Nous commençâmes à plaisanter et cela me rappela tant les jours que j'avais passés avec oncle Réginald que les larmes me brûlèrent les yeux, ce que je m'empressai de mettre sur le compte du froid. Sandewic fit halte au milieu de la cour et regarda le terrain nu. Des serviteurs traînaient des bûches de Noël jusqu'à la porte renfoncée des cuisines ; des servantes, les bras chargés de houx vert aux grosses baies d'un vif rouge sang, les escortaient. D'autres apportaient des vrilles de lierre pour décorer les cuisines, les resserres et les galetas des valets car la Saint-Étienne était leur jour de fête.

— Lord Wenlock a été assassiné, n'est-ce pas ?

Je répondis par un regard serein.

— Comme l'a été Pourte, comme a failli l'être Casales ? Comme je pourrais l'être ?

Sandewic se racla la gorge et cracha.

— Pourquoi, m'enquis-je, pourquoi dites-vous ça ?

Il était sur le point de s'expliquer quand nous vîmes sortir Casales et Rossaleti portant des cierges funèbres, protégés contre le vent par des calottes, qu'ils voulaient mettre sur la table où gisait Wenlock. Ils s'arrêtèrent pour nous saluer. Casales avait l'air anxieux et tendu.

Il s'approcha autant qu'il le put et se mit à parler à voix basse en anglais :

— Messire, plus tôt nous partirons...

— Certes, l'interrompit Sandewic, mais nous devons attendre la décision des princes.

Nous échangeâmes quelques civilités, puis reprîmes notre route vers le palais où j'installai Sandewic dans les appartements de la princesse. J'examinai avec grand soin ses oreilles et sa gorge, puis je préparai une solution d'eau chaude bien salée que je lui conseillai d'inhaler. Il s'exécuta, toussant et crachant, rejetant le phlegme infecté. Quand il eut terminé, je lui versai de l'huile tiédie, spécialement distillée, dans

les oreilles afin de dissoudre le cérumen durci. Je lui fis prendre de la verveine pour sa gorge et appliquai un cataplasme d'herbes sur un petit ulcère qu'il avait à la jambe.

Isabelle, occupée à certaines listes établies par son père, s'approcha pour regarder. Ma maîtresse avait le cœur bien accroché en dépit de ses exquises manières courtoises. La dernière potion que je préparai pour Sandewic la fascina tout particulièrement. J'en avais pris les ingrédients aux cuisines et dans les réserves de l'apothicairerie : de la mousse sèche moulue très fin, trempée dans un astringent et mêlée à la crème réduite en poudre d'un lait tourné depuis longtemps. Je leur signalai à tous deux que j'ignorais comment cela agissait, mais que c'était un médicament reconnu contre maintes infections internes quand les humeurs du corps s'enflammaient et que le malade avait l'impression de brûler. Sandewic était bel et bien fiévreux. Il se détendit peu à peu et but la coupe de posset qu'Isabelle avait accommodée dans l'âtre. Il m'apprit qu'il se méfiait de tous les physiciens, puis m'interrogea avec insistance sur mes connaissances et l'endroit où j'avais étudié. Je lui répondis par le conte que j'avais mis au point avec tant de soin et répété comme un étudiant le fait d'un syllogisme. Sandewic me crut, du moins je le pense. À mon tour je le questionnai sur le trépas de Wenlock et de Pourte, mais il était sur ses gardes, bien qu'il admît à contrecœur qu'il avait des soupçons quant à ces deux morts.

— La nuit où Pourte a péri, déclara-t-il, Casales et Rossaleti étaient enfermés avec Plaisians et Nogaret. Il semble que Pourte ait dit qu'il était trop las pour assister à la réunion ; il avait sommeil. Il était donc seul. Il est possible que le vrai meurtrier — ou les vrais meurtriers — ait engagé des tueurs, les mêmes qui plus tard ont attaqué Casales.

Il continua comme s'il parlait pour lui seul :

— Mais la nuit dernière, comment Lord Wenlock a-t-il pu être empoisonné si ce n'est par quelqu'un assis à sa table ?

— Ou avant, l'interrompis-je. La ciguë est un poison aux effets progressifs.

— C'est vrai, acquiesça Sandewic. J'ai parlé à Marigny. Tout menteur qu'il soit, il affirme que Lord Wenlock était fort silencieux, inquiet, il semblait se sentir mal depuis le début du banquet. Il a très peu bu et mangé.

Sandewic étendit sa jambe douloureuse sur le tabouret et soupira de soulagement.

— Je me sens mieux ! murmura-t-il. Cela fait du bien de s'asseoir et d'être au chaud. J'ai pitié du pauvre Wenlock. Sir John Baquelle,

ajouta-t-il comme après coup, est un honnête homme, mais il a réglé le problème du trépas de l'abbé en y voyant la volonté de Dieu. Baquelle s'intéresse surtout à l'affaire présente.

— C'est-à-dire ?

— Mais votre mariage, madame, bien sûr !

Isabelle, désireuse de revenir à une question qui ne cessait de la tracasser, claqu des doigts :

— Et Édouard d'Angleterre ? Il a changé d'avis juste comme ça ?

— On lâche une flèche, grommela Sandewic. Elle peut voler, elle peut s'élever, mais en fin de compte il faut qu'elle retombe.

Il tapa sur l'accoudoir de sa chaire.

— Votre mariage, madame, est assuré comme s'il était gravé dans le roc. Il ne peut en aller autrement.

Il bâilla.

— Quant aux templiers, eh bien, la tête de cet ordre se trouve en France et, si on la tranche, à quoi servent les bras ou les jambes ? *Mon seigneur** le roi le sait bien. Il n'emprisonnera ni ne torturera les templiers, mais il a grande envie de s'emparer de leurs richesses.

— Messire, demandai-je encore, saisie par ses déclarations sur les meurtres, connaissez-vous un homme du nom de Vitry ?

— J'en ai entendu parler. Marigny a fait allusion à un massacre. N'était-ce point un marchand qui jouait un rôle important pour réunir la dot de votre maîtresse ?

Il me regarda, mais, comme je ne pipais mot, il fixa le feu.

— Pourte, Casales, Wenlock, Baquelle et vous, m'enquis-je, avez-vous quelque chose en commun ?

Le vieux chevalier, qui se sentait las, avait les paupières lourdes et pensait peut-être à d'autres Noël's ainsi que font les vieillards quand ils s'assoupissent près du feu, se contenta de hausser les épaules. Maintenant que je suis âgée, je comprends cette envie de capituler, de se préparer pour le dernier repos, de dormir à jamais. Sandewic se renferma. Puis il se redressa soudain dans sa chaire et, laissant ma question sans réponse, enfila ses bottes, prit sa chape, remercia la princesse et s'en fut. Son départ m'attrista. C'était comme si le feu s'était éteint, comme si les mèches des chandelles s'étaient consumées. Je m'assis sur le tabouret et me réchauffai les doigts. Isabelle s'approcha de moi par-derrière et posa les mains sur mes épaules.

— Il existe une tension cachée, chuchota-t-elle, des fantômes si furieux qu'ils se rassemblent dans les ténèbres autour de nous pour nous observer. On met la mort de l'abbé Wenlock sur le compte d'un

malheureux accident, mais Casales et Rossaleti, c'est du moins ce que j'ai entendu dire, ainsi que Sandewic, s'inquiètent et tremblent. Oh, Mathilde, qu'allons-nous faire ?

Elle appuya sa joue contre ma tête.

— Nous sommes dans une situation fort périlleuse. Je dois vous en prévenir. Mon père m'épie comme un basilic surveille sa victime. Personne ne fait allusion à la disparition de Pelet mais on ne l'oublie pas. Les hommes de Marigny sont venus céans. Vous êtes convoquée à la Chambre Ardente à l'heure des vêpres. Vous devez vous y rendre seule.

Je me retournai soudain. Isabelle avait l'air apeuré.

— Je ne peux rien faire pour le moment, plaïda-t-elle.

— Que veulent-ils ?

— Vous interroger.

— À quel sujet ?

— Peut-être pour savoir qui vous êtes en réalité...

Sa voix mourut.

Je passai le reste de la journée à me préparer avec fièvre. Isabelle essaya de m'apaiser en détournant mon attention par son bavardage sur notre futur départ. Casales et Rossaleti vinrent, désireux de nous faire comprendre que le roi d'Angleterre s'estimait en sécurité à Boulogne. Ils avouèrent sans détour qu'Édouard soupçonnait fort son « beau cousin de France », surtout après la mort de Pourte et celle de Wenlock, sans même parler de l'attaque contre Casales. Bizarrement, aucun des deux ne formula la moindre suspicion quant au trépas de Wenlock, mais ils répétèrent qu'en se rendant en Île-de-France l'abbé, à maintes reprises, avait dit se sentir mal, ce qu'ils avaient mis sur le compte d'une traversée difficile au cœur de l'hiver. Ils parlèrent aussi du voyage d'Isabelle et nous rassurèrent en soutenant que la nef royale, le *Margaret of Westminster*, nous assurerait un passage sans danger. Cette question inquiétait beaucoup Rossaleti. Il supplia la princesse de lui permettre de se joindre à elle, le *Margaret* étant bien plus sûr que les autres cogghes disponibles. Elle accepta en riant. Les deux hommes nous quittèrent et, alors que les cloches de la Sainte-Chapelle appelaient à vêpres, deux chevaliers bannerets, accompagnés d'un dominicain, se présentèrent et me demandèrent de les suivre.

Ils étaient brusques et sévères. Je pris ma mante, étreignis la main d'Isabelle et les rejoignis. Nous descendîmes l'escalier, traversâmes couloirs et galeries, tous éclairés par des chandelles, et des petites cours glaciales qui menaient à la Chambre Ardente, en bas d'une haute tour. La Chambre Ardente était, en principe, le tribunal de la maisnie

royale et ressemblait à celui d'un maréchal en Angleterre. Mais, en pratique, c'était une cour de justice avec tous les pouvoirs d'Oyer et Terminer^[10]. Elle écoutait et décidait des actes d'accusation et pouvait, à son gré, imposer la peine de mort. La pièce était vaste et sombre. Des torches donnaient de la lumière, jetant aussi des ombres sur ce qui devait être caché. Les murs de brique rouge étaient couverts d'épaisses tapisseries brodées qui dépeignaient plusieurs formes de châtiment. Sur l'une d'entre elles, le Christ, spectral, enveloppé de draperies virevoltantes, présidait. Sous le trône divin rôdaient des démons en tout genre qui attendaient que le jugement soit prononcé. C'était une véritable galerie de figures hideuses, barbuës et ailées, à la peau écailleuse et aux crinières de feu, prêtes à s'emparer des malheureux pécheurs pour les étriper et leur écraser le cœur. Dans un coin, qu'illuminait fort bien un brasero ardent, saint Michel pesait les âmes dans une balance tandis qu'un diable tentait d'en saisir une en guise de souper. Ce tableau, animé par la lumière changeante, avait pour intention d'instiller la terreur et d'attiser les flammes de la peur. Je me jurai de ne pas faire preuve de faiblesse.

On avait placé des gardes royaux tout autour de la salle et des scribes se penchaient sur leur table. Au bout, sur une estrade, Marigny, ses cheveux roux luisant à la lueur des torches, était assis derrière une haute table de chêne et flanqué de ses deux affidés, Nogaret et Plaisians. À chaque extrémité, des clerks encapuchonnés étaient perchés comme des corbeaux, plume à la main. Marigny me fit signe d'avancer sur l'estrade et désigna un tabouret devant la table. Je m'approchai et m'assis.

— Bienvenue, Mathilde.

— Pourquoi suis-je céans, messire ?

Stupéfait et incrédule devant une telle insolence, Marigny se pencha en avant, ses yeux de prédateur me fixant dans son visage pâle, les lèvres pincées.

— C'est ici le tribunal de la maison royale dont vous faites partie. Vous êtes convoquée selon notre bon plaisir.

— Pourquoi, messire ?

— Mathilde, êtes-vous dans la grâce du Seigneur ? me demanda Plaisians.

— Si c'est le cas, je prie Dieu de m'y garder, et si ce n'est pas le cas, je Le prie avec humilité de bien vouloir m'y remettre. Pourquoi cette question ?

— Vous jouez les femmes sages ou quelque chose d'autre, dit Nogaret avec un sourire affecté. Vous en savez long sur les simples et les potions.

— Il en va de même pour les médecins du roi. Que voulez-vous insinuer ? Que je suis une sorcière ?

— Que nenni ! répondit Plaisians en se renfonçant dans l'ombre.

— Mathilde, Mathilde, on ne vous fait pas de procès, commenta Nogaret, attaquant à son tour.

— Alors, que fais-je céans ?

— Vous avez gagné si vite la faveur de la princesse...

Il s'interrompit.

— Je ne peux répondre pour ma maîtresse ; interrogez-la vous-même.

L'amusement plissa le visage de Marigny.

— Mathilde, Mathilde, n'ayez pas peur.

— Qui prétend que j'ai peur ?

Marigny posa les coudes sur la table et se mit à se balancer comme s'il étudiait ma réponse. Je m'armai de courage. Je haïssais ces hommes, alors pourquoi leurs questions m'effraieraient-elles ? J'avais vécu chez oncle Réginald, le plus dur des maîtres d'école, m'interrogeant sur ce que j'avais observé et étudié même lorsque je revenais de quelque course en ville. Il lâchait ses questions comme un archer ses flèches. J'étais préparée, j'étais aguerrie. C'est à lui que je pensais en ce moment. Je remerciai Dieu pour la discipline de fer dont il avait usé. Marigny agita la main pour prier ses compagnons de garder le silence et prit un morceau de parchemin.

— Mathilde, c'est messire de Vitry qui vous a recommandée.

— En effet.

— On l'a assassiné il y a peu.

— Que Dieu l'ait en Sa sainte garde et que la croix du Christ fasse prompt justice à ses meurtriers.

— Bien sûr, bien sûr, murmura Marigny. Avez-vous assisté aux funérailles de ce grand ami ?

— Je n'ai onc dit que c'était un grand ami. J'ai allumé un lumignon et payé pour qu'on chante une messe de requiem.

— Parfait, fut la réponse vipérine. Et vous êtes bien originaire de Poitiers, Mathilde de Clairebon ?

— Naturellement. Ma mère était veuve et mon père apothicaire, d'où mes connaissances en potions.

Je savais par cœur ce que Vitry m'avait enseigné.

— Le trépas de Lord Pourte et celui de l'abbé Wenlock semblaient fort vous intéresser.

— Non, messire, ils ne m'intéressaient pas ; mais ils intéressaient ma maîtresse. Après tout, c'étaient des envoyés anglais qu'on lui avait dépêchés. Je suis allée là où elle me l'a demandé. J'ai fait brûler des cierges quand elle me l'a ordonné.

— Où se trouve la collégiale à Poitiers ?

— En haut de la grand-rue.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Notre-Dame-la-Grande, mais la cathédrale s'appelle Saint-Pierre, continuai-je. Pourtant, l'endroit où j'aimais prier, c'était au baptistère Saint-Jean, avec ses fonts baptismaux très anciens ; c'est un bassin octogonal creusé dans le sol. Le saviez-vous ?

Je me penchai en avant, comme emportée par la conversation.

— Il y a une fresque d'autrefois, du temps de l'empereur Constantin. Je...

— Que se passe-t-il ? Pourquoi vous taisez-vous ? J'attends, Mathilde !

J'avais entendu la porte s'ouvrir et, quand je me retournai, Isabelle, emmitouflée dans sa robe, ses cheveux d'or épars, se tenait sur le seuil, un miroir poli dans une main, un peigne orné de pierreries dans l'autre. Tout le monde bondit sur ses pieds, y compris les trois démons derrière la table.

— Que se passe-t-il ? répéta la princesse en s'avançant. Je pensais que vous aviez appelé ma suivante à cause de mon proche départ, mais qu'en est-il ?

Le courroux faisait trembler sa voix.

— Est-ce un tribunal ? De quoi l'accuse-t-on ? Qui est le plaignant ? Messire, déclara-t-elle d'un ton encore plus strident et plus irrité, je suis la princesse royale, bientôt la reine d'Angleterre. Je dois, dans quelques jours, quitter la maison de mon père. J'ai besoin de Mathilde, il y a tant à faire et si peu de temps pour le faire, alors pourquoi est-elle ici ?

Marigny fit le tour de la table, les bras tendus dans un geste d'apaisement.

— Madame, Mathilde peut vous rejoindre. Nous l'interrogeons simplement pour nous assurer qu'elle fera une compagne convenable pour vous...

— Ce sera à moi d'en juger, coupa Isabelle d'un ton sec en fixant la pénombre derrière Marigny. Et veuillez le faire savoir à mon bien-aimé père !

Je fixai moi aussi l'ombre derrière la table. Sans nul doute Philippe s'y tapissait et surveillait de près la réunion.

Isabelle claqua des doigts.

— Venez, Mathilde, nous avons de la besogne. Messires...

Elle fit un salut des plus courtois et, m'appelant d'un geste, elle sortit de la pièce à grands pas.

Quand nous fûmes dehors, la princesse, comme une femme possédée, parcourut les galeries en toute hâte, désireuse de mettre autant de distance que possible entre elle et ceux qu'elle venait de quitter. La traversée du cloître du palais nous fit frissonner. Le gel avait blanchi l'herbe de l'enclos. Les volutes d'une épaisse brume s'élevaient comme à la recherche des gargouilles accroupies en haut des piliers ou tapies dans les coins. Des démons sculptés dans la pierre nous jetaient des regards maléfiques. Je levai les yeux vers le ciel et soupirai de soulagement : il n'y avait qu'un croissant de lune. J'avais toujours été hantée par un terrifiant conte de nourrice qui affirmait que pendant la pleine lune les gargouilles et autres inquiétants démons s'animaient et rôdaient dans les ténèbres, cherchant qui dévorer. Par une nuit semblable, alors que nous fuyions hors de la Chambre Ardente avec ses propres diables en chair et en os, je n'étais que trop disposée à prêter foi à cette légende.

Quand nous eûmes gagné la chambre de la princesse, elle renvoya servantes et pages somnolents et m'entraîna vers le coussiège où elle me fit asseoir près d'elle. Puis elle ouvrit le battant de la croisée et regarda dehors sans se soucier du vent froid qui entra.

— C'est étrange, observa-t-elle à voix basse. Dans mon enfance, j'ai entendu un sermon sur le Malin que prêchait un franciscain. Il disait que Satan avait le visage noirci par la suie et des cheveux et une barbe longs jusqu'aux pieds. Ses yeux brillaient comme du métal en fusion, des étincelles jaillissaient de sa bouche et une fumée puante sortait à flots de ses lèvres et de ses narines. Les plumes de ses ailes étaient pointues comme des épines, ses mains liées par des chaînes.

Isabelle me prit le bras, m'attira vers elle et posa sa ravissante tête sur mon épaule.

— Ensuite ma mère est morte. Une nuit, je me suis levée, suis venue ici et ai ouvert cette fenêtre. C'était une belle nuit d'été. Dans le cloître, au-dessous, mon père se promenait avec ses compagnons. Ils avaient remonté leur capuchon et portaient des robes à larges manches ; les chauves-souris piaillaient, les corbeaux croassaient. Cette nuit-là, j'ai changé d'avis sur le diable. Les vrais démons étaient là, dehors, et chauves-souris, corbeaux, leurs serviteurs, sortaient en voletant des manches des vêtements de mon père et de ses favoris. Cette même nuit, j'ai rêvé qu'un hibou entra dans ma bouche, se posait sur mon cœur et l'étreignait entre ses serres. Dans mon

cauchemar, je chassais avec mon père dans la forêt de Fontainebleau. On raconte qu'elle est hantée par le Mauvais, monté sur un chien, qui la parcourt avec une troupe de démons vêtus de noir. Quoi qu'il en soit, j'avais l'impression d'être condamnée à chevaucher en ces lieux à jamais.

Elle releva la tête.

— Alors, physicienne, comment expliquez-vous les rêves ? Sont-ils dus à une mauvaise digestion, à des humeurs mal équilibrées, à des théories fantasques ?

Isabelle referma la fenêtre.

— Mathilde, je pense toujours à cette nuit. À ce que j'ai pensé, vu, ressenti pendant mon rêve : j'ai cru être captive en Enfer, mais à présent je vais être libérée. Vous devez m'accompagner. J'ai besoin de vous.

— Madame, je vous en suis reconnaissante.

Isabelle inspira profondément et se leva.

— Non, ne le soyez pas.

Elle prit un chapelet qu'elle enroula autour de ses doigts.

— Contentez-vous d'être prudente, Mathilde ! Les malfaisants peuvent savoir qui vous êtes et faire une nouvelle tentative.

Les conseils sont semblables aux oiseaux ; ils vont et viennent et sont vite oubliés, surtout en cette période fort occupée de Noël. Les festins et les réjouissances durant les douze jours de la sainte fête culminèrent avec la cérémonie du choix de l'enfant évêque^[11] et autres bouffonneries de l'Épiphanie. Pendant toute cette période, les émissaires anglais ne cessèrent de rendre visite à Isabelle et d'être aux petits soins pour elle. Baquelle, surtout, tenait à décrire Londres et son importance. En fait, Baquelle, imbu de lui-même, s'affairait et jouait les empressés. Le trépas de Lord Wenlock ne paraissait guère le préoccuper, même si on l'avait chargé de renvoyer la dépouille aux religieux de Westminster, tâche qu'il accomplit comme s'il s'agissait d'une banne de froment ou d'un tonneau de vin. Sandewic se faisait plus taciturne et m'étudiait avec attention : il essayait sans doute de prendre une décision. Casales et Rossaleti travaillaient de concert et me renseignaient sur les deux Cours. Le conflit entre le souverain anglais et ses barons s'était envenimé et, en Écosse, Bruce, le chef de guerre, menaçait les marches anglaises du Nord-Est. À Paris, le martyre des templiers continuait : dénonciations, tortures, simulacres de procès et accusations mensongères suivis de sanglantes exécutions. Je priais à genoux pour ces malheureux. J'allumais des cierges pour leurs âmes. Je contemplais la nuit et jurais de les venger, mais l'heure

n'avait pas encore sonné.

Après l'interrogatoire que m'avait fait subir Marigny, je méditai aussi sur Vitry et ses gens massacrés par ce mystérieux assassin. Se tapissait-il dans la demeure quand j'y étais entrée ? Qui était-il ? Même Sandewic, soldat aguerri, n'aurait pu occire toute une maison aussi vite. Et Sir Hugh Pourte tombant comme une pierre de la fenêtre ? Le mur extérieur avait-il été escaladé par des meurtriers vêtus de noir ? Et Lord Wenlock, ce haut personnage, rendant l'âme en se tordant sur le sol comme un chien blessé ? Pourquoi les avait-on tous abattus ? Étaient-ce des meurtres ou une série d'accidents ? Tout était mystérieux, mais j'étais en ma verte jeunesse avant de passer par la vallée des Belladones mortelles et de traverser les prairies du Meurtre sanglant. Qui plus est, j'étais accaparée. La Cour se préparait à partir ; un jour chargé suivait l'autre. La liste des biens d'Isabelle s'allongeait sans cesse, car son père tenait à ce que, princesse royale capétienne, bientôt reine d'Angleterre et mère d'une longue lignée de rois, elle fût une mariée resplendissante.

La maison s'accroissait de nouvelles recrues. Chaque domaine exigeait de nouveaux serviteurs — cuisiniers, intendants, chanceliers, échansons, chapelains — qui venaient grossir la suite d'Isabelle. Bien sûr, maints d'entre eux étaient des *Secreti* à la solde de Marigny. D'autres, hommes ou femmes, étaient choisis par Isabelle en personne ; par exemple, sa nourrice Joanna, qui la servait depuis son enfance. Quelques-uns étaient de complets étrangers. L'un d'eux, un Gascon, Jean de Clauvelin, né dans un petit village — du moins le prétendait-il — près de Bordeaux et qui exerçait à présent à Soissons, devait, plus tard, avoir de l'importance. C'était un tabellion au service de l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes. Il avait l'œil sec, le crâne décharné, le visage terne parcouru par un tic à la joue droite, les doigts tachés d'encre et un nez qui coulait toujours. Malgré son apparence, Jean se montrait expert dans son travail à la chancellerie ; et pourtant son engagement étonna Isabelle, qui en demanda la raison à son père. La réponse du roi Philippe fut sèche : Clauvelin était un homme accompli que la Cour anglaise accepterait sans mal. Isabelle fit une petite grimace en entendant cette explication, mais n'éleva pas d'objections. Sur un point cependant elle était bien décidée et elle me rappelait notre serment mutuel. En public, elle jouerait son rôle, mais jamais, en présence de ses gens, nous ne devrions, elle et moi, discuter de ce qu'elle appelait *res secretae* ou les *affaires secrètes** — promesse que nous respectâmes toutes les deux. Il est vrai, Dieu m'en soit témoin, que notre cercle secret vint à s'élargir, mais il en fut ainsi, je le jure sur les Évangiles, sur mon âme. Isabelle fut reine et, par la suite, elle gouverna l'Angleterre pendant plus de vingt ans, toutefois elle ne trahit jamais ce vœu jusqu'à l'arrivée de Mortimer. Ah ! oui,

Mortimer ! Avec lui c'était un autre monde, un nouveau départ. Je me frappe la poitrine — *mea culpa, mea culpa* —, mais je m'égare.

Les coffres que devait emporter la princesse étaient pleins à craquer, débordants d'articles précieux. Deux couronnes serties de gemmes, des hanaps en or et en argent, des cuillères précieuses, cinq écuelles d'argent, douze grands plats d'argent et douze petits, des robes tissées de fils d'or et d'argent, en velours, en satin, en taffetas moiré, des tuniques en drap vert de Douai, six bellement marbrées et six d'un rose vif. S'y ajoutaient de coûteuses fourrures, des centaines d'aunes de toile de lin, des vêtements de nuit, des chemises et des chapes ainsi que de somptueuses tapisseries aux losanges d'or frappés des armes de France, d'Angleterre et de Navarre. Parmi tous ces préparatifs elle demeurait néanmoins fort inquiète, davantage pour moi que pour elle. Elle m'interrogeait de temps en temps sur ce qui s'était passé dans la chambre ardente. Chaque fois que je répondais, elle hochait la tête et concédait que les hommes de main de son père n'oseraient rien entreprendre contre moi à cause d'elle, du moins rien de direct. Je devais cependant rester sur mes gardes. Elle prit l'habitude de partager en public tout ce que je mangeais et moi je l'accompagnais partout. Le meurtre, pourtant, s'avance à pas de loup.

Il arrivait que j'aie des emplettes à faire en ville pour ma maîtresse. J'appréciais ces sorties, surtout les expéditions sur la rive gauche de la Seine. Rien n'était plus délassant que de franchir le pont, passer devant le Petit Châtelet et parcourir les venelles tortueuses avec leurs hautes maisons à pignons qui dominaient les pavés, penchées les unes vers les autres, un étage entassé sur l'autre. Les plus bas étaient ornés de sculptures représentant d'incroyables bêtes et créatures fantastiques. J'aimais flâner et les contempler comme je le faisais devant la forêt d'enseignes peintes et enjolivées des boutiques et des étals qui proposaient une grande variété de produits. C'était agréable de s'arrêter près des fontaines de pierre ou de faire une pause sous les petits oratoires encastrés à chaque coin de rue, au pied desquels brûlaient des torches, symboles d'éternelles prières. La mer changeante des couleurs et des odeurs, le bavardage banal du quotidien apaisaient l'âme ; le hennissement des chevaux et des poneys de bât répondait sans cesse au jappement des chiens ou était parfois noyé par les cris stridents des travailleurs avant que les cloches sonnent. Malgré les réserves d'Isabelle, j'avais besoin de ces visites qui me permettaient d'échapper à l'atmosphère étouffante de la Cour. D'habitude, je traversais le pont escortée par deux archers génois, des gaillards pleins d'entrain que la princesse avait tout spécialement choisis, les frères Giacomo et Lorenzo, petits et trapus, aux visages rudes et couturés de cicatrices. Ces bienveillantes gargouilles étaient jumelles. Je ne pouvais les distinguer que parce que Giacomo louchait

un peu d'un œil.

Mais une fois les festivités de la Noël passées, peu après la fête de *Relatio pueri Jesu de Aegypto*, le 7 janvier, la foule sur le pont était trop dense. Giacomo déclara que nous prendrions une barque à l'embarcadère royal jusqu'au quai des Augustins, sur l'autre rive. La princesse renvoyait à un parcheminier un gros paquet de certaines marchandises défectueuses. Je me souviens si bien de ce matin-là ! Casales, Rossaleti, Sandewic et Baquelle se trouvaient dans les appartements d'Isabelle. Les émissaires anglais, de plus en plus perplexes devant la quantité d'objets que l'on amassait, plaisantaient avec les gens d'Isabelle. Je voulais m'éclipser et je prévins Giacomo que nous sortirions avant midi. Nous quittâmes le palais et la cohue qui se pressait sur le pont nous confirma dans notre décision d'embarquer sur un esquif royal pour franchir la Seine brumeuse. Nous nous hâtâmes vers le quai où nous attendait notre barque. Je m'assis à la poupe et m'emparai d'une corne de chasse. Giacomo me pria de souffler dedans à intervalles réguliers pour alerter les autres embarcations sur le fleuve et il alla allumer un fanal pendu à un crochet à la proue. Les jumeaux saisirent les rames et m'adressèrent un sourire malicieux. Je remplissais toujours l'embouchure de la corne de salive, ce qui les faisait rire aux éclats. Ils se courbèrent sur les avirons, gloussant et bavardant entre eux. Pour les amuser, je sonnai un long coup éclatant. A travers la brume, d'autres cornes répondirent et des lanternes flamboyèrent en guise d'avertissement. La barque s'élança, à la merci des courants qui la ballottaient.

La mort doit ressembler à une flèche venue des ténèbres. Nous ne nous étions guère éloignés quand j'entendis un bruit sur ma droite, la brume se dissipa et l'immense proue anguleuse d'une barge de guerre nous surplomba, fonçant à la vitesse d'un faucon. Elle éperonna l'esquif par le travers. Les deux Génois disparurent sur-le-champ. Je glissai dans les flots noirs et tumultueux ; le froid me paralysa jusqu'à ce que, prise de panique, j'avale de grandes gorgées d'eau en m'enfonçant dans l'onde glauque et bouillonnante. Giacomo et Lorenzo n'étaient déjà plus que des corps à la dérive alourdis par leurs armures et leurs ceinturons. J'ignorais s'ils savaient nager. Moi, je savais. Après tout, dans les cours d'eau vive, les mares et les lacs envahis d'herbes de Brétigny poussaient moult plantes, aussi avais-je appris à nager comme j'avais appris à marcher. Pourtant, mes lourdes bottes et ma chape représentaient un véritable danger. Je quittai les premières d'un coup de pied, me débarrassai de la seconde d'un mouvement d'épaule et refis surface. Excepté le son lointain des cornes et l'éclat des falots à travers la brume, tout était silencieux et désert. Je me mis à nager en espérant que je me dirigeais vers l'embarcadère royal, et hurlai quand un bateau passa près de moi. Des torches flamboyèrent, des mains

rudes me saisirent aux épaules. Je ruai et criai jusqu'à ce qu'une voix rocailleuse s'exclame :

— *Taisez-vous, taisez-vous, nous vous aidons** !

On me tira à bord et je distinguai des visages sales et balafrés. Un homme, bavard comme une pie, se pencha sur moi. Je sentis une puanteur de fraîcheur et, toussant, en proie à des haut-le-cœur, me débattis pour me redresser. J'étais en sécurité parmi ces misérables pêcheurs. Ils se rassemblèrent autour de moi et me questionnèrent. Je leur demandai de se mettre à la recherche de mon escorte. Ils obéirent, mais ce fut en vain. Le froid vif me faisait frissonner. Les pêcheurs dirent qu'ils devaient reprendre leur route et qu'ils ne pouvaient rien faire de plus. Ils me réconfortèrent avec des gobelets de vin âpre et m'expliquèrent que ce genre d'accident était fréquent sur le fleuve, surtout quand la brume remontait de la mer. Je m'aperçus néanmoins que même eux avaient des soupçons. La barge de guerre qui nous avait éperonnés avait vite disparu. Je n'avais pas vu de lanterne à sa proue et n'avait ouï nulle corne qui aurait trahi sa présence. L'alarme n'avait pas été donnée. Je ne me souvenais que de sa vitesse terrifiante, comme celle d'un serpent frappant d'un coup.

Les pêcheurs m'enveloppèrent dans de grossières couvertures, m'installèrent à la poupe et me ramenèrent à la maison du roi au centre du palais. Le capitaine des gardes, comprenant ce qui venait de se passer, dépêcha un messenger. Isabelle — Casales, Rossaleti et Sandewic sur ses talons — se précipita à ma rencontre dans la cour. Elle remercia les bateliers avec effusion, ordonna à Casales de noter leurs noms pour les récompenser plus tard et envoya Rossaleti quérir une petite coupe en argent qu'elle leur glissa dans les mains. Casales et Rossaleti brûlaient de me questionner ; Sandewic, sans mot dire, me scrutait de ses froids et durs yeux de faucon, en hochant la tête comme s'il parlait à son bonnet. Isabelle voulut savoir où se trouvait Baquelle ; Sandewic lui désigna le corps de garde d'un signe de tête.

— En ville.

— J'espère qu'il est sain et sauf, chuchota ma maîtresse.

Les trois envoyés anglais décidèrent d'aller à la recherche de Baquelle et Isabelle m'emmena aux cuisines. Je me déshabillai et m'emmitouflai dans une épaisse robe, chaussai des heusses souples, puis m'accroupis devant le grand feu rugissant en buvant du vin chaud et épicé jusqu'à ce que je m'endorme. Quand je m'éveillai, j'étais dans la chambre d'Isabelle, pas autrement affectée dans mon corps par une telle épreuve, pourtant apeurée et affolée. Je voulais dire à la princesse que nous devrions nous en aller. Mais elle se contenta de s'asseoir au bord du lit, me prit la main qu'elle caressa avec douceur et m'interrogea avec attention. Elle conclut que ce n'était pas un accident. J'en étais,

moi aussi, certaine, mais quant à savoir pourquoi et qui était responsable... Isabelle m'expliqua que, lorsque j'étais partie, elle avait bavardé avec les Anglais. L'arrivée de ses frères, sourire malveillant aux lèvres, l'avait mise mal à l'aise ; ils étaient venus, disaient-ils, pour s'entretenir avec les émissaires. Puis ils s'étaient éloignés d'un pas nonchalant. Je lui demandai si elle les tenait pour coupables. Elle fit un geste d'ignorance. Elle ne savait pas, mais me confia que tous les trois, ainsi que Marigny et Nogaret, nous rejoindraient en Angleterre pour le couronnement. Elle commanda de quoi se restaurer aux cuisines et me fit manger elle-même. Elle s'arrêtait de temps à autre, me tapotait le bras et murmurait en navarrais, marque de sa profonde agitation.

Par la suite, je ne quittai plus le palais. La proue pointue et incurvée, le bateau qui arrivait droit sur nous, les archers génois, bras et jambes écartés, qui coulaient dans les ténèbres vertes, l'eau glaciale qui m'enveloppait, ces images terrifiantes ne cessaient de me hanter. Qui avait mis sur pied ce guet-apens ? Pourquoi ? Étions-nous attendus ? J'avais commis une erreur. Nos préparatifs, ce matin-là, avaient été annoncés à tout vent, Giacomo et Lorenzo s'étant rendus à l'embarcadère royal en quête d'une barque. Ces préoccupations me tourmentaient l'esprit et me rongeaient le cœur. L'attaque, bien sûr, devait ressembler à un accident, mais quelle en était la sinistre racine ? La méchanceté des princes, frères d'Isabelle ? Les soupçons de Marigny ? Le ressentiment de Philippe devant l'intimité que je partageais avec sa fille ? Ou autre chose ? Oncle Réginald m'avait appris à toujours étudier les causes et les effets, à rassembler les preuves, pourtant, au fond de moi, j'étais convaincue que cette agression avait un lien avec le massacre chez Vitry. Marigny m'avait interrogée avec précision à ce sujet, mais pourquoi ? L'assassin solitaire s'était-il tout le temps caché dans la maison et m'avait-il surveillée de près ? Avais-je été témoin de quelque chose dont l'importance m'avait alors échappé ? Sandewic vint me voir. Il m'offrit une copie des œuvres de Trotula qu'il avait achetée au Quartier Latin. Ce vieux soldat bourru la poussa avec brusquerie vers moi en disant qu'il était heureux que j'aie survécu, ajoutant qu'il était au moins aussi heureux que son catarrhe et sa fièvre aient disparu et que l'ulcère de sa jambe se soit bien refermé. Il se montra maladroit et raide. Bien qu'il eût envie de deviser avec moi, il était encore suspicieux et sur ses gardes, aussi, très vite, grommela-t-il de nouveaux remerciements et se retira-t-il.

Quant aux autres, ils estimèrent que ma mésaventure n'était qu'un regrettable incident ; on me fit des civilités, on m'envoya des messages, mais ce n'était qu'un détail négligeable dans les préparatifs de la Cour. Ils furent achevés vers la Saint-Hilaire, puis les hérauts

proclamèrent le jour et l'heure de notre départ.

Une longue file de chariots, de charrettes et de bêtes de somme traversa les ponts sur la Seine, contourna la ville et se dirigea, dans la campagne nue et glacée du nord-ouest, vers Boulogne. C'était un voyage inconfortable et cahotant. Les puissants de France, bannières et pennons déployés, avançaient avec lenteur dans la contrée désolée, prélevant leur provende sur le trajet, logeant dans les manoirs royaux, les palais, les prieurés et les monastères. Isabelle et moi avions pris place dans un chariot rembourré de coussins, mais qui bringuebalait pourtant de façon fort désagréable ; nous préférions souvent affronter l'air vivifiant et chevaucher des palefrois aux yeux doux. Le soir, après nous être restaurées, nous nous endormions, épuisées. L'hiver était rude et rigoureux. Le paysage — sentiers creusés d'ornières sinuant autour des champs, prés et pâtures gelés, le tout enveloppé par ces hautes haies et ces fossés profonds si communs en Normandie — semblait immuable. Les paysans, ayant eu vent de notre approche, s'enfuyaient après avoir rassemblé leurs biens et leur bétail, mais les seigneurs, prieurs et abbés n'avaient d'autre choix que de nous adresser des sourires mielleux et se féliciter de notre arrivée comme d'un grand privilège.

Isabelle et moi restions entre nous. Nous tentions parfois de distinguer et de nommer les différentes plantes que nous remarquions ou d'imaginer ce qui se passerait à Boulogne. Les envoyés anglais nous offraient souvent leurs services, pourtant eux aussi finirent par succomber à l'engourdissement au fil des jours. Nous approchâmes enfin de la côte ; des collines sableuses et de larges étendues désertes succédèrent à la campagne. Un vent salé et mordant nous fouettait le visage, mais nous fûmes tous heureux en apercevant les clochers et les tours de Boulogne.

CHAPITRE VII

La paix de l'Église disparaît et vient le règne des arrogants.
Chanson des temps anciens, 1272-1307

Comment le décrire ? Tous les grands d'Occident avaient convergé vers ce port. Les alliés de Philippe venus de Lorraine, de l'autre côté du Rhin, d'Espagne et d'ailleurs s'étaient rassemblés pour assister à un mariage qui devait établir une paix éternelle entre l'Angleterre et la France. Une seule chose gâtait la liesse : Édouard d'Angleterre n'était pas encore arrivé. En dépit de ses promesses, on était sans nouvelles du souverain anglais. Chez Casales, Rossaleti et les autres, l'angoisse croissait. Nous entrâmes dans Boulogne ; les membres du cortège furent abandonnés à leur sort et s'arrangèrent comme ils purent, mais les princes logèrent dans un manoir proche de la cathédrale Notre-Dame, perché sur une hauteur de la ville au milieu de sa propre enceinte. Je détestai cet endroit, froid et austère, malgré les efforts qu'avaient faits les bourgeois pour décorer les rues et les ruelles de bannières, de tentures peintes et de rubans aux couleurs vives. Ce que je voulais, c'était qu'Édouard d'Angleterre débarque rapidement, que le mariage ait lieu et que nous quittions la France pour toujours. Le temps des souvenirs. J'en avais tant vu et pourtant j'étais si jeune... Mes nuits dans la chambre que je partageais avec Isabelle étaient souvent peuplées de cauchemars. Ils concernaient surtout oncle Réginald assis dans le tombereau : on le poussait en haut de l'échelle de Montfaucon et on lui passait le nœud coulant autour du cou. J'étais si troublée que je tombai malade et usai de mes propres connaissances pour apaiser mes humeurs.

Le courroux de Philippe devant ce délai était manifeste : des messagers royaux étaient dépêchés presque toutes les heures à la recherche des Anglais. Nous apprîmes enfin qu'Édouard avait été retardé, qu'il avait pourtant quitté Douvres, était parvenu à Wissant et faisait route à marches forcées vers Boulogne. Les cloches de la ville sonnèrent à toute volée pour l'accueillir, tandis que ma maîtresse et moi montions sur les murailles pour le voir approcher. Une mer d'étendards éclatants l'annonça. J'aperçus les léopards dorés d'Angleterre sur fond d'écarlate, un tourbillon de cavaliers, chapes au

vent, des soldats et des chevaliers revêtus de la livrée royale entourant un homme à cheval resplendissant en écarlate et argent, tête nue, exposant aux yeux de tous ses cheveux d'or. Édouard d'Angleterre était là ! Une forêt de tentes s'éleva autour de la ville, chaque chambre, chaque galetas disponible fut loué ; jusqu'aux porches et seuils des églises et des tavernes qui furent occupés alors que s'assemblaient les grands seigneurs et leurs escortes. Les Anglais avaient, avec sagesse, installé leur camp dans et autour de la ville de Montreuil. C'est de là qu'Édouard conduisit une délégation dans Boulogne pour traiter avec son futur beau-père de la Gascogne et autres questions épineuses. Il n'y eut pas de rencontre officielle avec Isabelle ; le protocole et l'étiquette exigeaient que le souverain garde ses distances avec sa promise.

Casales, Sandewic et Baquelle nous régalaient de savoureux ragots sur les événements. Les relations entre les deux rois restaient aussi glaciales que le temps. Édouard avait accepté de supprimer les templiers, plus contrarié qu'il était par les exigences de ses grands barons au sujet de Gaveston. Il n'en avait pas tenu compte et avait même nommé le favori, intronisé comte de Cornouailles, régent pendant sa royale absence. Bien entendu, Isabelle et moi n'eûmes de cesse que d'observer Édouard quand il rendit visite à Philippe. Nous y parvînmes en découvrant des points de vue discrets. Édouard II faisait plus de six pieds de haut. Large d'épaules, il avait la taille fine, les longues jambes d'un cavalier-né et les bras musclés d'un homme d'épée. Ses traits étaient harmonieux et sa peau légèrement mate contrastait de façon marquée avec sa chevelure d'or, sa barbe et sa moustache taillées avec soin. Il avait des yeux bleus aux paupières lourdes ; la droite tombait un peu comme s'il se méfiait du monde, impression renforcée par la moue désabusée de sa bouche. Il marchait vite, les bras ballants, le port altier mais, quand il se détendait, il était le plus courtois des princes. Une vraie girouette ! Je l'étudiai avec la plus extrême attention ; dès les premiers aperçus que j'en eus dans ma jeunesse, je compris qu'il était inconstant. Il pouvait donner une tape amicale dans le dos d'un serviteur mais, si l'envie lui en prenait, il pouvait aussi bien jouer des poings ou des pieds en lançant une bordée de jurons. Il avait une voix qui portait et une présence imposante. De tempérament nerveux et énergique, il criait à ses palefreniers de prendre bien soin des chevaux tout en jetant des regards autour de lui comme s'il s'attendait à ce qu'un archer français ou un assassin rôde dans les parages.

Il semblait avoir hâte d'en finir avec les festivités du mariage et de repartir. Sans égards pour l'amour-propre du roi de France qu'il n'honorait guère, il se plaignait amèrement du froid, de l'isolement de Boulogne, et expliquait qu'il devait retourner sans tarder en Angleterre

pour traiter d'affaires urgentes à Westminster. Selon Sandewic, Édouard avait déclaré qu'il viendrait en France, qu'il épouserait Isabelle, rendrait hommage au roi en ce qui concernait la Gascogne et accepterait d'éradiquer les templiers : cela ne suffisait-il pas à Philippe ? Bien sûr, la raison de son désarroi était le conflit grandissant à Londres entre Gaveston et les nobles, conduits par son propre cousin, Thomas de Lancastre. Ce groupe de barons, qui finirait par dominer nos vies, était aussi hostile aux noces françaises. Ils avaient sans détour prié leur souverain de renoncer à ces réjouissances, de lever une nouvelle armée et d'aller en découdre avec les Écossais qui faisaient des incursions dans les marches septentrionales. Les grands seigneurs étaient tombés d'accord sur un point : il fallait exiler Gaveston. Casales prétendait que ce n'était qu'un écuyer gascon qu'on avait créé premier comte et qu'à présent les barons étaient contraints de ronger leur frein, Gaveston régnant en maître.

C'était au milieu de ce tourbillon de rumeurs et de nouvelles qu'Isabelle se préparait pour son mariage à la cathédrale Notre-Dame de Boulogne, où l'archevêque de Narbonne, assisté d'autres éminents ecclésiastiques, célébrerait ses fiançailles et la messe nuptiale. Le jour de la conversion de saint Paul, le 25 janvier 1308, Isabelle, resplendissante dans une robe de pure soie couleur argent, un voile blanc maintenu sur la tête par un bandeau de l'or le plus fin, rencontra son royal fiancé, vêtu de tuniques bleu, écarlate et or, au portail de Notre-Dame pour l'échange des vœux. La princesse ressemblait à la *Grande Dame** des romans qu'elle lisait avec tant d'avidité et agissait comme elle. On ne me permit pas de rester près d'elle et je fus parquée avec la valetaille sous le porche de l'église pendant que les nobles dames des différentes Cours européennes l'escortaient dans l'édifice. L'office nuptial se déroula. Les voix puissantes des chanoines de la cathédrale entonnèrent les mélodieux refrains du plain-chant alors qu'Isabelle et Édouard étaient agenouillés sur de somptueux prie-Dieu devant le maître-autel, à moitié dissimulés par les nuages d'encens qui montaient des nombreux encensoirs. Quand l'archevêque de Narbonne eut chanté *l'Ite missa est*, le roi et son épouse passèrent, main dans la main, devant le chœur et descendirent la nef afin de recevoir les félicitations de l'aristocratie réunie. Puis ils s'avancèrent sur les marches pour être acclamés par la foule tandis que de nouveaux chœurs entonnaient le *Laus, honor et gloria vobis*, suivi d'un hymne en l'honneur d'*Isabella regina Anglorum*, bien qu'elle n'eût pas encore été couronnée.

Plus tard dans l'après-midi, alors que le soir tombait, on festoya et banquetait dans la demeure du monarque qu'on s'était empressé de restaurer pour l'occasion. Je n'assistai point aux fêtes. L'usage, à la

Cour de France, voulait que durant les premiers jours de son mariage, Isabelle ne fût servie que par des femmes de sang royal qui avaient été témoins de ses noces et du coucher qui s'ensuivait. Je restai dans mon logis sis dans le palais voisin du vieil évêque et me contentai, comme mes compagnons, des reliefs des festins : morceaux de venaison, porc, bœuf, poisson, miches de pain à moitié consommées, fruits abîmés et pichets de vin de divers cépages.

Isabelle ne m'oubliait pas. Elle m'envoya une petite escarcelle pleine d'argent anglais et un bout de parchemin sur lequel on avait avec soin dessiné une fleur de myosotis. Et, plus important, Sandewic fit preuve de toute sa compétence. Il était à présent *custos*, chevalier-gardien de la maison de la princesse. Comme elle était le centre de la Cour anglaise, sa maisnie était placée sous la protection du roi d'Angleterre. Sandewic avait profité de la période du mariage pour faire venir une escorte d'archers gallois, des hommes petits et nerveux au visage sombre qui parlaient une langue qui m'était incompréhensible. Ils arboraient la livrée de Sandewic, un lion blanc rampant sur champ vert, et portaient de grands arcs en if, des dagues menaçantes pendues aux anneaux de leur ceinturon et, dans le dos, des carquois de flèches de trois pieds de long. Ces soldats, hommes pleins de gaieté qui aimaient boire et chanter les airs envoûtants de leur pays, gardaient et surveillaient le palais de l'évêque. Fort vigilants et diligents, ils exigèrent que les valets qui m'apportaient ma nourriture la goûtent d'abord avant de les laisser entrer. Oh ! oui, ces jours indiquaient que les temps changeaient vite ! Moi aussi, j'étais désormais au pouvoir de l'Angleterre.

Casales et Rossaleti également reconnurent que leurs tâches avaient changé. Ce dernier se préparait à détenir les sceaux privés et secrets de la princesse bien qu'elle promît en privé qu'elle et moi uniquement apposerions le sceau sur ce que nous serions seules à connaître. Une certaine distance se fit jour entre les deux hommes ; ils n'étaient plus des émissaires mais des membres de maisons différentes. Baquelle se montra diligent dans l'organisation du départ des Anglais de Boulogne pour le port voisin de Wissant. Bien sûr, Sandewic me rapportait les nouvelles des réjouissances auxquelles participaient les multiples courtisans aux discours fleuris et aux promesses creuses. Il m'emmena aussi dans la morne bruine d'un hiver normand visiter les sites intéressants.

Boulogne s'était transformée. Des oriflammes, des banderoles, des galons aux couleurs vives claquaient partout à côté des fleurs de lys de France et des léopards anglais. Évêques, nobles, grandes dames, clergie de haut rang, valets, pleins de leur importance, l'œil fureteur, paraient dans leurs splendides atours d'hermine, de brocart, de

soieries chatoyantes, de linges fins sortis des métiers à tisser des Flandres et des ateliers de Cologne. Des chevaux de toutes races au poil luisant, poneys de bât, destriers, palefrois, cobs martelaient de leurs sabots les pavés verglacés. Dans les champs qui entouraient la cité, les pennons de guerre flottaient et scintillaient quand un pâle soleil déchirait les nuages. Les puissants d'Occident, revêtus des armures exécutées à Liège, Limoges, Damas, Milan, Londres et Tolède, étaient venus se livrer dans les lices à de feintes batailles, grandes joutes et tournois préparés en l'honneur d'Isabelle. Les prés gelés hors les murs de la ville s'étaient transformés grâce à une armée d'étendards qui déployaient leurs meubles^[12] exotiques — loups, vouivres, léopards, dragons, salamandres soufflant le feu, soleils et lunes, gerbes de blé, oiseaux fabuleux, sangliers furieux, lions rampants, chiens couchés — tous divisés par pal ou par fasce^[13], par croix ou barre de bâtardise. Tous ces emblèmes étaient peints aux couleurs de l'héraldique, azur, gueules, sable, sinople, pourpre et argent. Au milieu de cette ville de pavillons de soie s'étendait la lice où les chevaliers en armures de plates, coiffés de casques à la forme terrifiante surmontés de panaches multicolores, chargeaient, dans un fracas de lances qui se brisaient et d'écus qui se bosselaient. Quand une joute prenait fin, une autre commençait au son éclatant des trompettes et des cornes. L'air résonnait du heurt de l'acier, du martèlement des sabots et des annonces des hérauts : *Lessez-les aler, lessez-les aler, les bons chevaliers** ! Pages et écuyers s'empressaient autour des preux qui avaient survécu aux combats des jours précédents, tous bien décidés à remporter la couronne d'or.

Je récitai les vers d'un poète :

*La parole ne me console pas,
Je suis en harmonie avec la guerre,
Je ne suis fidèle ni ne crois à nulle autre religion.*

Casales, qui nous accompagnait, Sandewic et moi, se morfondait, humilié de ne pouvoir participer. Il railla sans malice ma critique, mais Sandewic passa son bras sous le mien et fit un signe de tête.

— J'en ai assez des batailles ! remarqua-t-il alors que nous nous éloignons. Cela ne ressemble en rien à ça, ajouta-t-il avec un mouvement du menton vers la lice. Nous étions alors à la fin de janvier : les réjouissances commençaient à perdre de leur attrait et les tournois avaient déjà causé la mort de quatre jeunes chevaliers tués dans une furieuse mêlée, une prétendue joute amicale entre les Cours d'Angleterre et de France.

— Il serait grand temps de partir, grommela Sandewic alors que nous ôtions nos chapes dans l'office et nous réchauffions les mains devant le feu après notre glacial trajet de retour. La marmite ne va pas tarder à

bouillir et l'écume va tout recouvrir. Nous devrions nous en aller avant qu'un vrai malheur arrive.

— Absurde ! objecta Casales en montrant Rossaleti occupé à dresser des listes domestiques. Nous avons assez de provisions et les Cours d'Angleterre et de France n'auront plus jamais l'occasion de se rencontrer.

— Je n'aime ni les mariages ni les noces : ça me rappelle d'amers souvenirs, commenta Rossaleti d'un ton morne.

Sans attendre qu'on l'y invite, le clerc posa sa plume d'oie et se mit à narrer sa propre jeunesse quand, novice chez les bénédictins, il avait compris qu'il n'était pas prêt à prononcer ses vœux solennels. Il raconta avec tant de nostalgie son mariage et la malemort de sa femme bien-aimée qu'il réveilla la mémoire de ses compagnons. Casales décrivit le jour de ses épousailles, la mort de sa femme en couches et les longues années pénibles qui s'en étaient ensuivies. Sandewic hocha la tête avec bienveillance et allégea l'atmosphère en parlant de son propre mariage qui avait duré des années, de sa gaieté et de sa cordialité. Mais il se rembrunit en évoquant le trépas de sa femme et ses fréquentes querelles avec ses enfants. La profonde affliction de ces hommes qui, selon les mots de Sandewic, étaient devenus des « prêtres des affaires de l'État » et avaient sacrifié leur vie personnelle à leur roi me frappa.

L'arrivée de Baquelle détendit les esprits. Sandewic m'adressa un clin d'œil et mit un doigt sur ses lèvres, car il n'était pas nécessaire d'insister beaucoup pour que Sir John se lance dans un long discours sur la très importante alliance qu'il s'apprêtait à contracter avec la sœur, comme il le rabâchait volontiers, du plus influent négociant en laine d'Angleterre. Le petit chevalier, le visage rougi par le froid, était intarissable sur ce qu'il avait vu, sur les personnes avec lesquelles il s'était entretenu, et était bien décidé à nous infliger un interminable sermon sur les différentes Cours qui étaient rassemblées. Sandewic ordonna de mettre en perce un tonnelet de bordeaux et coupa court à la tirade de Baquelle en déclarant que nous étions assis comme si les Trois Messagères du Destin — la Maladie, la Vieillesse et la Mort — nous rendaient visite. Il remplit nos coupes du vin capiteux, demanda à Rossaleti d'aller quérir son dulcimer et nous pria de ne pas être *faux et semblant** en cette période de réjouissances, mais de nous ébaudir et de chanter avec les meilleurs. Rossaleti apporta donc son instrument et Sandewic entonna un chant égrillard sur un chevalier, sa dame et un frère luxurieux dont les testicules, en jurait le chevalier, finiraient enchâssés dans une crotte de chien. Sandewic avait une voix puissante, comme Casales, et tous les deux braillaient la chanson paillarde, mais très drôle, pendant que Rossaleti tentait de jouer

quelques notes sur son instrument. Sandewic m'enseigna les paroles et m'incita à me joindre au chœur jusqu'à ce que j'en pleure de rire. Ce fut un après-midi chaleureux et paisible qui nous permit de défier l'engourdisant rideau de neige fondue qui tombait dehors, mais n'est-ce pas étrange, en revoyant le passé, de constater que chaque lumière crée sa propre armée d'ombres ?

Le 2 février, nous célébrâmes la Purification de la Vierge. Je me mêlai à la cohue qui pénétrait dans la grande cathédrale Notre-Dame, et restai debout entre les fonts baptismaux et la porte du diable par laquelle Satan s'enfuyait à chaque baptême d'enfant. En tendant le cou, je pouvais apercevoir les puissants seigneurs regroupés dans les stalles du chœur, mais l'imposant jubé ne me permettait de voir que des éclairs de couleur. Je me recueillis afin d'observer l'entrée solennelle dans l'église de la jeune mère et de son enfant montés sur un âne pour commémorer la Vierge et l'Enfant revenant d'Égypte. Un chœur se mit à chanter l'hymne bien connue *Orientis partibus advenit asinus, pulcher et fortis* : « Des pays d'Orient arrive l'âne, beau et brave, bien fait pour porter son fardeau. Hez, sire asne, hez ! » La messe qui suivit, assemblée vibrante et bruyante, marqua la fin des cérémonies. Pendant l'office, les fidèles, à la place des répons liturgiques usuels, poussaient des braiements d'âne, comme si la Cour et la foule étaient avides de sauter sur cette occasion pour compenser les liturgies solennelles et guindées des jours précédents. Puis les seigneurs soupèrent dans la grand-salle de la maison du roi.

Le soir, à la tombée de la nuit, Isabelle retourna dans notre logement, escortée par un groupe d'écuyers et de pages munis de torches embrasées et entourée de nobles dames. Ils se rassemblèrent dans la cour comme la princesse descendait de son palefroi. Ils lui firent gracieux accueil et la conduisirent à l'intérieur. La princesse, pâle de fatigue, arborait un sourire feint. Quand tout le monde fut sorti, elle me prit la main et m'autorisa à la mener dans sa chambre. Elle fit fermer et verrouiller la porte, ôta d'un coup de pied ses lourdes heusses en brocart, desserra les cordons et les nœuds de ses robes et les laissa choir sur le sol. Puis elle s'empara d'une des couvertures du lit, l'enroula autour d'elle et s'accroupit comme une souillon de cuisine devant le brasero pour se réchauffer les doigts. Je lui apportai de la bière chaude pour la calmer. Elle saisit le gobelet, but avec avidité puis me fit face.

— Vous voulez savoir ?

— Vous n'êtes pas obligée.

— Édouard d'Angleterre est aimable et gentil ; il est courtois et chevaleresque.

Isabelle se mit à rire.

— Il dit m'aimer et a voulu me voir nue. Il m'a montré ce qu'il appelle « joute de chambre » et ce que les trouvères enjolivent sous l'expression de « faire la cour ». Ensuite il m'a pénétrée et m'a fait mal ; il lui plaît parfois de me monter comme un étalon monte une jument. Puis il m'a prise dans ses bras et m'a embrassée.

Elle parlait d'un ton sec et atone, sans montrer nulle blessure ni offense ; elle en finit avec les tourments physiques des premiers jours de ses noces par un simple haussement d'épaules.

— Édouard a des sautes d'humeur, Mathilde. Il n'oublie jamais une offense. Il peut se montrer prévenant comme un chevalier qui se languit d'amour, puis il s'assied en regardant dans le vide et en bougeant les lèvres comme s'il se parlait à lui-même. Mathilde — Isabelle se déplaça pour me regarder bien en face —, je me demande si mon époux n'est pas un peu fol.

Elle cilla, s'humecta les lèvres et m'adressa un sourire radieux.

— Il hait mon père. Sa simple vue l'indispose et il affirme que son père et Philippe de France se valaient bien l'un l'autre. Quand je lui ai dit que j'éprouvais la même chose, il a éclaté d'un rire sonore et m'a serrée très fort. Je lui ai parlé de vous, Mathilde.

Elle reposa son gobelet et me prit la main.

— Mais je ne lui ai pas tout révélé à votre sujet. Il a répondu que vous étiez la bienvenue, que sa maison serait la vôtre, et il a ajouté que nous comploterions ensemble contre Philippe. Il adore ça, Mathilde, se moquer, mettre le monde sens dessus dessous. Pendant l'office, ce matin, il a dirigé les braiements, en s'esclaffant comme un étudiant débarrassé de son livre de corne.

— Qu'en est-il de Lord Gaveston ?

Isabelle se mit à tortiller quelques fils lâches de la couverture.

— Ils ne font qu'un, Mathilde ! Édouard dit que Gaveston est tout à la fois son frère, son père, sa sœur, sa mère.

— Et son amant ?

Elle hocha la tête sans le nier ; elle était surtout déroutée et troublée.

— Nous verrons, souffla-t-elle. Nous verrons.

— Et la mort de Pourte et de Wenlock ?

— Édouard n'a pipé mot à ce sujet. Elle resserra la couverture autour d'elle.

— Il n'était satisfait ni de l'un ni de l'autre : il a maugréé qu'ils avaient pris parti pour son mariage avec moi, ou plutôt, pour le mariage français, commenta-t-elle en souriant, ainsi que pour l'arrestation des templiers, mais qu'ils s'étaient opposés à l'avancement de Lord

Gaveston. Saviez-vous, Mathilde, que Casales, Sandewic et Baquelle étaient du même avis sur ces questions ? Mon époux leur fait encore confiance mais n'apprécie guère leur position.

Isabelle fixa les charbons ardents.

— En fin de compte, chuchota-t-elle, Édouard d'Angleterre pourrait bien être un bouc, un âne, voire un goret, je n'en passerai pas moins par où il voudra !

Elle me lança un regard fougueux.

— Je suis libre, Mathilde, nous partons ! C'est l'hiver à présent, mais le printemps ne tardera pas et je sèmerai les graines du futur. Nous les regarderons pousser en été et nous réjouirons au temps des moissons !

Isabelle se coucha, se glissa entre les draps de lin et remonta les courtpointes sur sa tête pendant que je fermais les courtines de son lit. Je restai quelque temps devant le brasero, me réchauffant, à moitié assoupie, tout en réfléchissant aux paroles de ma maîtresse. Un fait était clair : Pourte, Wenlock, Casales, Sandewic et Baquelle étaient des confidents du souverain et tous lui avaient conseillé de ne pas favoriser Gaveston. Je me rappelai ce qu'Isabelle avait dit sur son époux. Ce dernier pouvait-il être responsable des deux trépas ? Avait-il envoyé les assassins ? Mais j'avais appris aussi que d'autres personnes, en Angleterre, s'étaient opposées au mariage français ; peut-être avaient-elles trempé dans ces méfaits ? Je me rendis compte que je ne comprenais pas grand-chose à tout cela. Je me souvins de ma visite rue des Écrivains, de cette curieuse pièce vide et de l'homme qui s'y était réfugié. Il avait disparu en un éclair et semblait m'attendre en Angleterre. Était-ce lui que j'avais aperçu à la taverne de L'*Oriflamme* ? Était-il impliqué dans ces mystères ?

J'allais me retirer quand Sandewic et Casales surgirent. Je n'eus pas le cœur de les renvoyer, aussi bavardâmes-nous dans la petite salle du bas. L'un des archers gallois avait préparé un feu et nous servit quelques restes de l'office. Les deux hommes apportaient des nouvelles. Le lendemain, les Anglais quitteraient Boulogne pour Wissant. Nous devons nous lever avant l'aube. J'entendais déjà, dehors, les portefaix et les charretiers qui sortaient les chariots et comptaient les chevaux de bât.

— C'est fini ! Et maintenant nous retournons en Angleterre, dit Sandewic en poussant un soupir de soulagement et en rejetant la tête en arrière comme pour se détendre le cou.

— Et Gaveston ? lança Casales.

— *Mais oui**, repris-je en souriant. Et Gaveston ?

— Mathilde, votre maîtresse peut avoir son rôle à jouer, déclara

Sandewic. L'ennui avec Édouard d'Angleterre, c'est qu'il est privé de bons conseils. La plupart des principaux barons de son royaume sont aussi jeunes que lui : Guy de Warwick, Thomas de Lancastre... Ils ont aussi le sang chaud et le tempérament bouillant ; ils se considèrent comme les conseillers naturels du souverain, ses mentors de naissance.

— Et, naturellement, ils n'acceptent pas Gaveston.

— Ils le haïssent !

— Mais, objectai-je, les conseillers de feu le roi ont sans doute encore leur mot à dire ?

— Partis, répondit Sandewic d'un ton las. Robert Winchelsea, archevêque de Cantorbéry, est âgé et toujours en exil. Robert Baldock, évêque de Londres, l'ancien chancelier, est en disgrâce parce que lui aussi s'est opposé à Gaveston et au roi, tout comme Walter Langton, ancien trésorier, évêque de Coventry et de Lichfield. Ces deux derniers ont été dépossédés de leur office et de leurs biens et sont aux arrêts en leur demeure. Les autres sont vieux ou en mauvaise santé. Il n'y a plus personne au conseil privé ; seul Gaveston a l'oreille du roi, et ça — Sandewic tendit le doigt vers moi —, c'est dangereux !

Il s'interrompt, rassembla ses idées et fixa le plafond.

— Ce qui est encore plus périlleux, ajouta-t-il presque dans un souffle, c'est ce que Philippe de France a l'intention de faire. Que manigance ce subtil esprit fourmillant de projets ?

Il me jeta un coup d'œil en coin.

— Oh ! il peut échanger le baiser de paix avec Édouard, qu'il nomme son « beau fils », mais il a des plans bien arrêtés. Il est prêt à en appeler aux fantômes du passé !

Quand j'interrogeai Sandewic sur ce sujet, il devint taciturne et se replia sur lui-même. Dommage : la remarque du vieux gardien était une clé de ces mystères.

Nous partîmes pour Wissant le lendemain matin. Édouard quitta Boulogne sans grande cérémonie, une offense délibérée envers son beau-père. Isabelle se comporta de même, se contentant de dépêcher un simple messenger chargé de ses adieux et prétendant qu'elle devait vérifier si on n'oubliait rien. La longue file de chariots anglais, de charrettes et de bêtes de somme sortit à flots de Boulogne, bannières au vent. Sur chaque flanc, des archers gallois équipés de morions d'acier et de justaucorps de cuir allaient à pied et, devant nous, des cavaliers en armures légères nous ouvraient le chemin. Isabelle aurait pu voyager en litière ; mais elle avait enfourché un palefroi et galopait souvent le long de la colonne interminable de soldats en leur offrant des douceurs et des sourires d'encouragement. Elle agissait avec

naturel, cheveux d'or épars, robe un peu remontée de façon à laisser voir le bord vapoureux de la jupe de dessous et ses fines chevilles. Les troupes l'adoraient et l'acclamaient. Son époux, en tête de ses hommes, envoyait ses remerciements à sa *charmante**, mais restait devant pour décider de l'allure de notre marche.

Le trajet fut sans incidents mais peu agréable. Il n'arriva rien d'inattendu, si ce n'est que Sandewic et Casales se séparèrent du détachement et s'en furent avec une petite escorte d'archers à cheval explorer la contrée. Je me demandai, d'abord, s'ils craignaient quelque embuscade. Quand ils furent de retour, à la nuit tombée, ils s'installèrent devant le feu ronflant en chuchotant entre eux. Je les pressai de questions. Sandewic me répondit sans aménité. Je leur répliquai d'un ton sec que je pouvais envisager n'importe quel danger, en tout cas en France. C'est tout juste si Sandewic, transi après sa difficile chevauchée, ne pénétrait pas dans l'âtre.

— Avez-vous remarqué ? murmura-t-il en regardant alentour.

Mais il n'y avait personne ; Isabelle avait regagné son pavillon.

— Remarqué quoi ? rétorquai-je.

— Pour l'amour du ciel, les routes ! s'exclama-t-il. Elles ont été réparées, les haies ont été taillées, on a jeté de nouveaux ponts sur les cours d'eau, les paysans s'enfuient à notre approche...

— Et ? insistai-je.

— Philippe en personne se prépare à venir ici. Nous avons découvert des soldats aux avant-postes et la côte bordée d'une rangée de fanaux. Les villageois parlent de troupes envoyées dans les ports, plus loin, à l'est, de navires et de barges qui se rassemblent.

— Des préparatifs pour le mariage royal ? suggérai-je.

— Il se peut, grommela Sandewic, avec un geste d'ignorance. J'ai informé le roi, mais la seule chose qui l'intéresse, c'est Wissant.

Le désir qu'avait Édouard d'atteindre le port était compréhensible. La campagne entre Boulogne et la côte — vaste étendue gelée offrant peu de protection contre les vents marins cinglants — était désolée. Nous arrivâmes à Wissant le lendemain et aperçûmes le *Margaret of Westminster* et son escorte au mouillage. Le navire royal — une grande cogghe à la haute poupe et à la proue en éperon — était magnifique. C'était mon premier contact avec la mer et je compris bientôt la prière des marins : « Seigneur, délivre-nous du péril des mers. » La traversée en barge vers la cogghe marqua le début des terreurs. Comment oublier la puissante et rapide houle des profondes eaux grises, les embruns salés, le vent furieux, la dangereuse escalade du flanc du vaisseau pour accéder à un pont au mouvement incessant ?

Notre embarquement fut rapide et rude. Le roi avait décidé de larguer les amarres de nuit. Il fut le premier à bord, arpentant le pont à grands pas, chape rejetée sur les épaules, jambes aux épaisses bottes bien écartées pour compenser le balancement du bateau. Je passai près de lui — le plus près que je l'aie frôlé — au moment où la princesse se hâtait vers sa cabine à l'arrière. Il m'adressa un clin d'œil espiègle. Il avait un très beau visage avenant, un nez droit, des lèvres pleines et ses cheveux d'or étaient emmêlés par les embruns. Mais ses yeux bleus étaient froids et furieux comme si l'âme qu'ils cachaient bouillonnait de courroux. Quand ma maîtresse fut installée, je me glissai sous le taud près des marches menant à la poupe. Édouard faisait toujours les cent pas, tonnant contre le capitaine, tirant par-dessus le bastingage les retardataires, dont un Rossaleti trempé et terrifié qu'il jeta presque sur le pont. Les marins et les valets étaient dépêchés çà et là, tandis que le souverain poussait, bousculait chacun, beuglant des ordres au capitaine qui répondait par des bordées de jurons en montrant le ciel et le rivage. Édouard lui tendit le poing. Le capitaine dégringola de la poupe en vitupérant et en gesticulant. Le roi l'accula contre le mât et l'invectiva. Les hommes d'équipage, impavides, passaient en trotinant près d'eux, leurs pieds nus frappant les planches détrempées. Le capitaine répondit sur le même ton. Édouard s'écarta, les mains sur les hanches, se balançant au rythme du navire. Puis il se retourna en s'esclaffant, saisit l'homme par son justaucorps, l'attira vers lui et lui fourra une poignée de pièces dans les mains. Le capitaine l'avait emporté. Nous attendîmes que notre escorte de bateaux soit fin prête, puis le *Margaret* pivota, affala trois fois ses voiles en l'honneur de la Trinité et s'élança en haute mer.

Visions d'Enfer ! J'en ai vu beaucoup depuis, mais cette première traversée sur la Manche houleuse battue par la tempête fut une véritable descente chez Hadès, avec les bourrasques, les vagues déferlantes, le bateau qui roulait et tanguait en luttant contre la mer démontée. L'eau salée jaillissait partout, le froid était piquant et le poudrin coupant comme un rasoir. Vertige, nausées, pure panique d'être prisonnière entre des planches de bois face à la fureur déchaînée de la nature... Je hoquetais et vomissais, indifférente à tout. Un souvenir, pourtant, me revient en mémoire. Le roi descendit, s'agenouilla près de moi et, souriant, essaya de me persuader de boire de l'eau pure ; il me caressa les cheveux, me dit de ne pas avoir peur, m'appela par mon nom et m'assura que tout irait bien. Plus tard, il m'aida à monter sur le pont. J'aperçus des cieux étoilés et tumultueux, les flots enflés de la mer en furie et je pris conscience de la force de la tempête. Édouard me serrait contre lui en me conseillant de respirer l'air frais sans réfléchir mais en savourant le moment ! Je quittais la France ; j'étais libérée du pouvoir maléfique de Philippe. Puis il me fit

redescendre, m'enveloppa dans une mante, s'agenouilla près d'Isabelle qui tremblait dans sa couchette, lui frotta les mains et parla dans un anglais rapide que je ne comprenais pas.

Je m'endormis. Quand je m'éveillai, c'était l'aube. En entendant des cris, je me précipitai sur le pont. La terre était en vue, mais l'équipage s'était rassemblé pour voir le roi fouetter un homme qui s'était endormi pendant sa garde de nuit. Bien que le malheureux n'eût commis d'autre faute que de succomber à l'épuisement, on l'avait attaché au mât, vêtu seulement d'un pagne souillé, et son dos était lacéré d'entailles sanglantes infligées par la canne que brandissait Édouard, le visage ruisselant de sueur. Le souverain haletait, montrant les dents dans un rictus, les yeux écarquillés. La flagellation prit fin au moment où j'atteignis la marche supérieure. Je saisis une corde pour garder mon équilibre contre la houle. Le roi leva la canne, m'aperçut alors et la jeta sur le pont en donnant l'ordre qu'on relâche le marin. On le détacha et il s'effondra sur le pont. Édouard attrapa un seau d'eau salée qu'il versa sur le dos à vif du matelot. Ce dernier hurla. Le souverain s'agenouilla, le retourna, appela le capitaine, prit le gobelet de vin qu'il lui présentait et le glissa de force entre les lèvres de sa victime. Puis il se releva, fouilla dans son escarcelle, fourra une pièce d'or dans le poing fermé du pauvre homme, lui donna un petit coup de pied dans les côtes et se dirigea à grands pas vers la poupe pour prendre place aux côtés du pilote.

Le *Margaret* passa sous les falaises menaçantes de Douvres et la haute silhouette du château qui les dominait.

Des barges et des canots nous débarquèrent. Isabelle était fort mal en point et il fallut la porter jusqu'au rivage. Je titubais derrière elle, tout à la joie d'être à nouveau sur la terre ferme, si bien que je remarquai à peine l'escorte qui nous attendait. On installa avec grand soin la princesse dans sa litière et j'étais sur le point de la rejoindre quand l'appel éclatant des trompettes déchira la brume. Nous nous trouvions sur le quai humide et glissant qui empestait la saumure. Le brouillard se dissipa et un mur de brillantes couleurs émergea de l'ombre. Je distinguai un homme brun, grand et élancé, resplendissant comme le soleil dans ses habits, qui se dirigeait vers Édouard, debout, à quelques pas devant nous, au milieu d'un groupe composé de Sandewic, Casales et d'autres membres de sa compagnie. Appuyée contre la litière, je regardai la scène comme si c'était une vision. Derrière le seigneur aux habits éclatants se pressait une cohorte de ce qui semblait être des enfants habillés de vêtements aux couleurs criardes. Ils sautaient et cabriolaient en faisant tinter les clochettes de leurs costumes. Ils étaient accompagnés de porte-drapeaux qui arboraient des bannières frappées d'une aigle écarlate, les ailes déployées. Et, les suivant, venait

une troupe de nobles et de dames dans leurs plus beaux atours de cour. Gaveston était arrivé dans toute sa gloire ! Le roi n'attendit pas, mais courut vers lui en ouvrant les bras. Ils se rejoignirent, s'enlacèrent et s'embrassèrent, ignorant les protestations et les exclamations des grands qui avaient accompagné Gaveston tout autant que celles qui montaient des barges et des bateaux.

Ce n'était, alors, que de simples silhouettes, des individus au regard furibond et au visage courroucé, emmitouflés dans des chapes et des fourrures, les doigts, les poignets et la gorge scintillants de bijoux ; des hommes et des femmes qui, d'abord, n'étaient que des ombres, même si, au fil du temps, leur ambition, leur avidité, leur malveillance, leurs vices, leurs vertus, leurs talents et leurs faiblesses finiraient par influencer sur ma vie. Sur le coup je ne pouvais les nommer, mais je connaissais déjà leurs titres. Guy de Beauchamp, le comte de Warwick au sombre front ; Aymer de Valence, mince et souple comme un serpent avec un pieux visage de prêtre ; Thomas de Lancastre, grand et anguleux, pâle, le nez crochu, les yeux gris, le regard hautain ; Bohun de Hereford, trapu et robuste ; et, bien sûr, Mortimer de Wigmore. Ce jour-là, pourtant, seul Gaveston comptait. Le roi le prit par le bras et l'entraîna vers la litière dont il écarta les courtines. Les deux hommes s'accroupirent. Gaveston s'agenouilla, prit les mains de la princesse et les baisa sur la paume et le dos en lui jurant une indéfectible fidélité.

Isabelle, épuisée après la traversée, se redressa avec peine et s'adossa aux coussins. D'une voix assurée, elle affirma être fort heureuse de rencontrer enfin son « doux cousin ». Gaveston s'inclina derechef, se prosterna en signe d'obéissance, avant de se relever, en s'appuyant d'une main sur l'épaule du souverain, et de me toiser.

Gaveston était vraiment bel homme. Il portait un justaucorps tissé de fils d'or, des chausses et une chape coûteuses sous un manteau de laine vierge rejeté avec panache sur les épaules. Une superbe broche d'améthyste fermait le col de son justaucorps et miroitait dans la lumière changeante, des pierres précieuses scintillaient à ses longs doigts blancs et les parfums qu'exhalaient ses habits étaient exquis. Aussi grand qu'Édouard, il était brun et, avec sa peau claire rasée de près, il avait un visage de jeune fille aux yeux doux et aux lèvres pleines. À première vue, il paraissait efféminé, mais en l'observant mieux on remarquait un menton ferme, un nez effilé et impérieux, et ces liquides yeux noirs qui reflétaient la rapide alternance de ses émotions. Même alors, dans le bref laps de temps que dura notre première rencontre, Gaveston changea d'humeur, les yeux et les lèvres plissés dans un sourire de bienvenue jusqu'au moment où, rejetant la tête en arrière, il entendit les murmures qui s'élevaient autour de lui. Il se rembrunit sur-le-champ, grimaça et ferma à demi les paupières.

Le courroux crispa ses traits et fit saillir ses hautes pommettes. Il jeta un regard altier autour de lui, puis ses yeux revinrent vers moi ; il sourit, haussa les épaules, prit ma main qu'il baisa et me complimenta d'une voix claire et vibrante dans un français de Cour marqué d'un léger accent.

Alentour tourbillonnaient ceux que j'avais de prime abord pris pour une cohorte d'enfants.

C'étaient en réalité les bouffons du roi, les *sulti*, *mimi* et *histriones* qu'aimait tant Édouard d'Angleterre. Des nains et naines habillés de vêtements voyants à carreaux et de chausses multicolores. Certains avaient le crâne tonsuré et marqué d'une croix. Ils répondaient aux sobriquets de Maud Donne-la-joie, Robert le Fol, Dulcia la Maligne, Griscote, Mufle et Magote. Quelques-uns étaient doués de raison, d'autres, sans nul doute, écervelés, soit par la volonté de Dieu, soit par nature. Ils dansèrent autour du roi et de Gaveston, s'empressèrent autour d'Isabelle et de moi, et ne cessèrent de bondir et de gambader au moment même où le souverain accueillait enfin les nobles à l'air morose qui, avec leurs épouses, étaient venus à sa rencontre.

Tant d'années, tant d'années ont passé et pourtant les souvenirs reviennent en foule, clairs et distincts. Ce fut une époque de rêve, comme quand on s'éveille après un profond sommeil. Les érudits disent qu'il faut distinguer le réel de ce qui ne l'est point ; peut-être se trompent-ils. Il n'y a pas de différence, mais juste des réalités variables et conflictuelles. J'étais libérée de la France mais, d'une certaine façon, je ne l'étais pas. J'avais été ballottée sur la Manche pour me retrouver captive des sombres remous de la Cour anglaise. J'avais été enfermée entre des planches de bois, mais à présent on me faisait gravir en toute hâte le chemin tortueux et escarpé qui conduisait à la menaçante forteresse de Douvres avec son grand portail béant. Nous passâmes sous des tours élancées et de noires murailles, suivîmes d'étroites galeries et des couloirs qui donnaient sur une vaste cour pavée, animée comme une rue de Paris. Les marteaux des forgerons et des chaudronniers retentissaient, des chevaux renâclaient, des bouchers découpaient des carcasses qu'ils suspendaient à des crochets afin que le sang s'écoule dans les seaux disposés à cet effet. Des chiens aboyaient, des poneys se cabraient et renâclaient. Des enfants criaient tandis que des femmes s'affairaient à la buée autour des cuveaux. Le sol fangeux semblait se soulever et bouger. J'avais le vertige et des nausées. Des gens surgirent : une mer de visages souriants ou rébarbatifs. On nous accueillit puis, enfin, nous fûmes seules dans une chambre austère, mais confortable, à la base de l'une des tours : c'était une vaste pièce sombre avec des meurtrières pour fenêtres, dont les murs et le sol étaient couverts de tapisseries aux couleurs gaies et de

tapis. On avait disposé moult poêlons de table et braseros, et un feu vif étincelait dans la grande cheminée. Un large lit à quatre montants, dont les courtines frangées étaient ouvertes et les draps de lin réchauffés par des bassinoires pleines de charbons ardents, trônait dans la salle.

Nous nous endormîmes, Isabelle et moi, sans plus tarder pendant que les portefaix et les serviteurs apportaient nos affaires et tout ce qui avait été transporté sur le quai. Je m'éveillai une fois, tout à fait consciente des différentes réalités, l'ordinaire et l'extraordinaire, que j'avais remarquées ces deux derniers jours, puis je me rendormis.

Plus tard dans la journée, encore mal en point et lasses, nous dînâmes dans la grand-salle du château, longue et caverneuse comme une grange aux dîmes, ornée de tentures et de draperies blasonnées suspendues aux poutres de la charpente en berceau brisé. Toutes les fenêtres et les meurtrières avaient été fermées pour se protéger des rafales glaciales. Dans l'âtre brûlait une montagne de bûches. Nous nous installâmes sur l'estrade avec Casales, Sandewic, Baquelle et un groupe de seigneurs et de dames d'importance. Les seuls autres convives étaient les nains et les bouffons — camouflet manifeste aux principaux courtisans du roi. Ils étaient assis à une table à part avec la valetaille. Édouard passa le plus clair du souper à les taquiner, en leur lançant des morceaux de ragoût ou de poulet, à se prélasser dans sa chaire semblable à un trône, à sucer son pouce, à boire à grand bruit et à éclater de rire aux plaisanteries de ses « invités spéciaux ». Il se comportait en jouvenceau effronté. Le favori, vêtu de superbes atours de satin écarlate et or, ne participait pas aux distractions royales mais nous observait avec beaucoup d'attention, Isabelle et moi, comme pour nous jauger et savoir ce qu'il devrait faire par la suite. À un moment, il se pencha vers moi et me prit la main.

— Mathilde, murmura-t-il, supportez-nous encore un peu ; les choses ne sont point ce qu'elles semblent être.

La conversation, à l'exception de cet aparté, porta sur l'arrivée imminente des Français dans leurs navires, l'émission des sauf-conduits sous sceau privé qu'on leur destinait, la future traversée du Kent à destination de Londres et la date du couronnement. Le repas se termina sur une note discordante quand deux des éminents barons, Warwick et Hereford, je crois, protestèrent contre le vacarme des bouffons. Le souverain répondit qu'ils étaient libres de se retirer, ce qu'ils firent après avoir salué le roi et Isabelle, mais en ignorant ostensiblement Gaveston. Enfin, la princesse regagna notre chambre ; le souverain, lui, logeait dans les appartements royaux qui donnaient sur la grand-salle. Il pria Isabelle de lui rendre visite, mais elle se déclara fatiguée après un long voyage. Assise au bord du lit, elle passa

quelques instants à se coiffer en chantonnant entre ses dents. Je vaquai à diverses tâches. J'avais hâte de savoir si les livres et les manuscrits précieux — dont beaucoup traitaient de médecine et des propriétés des herbes — que ma maîtresse avait emportés n'avaient pas été égarés.

— Mathilde, appela Isabelle.

— Votre Grâce ?

Elle sourit et tapota le lit.

— Venez ici. Je dois m'habituer à ce titre...

Elle me tendit le peigne et se tourna un peu pour que je puisse lui lisser les cheveux dans le dos.

— ... comme je dois m'habituer au fait que mon époux est déterminé à se venger de toutes les offenses et à montrer qui est le roi.

Elle me regarda par-dessus son épaule.

— C'est la *radix omnium malorum*, Mathilde, la racine de tout mal, ici. Édouard est, de bien des façons, un enfant beaucoup plus jeune que moi. Son propre père et ses nobles l'ont outragé et il ne l'a jamais oublié.

— Et Lord Gaveston ?

— Il faut accepter la situation comme elle est, Mathilde. Gaveston est l'âme même d'Édouard. Il remplit un vide que je ne pourrai jamais espérer combler ; je dois apprendre à le supporter.

— Et vous ? Qu'en est-il de votre propre manque ? m'enquis-je.

Il me sembla qu'Isabelle pleurait : ses épaules tremblaient un peu, mais quand je voulus la tourner vers moi, elle me repoussa.

— Je ne sais, Mathilde. J'ignore où il se trouve et je ne suis pas certaine qu'il puisse jamais être comblé.

Elle me fit face.

— Vous le faites pour moi, ne le comprenez-vous pas ? Dans l'amitié que je vous porte.

Elle m'effleura l'épaule.

— Je peux comprendre l'amour d'Édouard pour Gaveston ; nous nous ressemblons.

— Il devrait se montrer plus rusé, plus artificieux.

— Cela, Mathilde, chuchota-t-elle, vient avec l'âge. Le roi insiste sur un point. Ce soir, nous avons soupé en public, mais demain, lui, Gaveston, vous et moi dînerons seuls dans ses appartements. Il nous a conseillés de nous reposer car nous deviserons et boirons jusqu'au petit matin. Bientôt, Marigny et les autres arriveront : ils nous

surveilleront comme les chats épient les oiseaux, ajouta-t-elle avec une petite grimace.

CHAPITRE VIII

Toute la terre d'Angleterre est trempée de larmes.
Chanson des temps anciens, 1272-1307

Le lendemain soir, Isabelle et moi, bien reposées toutes les deux, rejoignîmes le souverain et Gaveston pour souper dans les appartements royaux. La petite pièce avait été préparée à cet effet : les volets étaient clos, des tapis turcs déployés sur le sol, une grande table ovale dressée près de l'âtre pour que nous puissions tous profiter de la chaleur des flammes qui léchaient les odorantes bûches de pin. Le roi et son favori portaient des habits simples en drap vert foncé de Lincoln, des bottes, et les bagues qui scintillaient à leurs doigts étaient leur unique parure. Ils paraissaient résolus, posés, et désireux de parler. Pendant qu'on servait les différents plats — faisan et lièvre nappés de sauces variées —, Édouard évoqua les événements du mois à venir et instruisit la princesse des rites qu'ils devraient observer lors de la cérémonie du couronnement. C'est seulement vers la fin du dîner, quand on eut apporté les tartes aux coings et un vin blanc liquoreux, qu'il renvoya tous les valets et ordonna que Sandewic en personne monte la garde dans le couloir et devant la porte. Le roi repoussa sa chaire et se tourna un peu vers le feu.

— J'aime Douvres, remarqua-t-il à mi-voix ; juste à la frontière du royaume, c'est l'endroit où il faut venir si on veut s'échapper.

Il se retourna vers nous.

— Bon, soupira-t-il, au travail, à présent.

Le souverain et son ami se détendirent tous deux ; il ne s'agissait plus de donner le change, de jouer un rôle, de vider des coupes ni de s'esclaffer. Nous étions seuls. Je me demandais pourtant pourquoi on avait placé un cinquième siège à table. Édouard, tambourinant sur son gobelet du bout des ongles, parla sans façon de notre entrée dans Londres, puis il se redressa dans sa chaire en jouant avec l'anneau qu'il portait au petit doigt de la main gauche. Il décrivit la situation en Écosse, la puissance de Bruce et la menace qu'il faisait peser sur les comtés du Nord. Il détailla les difficultés qu'il rencontrait avec l'Échiquier, son manque de fonds, le besoin pressant de faire lever des

taxes à la fois par le parlement et le synode. Gaveston ne pipait mot. Il me jetait parfois un coup d'œil, mais la plupart du temps gardait la tête baissée et écoutait avec attention son suzerain énumérer les ennuis que lui causaient les barons. Le roi expliqua que son arrière-grand-père Jean, son grand-père Henri ainsi qu'Édouard I^{er} s'étaient tous heurtés à une forte opposition de la part des nobles de haut rang qui, forts de leurs propres armées et de leurs gens, étaient bien décidés à contrôler le pouvoir de la Couronne.

— Parlez-en à Sandewic, railla-t-il en faisant un geste vers la porte. Il y a quarante-sept ans, il a combattu sous les ordres de Simon de Montfort, comte de Leicester, qui s'était rebellé contre mon aïeul et mon père. Il n'a échappé à la hache du bourreau que parce que mon cher père admirait son honnêteté. Une décision, ajouta-t-il, ironique et désabusé, sur laquelle, pour une fois, mon père et moi sommes tombés d'accord.

Plus le souverain causait, plus j'étais perplexe. Il y avait dans tout cela un mystère, un secret, une énigme. Son discours était clair et logique. Pourquoi donc jouer l'autre Édouard, le roi veule qui soutenait son favori et patronisait des bouffons tout en insultant publiquement les principaux barons, sans parler de son puissant beau-père ? Édouard d'Angleterre faisait preuve d'une cautèle dont même Isabelle n'avait pas pris conscience. Elle aussi semblait déconcertée, désorientée : l'époux qu'elle rencontrait maintenant, aurait-on dit, était un autre homme que celui qu'elle avait épousé à Boulogne, un roi assez fin pour comprendre quels liens elle entretenait en réalité avec sa famille ainsi qu'avec moi, moi qu'Édouard et Gaveston acceptaient à présent comme la confidente d'Isabelle. Je dissimulai mon sourire. Casales et Rossaleti avaient fait un rapport fidèle : le roi et son compagnon se comportaient avec nous comme s'ils nous connaissaient depuis des années. Certaines questions que posa Isabelle sur les templiers et sur son mariage révélèrent son embarras. Édouard n'en tint pas compte et répéta ce que nous savions déjà grâce à Sandewic : les deux affaires n'étaient que pure politique. Il admit qu'il ne voulait pas de persécution sanglante des templiers, mais qu'il s'emparerait de leurs richesses dont il avait un besoin désespéré. Courtois, il me fit participer à la conversation, cependant je compris qu'Isabelle n'avait pas révélé l'entière vérité à son époux à mon sujet.

Gaveston finit par se lever pour remettre des bûches dans le feu dévorant, et, à l'aide d'un lumignon, alluma d'autres chandelles pour remplacer celles qui s'étaient consumées. La lumière se fit plus vive, animant les belles tapisseries qui décoraient les murs. Gaveston alla rattacher un volet qui battait, puis se dirigea vers la porte, l'ouvrit et échangea quelques mots avec Sandewic. J'entendis mentionner le nom

de Clauvelin, le morose tabellion de Soissons. Gaveston referma l'huis et nous rejoignit. Édouard, maussade, but son vin alors que le favori entreprenait de nous interroger toutes les deux sur la mort de Pourte et celle de Wenlock. Il me fit parler avec adresse jusqu'à ce que j'en vienne pour ainsi dire à reconnaître que j'avais des soupçons et pensais que les deux hommes avaient peut-être été occis. Le favori et le souverain semblèrent soucieux en entendant cela mais ne le relevèrent pas et demandèrent à Isabelle si elle avait connu messire de Vitry, le marchand. La princesse d'un regard m'enjoignit de me taire, regard qui, je crois, n'échappa pas à Gaveston. Il se mordilla les lèvres en écoutant l'explication d'Isabelle : messire de Vitry, bien sûr, lui était connu puisqu'il était l'un des banquiers de son père et que l'assassinat sanglant du négociant et de sa maisonnée avait bouleversé tout Paris. On remplit à nouveau les coupes de vin et les deux hommes gardèrent le silence, perdus dans leurs pensées, jusqu'à ce qu'Édouard se penche par-dessus la table pour saisir les mains de son épouse.

— Je veux savoir deux choses, *mon cœur**. Et je ne veux pas de mensonges. Avant que je vous interroge, laissez-moi vous assurer, et j'en fais le serment solennel, que vous êtes ma princesse et mon épouse, la seule femme dans ma vie, et que vous ne serez jamais supplantée.

Il parlait avec ferveur, les joues empourprées, les yeux brillants. Si jamais prince dit la vérité, alors ce soir-là ce fut le cas d'Édouard d'Angleterre. Isabelle rougit et baissa la tête pour le dissimuler. Le roi appuya avec douceur le bout de ses doigts sur les lèvres de la jeune femme.

— Dites-moi à présent, *ma plaisance**, acceptez-vous Lord Gaveston ? Si ce n'est le cas, dites-le. L'acceptez-vous pour ce qu'il est, pour lui et pour moi ?

Le silence qui s'ensuivit fut tangible, comme si quelque invisible présence s'inclinait vers nous pour entendre la réponse d'Isabelle. Gaveston, assis, le dos courbé, n'avait plus rien de l'arrogant godelureau.

— Oui, déclara ma maîtresse en adressant un sourire radieux au favori. Moi, la princesse royale, votre épouse, votre future reine, je suis aussi Isabelle, enfuie il y a peu de France, de la Cour de mon père, qui était devenue si haïssable. Et vous — elle appuya la main sur la poitrine du souverain —, vous êtes le roi d'Angleterre. Vous n'avez point demandé à m'épouser. Je n'ai point demandé à vous épouser. Nous n'avons choisi ni le jour ni l'heure. Nous devons nous plier au destin choisi par Dieu, alors pourquoi élèverais-je des objections ? Messire Gaveston m'enlèvera-t-il ce qui m'appartient ?

Édouard fit un signe de dénégation. Gaveston prit une profonde

inspiration.

— La seconde chose, *mon seigneur** ?

Isabelle avait toujours la main sur la poitrine de son époux ; il s'en saisit et lui baisa les doigts.

— Écoutez-moi bien, dit le roi, presque dans un murmure. Vous ne devez en aucune circonstance montrer d'affection envers Peter ; et vous devez même lui témoigner de l'aversion, pour le moment du moins. Il ne faut pas, au moins en public, que vous sembliez éprouver de l'amitié à l'égard de Lord Gaveston.

— Pourquoi ? m'enquis-je avant de réfléchir.

— Parce que, Mathilde, c'est ainsi que cela se passe. Plutôt que de me dissimuler leur malveillance, c'est auprès de vous que mes ennemis iront se trahir.

Il sourit.

— Comme on dit dans les écoles, *effectum sequitur causam* — l'effet suit la cause. Mes relations avec mon beau cousin de France ne sont pas cordiales et leurs fruits ont pu devenir plus amers encore ! C'est une question de politique, de logique : tel père, telle fille. On se demanderait pourquoi vous ne suivez pas les traces du roi Philippe.

— Ce ne serait pas difficile à comprendre ! s'écria Isabelle.

— Vous devez jouer ce rôle, insista Gaveston. Sa Grâce a épousé une princesse française ; il importe au Conseil d'Angleterre, et surtout au roi Philippe lui-même, que la Couronne française croie qu'elle a, ou fasse comme si elle avait, une influence excessive sur Sa Grâce simplement parce qu'elle vous a épousée.

Il s'inclina devant Isabelle.

— J'ai consulté les écrits des hommes de loi de votre père, des hommes comme Pierre Dubois. Philippe rêve du jour où un prince capétien, votre rejeton, portera la couronne du Confesseur tandis qu'un autre deviendra duc de Gascogne.

Il leva les mains.

— Que Philippe s'abandonne donc à ses rêves, cela ne veut pas dire que nous devons y participer !

Le commentaire de Gaveston était cohérent et coulait avec tant de naturel qu'il était convaincant. Les ambitions du roi Philippe étaient notoires ; l'acharnement qu'il avait mis à la réalisation du mariage de sa fille et la question des templiers étaient connus de tous. Édouard, à présent, n'avait d'autre choix que de l'affronter ou de passer pour son valet. Pourtant ma gêne et mon malaise persistaient.

— Qu'est-ce que cela signifie ? interrogea Isabelle. En pratique ?

— Pour respecter le traité de mariage, je dois vous donner des terres et des domaines, ici, en Angleterre. Pour le moment je n'en ferai rien, mais, s'empresse d'ajouter le roi, je m'assurerais en secret que vos besoins seront comblés.

Isabelle leva son gobelet de vin en hommage au souverain.

— Vous pourriez faire mieux. Ce château contient tous les cadeaux et présents de noce faits par mon père, mes oncles, mes frères, Marigny et leurs comparses, cracha-t-elle avec tant de haine que j'en fus moi-même surprise. Pourquoi ne pas les offrir tous à Lord Gaveston ?

Elle but une gorgée.

— Je n'en veux pas. Je ne veux rien d'eux. Je préférerais être chassée et me retrouver en chemise sur les routes. Je préférerais loger dans la hutte d'un charbonnier au milieu de vos bois humides et l'appeler mon palais que de vivre de ce qu'ils m'ont donné. Voilà ma réponse.

Gaveston et le roi lui jetèrent un regard étonné, visiblement troublés par la passion avec laquelle elle s'était exprimée.

— *Alea jacta est*, murmura le favori. Les dés en sont jetés et le jeu peut commencer.

Il se leva et s'enfonça dans l'ombre d'où il rapporta une boîte à bordure d'argent longue comme un coffre à flèches. Il la déposa sur la table, ouvrit les fermoirs et en sortit deux superbes zibelines, une foncée et l'autre blanche comme neige.

— Elles viennent des forêts autour des mers gelées du Nord.

Il posa les fourrures sur les genoux d'Isabelle puis prit dans le coffre une petite escarcelle de cuir. Il en fit tomber le plus brillant des rubis, serti dans une étoile d'or. Il passa la chaîne au cou de la princesse et s'agenouilla devant elle. Isabelle serra ses mains entre les siennes et accepta son allégeance sans mot dire. Gaveston se releva et me désigna du doigt.

— Quant à vous... J'ai tant entendu parler de Mathilde, la sage !

Le rire d'Édouard et d'Isabelle allégea l'atmosphère.

— *Cavete Gascones ferentes dorta*, continua Gaveston — méfiez-vous des Gascons chargés de cadeaux.

Il fouilla derechef dans la boîte et en sortit un livre à la reliure écarlate, clos par des fermaux d'or. Il le mit dans mon giron. Édouard et Isabelle chuchotaient entre eux, boucles d'or confondues. Malgré les présents et la courtoisie, j'éprouvai une pointe d'envie que je m'empressai de chasser. J'ouvris les fermoirs et déchiffrai le titre écrit avec soin : *Traité de la différence des symptômes*, par Galien. Je remerciai mille fois Gaveston. Il s'assit et commença à me poser de nombreuses questions précises sur mes connaissances en matière de

simples et de potions. Il m'expliqua qu'Agnès, sa mère, avait elle aussi été physicienne, en une ville du Béarn, en Gascogne. Dès qu'il mentionna son nom, Édouard se raidit et s'écarta d'Isabelle. Gaveston ne souriait plus ; les traits tirés, il avait les larmes aux yeux. Il eut un rire contraint, mais son regard m'effraya. C'était comme si lui revenait quelque souvenir abominable, ou qu'il fît appel à lui.

— Permettez-moi de vous narrer, Mathilde — de nouveau ce rire aigu —, une histoire du Béarn sur une maison hantée. Un homme, un certain Raoul de Castro Negro, croyait qu'un trésor se trouvait caché dans sa demeure, juste sous le seuil. Il engagea deux magiciens pour jeter un sort afin de découvrir le trésor. J'ignore ce qu'ils firent précisément et si oui ou non ils parvinrent à leurs fins.

Gaveston cilla.

— Mais ensuite ils partirent. Or Raoul avait un serviteur nommé Julien Sarnene qui revint chez lui. Peu de temps après on trouva Sarnene sur la place de la ville ; il se prétendait aveugle et sourd. Il fut malade et invalide quelques semaines, mais, juste avant Pâques, il déclara qu'il voulait aller se recueillir devant un reliquaire de la région. Quelques amis l'aidèrent à s'y rendre monté sur un âne. Ils arrivèrent au lieu de pèlerinage le mercredi saint et Julien pria devant les statues de la Sainte Vierge et de saint Antoine. À complies, il retrouva l'ouïe. Le lendemain, après la messe de la Cène, il récupéra la vue. Il revint dans le Béarn tout à fait guéri. Bien entendu, on cria au miracle et Julien fut convoqué à la cour épiscopale, où il raconta une étrange aventure. Il prétendit être entré chez son maître après le départ des magiciens et avoir trouvé l'endroit rempli d'oiseaux et d'animaux bizarres, y compris trois chevaux pourvus de cornes comme des boucs. Des flammes s'échappaient de leurs gueules et de leurs croupes. Sur leur dos, tournés vers la queue, étaient installés trois hommes terrifiants munis de gourdins. Julien dit qu'il était complètement affolé et qu'il tenta de se signer mais que l'une des bêtes retint sa main. Il voulut prier, mais il finit par s'échapper sur la place où on le découvrit. Que pensez-vous de cette histoire, Mathilde ?

— Qu'advint-il de Raoul ?

Gaveston fit une petite grimace.

— Il s'est enfui. L'Inquisition le poursuivait pour commerce avec des magiciens. Alors, que pensez-vous de l'histoire de Julien ?

— Je ne sais, avouai-je.

— Je vous ai posé une question, physicienne.

Gaveston m'attrapa par les épaules d'une poigne si ferme que je tressaillis. Isabelle protesta et il me lâcha.

— De grâce, puisque vous êtes femme experte en potions et en poudres, insista-t-il d'un ton qui s'était fait suppliant.

— D'aucuns verraient là de la sorcellerie, répondis-je. D'autres soutiendraient que l'homme a été guéri par le bon vouloir de Dieu et son infinie pitié ainsi que par l'intercession de la Sainte Vierge et de saint Antoine.

— Ou bien ?

Dans la chambre le silence était pesant.

— Moi, je serais plus prudente, admis-je. Certains philtres, des fruits sauvages, le jus de champignons, sans parler de l'huile de la peau d'un crapaud, peuvent faire naître des idées bizarres, des cauchemars. D'où les contes sur les sorcières qui prétendent voler ou les visions des fols et des saints, ajoutai-je.

— Mais les symptômes physiques ? La cécité, la surdité ? voulut savoir Gaveston.

— Ils peuvent en découler aussi.

Je fis tourner le vin dans mon gobelet.

— C'est la même chose que ça. Le vin peut créer des illusions et des rêves. Ses effets sur le corps sont connus. Ce qui est vrai du fruit de la vigne l'est pour d'autres plantes.

— Mais que croyez-vous, Mathilde ? Est-ce de la magie ou pas ?

— Non, dis-je sans hésiter. Toutes les causes naturelles doivent être éliminées avant qu'on puisse en proposer d'autres en guise d'explication.

— Bon, bon, concéda Gaveston en se rencognant dans sa chaire. Je pensais bien que vous répondriez cela.

L'atmosphère ne s'allégea pourtant pas. Gaveston se leva, regarda la chandelle des heures qui brûlait sur son support dans un coin et alla vers la porte. D'après ce que j'entendis, je compris que Sandewic avait été remplacé par deux soldats irlandais de Gaveston, des mercenaires qui portaient la livrée frappée d'une aigle écarlate.

— Entrez, je vous en prie.

Le favori introduisit le tabellion Jean de Clauvelin dans la salle et lui montra la cinquième chaire. Il l'invita à s'asseoir, remplit à ras bord un gobelet du généreux bordeaux et tendit un tranchoir d'argent afin que Clauvelin puisse se rassasier des restes. Isabelle parut surprise. Édouard ne bougeait pas, le menton dans les mains. Clauvelin voulut saluer, mais le roi désigna sa chaire en murmurant que ce n'était pas le moment de faire des cérémonies. Gaveston prit place à côté du tabellion qui était fort nerveux, s'empara d'un morceau de viande, le

trempe dans un bol de sauce et le fourra dans la bouche de Clauvelin.

— Jean, Jean, s'exclama-t-il avec brusquerie, je suis si heureux de votre présence !

— Votre Grâce, c'est un grand honneur que de faire partie de la maison de la reine...

— Oui, oui, coupa Gaveston. Il faut que je vous parle, messire, à propos de l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, ou plutôt de son abbé qui me doit certaines sommes. J'ai besoin de vos conseils...

Je regardai la scène avec une horreur grandissante. Gaveston me faisait penser à un gros matou jouant avec une souris. Clauvelin, sous le charme du bavardage et de l'entregent du favori, ne se rendait pas compte du courroux qui bouillonnait dans l'âme du puissant seigneur. Mais, à la façon dont ce dernier déchiquetait la viande, remplissait le gobelet de Clauvelin... Quand le pichet fut vide, il se dirigea vers le buffet pour l'emplir encore. Flatté, le notaire livra maints ragots sur l'abbaye. Gaveston attendit que le vin eût fait son plein effet, puis se leva, s'avança derrière le tabellion et, en un clin d'œil, lui passa un garrot par-dessus la tête et le serra autour de sa gorge. Clauvelin laissa choir son gobelet, se dressa en titubant, mais Gaveston, le visage rouge d'une joie rageuse, le repoussa. La princesse allait s'insurger quand le roi la retint d'un geste. Fasciné, le visage un peu empourpré, la tête inclinée de côté, Édouard restait assis et regardait suffoquer Clauvelin. Gaveston se pencha et tira sur le garrot.

— Jean de Clauvelin, entonna-t-il avec une feinte solennité, mieux connu sous le nom de Julien Sarnene, vous êtes un assassin, un fourbe venu du Béarn, en Gascogne. Vous avez bu une potion et avez eu une vision. Vous avez prétendu être tombé dans les mains des puissances des ténèbres, seulement pour être guéri. Quand on a examiné le miracle, l'évêque de la contrée a fait quérir ma mère Agnès de Gaveston pour lui demander son avis.

Gaveston tira sur la corde puis la desserra.

— Elle a récusé vos affirmations, s'en est raillée et a dit que cela n'avait point de rapport avec Satan, mais dépendait de ce que vous aviez mangé et bu, que vous aviez peut-être absorbé un philtre.

Le favori relâcha encore un peu le garrot.

— Votre ruse pour vous attirer la bienveillance et tirer de l'argent d'un prétendu miracle a été un échec. Toute votre aventure est devenue douteuse et vous n'avez pu prouver que votre ancien maître trempait dans la sorcellerie. Vous espériez obtenir sa fortune, être récompensé. Plus tard, profitant de l'éloignement d'Arnaud de Gaveston, mon père, qui était soldat, vous avez en secret dénoncé ma mère comme sorcière auprès de l'Inquisition. Nombreux étaient les envieux et les méchants

qui ne demandaient qu'à vous croire. Vous avez donné des renseignements sur la connaissance qu'avait ma mère des simples et des potions. Ma mère a dit la vérité. Elle a répondu aux questions, mais, se faisant, s'est condamnée en niant les histoires de démons et de cures miraculeuses et en maintenant que les causes naturelles devaient d'abord être étudiées. On l'a jugée et brûlée. On vous a fourni argent et protection. Vous avez disparu pour renaître sous le nom de Jean de Clauvelin, tabellion.

Gaveston rapprocha ses lèvres de l'oreille de Clauvelin.

— Je vous ai pourchassé, messire, en tout lieu. *Mirabilia dictu* — c'est merveilleux, messire, de constater tout ce qu'on peut apprendre en tant que comte de Cornouailles, régent d'Angleterre, proche confident de son roi. L'an passé, quand j'étais dans le royaume de France, j'ai découvert votre vrai nom et l'endroit où vous vous cachiez.

— Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi ! geignit Clauvelin.

— Le tribunal de l'Inquisition, près de Carcassonne, dit que si.

Il détendit tout à fait la corde, laissant sa victime s'affaler sur sa chaire.

— Les inquisiteurs sont hommes fort méticuleux, reprit Gaveston. Vous avez un grain de beauté au cou, à droite. Il agrippa le cou décharné de Clauvelin, abaissa le haut col du tabellion et tourna sa tête sans ménagement de façon que nous puissions le constater.

— Vous avez aussi une cicatrice d'un pouce de long à l'intérieur du bras gauche.

Il prit le bras du bonhomme, releva avec brutalité la manche de son justaucorps, faisant sauter boucles et boutons sur la table, et plaça le membre de sorte que nous puissions voir la boursouflure. Puis, une main sur l'épaule de Clauvelin, il glissa l'autre sous le justaucorps et sortit la croix de métal attachée à une chaîne de cuivre qu'il portait sur la poitrine. À la lueur des chandelles j'aperçus le crucifix en relief de l'Inquisition. Gaveston l'arracha et le jeta sur la table.

— Donné à quiconque, siffla-t-il, se trouve sous la protection des *Domini canes* — des dominicains, les chiens de Dieu, la *Sancta Inquisitio*, la sainte Inquisition.

Clauvelin, blême et trempé de sueur, se pencha sur latable.

— Ils ne révéleraient pas..., haleta-t-il.

— Oh que si ! se moqua le favori en s'asseyant près de sa victime. Oh que si ! c'est bien ce qu'ils ont fait ! L'argent et le pouvoir, messire, sont les deux clés qui permettent de percer un secret. Vous ne le nierez pas. Bien sûr que non ! Vous souvenez-vous, Clauvelin, il y a tant d'années... Combien ? Vingt-deux ?

Il approcha son visage de celui du tabellion.

— Je n'étais qu'un poupard. Vous pensiez que j'avais oublié ?

Il ôta une miette sur le justaucorps de Clauvelin qu'il lissa avec douceur.

— Je vous ai poursuivi, j'ai fouillé tout le royaume de France pour vous retrouver. L'abbé de Saint-Jean-des-Vignes me doit de l'argent ; il s'est retourné contre vous, n'est-ce pas ? Il a commencé à vous questionner à propos de certaines rentes qui avaient disparu, ainsi qu'au sujet d'une jouvencelle qui se plaignait de vos galanteries éhontées. Vous n'avez été que trop heureux de recevoir la missive d'engagement du roi Philippe : lui, au moins, n'avait que faire de vous !

— Pitié, *mon seigneur* * !

Clauvelin baissa la tête et tendit les mains vers le souverain.

Édouard lui répondit par un regard glacial.

— Vous ne tarderez pas à dormir, dit Gaveston en souriant et en lançant un coup d'œil. Messire Sarnene, j'ai mélangé du jus de pavot à votre vin, et quand vous vous réveillerez, après votre chute, vous connaîtrez l'Enfer !

Il prit son propre gobelet.

— *In infernum*, psalmodia-t-il en mimant l'office des morts, *diaboli te ducent* — en Enfer les démons te conduisent.

Toussant et crachant, Clauvelin voulut se lever, mais s'effondra derechef contre la table et tomba sur le sol. Gaveston bondit.

— Si tôt, si tôt ?

Il donna un coup de pied au malheureux qui gémit, mais resta immobile. Édouard se leva, rejoignit son compagnon et tous les deux, du bout de leurs bottes, frappèrent avec haine l'homme prostré.

— Cessez, messeigneurs ! supplia Isabelle, la tête plongée dans ses mains.

Je restai assise, paralysée par la peur. La princesse cria encore. Les deux hommes s'arrêtèrent, haletants, le visage ruisselant de sueur. Gaveston s'essuya le front du dos de la main.

— Il a envoyé ma mère périr de hideuse malemort. On l'a attachée à un poteau sur la place du marché et on a entassé des fagots autour d'elle. Les flammes sont montées si haut, la chaleur était si intense que le bourreau n'a pu lui donner le coup de grâce, l'étrangler. Il paraît que sa chair rôtiissait comme...

Il ne put continuer et détourna le regard. Édouard s'approcha pour le réconforter. Gaveston jeta le fond de son gobelet de vin sur la victime

inconsciente.

— Il mourra vite, pas comme ma mère !

À nouveau, il frappa Clauvelin du pied et m'adressa un regard suppliant.

— Je devais le faire maintenant. Il croyait que le monde entier avait oublié, mais je ne suis point le monde.

Il se dirigea vers la porte qu'il ouvrit ; les deux mercenaires se glissèrent dans la pièce. Il assena un autre coup au misérable.

— Il y a une étroite poterne dans le mur d'enceinte. On l'utilise pour se débarrasser des eaux sales et des détritüs. Les gonds sont huilés : emportez-le et jetez-le là-bas.

Je fermai les yeux et pensai au corps de Clauvelin tombant du haut de ces rochers abrupts dans cet abîme jusqu'à la mer glacée et tumultueuse.

— Faites savoir qu'il se promenait sur le parapet et qu'il avait trop bu, ordonna Gaveston en claquant de la langue. Dites qu'il a glissé : qui posera des questions ? Qui en aura cure ?

Les mercenaires enlevèrent le corps. Gaveston se mit à inspirer profondément. Il paraissait satisfait, content de lui, et se frottait le ventre comme un homme qui vient de savourer un bon repas.

— Justice, murmura Édouard.

Le favori ramassa les boucles, les boutons et la croix du tabellion et les jeta dans le feu. Il insista pour que nous partagions une dernière coupe de vin. Nous bûmes et notre état d'esprit changea bientôt. Clauvelin fut oublié, du moins par eux, et pour la première fois je me demandai si Isabelle et moi n'avions pas échangé une prison pour une autre. La princesse voulut se retirer. Gaveston et le roi, tout courtoisie à présent, nous accompagnèrent dans la galerie où se pressaient valets et serviteurs préparant le coucher du souverain. Les appartements de Gaveston étaient un peu plus loin. Nous y entrâmes. Je portais les présents qu'il nous avait offerts. J'étais lasse, j'avais besoin de silence et j'avais grand sommeil. La chambre du favori ressemblait à un coffre aux trésors renversé. Des habits coûteux et des ornements précieux étaient jetés çà et là. Lui et le roi évoquaient à présent leur voyage dans le Kent, jusqu'à Cantorbéry, où se trouvait le tombeau de Becket, et le joyau qu'ils y apporteraient. Gaveston tint à nous le montrer, excité comme un enfant devant un cadeau qu'il a préparé. Je contemplai le grand lit, dont le drap blanc de pur lin, dessus, était replié. Tout près, sur le plancher, il y avait des bottes de chasse ornées d'éperons dorés et, au fond, un faucon encapuchonné sur son perchoir, les clochettes de ses jets tintinnabulant à chacun de ses mouvements

incessants. J'aperçus un triptyque pendu de guingois à un crochet planté en hâte dans le mur quand Gaveston avait pris ses quartiers. Je m'avançai pour le redresser et cachai ma surprise : le tableau glorifiait le martyr de sainte Agnès. La dernière fois que je l'avais vu, c'était chez Vitry. Je crus d'abord que c'était une copie, mais les charnières un peu rouillées le long des panneaux et les taches sombres autour de sa bordure dorée me persuadèrent que c'était bien celui que j'avais vu chez Simon. Comment Gaveston l'avait-il donc acquis ? Remarquant mon intérêt, le favori s'approcha d'un pas nonchalant pour parler de la grande dévotion qu'il portait à cette sainte qui avait le même nom que sa mère. Isabelle entendit ces commentaires et s'empressa de me signifier, d'un geste, que nous devions partir. Je la rejoignis. Après nous être inclinées devant le roi et Gaveston, nous sortîmes.

Quand nous fûmes seules, Isabelle déclara qu'elle n'avait pas envie de se coucher. Elle examina les cadeaux de Gaveston et passa en revue les événements de la soirée.

— Ils font comme votre père, rétorquai-je, une belle démonstration de force et de terreur ; ce qui explique que Clauvelin ait été occis en notre présence. Ils entendent être seuls maîtres chez eux.

La princesse appuya sa joue contre l'une des zibelines et sourit.

— Tout comme moi, Mathilde, tout comme moi !

Nous quittâmes Douvres le lendemain matin dans une cavalcade où s'exprimait la puissance de l'Angleterre dans toute sa gloire. Édouard annonça avec gaieté qu'il n'avait en aucune façon l'intention d'attendre ses hôtes français et que, plus tôt il retournerait à Westminster, mieux cela vaudrait. Je me souviens que le temps avait soudain changé, on eût dit que la nature elle-même voulait accueillir la nouvelle reine. Dans le ciel bleu lavé de pluie un soleil d'hiver brillait, le sol était ferme sous le pied et l'air revigorait sans piquer. Édouard et Gaveston, fort désireux de chasser au gerfaut ou au faucon, prirent la tête de la colonne avec leur bande de nains et de bouffons. Ils s'éloignaient souvent de notre cortège et partaient au petit galop à travers champs pour lancer leurs superbes oiseaux contre les hérons, les pluviers ou tout ce qui se risquait à voler sous la voûte céleste. Je voyais parfois ces prédateurs libérés, battant des ailes en luttant contre les vents pour gagner de la hauteur, flottant ainsi que des anges noirs sur le bleu du ciel, avant de fondre sur leur proie en un magnifique plongeon à vous couper le souffle.

Le grand jeu ayant vraiment commencé, Isabelle et moi étions négligées, mais n'avions pas de mal pour nous distraire. Nous chevauchions des palefrois, accompagnées et protégées par Sandewic, Casales, Rossaleti et Baquelle, tout prêts à nous décrire la contrée que nous traversions. Malgré la rigueur de l'hiver, la terre avait une

douceur qui lui était propre, bien différente des mornes plaines de Normandie. La campagne — de vastes champs ouverts au terreau brun dur comme fer qui attendaient les semailles — s'étendait de chaque côté comme un tapis. Elle offrait aussi des prairies et des pâturages pour les grands troupeaux de moutons, des bois épais et denses, des boqueteaux sombres où des hameaux se nichaient à l'abri d'une colline ou dans une clairière. Les pauvres sont les mêmes partout et ils sont toujours parmi nous. Les routes étaient encombrées par ceux qui cherchaient de l'ouvrage, par des marchands, des religieux, des chaudronniers, des colporteurs avec leurs ânes et leurs poneys de bât, des charrettes et des brouettes. Toute cette multitude devait s'écarter en hâte à l'approche du cortège royal. Une fois, nous dépassâmes une troupe de bohémiens, voyageurs perpétuels, avec leurs roulottes bariolées et leurs chevaux harnachés de couleurs criardes. Ils se rassemblèrent sur le bas-côté, dans leurs habits voyants et happelourdes, et proposèrent des babels à la vente. Des pèlerins allant à Cantorbéry, Rochester ou Walsingham, plus au nord, ou bien en revenant, se bousculaient, chapelets au cou, médaillons d'étain épinglés à leurs manteaux en loques. Ils levaient les bras au ciel et, quand nous passions devant eux, priaient Dieu de bénir Édouard et sa reine.

Après l'agitation des derniers jours, ces scènes au grand air étaient reposantes. Nos quatre compagnons décrivaient la campagne, avec les cultures de blé et de seigle, de fruits et de légumes — persil, poireaux, choux, oignons, prunes, poires et pommes —, que faisaient pousser les petits paysans. Je remarquai qu'il y avait peu de haies, des jachères séparant les différentes parcelles, ce qui n'était pas le cas en Normandie. La terre prenait un étrange aspect strié, bien que de plus en plus de champs fussent transformés en pâtures à moutons, la demande de laine anglaise étant constante en Occident. Quand nous dépassions les chaumières aux murs de torchis, les paysans accouraient, admiratifs, pour nous fêter. Plus nous nous enfoncions dans le Kent, toutefois, plus les petits villages paraissaient prospères, maisons et églises de pierre semblant choses courantes. Elles se blottissaient en général autour d'un magnifique manoir en brique rouge ou en moellon couleur miel avec des toits de belles tuiles, des cheminées, d'épaisses portes en chêne et des fenêtres à meneaux garnies de verre.

Aux carrefours, aux limites paroissiales, aux portes des villes, une foule de dignitaires, shérifs, intendants, baillis, gens d'armes et d'Église, tous vêtus de leurs plus beaux atours, les lourdes chaînes de leur fonction pendues au cou, nous attendaient. Ils nous offraient des cadeaux et attestaient leur loyauté, ce qu'Isabelle acceptait d'une voix claire, qui portait loin, s'exprimant parfois en anglais, langue qu'elle

avait étudiée avec zèle mais en secret. Chaque endroit s'était efforcé de faire de son mieux. On avait dépendu les cadavres des gibets, évacué le pilori, débarrassé les piques et grilles des cités des têtes et des membres tranchés des traîtres pour les remplacer par des écus armoriés et de larges tentures colorées. La nuit, nous nous reposions dans les hôtelleries des monastères, des prieurés ou des couvents de religieuses. Le jour, il nous arrivait de nous restaurer dans la salle chaude des vastes tavernes de pèlerins aux accueillantes enseignes décoratives. Nous avions peu de temps pour réfléchir, pour converser seule à seule, et plus notre cortège avançait vers le nord, plus il avait à faire. Nous traversâmes les eaux tumultueuses de la Medway, admirâmes le donjon élancé du château de Rochester et enfin logeâmes au prieuré St Augustine, à Cantorbéry, à deux pas de la cathédrale et du spectaculaire tombeau de saint Thomas Becket, une masse d'or, d'argent et de précieux bijoux. Nous visitâmes l'édifice et priâmes en bas des marches ; on releva le rideau devant la tombe pour que nous puissions faire des offrandes de fleurs, de cierges et d'objets précieux.

Nous rencontrâmes aussi la tante d'Isabelle, Marguerite, la reine douairière, veuve d'Édouard I^{er} et sœur de Philippe IV. Dès le premier coup d'œil, la tante et la nièce se déplurent. La reine Marguerite était une beauté diaphane, moralisatrice et condescendante, imbuë de sa propre bonté et de sa dévotion. Une femme qui avait trouvé la religion et perdu son cœur, complètement plongée dans sa béate passion pour le pèlerinage. Elle dressa la liste des divers endroits où Isabelle devait se rendre en tant que reine, par exemple St Swithun à Worcester, Glastonbury pour les reliques ou la maison de la Vierge à Walsingham. Elle parla d'elle-même comme une harengère jusqu'à ce qu'Isabelle, étouffant un bâillement, remerciât sa « chère tante ». Mais la reine douairière ne se contentait pas de si peu. Isabelle dut se forcer à sourire quand Marguerite, perchée sur un coussiège donnant sur le cloître, entreprit de narrer son récent pèlerinage pour voir l'ampoule du Précieux Sang du Christ à l'abbaye de Hailes. Puis nous fîmes la connaissance de Margaret de Clare, nièce du roi et épouse de Gaveston, jeune femme plutôt inquiète au teint pâle qui ne cessait de rajuster la guimpe démodée qui lui encadrait le visage. Assise telle une pieuse novice, mains dans son giron, elle prêtait une oreille attentive aux sermons monotones de la reine douairière sur les différents lieux saints. Elle acquiesçait parfois d'un hochement de menton et enfonçait son aiguille dans sa tapisserie.

Quand Isabelle et moi nous retrouvâmes seules dans nos chambres, la princesse s'installa sur le plancher, s'adossa à la porte, et se mit à rire jusqu'à ce que les larmes ruissellent sur ses joues. Elle arracha son couvre-chef qu'elle fourra presque dans sa bouche pour maîtriser son

fou rire. Elle finit par se ressaisir, prit une touaille, s'en enveloppa le crâne et, avec le plus de componction possible, les yeux au ciel, imita les deux femmes, y compris l'incessante homélie nasillarde de tante Marguerite.

— Oh, Mathilde, vous devez visiter Chepstow et son prieuré, vous savez bien, celui qui est dédié à la paille dans la crèche. Il contient une bouse du bœuf, celui-là même qui était présent lors de la première nuit de Noël, et plus bas, au couvent de l'Agneau béni, vous pourrez vénérer le prépuce du jeune pastoureau qui portait l'agnelet. Ils ont aussi une patte de cet animal...

Isabelle leva les yeux au ciel.

— ... avec encore quelques lambeaux de viande parce que la Sainte Famille a mangé le reste.

Elle éclata de rire, se releva et, avec solennité, se mit à faire les cent pas dans la vaste pièce en énumérant les reliques les plus extravagantes que tante Marguerite pourrait rassembler : le premier lange du Christ enfant, un copeau de l'établi de Joseph, une plume d'ange, un dé à coudre brisé appartenant à la Vierge Marie. Elle s'interrompit enfin et jeta la touaille par terre.

— Dévote bagasse ! grommela-t-elle. Si sainte qu'elle devrait être morte ! Oh ! ne soyez pas scandalisée, Mathilde !

Elle montra la porte du poing.

— Tante Marguerite la pieuse espionne pour son frère. Si on la laisse agir à son gré, mon père saura tout avant même que cela arrive.

Elle insista, le doigt levé.

— Je ne dois point l'oublier.

Elle remplit à ras bord deux pots en étain de la bière que les frères nous avaient apportée et s'installa sur un tabouret capitonné en me regardant avec attention.

— Eh bien, Mathilde, que croyez-vous que nous soyons ? Deux moineaux tombés de la fenêtre sur le chemin d'un chat ?

— Madame, Votre Grâce, aimez-vous *mon seigneur**, votre époux ?

Isabelle fit la moue et haussa les épaules.

— Répondez à ma question, Mathilde.

— Oui, dis-je sans détour, nous sommes deux moineaux tombés sur le chemin d'un chat. Édouard d'Angleterre et son favori n'ont rien d'enfants de chœur ; nous devons avancer avec lenteur et grande prudence. Ils ont montré leur vraie nature.

— C'est-à-dire ?

— Ils ne toléreront nulle opposition. Obéissez-leur et tout ira bien.

Rebellez-vous ou résistez aux volontés du roi et tout peut arriver, ce qui, madame, pourrait inclure le meurtre de Sir Hugh Pourte et celui de Lord Wenlock, précisai-je en prenant place sur un banc.

J'avais examiné cette hypothèse pendant notre voyage depuis Douvres. Il y avait le Conseil d'Angleterre et un cercle restreint plus intime, le *Secretum Concilium*, le Conseil secret, composé de personnes comme Casales, Sandewic et Baquelle ainsi que des deux hommes occis récemment. Les avis avancés par ces derniers avaient déplu à Édouard et à Gaveston. Je fis part de mes conclusions à ma maîtresse et ajoutai que les membres du Conseil secret pouvaient être en danger et supprimés l'un après l'autre.

— Par qui ? interrogea Isabelle.

— Je ne peux vous répondre là-dessus, Votre Grâce.

CHAPITRE IX

Il n'y a plus ni ami ni parent.

Chanson des temps anciens, 1272-1307

Nous restâmes quelque temps au prieuré St Augustine en attendant d'accueillir les Français : les deux frères de Philippe, les comtes de Valois et d'Évreux, Marigny, Nogaret, Plaisians et les trois fils du roi. Deux jours après notre arrivée, ils entrèrent dans la cour du prieuré en grand arroi, sous leurs bannières bleu et or, et furent reçus par Édouard et Gaveston.

S'ensuivirent les habituels banquets et festivités, soit au prieuré, soit dans les bâtiments épiscopaux. Isabelle fut à nouveau entourée des dames de la Cour tandis que je fus écartée. La princesse était sans nul doute à la merci de Marigny, « ce Goupil aux yeux verts », surnom qu'elle donnait à ce conseiller, qui, le lendemain de sa venue, me jeta un regard torve alors que toute la compagnie sortait avec cérémonie de l'église après la messe. J'étais soulagée d'être tenue à l'écart de toutes leurs méchantes intrigues tant que ma maîtresse me narrait avec vivacité les détails des événements : par exemple, qu'Édouard accordait davantage d'attention, en public, à Gaveston qu'à sa « femme bien-aimée » et que le favori royal arborait sans vergogne quelques-uns des bijoux que Philippe avait offerts à Isabelle. Bien entendu, les Français protestaient et les relations entre les deux Cours ne cessaient de se tendre.

J'étais heureuse d'être loin du tohu-bohu des rencontres, des festins et des pourparlers. Casales, Sandewic, Rossaleti et Baquelle, quand ils le pouvaient, me retrouvaient dans le grand parloir de l'hôtellerie ou m'accompagnaient dans l'herbarium du prieuré : je commentais alors les noms et propriétés des diverses plantes. Sandewic, surtout, se montrait intéressé. Il chantait toujours les louanges des remèdes que je lui avais donnés. Lui et ses amis n'avaient d'autre choix que de m'écouter quand je m'attardais sur les différents jardins que possédait le prieuré : celui du cloître où herbes et fleurs poussaient autour du saint bénitier central ; le verger du cimetière ; le potager et, enfin, le jardin médicinal, au nord du bâtiment. Ce dernier s'enorgueillissait de

seize plates-bandes, bien bûchées et entretenues, séparées par des allées sablées, les carrés de simples situés de telle façon qu'ils profitaient du soleil. L'endroit était agréable, même en hiver. Le parfum des plantes embaumait l'air malgré les petits châssis que le médecin, frère Ambrose, y avait installés pour les protéger des éléments. Ce vieux bénédictin, responsable à la fois du jardin médicinal et de l'infirmerie, était vraiment un homme amoureux de la création de Dieu. Il nous rejoignait toujours en portant sous le bras une copie en lambeaux du *De materia medica* de Dioscoride ; rien d'étonnant si mes compagnons, après avoir subi pendant une heure la conférence de l'infirmier sur les vertus du chrysanthemum parthenium, s'esquivaient sans demander leur reste.

Oh ! comme j'aimais ce jardin gracieux et serein, ce havre loin des ferments de haine et d'intrigue qui se répandaient dans le prieuré comme une brume méphitique et qui, bien entendu, finirent par me rattraper ! Un après-midi, je sortais de l'herbarium quand j'aperçus un moine debout dans l'ombre du petit cloître, à demi dissimulé derrière un pilier. J'avais exploré les carrés d'herbes et ne pouvais en croire mes yeux : j'avais découvert de l'armoise dans l'une des plates-bandes. Je me hâtai pour en parler à frère Ambrose. Je sortis vite, et je pris mon guetteur au débotté. Il s'éloigna prestement, mais trébucha sur un pavé saillant, se cogna contre le mur et se retourna, apeuré. J'avais à grands pas. Je vis son visage et m'arrêtai, pétrifiée de surprise. J'étais certaine que c'était l'homme que j'avais entraperçu à *L'Oriflamme*, ce qui, à présent, semblait avoir eu lieu des siècles plus tôt. Je n'oublierai jamais cette figure, ces yeux, mais, à coup sûr, me dis-je, c'était impossible. À Paris, il était vêtu en clerc anglais, pas en moine bénédictin. Était-il vraiment ici, en Angleterre ? J'étais si bouleversée, si affolée que je m'assis sur un rebord de pierre. Était-ce un clerc ? M'avait-il vue quitter la taverne avec Face de Rat ? Nous avait-il suivis et avait-il été témoin du meurtre de Crokendon derrière le dépositaire ? Quand je me ressaisis, il était trop tard pour le poursuivre, et je finis par mettre tout cela sur le compte d'une hallucination.

Ce soir-là, Isabelle et ses dames d'honneur, invitées par le maire et les notables de la ville, se rendirent à Cantorbéry. Ces derniers avaient organisé un splendide banquet privé dans une vaste et magnifique taverne voisine, *L'Échiquier de l'espoir*. Seul l'écho des mélodieuses psalmodies des moines qui chantaient vêpres et des versets latins troublait le silence du prieuré. Je pris un souper solitaire dans le petit réfectoire de l'hôtellerie. Casales, Sandewic et leurs compagnons s'étaient mêlés à l'escorte royale à Cantorbéry. Je demeurai quelque temps à lire, à la lumière d'une chandelle, un manuscrit que frère Ambrose m'avait prêté. J'allais me retirer quand un frère lai que le

reste de la communauté appelait Simon Simplex — un vieil homme aux touffes de cheveux dressées sur la tête, aux yeux laiteux, de la salive gouttant de la commissure des lèvres — fit irruption.

— Oh ! madame, frère Ambrose a besoin de vous à l'infirmierie ! annonça-t-il en gesticulant.

Je retournai à ma chambre, pris ma chape et traversai le cloître désert et les couloirs aux murs de pierre. Les cloches de la ville carillonnaient, les moines avaient commencé à chanter complies et une phrase, tirée de l'épître de saint Pierre et dans laquelle il est fait allusion à Satan sous la forme d'un lion rugissant qui rôde en cherchant qui dévorer, me traversa l'esprit. J'aurais dû tenir compte de l'avertissement.

L'infirmierie, située dans un bâtiment à un étage à l'autre bout du prieuré, donnait sur le jardin médicinal. Le local se trouvait en haut d'un escalier fort abrupt. Frère Ambrose m'avait confié que le fondateur du prieuré l'avait voulu ainsi afin d'obliger les gens à se demander s'ils étaient réellement malades avant de tenter cette montée. Les marches étaient si raides que frère Ambrose lui-même avait besoin d'aide pour les gravir et qu'il fallait faire porter blessés et malades par de robustes serviteurs.

Avant que j'y sois arrivée, la nuit était tombée. En haut de l'escalier, des torches, flanquant la porte béante, flamboyaient et faisaient signe dans le vent. Des buissons et des arbres qui bordaient l'édifice montait le dernier croassement des corneilles. Un goupil en chasse glapit dans la pénombre, à quoi répondirent sur-le-champ les jappements profonds comme un son de cloche des chiens du prieuré. Je montai l'escalier en me demandant ce que voulait frère Ambrose. Simon avait disparu, et je me fis la réflexion qu'il devait donc s'agir d'une affaire urgente, sinon Ambrose aurait rejoint ses frères dans le chœur pour complies. J'étais arrivée sur le seuil et allais pénétrer dans l'étroit couloir, éclairé par un seul flambeau et la lueur d'un brasero à son extrémité, juste devant l'huis de l'infirmierie, quand on me jeta sur la tête un sac grossier et empestant l'humus. Je me débattis en hurlant. Un coup sur la tempe me fit vaciller. Je fus poussée et tirée, on me traîna dehors afin de me précipiter en bas de ces marches abruptes à l'arête coupante. La pensée de Pourte tombant dans le noir m'incita à me battre, mais j'étais éperdue. Mes forces m'abandonnaient, mes jambes se dérobaient sous moi et mon assaillant avait dû me parvenir en haut de l'escalier quand ma délivrance survint.

— *Au secours ! Au secours* !*

La voix forte vibrait ; un bruit de pas résonna comme si quelqu'un courait vers nous. Je luttai avec désespoir, bien décidée à m'éloigner de cette voix et de la cruelle chute. Haletante, je m'écrasai contre la

grande porte qu'on avait refermée et glissai sur le sol. J'arrachai le sac et jetai un coup d'œil à droite. Rien, si ce n'était le brasero rougeoyant. Je rampai à quatre pattes, à la façon d'un chien, vers le bord de l'escalier et regardai en bas. Rien non plus. Je me relevai en titubant et me dirigeai avec prudence vers l'hôtellerie déserte. Après l'avoir atteinte, je montai avec peine les marches, puis je fermai et verrouillai l'huis de la pièce derrière moi.

Je restai étendue sur le sol quelque temps. J'avais envie de vomir et me hâtai vers la garde-robe, un petit recoin clos par une porte. Quand mon estomac se fut calmé, je revins sur mes pas et, utilisant le miroir à main de ma maîtresse, j'examinai l'ecchymose sur ma tempe. Je sentis une bosse et une contusion sensible, mais il n'y avait pas de sang. Je changeai de robe, soignai mes meurtrissures sur les bras et les jambes, bus un peu de vin coupé d'eau et me couchai. Une obscurité effrayante semblait m'entourer, assombrissant mon âme et enveloppant mon cœur comme une brume nocturne, glaçant mon courage, sapant ma volonté. Qui pouvait bien m'avoir attaquée ? Pourquoi ? Et qui était mon sauveur, cette voix claire et puissante qui portait loin ? Cela me réconforta un peu. Le vin faisait son effet, réchauffait mon sang et réveillait mes humeurs. Je ne devais pas faiblir, je ne faiblirais pas. Je me remémorai oncle Réginald et la courte oraison qu'il avait composée :

*Jésus-Christ qui m'as fait de boue
Et m'as sauvé de ton sang,
Kyrie Eleison, Seigneur, prends pitié.*

Je m'endormis et fus réveillée par le retour d'Isabelle qui claqua la porte derrière elle pour fuir le troupeau caquetant de ses femmes. Elle maugréait à mi-voix, mais se tut soudain en m'apercevant. Elle me prit la main et me fit narrer ce qui m'était arrivé. Puis elle examina ma tête, usant de mes potions pour traiter la blessure, et envoya quérir frère Ambrose et Simon. Ils vinrent tous deux, les yeux écarquillés, et s'agenouillèrent sur le seuil pendant que ma maîtresse, en dépit de mes protestations, les interrogeait avec véhémence. Frère Ambrose secoua la tête d'un air chagrin et affirma qu'il ne m'avait point fait chercher. Sa Grâce, continua-t-il, ne savait-elle pas que, selon les us du prieuré, il était tout à fait interdit aux femmes d'entrer dans l'infirmierie ? De plus, au moment de l'attaque, lui et frère Simon, qui n'avait pas toute sa tête, le pauvre homme, se trouvaient dans les stalles du chœur parmi les autres religieux. Simon ne pouvait s'expliquer, mais ne cessait de murmurer « belle, belle » en contemplant avec étonnement Isabelle. Il ne comprenait rien à ses questions, toutefois, aidé de frère Ambrose, il finit par dire que l'un des frères lui avait donné le message pour moi. Non, nous assura-t-il, il

ne se souvenait plus de son visage ; il faisait sombre et l'homme avait remonté son capuchon pour se protéger du froid ; il l'avait béni en latin, usant des termes propres à leur ordre. Le mystérieux moine avait prétendu parler au nom du père prieur. Je pensai aussitôt à Rossaleti, autrefois novice chez les bénédictins, qui, au contraire de Casales, Sandewic ou Baquelle, maîtrisait bien le latin. Je le rappelai avec discrétion à Isabelle. Frère Simon décrivit ensuite comment ce bénédictin lui avait serré les mains.

— Elles étaient calleuses comme celles d'un paysan, d'un homme qui bêche, marmonna-t-il.

Je regardai la princesse et haussai les épaules. Les mains de Rossaleti étaient plus douces que les miennes. Frère Ambrose se leva avec peine en déclarant qu'il devait aller rapporter toute cette aventure au prieur. À ma demande, Isabelle fit jurer le silence aux deux hommes et déposa une pièce d'argent dans chacune de leurs mains. Quand ils furent partis, elle resta immobile au milieu de la flaque de lumière provenant d'une chandelle.

— Mathilde, constata-t-elle en me regardant, n'importe qui pourrait vous avoir attaquée. Quand nous sommes arrivés à *L'Échiquier de l'espoir*, les gens allaient et venaient. Gaveston a pris le parti d'ignorer mes oncles, Marigny et les autres. N'importe qui, lui y compris, aurait pu parcourir la courte distance entre la taverne et le prieuré et perpétrer cette agression. Il était facile d'emprunter une coule de bénédictin et de se cacher dans l'ombre, bénéficiant largement de temps pour trouver son chemin dans ce prieuré. Frère Simon est si simple qu'il croirait tout le monde et tout ce qu'on lui raconte.

Elle se pencha et me caressa les cheveux.

— Comme vous l'avez fait, Mathilde. Vous devriez être plus prudente, plus circonspecte.

— Gaveston pourrait-il être l'agresseur ? m'enquis-je.

— Peut-être. C'est un assassin, comme les autres, répondit Isabelle en s'asseyant près de moi sur le lit.

Je parlai ensuite à ma maîtresse du tableau représentant sainte Agnès et lui affirmai que j'étais sûre que c'était celui que j'avais vu chez messire de Vitry.

— Impossible, releva-t-elle. Gaveston était en Angleterre à ce moment-là... sauf s'il s'est rendu à Paris en secret.

J'évoquai aussi l'homme au regard pénétrant que j'avais aperçu dans la taverne, à Paris, et derechef ici. Était-ce lui qui avait surgi quand on m'avait assailli à l'infirmerie ? Je dus pourtant admettre à la fin que nous poursuivions des ombres, si bien qu'Isabelle en vint aux

agissements de la Cour.

— Mon époux ne me rejoindra pas, déclara-t-elle en se levant et en se dirigeant vers la fenêtre. Et je ne le rejoindrai pas, du moins pas avant que les Français soient repartis. Jeux subtils et stratagèmes tortueux, n'est-ce pas, Mathilde, mais comment, où et quand tout cela se terminera-t-il ?

Les mots m'échappèrent :

— Par un carnage sanglant !

— C'est vrai, Mathilde ; je crois que vous avez raison.

Peu après, nous quittâmes le prieuré pour nous diriger à bride abattue vers Londres. Édouard, aussi inconstant que jamais, annonça sans ménagement que le couronnement devrait être repoussé. Les Français en conçurent de l'aigreur. Isabelle continuait à être tout à fait délaissée par son époux. Gaveston, en plaçant avec ostentation dans ses chariots et ses tentes les cadeaux de nocces offerts à Isabelle par sa parenté, ne fit que jeter de l'huile sur le feu. On dépêcha Sandewic et Baquelle en avant-garde afin que la Tour et la ville soient prêtes pour l'arrivée royale. Casales et Rossaleti furent chargés de s'occuper de nous. Le clerc à la peau mate et aux yeux limpides reconnut qu'il était d'humeur sombre et que la France lui manquait un peu, bien qu'il fût fort occupé à organiser la chancellerie de la reine et les autres domaines de sa maison. Il amusait tout le monde par ses plaintes et ses doléances incessantes contre le froid, Casales devant lui rappeler que le temps à Paris n'était guère différent. Après le départ de Sandewic, Casales se détendit et avoua qu'il trouvait le vieux gardien de la Tour compagnon difficile avec ses constantes récriminations contre le roi et Lord Gaveston. Il s'attacha davantage à ma personne. Je le surprénais affalé sur sa selle, les rênes dans sa main valide, les yeux perçants dans son visage sévère sous la chevelure hirsute, me scrutant avec attention. Remarquant la contusion sur ma tempe, il m'interrogea. Je lui répondis que j'étais tombée et il s'en tint là.

Casales se faisait l'écho des commérages de la Cour et décrivait les divers palais et manoirs royaux à King's Langley, Woodstock et ailleurs. Il avait aussi très envie de revoir Londres, qu'il nous dépeignait.

— La cité est comme un rectangle, avec six portes principales qui datent toutes des Romains, nous expliqua-t-il. Au sud-est se dresse la Tour, la grande forteresse du Conquérant, le fief de Sandewic, qui surplombe la Tamise. On l'a érigée pour intimider les Londoniens avec son donjon central. Les défenses de la ville remontent, au nord, jusqu'à Aldgate, s'étendent à l'ouest jusqu'à Bishopsgate et Cripplegate, puis descendent en passant par Newgate jusqu'au fleuve. Elles enserrant

environ cent trente acres et abritent tous les genres de pêcheurs qui existent en ce bas monde. Ce qu'a Paris, Londres en regorge : estaminets, étuves, tavernes, auberges et bordels, négociants, nobles, marchands, clercs et étudiants.

Il hocha la tête :

— On peut trouver à Londres tout ce qui rampe ou marche sous le soleil. Si le diable fait du bon travail, Dieu aussi. Il y a St Paul au clocher chargé de reliques contre la foudre, et mille et une autres églises, bien que pour chaque prêtre il y ait une ribaude, pour chaque moine un félon et pour chaque frère un larron. Comme vous le dira Sandewic, les gibets municipaux des Elms, à Smithfield, sont toujours pleins.

Quelques jours plus tard, nous vîmes Londres de nos propres yeux. Le maire, l'échevinage et les notables de la ville, parés de robes écarlates aux capuchons fourrés, étaient venus par centaines nous accueillir à Blackheath. Ils étaient alignés telles des troupes, selon leur guilde, chacune sous sa bannière aux couleurs vives, blasonnée d'emblèmes et d'insignes particuliers. Ils nous firent pénétrer dans la ville et franchir le long pont qui enjambait la Tamise pour nous diriger vers le nord. Le fleuve, sous nos pieds, était tumultueux. Barges et bateaux, tous merveilleusement apprêtés, voguaient dans un déploiement de magnifiques tentures décoratives gonflées par le vent. Des trompettes claironnaient ; des clameurs retentissaient. Des maisons et des échoppes, séparées par des intervalles destinés aux grands tas d'ordures et d'immondices, propres et vides à présent, flanquaient le pont. Les piques des garde-fous avaient été débarrassées des têtes coupées qui y pourrissaient et ornées de banderoles bigarrées flottant follement au vent.

Les spectateurs, de l'autre côté du pont, se pressaient de toutes parts sur au moins vingt rangs. Leurs acclamations de joie montaient jusqu'aux cieux en signe de bienvenue. Isabelle portait des robes écarlate et argent, ses cheveux d'or étaient retenus par un diadème serti de bijoux et une mante de satin bordée de coûteuse fourrure réchauffait ses épaules. Elle chevauchait un palefroi blanc comme neige. À sa droite se tenait Édouard, vêtu d'un surcot écarlate et or sur une chemise d'un blanc aveuglant, d'un manteau de parade, et arborant une couronne où s'enchâssaient des pierres précieuses. Le roi montait Bayard, le noir et fougueux destrier de son père. Les deux chevaux étaient parés de harnais d'un cuir brun-rouge luisant clouté de joyaux. Des éperons d'or adornaient les talons des bottes d'Édouard ; ceux d'Isabelle, d'argent massif, présent de la ville de Cantorbéry, scintillaient sous le soleil hivernal.

Par la suite, on compara les souverains à Arthur et Guenièvre entrant

à Camelot. À juste titre, d'une certaine façon, car, comme dans ce récit, l'histoire d'Édouard et d'Isabelle s'acheva en tragédie, mais cela arriva plus tard, au bout de bien des années. En ce matin de février, la cité entière était sortie pour recevoir son beau et jeune roi et sa charmante épouse qui, sur son cheval, ressemblait à une reine des fées, à une dame mythique des grands romans de chevalerie. Je brûlais d'envie de voir ce Londres dont on m'avait tant parlé. Ce jour-là, je saisis le mouvement d'une ville affairée et grouillante dans sa vigueur printanière, malgré l'hiver, dont chaque quartier tentait de surpasser ses rivaux, la transformant ainsi en un immense champ de foire.

Nous pénétrâmes dans la ville proprement dite ; à droite s'élevaient les tourelles et le donjon élancé de la Tour. Puis, prenant à gauche, nous traversâmes les rues en grande pompe pour aller rendre grâce à Westminster. Nous passâmes devant de splendides demeures, maisons des grands négociants dont la façade de plâtre rose et aux poutres noires était décorée de tentures multicolores, de bannières étincelantes et de superbes étendards. Juste au bout du pont, nous fîmes halte devant une tour symbolique. Au sommet se tenait un géant, avec une hache dans sa main droite en tant que champion de la ville, et, dans la gauche, en tant que portier, les clés de la cité. Des halberdiers fichées au sommet de l'édifice pendaient des draperies frappées aux armes d'Angleterre et de France. Le géant les montra et se lança dans un hymne à la gloire de ses nouveaux souverains.

Quelques instants plus tard, au son des trompettes, cornes et clairons, nous remontâmes Cornhill entre des simulacres de châteaux en bois couverts d'un tissu empesé peint à l'imitation du marbre blanc et du jaspe vert. En haut du plus grand se dressait un lion d'argent, sculpté avec un goût exquis. Il portait au cou un écu aux armes royales et brandissait un sceptre d'une patte, une épée de l'autre. La route était également bordée de magnifiques tentes qui, entrouvertes, laissaient voir des portraits de saint Georges, saint Edmond et saint Édouard le Confesseur. Dans d'autres pavillons de cérémonie des chœurs de jeunes garçons, en blanc et or comme des anges, des rameaux de genêt et de laurier dans les cheveux, chantaient avec *ferveur Isabelle, regina Anglorum, Gloria, laus et honor* — « A Isabelle, reine d'Angleterre, gloire, louanges et honneur ».

Nous arrivâmes à Cheapside où le vaste bâtiment qui couvrait la fontaine principale de Londres, alimentée par le Grand Conduit, transformé en château féerique, abritait des jouvencelles en habits d'or à la chevelure constellée de bijoux. Elles entonnèrent d'une belle voix *Gloriosa dicta sunt, Isabelle* — « On rapporte des faits glorieux à ton sujet, Isabelle ». Et les choses continuèrent ainsi pendant que nous

progressions dans cette large artère de Cheapside flanquée de part et d'autre de riches demeures et d'échoppes. Nous passâmes sous les tours et la flèche de St Paul, sur les voies bordant la Tamise, et entrâmes par la Voie royale dans la spacieuse enceinte de Westminster. D'un côté se dressaient les vastes salles et les habitations à hauts pignons du palais, de l'autre l'admirable chef-d'œuvre de pierre à couper le souffle qu'était l'abbaye de Westminster, dans son exubérance, ses contreforts, ses murs, ses vitraux, sa dentelle de pierre et ses portails monumentaux qui scintillaient sous le gel. Nous y pénétrâmes et remontâmes l'imposante nef vers le maître-autel. Isabelle et Édouard s'agenouillèrent dans le chœur pour rendre grâces avant de se recueillir sur le tombeau de marbre d'Édouard le Confesseur à l'abri sous son dais.

Puis nous descendîmes vers la Tour. À l'embarcadère royal à Westminster, nous prîmes place sur une magnifique barge royale ornée avec soin. Nous partîmes, les rameurs l'échine courbée sur les rames, pendant que les souverains, trônant sous un dais d'or, saluaient la foule rangée sur la rive nord du fleuve. Nous dépassâmes les célèbres quais de Queenhithe, Dowgate et autres, et, pour la première fois, je ressentis la peur d'affronter les eaux entre les piles des arches du Pont de Londres. Ce fut en vérité une terrifiante aventure : l'eau tonnait et déferlait dans un bruit de tambours infernal, l'écume retombait comme la pluie. Nous accostâmes enfin en douceur au quai de la Tour, où Sandewic et Baquelle, portant la livrée resplendissante de la maison royale, nous attendaient.

Je n'oublierai jamais la première fois où j'arrivai à la Tour, cette sévère forteresse menaçante, élégante pourtant sous certains aspects, qui devait jouer un rôle capital dans la vie de ma maîtresse. Henri III avait copié ce qu'il y avait de mieux en France pour construire et rénover l'abbaye et le palais, mais la Tour rappelait avec force le caractère belliqueux du vieux monarque. Rien d'étonnant à ce que Sandewic y consacra sa vie. C'était un endroit bâti pour un soldat, pour la guerre, qui, par sa taille et sa puissance mêmes, suffisait à mettre en garde et à soumettre les turbulents Londoniens. Elle dominait le fleuve avec son donjon central, ses murailles, ses douves profondes, ses redoutables bastions, ses tourelles impérieuses, ses porches profonds et sombres, que défendaient des créneaux, des meurtrières, des passages étranglés et des herses hérissées d'acier. Entrant par la Porte du Lion, nous franchîmes le pont qui enjambait la douve puante et verdie par la vase, et frôlâmes la barbacane où les bêtes sauvages du roi — lions, léopards et autres animaux terrifiants — rôdaient et rugissaient. Nous fîmes halte pour les écouter avant de repartir en passant par la Tour du Milieu, sous la Tour Byward, pour déboucher dans le bayle extérieur, vaste espace ouvert

qui s'étendait entre deux murs d'enceinte et où se trouvaient les écuries, les entrepôts et les quartiers des soldats et des valets.

Notre route nous amena sous la Tour St Edmund et par une autre poterne jusqu'à une cour close par le grand donjon carré, par la Tour Wakefield et par celle du Fanal. Reliant ces tours entre elles, on avait érigé des logements royaux, de magnifiques maisons au hourdis blanc et rose, au colombage d'un noir de jais, aux fondations de pierre et aux toits de tuile rouge.

La lumière et l'air entraient par de larges fenêtres garnies de verre. Le sol, à l'intérieur, était revêtu de parquet ciré. Partout, les murs peints imitaient la pierre de taille. Des frises représentant des animaux, des plantes, des fleurs, des anges, des griffons et toute une série de devises héraldiques retenaient l'œil. L'une de ces demeures, que Sandewic appelait le Château de la Tour, fut attribuée à Isabelle. Gracieuse résidence, elle s'enorgueillissait de chambres privées ornées de tentures et meublées de coffres et de tables. Au rez-de-chaussée, une petite salle, décorée avec goût, drapée de tapisseries aux couleurs vives, présentait une table de chêne ciré sur une estrade et, au-dessous, des planches sur tréteaux pour les serviteurs. Toute la demeure était chauffée par des braseros et des feux qui ronflaient dans les cheminées ornementées. Chaque pièce comprenait un lavarium avec cuvettes, brocs et patères pour suspendre les toailles, ainsi qu'une roue de chandelles que des poulies permettaient d'abaisser pour bénéficier de davantage de lumière. Au rez-de-chaussée, parloirs, resserres et cuisines, équipés du nécessaire et pourvus de tout le confort, jouxtaient la salle.

Comme Sandewic en était fier, que Dieu reçoive et absolve sa pauvre âme ! Il voulait que nous nous sentions en sécurité et à l'aise. Sa chaude bienveillance m'alla droit au cœur. Je pleurai un moment et m'isolai dans un parloir vide, car l'accueil cordial du gardien me rappelait oncle Réginald et la tendre intimité dont il m'avait entourée. Isabelle, elle aussi, après la fatigue de la parade royale, fut heureuse de se trouver au Château. Elle ôta robes et bijoux, et se mit à courir tout autour des chambres en riant et en battant des mains comme la joyeuse jouvencelle qu'elle aurait dû être. C'était fort agréable d'être seules. Le roi et Gaveston logeaient dans la Tour Wakefield, à côté, et, Dieu merci, les Français étaient restés au palais royal de Westminster. On avait attribué des chambres dans notre maison à Casales et à Rossaleti tandis que Baquelle, très fier des merveilles que les Londoniens avaient mises en scène, était retourné au grand Guildhall de Cattedale Street pour festoyer et fanfaronner avec les autres échevins.

Ce mois de février fut une période d'attente et de préparatifs pour le couronnement. Isabelle nous avait décrites comme deux moineaux. À

la réflexion, nous étions plutôt des éperviers, encore jeunes et tendres, et la Tour devint notre nid assuré. Sandewic, bien sûr, était à son affaire. Il adorait son fief, aussi, tous les matins, se présentait-il au Château de la Tour avec une liste de petits maux qui me faisaient sourire. Je traitais les ampoules avec du lys blanc, les rhumatismes et son incessant catarrhe par de la népète ou herbe-aux-chats trempée, puis séchée au four. En échange, il prenait plaisir à me montrer la Tour dans toute sa gloire. Nous visitâmes la barbacane. Dans une longue rangée de cages spécialement construites s'abritaient les bêtes sauvages offertes au roi d'Angleterre par des souverains étrangers. Un animal, surtout, fascinait Sandewic : un énorme ours brun qu'il appelait Wotan, une brute terrifiante qui se dressait en griffant l'air. L'infecte puanteur fétide qui montait des grands cuveaux contenant les pièces de viande nageant dans le sang destinées à nourrir les animaux était intense. Sandewic était particulièrement content des cages dont il avait en personne dirigé la construction afin que chaque bête puisse se déplacer et bouger. Il fit remarquer que Wotan, tout comme lui, avait des douleurs articulaires. Il entretenait sans nul doute un lien spécial avec cet extraordinaire animal, allant même jusqu'à lui porter un panier de fruits dans sa cage. À cette occasion, il enfilait une cape conçue à cet effet, faite de morceaux de cuir bouilli cousus ensemble, qui lui servait de protection contre cet ours à demi sauvage. Wotan se dirigeait vers lui en boitant et l'attirait avec douceur en quémendant la nourriture que Sandewic finissait par déposer sur le sol.

Mais la grande fierté du gardien était la petite chapelle de St Peter ad Vincula sise dans un coin de la cour intérieure. Elle était tombée en ruine et Sandewic l'avait restaurée sur ses fonds propres. Il ne cessait de vanter ce qu'il nommait son *petit bijou**. À l'intérieur, l'édifice ressemblait à ceux construits avant le Conquérant : c'était un bâtiment tout en longueur comme une grange, avec des poutres enjambant l'étroite nef qui menait à un lumineux chœur en pierre au jubé délicatement sculpté, et à un grand autel posé sur une estrade. Au-dessus la lumière se déversait par un large oriel dont le vitrail dépeignait la libération de saint Pierre de sa prison à Jérusalem. Les dalles étaient lisses et régulières et les boiseries brun foncé luisaient. Des braseros réchauffaient l'air et, à gauche du chœur, les maçons et les charpentiers avaient construit une petite chapelle dédiée à la Madone dans laquelle une Vierge à l'Enfant reproduisait le fameux tableau de Walsingham. Des tablettes d'encens posées sur les braseros parfumaient l'endroit, qui offrait même des bancs étroits et des prie-Dieu. On avait sablé, replâtré, chaulé les murs et on les avait presque entièrement recouverts de fresques vives à la facture vigoureuse qui narraient l'histoire de la Tour.

Mes souvenirs sont si frais : la matinée était froide et les nappes de

brume qui montaient du fleuve envahissaient la Tour, enveloppant murailles et tourelles, pendant sur les lieux comme un rideau, étouffant tous les bruits sauf le croassement rauque des corbeaux. La brume s'insinuait même sous la porte dans la nef de la chapelle. Je me demandais si ces minces volutes n'étaient pas les fantômes de ceux qui erraient en quête d'absolution.

Sandewic allait et venait en décrivant le travail qu'il avait accompli dans la chapelle. Il s'arrêta et d'un geste large désigna les lieux.

— Voici, Mathilde, mon Calice des Esprits !

Je l'interrogeai : que voulait-il dire ?

— Si au moins le roi venait céans ! reprit-il sans me répondre. Si au moins il réfléchissait et priait.

Il baissa la tête et me jeta un regard de sous ses sourcils broussailleux.

— Cet endroit renferme le Calice des Esprits, comme dans le roman d'Arthur le Château aventureux renferme le Saint-Graal.

Puis il s'empressa d'aborder d'autres sujets et je n'insistai pas.

— L'âme parle à l'âme, *cor ad cor loquitur* — le cœur parle au cœur.

Peut-être Sandewic, dès ce moment, cherchait-il à me mettre en garde. Soldat de la vieille école, il lui déplaisait de s'exprimer sans détour, mais il essayait pourtant d'être franc et carré. Une fois hors de la chapelle, il me prit la main et m'emmena dans une petite dépendance adossée aux cuisines, un de ces apprentis employés pour la garnison. Nous déjeunâmes devant le feu. Sandewic aurait pu se confier, mais des valets vaquaient autour de nous. Il finit par m'attraper par le poignet comme s'il avait pris une décision et m'entraîna vers la grande grille ouvrant sur le fleuve. La herse était levée, des points lumineux perçaient la brume et le fracas que faisaient les hommes en déchargeant les barges résonnait sourdement. Sandewic me poussa dans un coin. Il m'enveloppa de ma mante et me glissa un pomandre dans la main pour lutter contre la puanteur des chenaux. Puis il désigna la lueur des torches.

— Que se passe-t-il, à votre avis, Mathilde ?

— On débarque des marchandises.

— Des armes, précisa-t-il. Des arcs, des flèches, des hallebardes et des boucliers. Je suis allé à la Tour Bowyer, hier. Lord Gaveston s'y trouvait aussi, pour surveiller le travail. Nos armureries et nos forges sont fort affairées.

— *Mon seigneur** le roi se prépare-t-il à guerroyer contre ses barons ?

— Oui, admit Sandewic. *Mon seigneur** s'y prépare sans nul doute.

Il se retourna. Nous étions proches comme des amants. Je pouvais

sentir son haleine imprégnée de bière et voir ses yeux bleus limpides briller de courroux.

— Avez-vous remarqué, Mathilde, que lors de notre trajet depuis Douvres, nous n'avons point fait étape dans des châteaux, mais avons logé dans des monastères et des prieurés ?

J'acquiesçai.

— Édouard a beaucoup insisté sur ce point, expliqua Sandewic. Il ne voulait pas qu'on s'aperçoive que ces endroits s'apprêtaient à se battre, se garnissaient de troupes, rassemblaient provende et armes. Et en France, quand je chevauchais à l'écart ? Le roi Philippe agissait de même ; il s'organisait.

— La guerre contre la France ? questionnai-je.

— Peut-être, répondit Sandewic.

— Est-ce pour cela qu'on a prié les Français de venir céans par leurs propres moyens et de rester à distance de la Tour ?

Nous sortîmes du recoin et retournâmes vers la sinistre poterne.

— J'ai vu des combats, Mathilde, ici, en Angleterre, déclara Sandewic. Le frère contre le frère, le père contre le fils. J'étais sous les ordres du comte Simon à Lewes et Evesham. J'ai vu les morts entassés comme des sacs ensanglantés, des arbres pleins de cadavres, des villages incendiés, le puits débordant de corps. Je me suis battu en Écosse et au pays de Galles et j'ai été témoin d'atrocités que même Sa Majesté Satan n'aurait pu imaginer : des hommes écorchés vifs, mutilés, torturés, puis suspendus dans des cages aux murailles des châteaux, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il tapa les pavés du pied.

— Je ne veux pas que cela recommence. Dites-le à votre maîtresse.

Les jours suivants, je pensai souvent aux avertissements du gardien et en discutai avec Isabelle. Elle n'en pouvait mais, absorbée qu'elle était par le couronnement et Baquelle, comme elle me le signala avec ironie, lui rendant visite presque à tout instant. Le marchand entraît à grands pas dans ses appartements, accompagné de merciers, de joailliers, d'orfèvres, d'épiciers, de bijoutiers, tous aussi pressés d'apporter des présents et de protester de leur loyauté que de retenir l'attention de la princesse avec des échantillons de leurs marchandises. Dans mon arrogance j'avais toujours estimé que Baquelle n'était qu'une pompeuse nullité, mais ce jovial négociant rondouillard, Messire Pigeon, ainsi qu'Isabelle le surnommait en secret, avait du pouvoir en ville et contribuait à lever pour la Couronne les prêts dont le souverain avait désespérément besoin. Baquelle s'enfermait souvent avec le roi et le favori, ainsi qu'avec les officiers de l'Échiquier dans la tour du Trésor. Je me demandais s'il participait lui aussi aux

préparatifs de guerre.

D'autres visiteurs — les grands barons et leur escorte qui demandaient une audience avec le roi — arrivèrent à la forteresse. Leur requête était connue de tous. Ils voulaient qu'un parlement se tienne aussi vite que possible à Westminster pour débattre de « certaines questions d'importance ». Édouard trouva des prétextes pour se débarrasser d'eux. Marigny et ses deux familiers, Plaisians et Nogaret, vinrent également présenter leurs civilités au souverain et à sa nouvelle épouse. Édouard les rencontra dans la Tour Wakefield. Ils partagèrent ensuite une coupe de vin avec Isabelle qui refusa ma présence, prétextant que Marigny ne me voulait pas de bien. Cela m'étonna, mais ma maîtresse n'en démordit pas. La réunion fut d'ailleurs brève. La princesse annonça qu'elle ne se sentait pas bien et regagna sa chambre où, en parfaite santé, elle tempêta en faisant les cent pas et en maudissant Marigny, « l'œil » de son père.

— On a essayé de m'imposer un médecin ! s'exclama-t-elle. Une des créatures de mon père. Il s'est montré fort peu respectueux et voulait savoir...

Elle dut lutter pour reprendre sa respiration.

— Si l'union avait été consommée ?

— Pour l'amour du Ciel, non, Mathilde ! Si je pouvais être grosse !

Elle rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Déjà ? cria-t-elle. C'est un vrai moine pour en savoir si peu, et même si je l'étais, même si je le suis, il serait le dernier à l'apprendre.

Elle se laissa choir sur un banc.

— Je lui ai dit que je ne désirais pas prolonger la conversation, s'esclaffa-t-elle. Je me suis tenu le ventre et ai prétendu être tout à fait malade. Je n'avais jamais vu Marigny avec un si large sourire. Il a même eu l'impudence d'insister, derechef, pour que je sois soignée par un médecin français.

Elle m'envoya un baiser.

— Je lui ai répondu que c'était le cas. Par vous !

— Était-ce sage, Votre Grâce ?

— Était-ce sage, Votre Grâce ? reprit-elle en m'imitant. Oh ! la tête de Marigny ! Oh ! Mathilde, il fallait la voir : rouge de courroux ! Il m'a demandé si vous étiez un autre cadeau que j'avais offert à mon mari.

Mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque ; je frissonnai de peur comme si une sombre présence m'avait frôlée de ses ailes duveteuses.

— Qu'y a-t-il, Mathilde ?

— Madame — j'employai la formule dont j'usais toujours quand j'étais

directe avec elle —, voulez-vous répéter ce que vous venez de dire ? Doucement.

Elle s'exécuta et s'interrompit au milieu.

— Bien sûr, chuchota-t-elle, comment pourrait-il le savoir ?

Elle se leva avec lenteur.

— Comment Marigny aurait-il appris que c'est moi qui ai conseillé à Édouard de donner mes cadeaux de noces à Gaveston ? Il n'y avait personne d'autre cette nuit-là. J'ai parlé plus tard à *mon seigneur** et il a juré que le grand jeu était un sujet absolument secret, alors qui, Mathilde ? Sandewic ? ajouta-t-elle soudain. Il est resté derrière la porte un certain temps.

— Gaveston ? rétorquai-je. Le roi en personne, malgré ses protestations ?

Je revis cette soirée. Nous n'étions que tous les quatre et, jusqu'à présent, Isabelle avait continué à soutenir, même devant Casales et Rossaleti, que c'était Édouard qui s'était emparé de ses cadeaux pour les donner à Gaveston. Je me souvins de la joie malicieuse du favori quand il taquinait Clauvelin. Le trépas de Pourte, Wenlock s'écrasant sur le sol, les attaques que j'avais subies... Gaveston, voire le roi, était-il derrière tout cela ? J'avais envie de m'asseoir et, comme un érudit, de rassembler et trier tout ce que je savais, mais j'en étais incapable. Tant de questions se bousculaient dans mon esprit que j'étais déconcertée. Isabelle et moi n'étions encore que des pions dans un jeu que nous ne pouvions pas même espérer contrôler.

Casales et Rossaleti nous rejoignirent peu après. Le scribe apportait une brassée de documents, de la cire, le sceau personnel de la princesse, des plumes d'oie et des cornes à couvercle remplies d'une encre bleu-noir. Le nombre de suppliques qu'on adressait à Isabelle croissait déjà. Il s'agissait de permis pour voyager à l'étranger, de pardons pour des crimes, de remises de dettes, d'exemptions pour l'ost, de demandes d'aide, que ce soit contre une arrestation abusive ou des poursuites judiciaires fâcheuses. Isabelle, assise à sa table de travail, scellait la cire chaude ou écrivait *le roi le veut**, Édouard ayant accepté que sa jeune épouse puisse répondre aux placets et se réservant le droit de confirmer tout ce qu'elle accorderait. Pendant qu'elle s'occupait à cette tâche, Casales recommença à nous enseigner l'anglais. J'en avais appris un peu avec oncle Réginald et Isabelle l'avait étudié toute seule. Casales, suivant les ordres du roi, nous instruisait maintenant plus avant, nous enseignant des poèmes comme *Voici qu'arrive l'été*, *La Règle de l'ancien temps* et même quelques-unes des chansons paillardes si appréciées des Londoniens. Il ajouta les paroles plutôt difficiles de la *Chanson des temps anciens*, un chant

composé, dit-il, sous le règne du feu monarque, une amère et violente attaque contre la corruption. J'en ai gardé quelques bribes en mémoire.

*Fausseté et oisiveté régentent cette terre, comme
nous*

[Ils voyons tous les jours.

Et en elles la haine, et il en sera de même toujours.

C'était un choix étrange, mais Casales, qui écrivait des poèmes, prétendit qu'on y retrouvait l'esprit de la langue anglaise.

Il était indéniable que nos deux compagnons avaient changé depuis notre arrivée en Angleterre. Rossaleti était plus silencieux, perdu dans ses pensées. Il me regardait de ses yeux sombres pleins de chagrin, en se mordillant les lèvres comme un homme qui voudrait dire quelque chose, tout en ayant pourtant décidé de se taire. Casales était brusque, et cependant plus volubile. Ce jour-là, il insista auprès d'Isabelle pour qu'elle invite son époux à être plus prudent et davantage à l'écoute de ses conseillers. Il attendit que Rossaleti soit parti et se montra alors encore plus direct.

— Lord Gaveston... commença-t-il.

Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et jeta un coup d'œil dans la cage d'escalier qui s'assombrissait.

— ... Lord Gaveston, répéta-t-il, en fermant l'huis et en revenant sur ses pas, doit être exilé. La Cour française murmure, les grands barons ont envoyé des ordres pour convoquer leurs gens, les Écossais se pressent aux marches du Nord, et avez-vous entendu les dernières nouvelles ?

— Lesquelles ? s'enquit Isabelle en se retournant brusquement dans sa chaire.

— Au sujet du couronnement. Ce soir, le Conseil royal débat de la date, mais ce sera sans nul doute le 25 février. Selon l'*Ordo* du *Liber regalis*, seul un comte de haut lignage peut porter la couronne au maître-autel, toutefois, pour l'occasion, ce sera...

— Gaveston ? suggérerai-je.

— Oui, Gaveston, acquiesça Casales. Tout de pourpre vêtu, comme un roi.

Plus tard dans l'après-midi, Édouard et Gaveston, en justaucorps lâche, chemise et chausses, emmitouflés dans leurs chapes pour lutter contre le froid, vinrent sans se presser dans notre demeure. Ils se comportèrent comme des enfants sortant de l'école, se taquinant au sujet d'un singe apprivoisé qui avait dérobé un des bijoux du favori puis mordu un de ses petits chiens. Quand Sandewic nous rejoignit, ce

fut lui et Isabelle qui devinrent la cible de leurs quolibets et, malgré la présence de nos visiteurs, le roi fulmina sans retenue contre les barons. Gaveston était un imitateur-né et Édouard hurla de rire en voyant son favori parodier les différents nobles et leur attribuer des surnoms. Gaveston alla jusqu'à se mettre à quatre pattes et à aboyer avec force pour se moquer de Guy de Beauchamp, comte de Warwick, qu'il avait baptisé « le chien noir d'Arden ». Ensuite, alors que nous jouions aux dés, Isabelle tenta d'aborder la question du couronnement, mais son époux fit mine de ne rien entendre, tira sa dague et accusa son compagnon de se servir de dés pipés. Ils nous quittèrent à la nuit tombante. Casales les suivit, mais Sandewic resta, l'air excédé.

— Ce soir, observa-t-il en allant vers la porte et en faisant claquer ses gantelets contre ses mains, nous nous réunirons, nous deviserons, mais rien ne changera.

Une douleur à la cuisse le fit tressaillir et il s'interrompit.

J'insistai pour qu'il demeure et le poussai à avouer que ses douleurs rhumatismales empiraient. Je lui prescrivis un cataplasme d'armoise et la cure de l'abbé Strabo contre les douleurs, la fleur d'artémisie, une herbe assez rare. J'en avais un peu, moulue, en décoction et filtrée. Je lui en offris deux fioles en lui signalant que le goût serait âcre et qu'il devait y mêler du vin, ce à quoi il rétorqua qu'il aimait ce genre de remède. Quand j'en eus terminé, je lui présentai ma propre requête, une décision que j'avais prise pendant la journée, et à laquelle Isabelle avait déjà donné son accord. Je fis d'abord jurer le secret à Sandewic, puis je réclamai une escorte pour m'accompagner en ville le lendemain. Il eut l'air étonné, mais déclara qu'il vaudrait mieux que ladite escorte fût réduite à un seul homme afin que nous puissions sortir de la Tour sans nous faire remarquer. Il proposa le capitaine de ses archers, un Gallois que j'avais rencontré à Paris, un individu redoutable à l'air sévère nommé Owain Ap Ythel, et j'acceptai.

Le lendemain, nous partîmes juste après l'aube. Le froid était mordant et le sol glissant. Ap Ythel était armé mais sans casque. Sous sa chape à capuchon il avait un ceinturon avec épée et dague, et portait une arbalète et un carquois de carreaux pendu à la taille. Je m'étais munie d'un poignard que j'avais glissé dans la gaine de ma haute ceinture. Sandewic en personne nous fit sortir par la poterne. Nous nous éloignâmes de la Tour par des venelles puantes et gagnâmes la large voie qui menait à la cité. J'avais résolu de me rendre à Seething Lane pour découvrir qui était ce mystérieux personnage et s'il pouvait nous aider dans notre actuel océan de troubles. Le Gallois chuchota que nous pourrions toujours louer une barque au quai, mais je n'avais point oublié Paris et ne désirais pas nager à nouveau.

CHAPITRE X

Les puissants d'hier tombent à présent sous l'épée.
Chanson des temps anciens, 1272-1307

Nous marchions vite. Le gel avait durci la fange et la boue sur les pavés et les caniveaux, qui coupaient la rue comme autant de rubans, étaient pris par la glace. Les cloches de la ville sonnaient prime, mais les cornes du marché n'avaient pas encore annoncé que le commerce pouvait reprendre, aussi les échoppes et les éventaires étaient-ils fermés. Des lanternes et des chandelles brillaient aux fenêtres. Des enseignes de toutes les couleurs grinçaient dans le vent du matin. Les odeurs, cette impression d'attente avant le début du jour, faisaient tant penser à Paris ! Les éboueurs et les nettoyeurs de l'échevinage s'affairaient à emporter les détritres dans de grands tombereaux qui descendaient la rue avec lenteur sous les bannières appendues en vue du couronnement. Des chiens aboyaient et jappaient. Les baillis de la ville, en livrée bleu et moutarde, traquaient un porc pris à vagabonder hors de son enclos, sévère manquement aux lois municipales. Des dizainiers, armés de gourdins et de halberdes, rassemblaient les noctambules, catins, ivrognes et autres violeurs du couvre-feu, les faisaient mettre en rang et leur enchaînaient les mains avant de les conduire en troupeau à Cheapside et à la grande cage qui servait de prison au-dessus de la canalisation. Des mendiants transis tremblaient dans les coins. Des ribaudes malchanceuses hélaient en vain le chaland du fond des porches obscurs ou à l'entrée des venelles. Des fripiers, réduits à vendre des habits d'occasion, préparaient déjà leurs étals improvisés et essayaient de retenir l'attention des tâcherons en manteaux râpés et en bonnets de futaine bourru qui avançaient à grand bruit sur les pavés avec leurs patins de bois ferrés pour ne pas déraiper sur la glace gluante.

J'avais dit à Ap Ythel où nous allions. Il connaissait bien Londres et me conseilla de rester dans les rues larges et de ne pas m'égarer dans les venelles et ruelles, repaires et terrains de chasse des coquins, malandrins et autres malfaiteurs. Empruntant Cornhill, nous fûmes vite dans Cheapside, tout à fait désert, mis à part la bruyante cage. Au pilori se trouvait un malheureux boulanger, frissonnant en dépit du

poêlon de charbon que sa famille inquiète avait glissé entre ses jambes. Le placard pendu à son cou prévenait contre ces marchands qui mettaient des bouts de fer dans leurs miches pour qu'elles pèsent plus lourd. Un court instant, je perdis haleine, flageolai sur mes jambes et fus comme hallucinée. J'eus l'impression que je n'étais plus à Londres, mais à Paris, et que je courais par les rues, occupée à des emplettes pour oncle Réginald. Ap Ythel le remarqua et voulut à toute force que nous nous arrêtions dans une rôtisserie qui avait ouvert tôt pour attirer les manouvriers par les alléchants effluves de son pain frais et de ses savoureuses tourtes.

Nous déjeunâmes de gobelets de bière éventée. Assise sur un banc devant l'échoppe, je jetai un coup d'œil dans la direction d'où nous venions, en quête d'un éventuel poursuivant. Je ne vis personne, bien qu'Ap Ythel fût devenu soucieux, lui aussi. Il ne m'interrogea pas sur ce que je faisais. La parole de Sandewic lui suffisait, mais il ne cessait de regarder derrière nous. À un moment, il se leva, les pieds de chaque côté du caniveau gelé, et plissa les yeux pour scruter Cheapside. Il grommela quelques mots en gallois, mais, quand je le questionnai, il secoua la tête, vida son gobelet et déclara que nous devrions continuer notre chemin.

Sans cesser de nous hâter, nous passâmes devant la sinistre prison de Newgate et débouchâmes dans les petites rues autour de St Paul. Je fis halte pour admirer sa girouette, un immense aigle dont les ailes déployées étaient sculptées, c'est du moins ce que prétendit Ap Ythel, dans du cuivre. Mais le Gallois insista pour que je ne m'attarde pas, et m'expliqua que le cimetière de St Paul était l'ancre des hors-la-loi et de ceux qui cherchaient asile dans l'église. Nous parvînmes à Seething Lane, tunnel sombre qui sinuait entre de misérables maisons aux étages en surplomb. L'endroit était vide, à l'exception de chats errants dont les affreux mialements résonnaient dans la rue. Comme à Paris, la boutique, à l'enseigne du *Palefroi*, était fort délabrée. Ce n'était qu'un entrepôt dont la peinture criarde était écaillée et les fenêtres tendues de papier huilé. Sise à l'angle d'une ruelle, elle possédait un escalier extérieur latéral : un fugitif pouvait sans mal s'en échapper. Je priai Ap Ythel d'attendre et de monter la garde. Les marches, sous mes pieds, craquèrent de façon sinistre et annoncèrent mon arrivée. En haut, la porte n'était pas fermée à clé et je la poussai. À l'intérieur, une lourde tenture, gonflée par le vent, m'enserra dans ses plis. Je m'en extirpai et avançai dans la pièce, lieu crépusculaire aux ombres mouvantes. Bien qu'aucune chandelle ne fût allumée, l'air sentait la cire et l'encens. Je jetai un coup d'œil sur le lit : la couverture était remontée avec soin. Au milieu de la chambre il y avait une table recouverte d'une nappe blanche, une patène d'argent provenant d'un autel et deux petits chandeliers. Alors que je m'en approchais, un bras

m'encercla le cou et la pointe d'une dague me piqua la joue.

— *Pax et bonum*, murmura une voix. Qui êtes-vous ?

— Mathilde de Clairebon.

— La vérité, Mathilde de Ferrers !

— Mathilde de Ferrers, avouai-je.

— La nièce de Sir Réginald de Deyncourt ?

— C'est vrai.

— Quel était son rang ?

Je répondis. Les questions continuèrent, drues comme une pluie de flèches. Je n'avais pas peur : la prise n'était pas trop ferme et j'avais reconnu cette voix, sonore et claire, qui avait retenti dans l'escalier sombre de l'infirmerie du prieuré St Augustine. L'homme ôta son bras.

— Allez dire à votre garde que vous êtes en sécurité.

Je m'empressai d'obéir, brûlant d'impatience. Quand je revins dans la pièce, les chandelles avaient été rallumées et l'étranger, habillé de futaine noire, une étole au cou, un manipule au bras, avait repris la messe qu'il était en train de célébrer. Debout devant la table, tête inclinée, il lisait le canon de l'office dans un petit bréviaire ouvert sur son support. Il leva le pain azyme, une hostie blanche et ronde, et prononça sur lui les mots de la consécration ; puis il prit la coupe d'étain et consacra le vin. Je m'agenouillai devant l'autel improvisé et examinai cet étrange prêtre. Il était encore jeune, élancé, et mesurait environ six pieds de haut. Il avait un visage allongé, plutôt sévère et un peu olivâtre, un nez droit, des lèvres pleines et des ridules d'expression autour de la bouche et de ses yeux gris qui étaient fort beaux. Une raie séparait ses cheveux noirs qui grisonnaient. Quand je l'avais aperçu pour la première fois à la taverne de *L'Oriflamme*, à Paris, ils étaient plus courts mais, à présent, ils lui tombaient sur les épaules. Ses hautes pommettes lui donnaient un air exigeant, en quelque sorte ascétique, pourtant, quand il me regardait, ses yeux pétillaient d'amusement. Il m'offrit la communion, ses longs doigts minces tenant une parcelle de l'hostie, puis une gorgée du calice, le sang du Christ dans une coupe d'étain. Après *l'Ite missa est*, il débarrassa en hâte l'autel et rangea les vases sacrés dans des sacoches de cuir rebondies. D'une patère fixée à l'huis il décrocha sa chape, ainsi qu'un épais et lourd ceinturon garni d'une épée et d'un poignard dans leur fourreau. Il le jeta sur son épaule, embrassa la pièce du regard et s'avança vers moi.

Ah, doux Jésus, je m'en souviens comme si c'était hier ! Il portait une cotte-hardie et un haut-de-chausses bleu foncé. Ses bottes, un peu éraflées, étaient ajustées. Il sentait la menthe et le carvi. Il se contenta

de me regarder. Je fis de même. Que Dieu et tous ses saints me viennent en aide, je l'aimai depuis cet instant. Voilà, c'est dit ! Après oncle Réginald, Bertrand Demontaigu fut le seul homme que j'aie jamais vraiment aimé ! Vous allez considérer cette aventure comme des fadaises de trouvères. Ainsi qu'il vous plaira. Mais moi, je sais bien ce qu'il en est. On peut, croyez-moi, tomber amoureux en un clin d'œil et n'en prendre conscience que plus tard. Le cœur, alors, ne bat pas plus vite, le sang ne coule pas plus fort. Je ne ressentis qu'une profonde paix, le désir d'être près de lui, de le contempler, de lui parler, de le toucher. Les philosophes et les théologiens, quand ils décrivent l'âme, semblent dire qu'elle est enfermée dans la chair. Qui prétend cela ? Pourquoi la chair ne serait-elle pas contenue dans l'âme et pourquoi les âmes ne pourraient-elles s'étreindre et se fondre, ne faire plus qu'une, quand elles se rencontrent ? Dans une de leurs chansons, dont j'ai oublié les paroles, les ménestrels comparent nos âmes à des mosaïques inachevées ; seules, elles sont incomplètes, mais quand elles s'abouchent à l'autre, elles parviennent à une totale plénitude qui leur est propre. Bertrand Demontaigu était mien. S'il est en Enfer et que je suis avec lui, je serai au Paradis, et mon Paradis sans lui serait infernal. Si je ferme mes vieilles paupières fatiguées, il est là, serein, calme, avec son sourire un peu en coin, et ses yeux, pleins d'amusement et d'amour, me regardent. Quand je dors, il vient ; et même le matin, juste avant que je m'éveille, il est toujours là. Je peux traverser le cloître animé et apercevoir une tache de couleur. Est-ce lui ? Par ce glacial matin de février, il y a tant d'années, il me caressa le visage, comme il m'avait caressé l'âme.

— Mathilde, ma petite, nous devons partir. Votre venue peut provoquer un grand danger. Les *Noctales* vous ont peut-être suivie.

— Qui cela ?

Il m'effleura derechef la joue.

— Peu importe. Mais partons.

— J'ai une escorte, Ap Ythel, il est...

— Laissez-le ici, répondit-il en me tendant la main. Je suis Bertrand Demontaigu. Vous ne craignez rien avec moi. Je lui pris la main.

— Ap Ythel sera en sécurité : ce n'est pas lui qu'ils pourchassent. Ils le laisseront tranquille une fois qu'ils auront cerné la maison.

— Mais je n'ai vu personne.

— Bien sûr ! On ne les voit jamais.

Il me conduisit dans l'escalier. Je ne posai aucune question, je ne m'étonnai de rien. Je lui emboîtai le pas et, par une étroite porte et une grossière échelle, nous descendîmes dans la rue. Il savait où il

allait. Nous quittâmes la venelle empuantie, tournâmes, et une silhouette, encapuchonnée tel un moine, se faufila hors d'un recoin à environ six pieds devant nous. Demontaigu me poussa en arrière, lâcha les sacoches et tira son épée et son poignard. Son adversaire se fendit, mais Bertrand para le coup grâce à sa longue dague galloise. Notre assaillant, le visage caché, prit la position d'un combattant des rues, genoux pliés, couteau dans une main, poignard dans l'autre. Les deux hommes se rapprochèrent et s'affrontèrent, tapant du pied dans un cliquetis argentin d'acier. Demontaigu se dégagea soudain mais, au lieu de reculer, plongea avec célérité et enfonça profondément son épée dans le ventre de l'agresseur qui s'effondra en crachant du sang.

Il y eut un bruit de pas ; une corne sonna. Nous nous mîmes à courir dans les venelles et les ruelles. Demontaigu, gêné par les lourdes sacoches, me tirait par la main. Je m'arrêtai, relevai ma robe et saisis l'une d'entre elles. Bertrand, ruisselant de sueur, serra ma main et nous nous élançâmes à nouveau. Ce fut une fuite terrible, furieuse, dans un labyrinthe de venelles, des endroits misérables et infects au sol jonché d'ordures malodorantes et de détritiques divers. Des silhouettes sombres se pressaient comme des fantômes sous les porches et à l'entrée des ruelles. Des bagasses, fardées de blanc sous leurs cheveux teints en roux, nous regardaient avec hargne ; des mendiants, crasseux et estropiés, agitaient leur sébile ; des chiens jaunes aux côtes saillantes nous montraient les dents ; des enfants nus s'éparpillaient à notre approche. On nous jeta des déchets par les fenêtres et les portes. Nous fîmes mille tours, nous enfonçant plus profondément dans les taudis autour de Whitefriars, les bas-fonds de Londres, avec leurs maisons délabrées et leurs hordes de coquins. Ils nous laissèrent passer, croyant que nous étions des criminels cherchant à échapper à la loi tandis que l'arme de Bertrand les tenait en respect.

Vint un moment où je ne pus plus courir. J'étais trempée de sueur, je ressentais une violente douleur dans le flanc, mes jambes et mes pieds étaient de plomb et me faisaient mal, les larmes me voilaient les yeux. Nous entrâmes dans un passage. Demontaigu me fit passer par la barrière d'osier vermoulue d'un cimetière envahi de croix éboulées et de végétation emmêlée. Nous nous précipitâmes vers la porte de la chapelle. Il l'ouvrit d'un coup de pied, nous nous jetâmes sous le porche moisi et cherchâmes asile dans un recoin près de la porte du diable, au nord. Haletants, nous nous accroupîmes entre les fonts baptismaux et le mur en essuyant la sueur sur nos visages. Bertrand demeurait vigilant, aux aguets à la façon d'un limier pour repérer tout signe de poursuite. Il resta d'abord affalé, jambes étendues, tête basse. Je me remis la première et repris lentement ma respiration.

Je contemplai les dessins maladroits sur les murs, une fresque

rudimentaire destinée aux fidèles pour leur montrer l'échelle du salut menant à l'autre monde. Je m'en souviens si bien ; cela convenait à mon humeur après cette course folle. Dans l'angle droit de la peinture se trouvait l'arbre de la connaissance de l'Éden autour duquel s'enroulait le serpent. Au-dessus, il y avait un pont de lances sur lequel une cohorte de démons poussait des marchands fraudeurs.

Au-dessous, on voyait un usurier brûlant dans les flammes, et au centre l'échelle de Jacob sur laquelle des âmes montaient vers le Christ. Quelques-unes parvenaient au sommet, mais les autres étaient saisies par des diables qui leur préparaient une terrible série de tortures en Enfer : un chien rongait la main d'une femme qui s'était davantage souciee de lui que des pauvres ; un pèlerin ivre était emprisonné dans une bouteille ; des démons faisaient bouillir des meurtriers dans un chaudron écumeux ; une créature ressemblant à un griffon mordait les pieds des danseurs lubriques. Je me levai pour regarder de plus près et tenter de me changer les idées. Ma poitrine était encore douloureuse et mes entrailles se rebellaient. Je dus enfin me précipiter dehors pour me soulager et le froid pénétrant glaça ma sueur. Je me lavai les mains dans une flaque à moitié gelée et retournai dans l'église.

— Quel est cet endroit ? m'enquis-je.

— La chapelle du charnier, répondit Demontaigu qui me tournait le dos et admirait la fresque. Un vaste cimetière couvrait jadis tout l'emplacement. On a voulu ériger une chapelle votive où les prêtres de passage pourraient chanter le requiem pour les défunts qui s'entassaient en ces lieux.

Il se retourna et, d'un geste, me fit signe d'avancer.

Je claquai l'huis derrière moi. Bertrand ouvrit l'une des sacoches, en sortit du pain enveloppé d'un linge, le rompit et m'en offrit un morceau.

— Mangez, me pressa-t-il. Le pain est sec et vous calmera l'estomac. Mangez, femme savante, sinon je citerai le vieil adage, *medice cura te ipsum* — médecin, soigne-toi toi-même.

Assis sur les talons, nous partageâmes la nourriture. Demontaigu, à présent plus calme, me scrutait avec attention.

— Vous êtes prêtre, m'étonnai-je, et pourtant vous avez occis un homme.

— Le droit de se défendre, rétorqua-t-il, est inscrit dans la loi canon aussi bien que dans celle que saint Bernard nous a donnée. L'assassin était un ennemi de notre ordre. Je ne lui ai point demandé de renoncer à sa vie.

— Vous êtes un prêtre templier ?

— Oui, que l'on veut capturer mort ou vif. Je viens de la commanderie d'Amiens. Je suis le fils d'un chevalier français et d'une dame anglaise, reprit-il d'une voix égale. Quand j'étais enfant — il mordit dans son pain —, j'ai été fort malade. Ma mère, que Dieu ait son âme, a fait un pèlerinage et a remonté à genoux la nef jusqu'à la statue de Notre-Dame de Chartres. Elle a promis que, si je vivais, je serais prêtre. Mon père, un soldat, y était opposé, tout comme moi.

Il eut un petit rire.

— Jusqu'à ce que je rencontre Jacques de Molay et votre oncle, Réginald de Deyncourt, qui étaient et resteront des hommes de bien, de nobles templiers, que le *bon Seigneur** a accueillis en martyrs de la foi.

— Je vous ai entrevu à la taverne de L'Oriflamme.

— Tout comme moi, souligna Demontaigu, avec ce clerc anglais que vous avez tué. Là encore, si vous ne l'aviez pas fait — il prit une autre bouchée —, je m'en serais chargé. Lui aussi a provoqué son propre destin. La mort répond toujours.

— Pourquoi étiez-vous là-bas ?

Demontaigu avala son pain.

— Écoutez, commença-t-il avec calme, et vous connaîtrez au moins une partie de la vérité. Il est exact que je me trouvais dans cette taverne. J'étais aussi au prieuré.

— Qui m'a attaquée ?

— Je l'ignore. Regardez-vous, Mathilde, avec vos cheveux noirs et vos yeux clairs. Votre oncle disait que vous étiez avenante. Il se trompait. Je pense que vous êtes belle, mais, une fois de plus, je suis un chevalier. Je connais les manières courtoises des trouvères.

Son sourire disparut.

— Mais plus de chanson. Mathilde, j'ai juré sur la Sainte Face d'accomplir la justice de Dieu. Sa vengeance contre les destructeurs de mon ordre.

Il s'interrompit.

— Votre oncle, Réginald de Deyncourt, était un bon ami. Je me suis battu à ses côtés à Saint-Jean-d'Acre quand le ciel s'est embrasé et que la terre était trempée de sang, mais j'étais jeune alors. J'ai trente-six ans à présent. Je suis revenu de Terre sainte en France pour servir d'écuyer à Jacques de Molay, grand maître de notre ordre. Quand il s'est élevé, je me suis élevé avec lui. Je connais ses transactions avec ce démon aux cheveux d'argent et aux yeux bleus, Philippe de France.

Il mastiqua son pain.

— Savez-vous pourquoi il s'en est pris à votre ordre ?

— Non, pas la vraie raison. Je ne comprends pas, sauf une chose.

Il leva un doigt en l'air.

— Un jour, Molay a fait allusion à ce qu'il a appelé « l'entreprise d'Angleterre », mais l'épée a alors frappé. On a arrêté les templiers dans le royaume tout entier. J'ai eu de la chance ; Molay me dépêchait souvent en tant que messenger dans nos établissements d'Aragon ou d'ailleurs. Il n'existait aucune description précise de moi. Je pouvais me cacher sous le nom de ma mère, que ce soit comme religieux ou comme clerc anglais. Je suis un homme de l'ombre.

— Et messire de Vitry ?

— Il a eu peur, Mathilde. C'était un homme bon, honorable et sage. Votre oncle avait bien choisi. L'aide que vous a apportée Vitry a été inappréciable. Il a eu raison : l'endroit le plus sûr pour vous était la Cour de France.

Bertrand essuya de sa manche son front en sueur.

— Pourtant, messire de Vitry se sentait coupable. Il était aussi affolé. Dieu seul sait ce qu'il faisait. Il est venu me voir un jour et m'a demandé de l'absoudre. J'ai accepté et l'ai entendu en confession. Je ne peux vous révéler ce qu'il a dit, bien sûr, mais il redoutait l'avenir.

— Pourquoi se sentait-il coupable ?

— À votre sujet. Il vous voyait en vous une colombe lâchée parmi les éperviers ; il voulait vous assister davantage. Je lui ai offert ma protection, d'où sa lettre.

— Mais alors, pourquoi l'a-t-on occis ?

— Cela aussi, je l'ignore. Il m'a prié de veiller sur vous, ce que j'ai fait. Je vous ai suivie dans la taverne, j'ai vu ce qui est arrivé au clerc anglais, puis vous vous êtes enfuie.

— Je suis allée chez Vitry.

— Et vous l'avez trouvé assassiné ?

— En effet. Mais je n'en sais pas plus.

— Moi de même, souffla Demontaigu. J'ai ouï parler du massacre. J'ai dit une messe pour toutes ces âmes.

— Qui peut bien en être responsable ?

— C'est un sombre mystère ! répondit-il d'un ton sec. J'ai commencé à me soucier de ma propre sécurité. Philippe a engagé des *Noctales*, des hommes qui se déplacent la nuit et donnent la chasse à d'autres

hommes contre récompense pour leurs têtes. On peut trouver la guilde des *Noctales* près de l'église Saint-Sulpice à Paris. Leur chef est un Portugais, Alexandre de Lisbonne.

Bertrand haussa les épaules.

— J'ai déjà croisé ce genre d'individus. J'ai même été l'un d'entre eux, un messager envoyé par les templiers pour réclamer le paiement de dettes.

— Et les *Noctales* vous pourchassent ici ?

— Bien sûr, aussi bien qu'ils pourraient vous poursuivre, vous. Philippe veut mettre la main sur tous les templiers et leurs fidèles. Il se peut, Mathilde, que Marigny et ses démons connaissent votre véritable identité. Si c'est le cas, ils espèrent que vous les conduirez à d'autres templiers en fuite. Les *Noctales* suivront : ils le font toujours, comme la nuit suit le jour. Ils grouillent telles des fourmis, toutefois ils connaissent la loi. Ils ne toucheront pas à un sujet du roi d'Angleterre, mais vous, moi, ceux qui ont fui l'Aragon, la Castille, la France ou n'importe quel autre endroit, sont des proies légitimes. Ils essayeront de me capturer vivant, cependant, s'ils ne le peuvent — il tendit le cou —, ils me couperont la tête, la mettront dans un tonneau de saumure, dénicheront la preuve que je suis bien un templier et courront chez Philippe ou Marigny pour toucher leur prime. Ils cherchent aussi les richesses des templiers, les coffres de bijoux cachés, l'or et l'argent.

— Vous connaissent-ils ?

Demontaigu se retourna comme si les diables peints sur le mur le fascinaient.

— Oui, sous le nom de mon père, et ils savent aussi quel est mon rang, mais, ainsi que je vous l'ai déjà expliqué, ils n'ont pas de description détaillée de moi.

Il éclata d'un rire soudain.

— Les traîtres de notre ordre ne m'ont jamais vu de près ; c'est l'une des raisons pour lesquelles Molay m'a choisi quand Philippe a frappé. Je devais avancer masqué pour nous venger, pour protéger, là où je le pouvais, nos frères.

— Par conséquent, je vous ai mis en danger ?

Demontaigu prit mon visage entre ses mains.

— Ils ne me connaissent toujours pas, Mathilde.

Il retira ses mains.

— Ne vous en souciez pas : cela devait arriver un jour. Un tavernier soupçonneux, un dénonciateur...

Il s'adossa au mur et soupira.

— Je suis resté à Paris aussi longtemps que je l'ai pu. Comme je vous l'ai dit, Vitry se sentait coupable et m'avait demandé de l'aider. J'ai donc surveillé le palais. Ce fut assez facile. Je vous ai vue sortir. J'ai pensé que vous vous enfuyiez peut-être et je vous ai rejointe à la taverne. Je me suis habillé et comporté en clerc anglais ; je parle la langue. J'ai été témoin de ce qui s'est passé.

Il ramassa les miettes sur sa tunique.

— Puis Vitry a été occis. J'ai décidé de m'échapper. Mes frères avaient préparé un endroit sûr en Angleterre.

Il haussa les épaules.

— En arrivant ici, j'ai constaté que la plupart d'entre eux se cachaient ou étaient en prison. En Angleterre, le pouvoir ne s'est pas tout à fait déclaré contre nous. William de la Mare, notre grand maître en cette contrée, est assigné à domicile à Cantorbéry.

— Et vous êtes venu à Douvres pour guetter mon arrivée ?

Il se mit à rire.

— Oui et non.

Un long frisson de peur me parcourut.

— Ce n'est pas pour moi que vous êtes là, accusai-je. C'est pour Marigny, n'est-ce pas ? Plaisians et Nogaret ?

— C'est vrai, Mathilde. C'est pour eux. Si je le peux, si Dieu m'en donne la volonté, la grâce et la force, je les tuerai comme le feraient d'autres frères de mon ordre. Les *Noctales* ont été lâchés à nos trousses pour de nombreuses raisons. Si Philippe et ses hommes sont dangereux pour nous, nous le sommes tout autant pour eux. Nous avons encore de l'influence, que ce soit sur ce faux prêtre, Clément d'Avignon, ou ici, en Angleterre. Et, surtout, nous sommes des soldats, des vétérans, des maîtres archers, des hommes d'épée. Il peut être si périlleux de se trouver dans la rue ou de traverser la place d'un marché !

Il sourit.

— Voire d'être dans un palais. J'ai appris le trépas de Pelet et je me suis demandé...

— Non, répondis-je. C'est la princesse qui a agi en mon nom.

— Dans ce cas, rétorqua-t-il, nous avons envers elle une grande dette.

— Et l'attaque à Cantorbéry ?

— Je voyageais sous un déguisement et avec de faux documents qui faisaient de moi frère Odo, de Cluny. Les moines de St Augustine m'ont accepté ; les bénédictins ne cessent de se déplacer. On m'a laissé

tranquille, donné une cellule et j'ai eu le droit de me mêler aux religieux pendant leurs célébrations communautaires. Je vous ai surveillée. Je vous ai vue quitter l'hôtellerie ce soir-là et je vous ai suivie. Vous vous êtes conduite en écervelée, Mathilde, dans cet endroit désert, ce repaire plein d'ombres. Quoi qu'il en soit, je suis allé en bas de l'escalier et ai assisté à l'attaque en haut.

Il fit une petite grimace.

— Vous savez le reste.

Il me tapota le bras.

— Je n'ai point osé me faire connaître et suis retourné à Londres. J'aurais voulu attendre encore un peu.

Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit, jeta un regard dehors et la referma. Il revint et s'accroupit devant moi.

— Alors, Mathilde, pourquoi vous a-t-on, vous une *dame de chambre**, attaquée avec tant de violence ?

Je lui narrai tout, comme une pénitente dans un confessionnal demandant l'absolution à son confesseur : le trépas de Pourte et celui de Wenlock, les agressions dont j'avais été victime et l'inimitié de Marigny. Il m'écouta, apparemment satisfait et en me posant parfois une question. Quand j'en eus terminé, il secoua la tête.

— Il se peut que Marigny sache qui vous êtes vraiment, mais aime mieux se servir de vous plutôt que de vous faire disparaître.

Il s'interrompit et tendit l'oreille vers les bruits du dehors qui s'amplifiaient : cris des vendeurs, fracas d'une charrette, claquement des sabots des chevaux.

— Je suis de votre avis sur un point au moins : Vitry. Peut-être, ce jour-là, avez-vous assisté à quelque chose qui vous a mise en grand danger.

Il tira ses sacoches vers lui.

— Le meurtre de Vitry est à coup sûr un mystère. Il m'a aussi dit quelques mots, qui ne sont pas couverts par le secret de la confession, sur l'entreprise en Angleterre. C'était un dessein de Philippe, mais il en ignorait les détails.

— Pourrait-il s'agir d'envahir l'Angleterre, de la conquérir questionnai-je.

— C'est trop coûteux et trop risqué, répondit Demontaigu comme s'il se parlait à lui-même. Mais écoutez, j'ai froid et j'ai faim — il me donna une chiquenaude sur le bout du nez —, et vous aussi, je présume. La poursuite a échoué, les *Noctales* vont se retirer et je suis affamé !

Il se leva.

— J'ai à faire à la Tour aujourd'hui ; je vous raccompagnerai donc.

— Quelles affaires ? demandai-je, le cœur battant la chamade. Quelles affaires, messire ?

— Nous avons nos espions à la Cour de France et dans les maisons des grands.

Il marcha vers la porte et s'arrêta.

— Aujourd'hui, fête de saint Calixte, Marigny, Plaisians et Nogaret sont reçus à la Tour par le roi. Hier soir, j'ai rencontré l'un de mes frères, Gaston de Preux, de la commanderie de Dijon. C'est un homme bouillant, passionné, qui est las d'être pourchassé. J'ai tenté de le refréner, mais, là-dessus, il est inflexible...

— Oh non ! m'exclamai-je.

— Il essayera d'occire Marigny.

Je posai la main sur l'huis et passai avec fièvre en revue ce dont je me souvenais. C'était bien vrai ! Isabelle avait mentionné la visite de Marigny et déclaré qu'il était certain que nous serions occupées ailleurs.

— Je pourrais envoyer un message à Casales.

— Ah oui, le guerrier qui n'a plus qu'une main.

Demontaigu sourit.

— Le vieux roi avait une entière confiance en lui. Il s'est bien battu en Gascogne. Mais non !

Il resserra son ceinturon.

— Si Casales ou ce vieux lion de Sandewic sont prévenus, Marigny l'apprendra. Marigny peut bien mourir — moi aussi je le désire. C'est de Gaston que j'ai cure. J'ai conseillé la prudence, mais le cœur de Gaston est comme sa chevelure, indomptable. Si je le peux, je l'arrêterai ; nous devrions attendre une meilleure occasion.

Nous sortîmes de la sinistre chapelle du charnier et nous engageâmes dans les bas quartiers de Whitefriars. J'étais fatiguée, inquiète et j'avais froid. Bertrand, gai et calme, m'entourait de sa chaude présence. Il m'assura qu'il n'y avait rien à redouter. Il me rappela que les *Noctales* ne possédaient pas sa description et ajouta que nous pouvions nous cacher dans la foule et que mon capuchon dissimulait mon visage. Pendant que nous nous frayions un passage dans la cohue, Demontaigu me parlait à voix basse en français, m'interrogeant derechef sur la mort de Pourte et de Wenlock, sur l'agression contre Casales, sur celles que j'avais essuyées à Paris et à Cantorbéry. Je lui répondis et lui demandai ce qu'il ferait à l'avenir. Sa

réponse — l'endroit le plus sûr pour lui était près de moi — fut énigmatique. Je lui lançai un regard interrogateur. Il rit, me tapota l'épaule et me pria de méditer là-dessus comme une pieuse nonne méditerait sur son psautier.

On était alors au milieu de la matinée. La brume s'était dissipée et le soleil dardait ses rayons. La foule bariolée s'affairait, faisait des emplettes, flânait et musardait. Quittant les Shambles, nous passâmes devant les églises St Mildred et St Michael pour entrer dans Candlewick, puis emprunter Eastcheap et Pudding Lane. Demontaignu murmura qu'il était heureux que les rues soient encore plus bondées. Les gens s'arrêtaient pour acheter, marchander, crier, faire du troc. Deux harengères de Billingsgate ravissaient les chalands par le flot d'obscénités qu'elles débitaient en se querellant sur un prix. De corpulents bourgeois, réprobateurs, branlaient du chef et cherchaient à mettre les oreilles de leurs grassouillettes épouses hors de portée de ces jurons. Un violoneux avait entrepris de jouer un air afin de faire danser son chien dressé, mais l'animal, ayant aperçu un chat, se lança dans une folle poursuite au milieu des éclats de rire. Des mendiants se traînaient, geignant et importunant les passants, exhibant leurs cicatrices pour obtenir la charité. Un dominicain, vêtu de noir et blanc, essayait de prêcher du haut des marches de l'église sur les horreurs du Purgatoire. Un godelureau, justaucorps et chausses ajustés, cria que le frère devrait se marier pour savoir ce qu'était la vraie douleur ! Cela déclencha une dispute avec un groupe de catins, dispute qui prit soudain fin quand toute la foule s'éparpilla pour laisser passer une charrette des exécutions chargée d'un terrifiant gibet portable en forme de T d'où pendaient des corps à chaque bout. Demontaignu la regarda et se détourna comme si ce spectacle lui rappelait qu'il était lui aussi en danger. Il me prit par le coude et nous laissâmes la rue principale pour entrer au *Vert Réconfort*, la taverne sise en face de l'église St Botolph. La grand-salle était déserte à l'exception de quelques marchands et colporteurs assis sur des tonneaux autour de tables mal équarries. La chère était bonne, je m'en souviens. Demontaignu insista pour que nous mangions et commanda des morceaux de bœuf au poivre, du pain tendre et frais, des pots de bière. Je déjeunai avec appétit en jetant des coups d'œil en coin à ce prêtre templier perdu dans ses pensées.

Nous devisâmes un certain temps de remèdes et de simples. Demontaignu avait lu un traité sur l'ellébore noir, encore appelé rose de Noël, et cita un livre de médecine qui prétendait qu'une « purge à base d'ellébore vert est bonne pour les fols et les furieux, ainsi que pour les accès de mélancolie et les cœurs chagrins ». J'en débattis avec lui, mais j'avais compris qu'il voulait seulement me distraire. Quand notre repas fut fini, il se pencha et repoussa mes cheveux de mon front.

— Écoutez-moi, Mathilde, et écoutez-moi bien.

— Oui, maître, raillai-je.

— Je vais vous quitter à présent et me rendre seul à la Tour. Si vous restez avec moi, on pourrait vous reconnaître, on saurait qui je suis, on prendrait note de mes traits et de mon allure. Si vous désirez vous aboucher avec moi, allez à l'auberge sur le quai St Katharine, proche de la Tour, à l'enseigne de *La Taverne du diable*. Dites à l'hôtelier que vous cherchez maître Arnaud, l'archier, donnez une heure et partez. Avez-vous compris ?

— Je ne suis ni sourde ni muette, rétorquai-je avec vivacité, désespérée par son départ.

— Partez maintenant, Mathilde, murmura-t-il. La voie est libre. La Tour est tout près et personne ne vous fera de mal. Gardez votre capuchon sur la tête, insista-t-il. Je vous suivrai.

Ravalant ma riposte, je sortis dans la rue, selon ses instructions. J'emboîtai le pas à un groupe de magistrats portant calotte blanche qui revenaient de la cour des plaids communs à Westminster jusqu'à ce que je parvienne à des ruelles menant au fleuve. J'étais, en fait, une bachelette envoyée faire quelques courses. Je me trouvais aux abords de la Tour quand j'ouïs, juste dans mon dos, des clameurs montant de la foule. Je regardai derrière moi : des cavaliers s'avançaient dans les rues. Marigny ! Les bannières de France bleu et or claquaient au vent. Le cortège se dirigeait vers la Tour en grand appareil. Je me hâtai de rejoindre les spectateurs regroupés aux environs de la Porte du Lion. J'embrassai la scène du regard pour apercevoir Demontaigu : il avait disparu. Je cherchai alors des yeux la chevelure ardente de Gaston, mais, là encore, je ne distinguai rien d'inhabituel. J'aurais pu continuer ma route et me signaler à Sandewic et Casales qui attendaient devant le grand portail, mais je voulais rester là. Je tremblais pour Demontaigu et même un peu pour Gaston de Preux que je n'avais jamais rencontré. Je voulais aussi être témoin de ce qui arriverait, désireuse de voir périr Marigny et les autres. La vengeance, la revanche sanglante ne sont pas feux à s'enflammer sur-le-champ ; on les allume, ils prennent et faiblissent, ils couvent, mais ils brûlent toujours. Je pouvais voir périr Marigny. Je priais pour que lui, l'impudent chasseur, devienne la proie. Ils arrivèrent enfin, étendards fleurdelisés battant au vent, armures et pierres précieuses scintillant au soleil. Ils étaient entourés de notables et de soldats dans leurs plus beaux atours. La foule se rua en avant. Je jetai un bref regard sur les visages gercés, les yeux larmoyants, les ribaudes échevelées, les charpentiers couverts de poussière, les enfants en haillons qui dansaient d'un pied sur l'autre. Je cherchais quelqu'un d'extraordinaire : un vendeur de reliques portant au cou une corde

d'où pendaient des os, son nez charnu fendant l'air comme celui d'un chien de chasse ; un béjaune roux, l'air stupide et le regard vide, évadé d'une maison de fous dans ses oripeaux. J'aperçus bien un jeune homme roux qui se frayait un chemin dans la cohue, mais il s'arrêta pour chuchoter à l'oreille d'une bachelette.

Le cortège des Français, chevaux au pas, approcha de la Porte du Lion. Casales et Sandewic, en tabars écarlate et or frappés des léopards grondant d'Angleterre, allèrent à sa rencontre. Un frère de l'ordre des Pénitents de Jésus, dont le crâne rasé luisait au soleil, se détacha de la foule.

— *Mon seigneur de Marigny, je vous apporte une lettre du roi**.

Marigny serra la bride de sa monture dans un claquement de sabots et un nuage de poussière. Le frère fit quelques pas en avant en levant le morceau de parchemin, puis se fendit en brandissant un poignard de la main droite vers le ventre de Marigny. Sandewic, qui s'apprêtait à saisir les rênes, fut plus rapide encore et poussa le cheval du Français vers l'assassin. L'animal, déjà effarouché, se déporta de côté en faisant rouler l'agresseur au sol. Les soldats anglais se précipitèrent pour encadrer Marigny et son escorte. Casales ordonna aux autres d'une voix de stentor de se déployer en cercle. Une corne sonna. Un flot d'archers gallois, arcs bandés, sortit par la Porte du Lion. Les spectateurs, éberlués par ce soudain assaut, se dispersèrent sans demander leur reste. Je m'avançai. Un sergent me prit sans ménagement par l'épaule. Je me libérai d'un geste et lui montrai le sceau personnel d'Isabelle, puis me hâtai vers le portail. Le groupe de Marigny était déjà entré au galop dans la cour intérieure, où, à présent, régnait le chaos. Des chevaux se cabraient, des hommes criaient, on s'empressait de fermer les grilles, on abaissait les herse dans des grincements. Je restai à l'écart. Marigny n'était pas blessé, mais fou de rage. Toujours à cheval, il invectivait Casales en français. Sandewic envoyait des renforts sur les remparts. Je vis emmener l'assassin dans un cachot sous l'une des tours. Je me glissai à travers la confusion et passai devant les gardes pour gagner la chambre de ma maîtresse. Elle observait la scène par la fenêtre dont le petit battant était ouvert. Elle se retourna avec brusquerie quand j'entrai et renvoya sur-le-champ les pages qui disposaient des rouleaux de batiste sur le lit pour qu'elle les inspecte. Le visage empourpré, les yeux étincelants, elle ferma la porte derrière eux.

— Mathilde, Mathilde, où étiez-vous ? Que s'est-il passé ?

Je lui narrai tout. Assises tête contre tête, nous parlions à voix basse pour éviter les oreilles indiscretes. Elle écouta avec grande attention, bien qu'elle fût distraite par l'agitation dans la cour. Quand j'en eus terminé, elle regretta avec ardeur que Marigny l'eût échappé de si peu,

mais déclara qu'elle jouerait les hypocrites et lui enverrait ses vœux de prompt rétablissement. Demontaignu et ce qu'il pouvait savoir semblèrent la préoccuper davantage et elle me pria de lui répéter ce sur quoi il m'avait dit de méditer « comme une pieuse nonne sur son psautier ».

— Qu'il se cache céans, proposa-t-elle. Il y sera en sécurité. Je suis en train d'organiser ma maison. Quoi qu'il soit en réalité, il peut se dissimuler ici. Il connaît le latin et parle couramment français et anglais ; il peut être mon clerc.

Elle battit des mains.

— Oh ! cela me réjouirait, mais l'assassin, Mathilde ? Essayez de découvrir si c'était Gaston et voyez ce qu'on peut faire. Rendez-vous à *La Taverne du diable*, et cherchez...

Elle s'interrompit quand Casales frappa et entra. Il s'inclina devant Isabelle et me fit un clin d'œil.

— Madame, Mathilde a dû vous faire part des nouvelles. *Mon seigneur** Marigny a été attaqué ; il est sain et sauf, mais furieux.

— Et l'assassin, messire ?

— Un fol, Votre Grâce. Il se fait appeler Architophel l'Archange, envoyé par Celui-qui-habite-le-silence pour occire les souverains de la terre. Il croit que Marigny est le roi d'Angleterre.

— Pas encore, rétorqua Isabelle.

— Il est au cachot où il danse et chante, reprit Casales. Il est écervelé mais n'en sera pas moins pendu. Vous avez été en ville, Mathilde. Soyez donc prudente : il y a des déments partout. Bon, nous devons tous l'être... Votre Grâce, ajouta-t-il précipitamment, le couronnement aura lieu le 25 février. C'est pour cela que je suis venu. *Mon seigneur** le roi nous a ordonné, à Rossaleti et à moi, de vous fournir tout ce dont vous avez besoin ; en attendant, Votre Grâce, comme c'est l'usage...

Il expliqua qu'Isabelle et Édouard devraient rester dans les logis de la Tour. Je n'écoutais qu'à moitié, car je m'interrogeais sur l'assassin et sa véritable identité. Quand Casales se fut retiré, Isabelle me détailla ce que je devais faire et je repartis dans la cour. Bien que Marigny et les grands seigneurs eussent été conduits près du roi, les lieux étaient envahis par leurs gens qui dévoraient les victuailles que Sandewic avait disposées sur des tables à tréteaux. Puis ce dernier sortit en trébuchant d'une embrasure. Il m'aperçut et s'empressa de me rejoindre.

— Ap Ythel est revenu, Mathilde, il a attendu, cependant quand il a monté l'escalier de la maison vous étiez partie ; il est donc rentré ici.

J'étais inquiet.

Il rabattit son chapeau de castor.

— Je n'ai dit à personne que vous étiez sortie, mais vous avez appris les nouvelles, n'est-ce pas ? Bien, bien, murmura-t-il sans se soucier de ma réponse. Un homme touché par la lune, Mathilde, fou et cabriolant comme un lièvre de mars. Oh, au fait, grand merci pour vos potions ; elles ont réjoui cette vieille carcasse !

Il continua à deviser, or c'est bien le sens caché des mots qui fait la difficulté, n'est-ce pas ? La différence entre ce que dit la langue, ce qu'entend l'oreille et ce que comprend le cœur. Les mots reviennent vous hanter comme des spectres, pourtant, à ce moment-là, on ne peut pas y faire grand-chose. J'avais très envie de présenter ma requête ; j'étais anxieuse, distraite. Sandewic était dans un état d'esprit similaire. Bien qu'il fût heureux que je sois revenue sans dommage, il avait l'esprit ailleurs, à tel point que je dus réitérer ma prière.

— Vous voulez voir le captif ? s'étonna-t-il en me jetant un coup d'œil incrédule.

— Ma maîtresse y tient. Sa Grâce désire s'assurer que cet écervelé est bien ce qu'il paraît être.

— Pourrait-il en aller autrement ?

— Sir Ralph, répliquai-je, c'est pour cela que je veux lui rendre visite.

Le gardien se mordilla le pouce en hochant la tête.

— Bon, suivez-moi, grommela-t-il.

Nous traversâmes la cour intérieure, entrâmes dans la Tour Wakefield et descendîmes les marches jonchées de détritux et éclairées par des torches. L'homme était enfermé dans une petite cellule aérée par une grille en haut de la porte. Sandewic ouvrit l'huis et posa une lanterne sur son support. Le prisonnier était étendu dans un coin, bure brune en lambeaux, le visage contusionné et sale, les yeux brillant dans la crasse. Dès que mon compagnon eut refermé la porte, le captif sauta sur ses pieds en faisant tinter ses chaînes. Il alla aussi loin que ses entraves le lui permettaient et se mit à danser une folle gigue, bondissant et frappant les murs verdâtres et gluants avant de reculer en chancelant. Il entonna une chanson absurde évoquant les champs à l'heure où vole la chauve-souris, puis il tomba à genoux, les mains jointes, en marmonnant une version incompréhensible du Notre-Père.

— Dément, gronda Sandewic. Fol. Il a perdu l'esprit, mais *mon seigneur** le roi l'a jugé. Il sera pendu demain juste avant midi au gibet municipal du quai St Katharine.

L'homme leva la tête et, une fraction de seconde, j'entrevis une lueur différente dans ses yeux.

— Fou, acquiesçai-je, privé de raison. J'ai connu un homme qui souffrait du même mal, déclarai-je à haute voix. Il s'appelait Gaston de Preux. Il se prenait pour un prêtre. J'ai fait tout ce que je pouvais pour lui...

— Jolie dame...

Le prisonnier leva les yeux sur moi. Je me déplaçai de façon à me trouver entre lui et Sandewic. L'air égaré fut remplacé par un regard de pur désespoir.

— Jolie dame, j'ai besoin du *consolamentum*, de la croix, dit le captif d'une voix imitant la folie.

Je me penchai en ignorant les protestations de Sandewic.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Sandewic reprit la lanterne, déverrouilla l'huis et me fit sortir.

Je me forçai à sourire.

— Sir Ralph, permettez-moi d'apporter quelque réconfort à ce malheureux.

Je pris le chapelet dans mon escarcelle et, sans laisser à Sandewic le temps de s'y opposer, je me faufilai derechef dans la cellule et m'accroupis devant le captif.

— Gaston ? murmurai-je.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Dites-le à Bertrand, chuchota-t-il. Le *consolamentum*. Je cherche la croix.

Je laissai tomber le chapelet dans ses mains et quittai le cachot en hâte. Dans le couloir, Sandewic me regarda avec curiosité, maugréa que j'étais étrange et referma la porte. Alors que nous sortions de la tour, il tira sur ma mante et m'attira vers lui.

— Mathilde, j'ignore ce que vous faites. Je ne pipe mot et observe.

Il leva les yeux vers le ciel gris.

— Ce prisonnier... J'ai croisé bien des fois et je commence à me demander s'il est aussi écervelé qu'il en a l'air.

Je m'approchai et l'embrassai sur la joue.

— Sir Ralph, ce qui à présent se trouve dans l'ombre sera un jour en pleine lumière. J'ai à nouveau besoin d'Owain Ap Ythel.

CHAPITRE XI

Presque tous les nobles passent leur temps à mal agir.
Chanson des temps anciens, 1272-1307

Peu de temps après, alors que le Gallois ne cessait de poser des questions sur ce qui s'était passé plus tôt, nous sortîmes de la Tour pour nous rendre à *La Taverne du diable*.

L'auberge était au coin d'une ruelle qui donnait sur le quai et le sinistre gibet à trois branches où pendaient les corps de pirates du fleuve. Les placards accrochés à leurs mains inertes expliquaient que ces trois larrons avaient volé dans l'église de St Botolph, à Billingsgate, un ciboire et deux chandeliers. On les avait exécutés à l'aube et ils se balançaient, angoissants, dans la bise aigre, grinçant et tournant au bout de leurs cordes huilées. Je les regardai en pensant à Gaston, puis j'entrai dans la vaste salle. Elle était agréable et accueillante avec son plafond bas, ses poutres noircies par la fumée où étaient suspendus, dans des garde-manger, des jambons, des fromages et du pain frais. Une grande table commune sur tréteaux avait été installée d'un bout à l'autre de la salle, depuis les barriques posées de part et d'autre des comptoirs jusqu'au fond ; d'autres, plus petites, avaient été dressées près des fenêtres. Sur le sol, balayé avec soin, on avait répandu une jonchée de verdure fraîche. Le jambon arrosé de jus qui rôtissait au-dessus du feu embaumait l'air. Un valet brèche-dent à la chevelure hirsute — j'ai de bonnes raisons de ne pas l'avoir oublié — me désigna une table. Ap Ythel restait sur le seuil en jetant des regards curieux à l'intérieur. Je ne tins pas compte des signes du serviteur et m'avançai vers le comptoir où le tavernier, un échalas d'homme qui disparaissait presque sous un épais tablier de cuir, remplissait les chopes de pêcheurs qui venaient de vendre leur prise du jour. Je m'enquis de maître Arnaud l'archier et dis que je reviendrais à vêpres. L'aubergiste me regarda en levant les yeux au ciel.

— Du bordeaux ! s'exclama-t-il. Le meilleur ? Bien sûr que nous en avons, venez donc voir la barrique !

Il leva la main.

— Pas encore mis en perce, en provenance directe de Gascogne,

venez, venez, votre maîtresse sera satisfaite ! Je n'eus d'autre choix que de le suivre au fond de la taverne et dans l'escalier de la cave. Et il ne cessa de vanter « le meilleur des bordeaux ». Arrivé en bas, il ouvrit la porte et me fit entrer. J'attendis qu'il allume des chandelles dans leurs lanternes de corne.

— Les contrebandiers s'en servaient, expliqua-t-il en déplaçant un faux tonneau pour montrer le passage qu'il dissimulait.

Il frappa à l'huis et Demontaigu sortit. Le tavernier s'inclina et s'en alla. Le templier fit quelques pas pour se placer dans une faible flaque de lumière.

— J'étais sûr que vous viendriez, remarqua-t-il à voix basse. J'avais demandé à maître Thomas de vous conduire ici sur-le-champ. Ah ! Gaston a été arrêté ; il s'était rasé le crâne et je ne l'ai point reconnu.

Il me scruta.

— Nous étions si près de la réussite.

Je lui racontai que Gaston jouait les déments, les fols, qu'il voulait le consolamentum et qu'il chercherait la croix des yeux.

— Il veut être absous, répondit-il. Que Dieu l'aide. Il se fait passer pour écervelé afin qu'on ne le questionne pas. Écoutez, quand vous rentrerez, faites-lui parvenir un message : dites-lui que vous lui trouverez un crucifix. Il comprendra.

— Et céans, êtes-vous en sécurité ?

— Le fils du tavernier était un templier chevalier à Bordeaux. Ce n'est pas un traître.

Demontaigu traversa la cave et revint avec un tonnelet. Le sceau, sur la bonde, attestait que ce bordeaux provenait d'un vignoble proche de Saint-Sardos.

— Donnez-le à votre maîtresse.

— Elle a compris ce que vous vouliez dire, remarquai-je en prenant le tonnelet, quand vous m'avez priée de réfléchir comme une nonne : vous voulez faire comme moi, vous abriter en sa maisnie.

Je le scrutai avec tant de sérieux qu'il rit et m'embrassa sur le front.

— Je suis prêtre, Mathilde, et pourtant vous me regardez comme...

Il hocha la tête.

— Faites savoir à votre maîtresse que je serai son loyal clerc ; je lui serai fidèle tant qu'elle le sera envers moi.

Il m'embrassa derechef sur le front.

— Allez, Mathilde, et ne revenez point ici demain.

Bien entendu, je désobéis. Je retournai à la Tour dans un état de

grande agitation. Si Demontaigu assistait à la pendaison, cela le rendrait vulnérable. Isabelle en tomba d'accord. Demontaigu pouvait entrer dans sa maison en tant que clerc, mais encore fallait-il qu'il survive aux dangers du jour de l'exécution. Si Marigny et ses amis soupçonnaient la vérité, si, comme Sandewic, ils commençaient à penser que l'assassin n'était pas le fou qu'il prétendait être, les *Secreti* et les *Noctales* fourmilleraient.

Le lendemain, je quittai la Tour, à nouveau escortée par le capitaine gallois, pour qui ce genre de devoir était à présent tâche habituelle. Il m'informa de tous les ragots. Il semblait qu'Isabelle eût fait remettre un crucifix au prisonnier la veille au soir. Au petit matin, le roi avait constitué une cour sommaire composée de Sandewic, Casales et Baquelle pour exercer les pleins pouvoirs de juges d'Oyer et Terminer. La cour avait siégé à St Peter ad Vincula, mais le captif avait refusé de plaider ; il avait bafouillé et gémi, puis s'était livré à sa danse sauvage. Il ne niait pas l'attaque contre Marigny, aussi avait-il été condamné et remis à Casales pour que justice soit faite.

Quand le Gallois et moi sortîmes, l'exécution avait déjà commencé. Gaston avait été tiré hors de son cachot, dépouillé de sa bure brune en lambeaux et, vêtu seulement d'un morceau d'étoffe autour des reins, enchaîné fermement à une claie tirée par un cheval. Puis on avait traîné le malheureux sur le dos sur les pavés de la cour de la Tour, sous la Porte du Lion et dans les rues vers le quai St Katharine. Le bourreau guidait le cheval, et son aide, tout de noir vêtu, le suivait. Les hérauts ayant annoncé le supplice, la foule était nombreuse. Afin de voir le châtiment, Marigny et sa coterie avaient pris place sur une estrade encourtinée installée pour l'occasion. Avant même que le prisonnier arrive au gibet, il souffrait mille morts, le dos cruellement déchiré et ensanglanté par les pavés. On ne lui montra néanmoins nulle pitié et on poussa sur les marches de la potence une silhouette répugnante et courbée qui jouait encore la folie.

Je fouillai la cohue du regard. Je ne vis pas Demontaigu, mais aperçus le valet de *La Taverne du diable* entouré d'individus encapuchonnés. Casales, son bras mutilé ballant sur son flanc, contrôlait la sinistre besogne et, debout au pied de la potence, criait des ordres au bourreau à califourchon sur le gibet. Je jetai un coup d'œil vers l'enceinte royale. Gaveston avait rejoint Marigny et, penché sur la balustrade, surveillait avec attention les opérations. Gaston arriva en haut de l'échelle et se retourna à moitié pour regarder par-dessus la foule. L'exécuteur des hautes œuvres ajusta le nœud coulant autour de son cou. Casales fit un signe : roulements de tambours et sonneries de trompettes firent naître le silence de l'attente. C'était le moment où le condamné pouvait prononcer ses derniers mots. Casales beugla que le

captif était fou et il s'apprêtait à faire un nouveau signe pour un autre roulement de tambour afin qu'on enlève l'échelle, lorsque Gaston leva la tête et, s'appuyant au gibet, les mains liées dans le dos, cria :

— Bonnes gens !

Surpris, Casales recula.

— Bonnes gens ! répéta le condamné.

Je regardai autour de moi : une perche sur laquelle on avait fixé un crucifix s'élevait dans l'air et une voix forte entonnait

Nous t'adorons, ô Christ, et te louons.

La réponse de Gaston fut, elle aussi, distincte : *Car par la sainte croix tu as sauvé le monde.*

L'échange prit les spectateurs par surprise.

— Frères, s'exclama le captif, puis-je recevoir l'absolution ?

Il entreprit sans attendre de réciter l'acte de contrition, et du sein de la foule monta cette voix vibrante et claire que j'en étais venue à bien connaître et à aimer, renvoyant les paroles du pardon :

— *Absolvo te a peccatis tuis in nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti* — je t'absous au nom du Père...

Casales, à présent dévoré de curiosité, s'écarta du pied de l'échelle ; un soldat lui tendit une arbalète déjà bandée. Marigny et ses compagnons, eux aussi stupéfaits, regardaient la mer de visages dont l'humeur, inconstante comme toujours, avait tourné, mue par une vague de compassion envers Gaston. Casales se ressaisit. Je vis les hommes d'armes affluer autour du gibet et des souvenirs douloureux m'assaillirent, mais l'excitation et la peur dont débordait mon cœur eurent tôt fait de les dissiper. Gaston se confessa pour la dernière fois — le *consolamentum* — et la foule lui répondit par l'absolution. Casales, que Dieu en soit remercié, attendit au moins que cela se termine. Puis il donna le signal ; l'aide du bourreau d'un geste prompt retira l'échelle et, horrible spectacle, Gaston commença sa danse macabre, tournoyant et se tordant au bout de la corde. Soudain, le serviteur que j'avais aperçu dans la taverne se jeta hors de la foule ; les gardes regardaient de l'autre côté et personne ne l'arrêta quand il bondit sur les jambes du captif et le tira vers le bas. Les soldats voulurent le repousser, mais le public hurla :

— Laissez-le faire ! Laissez-le faire !

Les hommes reculèrent et Casales cria l'ordre de lâcher le valet. Même de l'endroit où je me tenais, j'ouïs les ultimes râles de Gaston comme son corps s'immobilisait pendant que le valet courait se perdre dans la cohue. Je regagnai la Tour sans perdre de temps et rendis compte des événements à ma maîtresse.

— Il méritait une meilleure mort, commenta-t-elle en remplissant deux gobelets de jus de pomme frais.

Elle but le sien en se balançant de droite à gauche comme si elle écoutait une lointaine musique.

— Mathilde, nous serons bientôt loin d'ici. Je serai reine et l'orage menacera.

Elle me salua en levant sa coupe.

— Tous les sinistres aspects des désirs secrets de mon père et de mon époux se feront jour. Ce n'est qu'alors, Mathilde, que nous pourrons entrer dans la danse, mais pour le moment...

Elle soupira et, se mordillant les lèvres, me regarda fixement.

— ... nous nous comporterons comme de jeunes dames tout affolées par les nouvelles.

Nous jouâmes donc ce rôle pendant ces journées affairées, où clercs et clergé répétaient la cérémonie du couronnement et décrivaient *Y Ordo* du *Liber regalis*. Isabelle organisait aussi sa maison. Une fois couronnée, elle s'installerait au palais de Westminster et assumerait le statut de reine, avec les charges et les honneurs qui lui étaient liés, même si l'avenir paraissait incertain, étant donné les rumeurs fort fâcheuses qui montaient de la ville. Les grands barons se retrouvaient à présent ouvertement dans les tournois, réitérant leur demande de convoquer un parlement, d'exiler Gaveston et exigeant que le roi « prenne fidèle conseil » auprès de ceux qui étaient nés pour le donner. Les Français les appuyaient ; des placards et des lettres dictées par Marigny, toujours courroucé par la tentative d'assassinat, furent cloués aux portes des églises et à la grande croix du cimetière de St Paul, proclamant que quiconque aiderait Gaveston deviendrait, par là même, l'ennemi juré de Philippe de France. Les prélats proposèrent leur médiation et la tenue d'un « jour d'amour » afin qu'Édouard et ses barons se rencontrent à St Paul pour discuter de leurs griefs mutuels et aboutir à un pacte scellé avant le couronnement.

Le souverain rejeta ces ouvertures. De sa chancellerie de la Tour il émit des édits sous sceau privé en faisant savoir qu'il considérait que toute rencontre de cette nature lui était hostile, qu'elle constituait une trahison et une atteinte à ses droits. Il ordonna à ses grands barons de disperser leurs hommes et de ne pas les amener à moins de cinq miles des grilles et portes de la ville de Londres. Dans le même temps, des troupes royales — si nombreuses qu'elles durent camper dans les terrains vagues, au nord — arrivèrent pour grossir la garnison de la Tour. Des barges de guerre patrouillaient sur le fleuve et des cogghes se rassemblaient à l'estuaire de la Tamise. Édouard et Gaveston, eux, festoyaient à la Tour, allaient chasser en forêt ou dans les bois des

alentours. Ils ignoraient Isabelle ostensiblement, même s'ils lui envoyaient des messages secrets et des gages de leur affection presque tous les jours.

Casales nous narrait les événements. Tout en faisant les cent pas dans la chambre de la reine, son poignet mutilé dans sa main valide, il évoquait, avec une appréhension grandissante, la crise qui prenait de l'ampleur. Rossaleti, à présent fort silencieux et réservé, s'asseyait à la table de travail et acquiesçait avec solennité. Isabelle ne bronchait pas. Elle me faisait penser à un chat aux aguets, qui épie et écoute. Elle attendait le changement de marée, l'occasion qui lui permettrait, comme elle disait, de se faire les griffes. J'étais, moi aussi, déterminée, tout à fait résolue.

L'attention que me portait le vieux Sandewic ne se relâchait pas. Le temps froid et les tâches pénibles affaiblissaient sa santé. Je renouvelai ses fioles de verveine et autres potions pour soulager ses maux et l'avertis de ne pas en abuser. J'aurais dû être plus prudente et vérifier ce qu'il buvait vraiment. Mes soins et mon dévouement semblaient le toucher profondément et il m'en remerciait par de petits cadeaux. Il louait auprès de qui voulait l'entendre mon habileté en médecine. Au grand amusement d'Isabelle, la garnison, ses soldats, ses serviteurs, leurs épouses et leurs familles, se mirent à se présenter tous les jours dans la cour intérieure pour quérir aide et assistance. Sandewic, que Dieu l'ait en sa sainte garde, fit ouvrir les réserves, distribuer poudres et herbes séchées et alla même jusqu'à dépêcher des messagers chez les apothicaires de la ville. En général, les maux n'étaient pas graves. Je n'oubliais jamais l'aphorisme d'oncle Réginald : ses patients, à l'ordinaire, guérissaient par eux-mêmes malgré tous les efforts de leur médecin.

La multiplication des affections hivernales me permettait d'observer, de traiter et d'apprendre. Je prescrivais du verjus contre les irritations buccales, du jus de lierre contre l'inflammation du nez, du mouton bouilli dans du vin contre les rhumatismes et de l'amande douce contre les douleurs d'oreilles. Il fallait nettoyer et panser les habituelles coupures et balafres, réduire les fractures et immobiliser le membre atteint, appliquer les cataplasmes. Je recommandais la propreté. Quand on se plaignit de plus en plus souvent de vomissements et de diarrhées, j'examinai les réserves de viande, salée ou mise à mariner pour l'hiver, et découvris qu'une partie était si avariée, si putride, qu'elle grouillait de vers. Sandewic était fou de rage : le boucher coupable fut donc mis au pilori une journée entière, des morceaux de l'immonde saleté qu'il avait vendue autour du cou, pendant qu'on offrait les autres aux passants pour qu'ils les lui jettent à la figure.

Le plus important, pour moi, fut que, sans susciter le moindre soupçon, Demontaigu entra dans la maison d'Isabelle. Maints scribes et clercs mineurs, issus des collèges d'Oxford et de Cambridge, qui cherchaient un emploi, nous avaient inondées de suppliques. Demontaigu était l'un d'entre eux. Muni de faux documents, comme ce devait être le cas de bien des postulants, il se présenta devant Casales, Sandewic et Rossaleti. Il parlait couramment l'anglais, le français, le castillan et le latin. Il dit qu'il était soldat, qu'il avait étudié à Bologne et Ravenne, qu'il était gascon de naissance, avait parcouru l'Europe, était devenu expert en écriture de Cour, fort adroit pour préparer et sceller des documents, et qu'à présent il cherchait de l'avancement en entrant au service de la reine. Gardant toujours son masque, il avait renoncé au nom de son père et se cachait sous celui de sa mère afin de pouvoir mélanger vérité et mensonge. Quand on l'interrogea, il se comporta avec respect et courtoisie, et la recommandation faite à Isabelle de l'engager étant sans réserve, il fut appointé clerc principal de la Cire rouge au service de la garde-robe de la reine. Sa présence me réconfortait beaucoup. Mais je suivais les conseils d'Isabelle de progresser avec prudence et de me reposer sur les travaux quotidiens de sa maisnie pour lui permettre de s'impatroniser.

Demontaigu jouait son rôle, devenant l'ami de tous et n'étant de ce fait l'allié de personne dans les mesquines factions et les querelles de préséance qui éclatent sans cesse dans toute grande maison. Quand nous nous rencontrions dans une réserve pour faire des comptes ou vérifier la distribution des marchandises, nous parlions à voix basse. Demontaigu avait changé ; il ne se souciait plus de sa propre situation et semblait surtout s'intéresser à ce qui m'arrivait. *O Domine Jesu* — c'est lui qui m'incita à écrire en code le récit de ma vie. Je le possède encore aujourd'hui.

— Faites la liste, me pressait-il, faites la liste des événements. Ce sont des symptômes, Mathilde, cherchez-en donc la cause. À la fin, toute chose va vers sa conclusion logique ; il doit y avoir, il y aura, une solution à chacune de ces questions.

Je pensai souvent à ces mots pendant les jours qui précédèrent le couronnement. Je consacrais mon temps à aider la princesse, dispenser des soins et me remémorer le passé. Demontaigu disait vrai et me poussait à agir. Le choc et la souffrance des dernières semaines se dissipaient. Pourquoi devrais-je rester là comme une pieuse novice et être attaquée, menacée, effrayée et persécutée par les puissants ? Je pouvais riposter. Oncle Réginald, en maître intraitable, avait toujours exigé que je tienne un registre des symptômes.

— Mets par écrit tout ce que tu constates sur une affection ou les simples, m'ordonnait-il. Étudie ce que tu as noté, réfléchis, essaye de

trouver une disposition commune et des changements illogiques. Mathilde, notre vie est gouvernée par deux choses : la passion et la logique. Elles ne sont point contradictoires, mais se complètent.

Il me caressait le front.

— Je t'aime comme une fille, Mathilde, et veux, par conséquent, que tu sois attentive. Quel est donc le premier élément de ma déclaration ?

— La passion, mon oncle.

— Parfait. Et le second ?

— La logique, avais-je répondu en souriant.

Douce Vierge Marie, même maintenant, des années plus tard, les larmes me viennent aux yeux. Par ce sombre mois de février, le fantôme de Réginald de Deyncourt régnait de plus en plus sur mon âme. Peut-être était-ce à cause de l'arrivée de Demontaigu, de ce qu'Isabelle nommait le changement de marée ou peut-être, comme un homme qui se bat à l'épée, voulais-je sortir de l'ombre pour affronter mes ennemis. Je repris mes notes intimes pour consigner dans mon code malhabile tout ce dont je me souvenais : la matinée devant le dépositaire, l'agression dans l'escalier à Cantorbéry et, plus important que tout, le moment où j'avais poussé la porte de messire de Vitry. J'ajoutai les petits détails de ces jours-là — ce que j'avais mangé, ce que j'avais vu — pour aiguillonner ma mémoire. J'imitai l'art de la médecine en me concentrant avec précision sur ce dont j'avais été témoin, sur ce que j'avais subi et médité. J'en revenais souvent au massacre chez Vitry. Ce jour-là, j'avais occis un homme. J'étais bouleversée, j'avais fui, et mon âme était éperdue. Je me rappelai mon entrée chez le marchand et m'attachai à un point : l'huis principal était ouvert, ni le loquet ni les verrous n'étaient tirés. Pourquoi ? L'assassin avait pu frapper et s'enfuir mais, sans nul doute, il aurait pris la peine de barrer la porte de devant et se serait échappé par une fenêtre pour que les meurtres soient ignorés le plus longtemps possible. Était-ce ce qui s'était passé ? Avait-il omis cette précaution ? Ou, et j'en étais de plus en plus certaine, l'avais-je pris de court ? Avais-je pénétré dans la demeure avant qu'il ait eu le temps de tourner la clé et de verrouiller la porte ? Un meurtrier fermerait l'huis, bien sûr, de peur que quelqu'un n'entre derrière lui comme je l'avais fait. Je revoyais le corridor, les recoins sombres et les petites pièces qu'il desservait. L'homme s'y tapissait-il à mon arrivée ? Mais si c'était le cas, pourquoi ne m'avait-il pas agressée ? Je posai ces questions à Demontaigu, lui aussi perplexe.

— En effet, en effet, avait-il murmuré quand nous nous étions rencontrés dans un coin discret du Château de la Tour. Le trépas de Vitry est au cœur de tout ce mystère. Ce qui s'est passé ce jour-là en

est peut-être la clé. Voyons, avait-il ajouté, qu'aurais-je fait si j'avais été à la place du criminel ?

Il avait plissé les yeux.

— J'aurais clos l'huis derrière moi. Oui, Mathilde, c'est ce que j'aurais fait. Pourquoi donc l'a-t-il négligé ?

Quoi qu'il en soit, je ne pouvais pas rencontrer Bertrand bien souvent. La Tour était un endroit limité et fermé et je ne savais à qui me fier. J'étais néanmoins heureuse qu'il soit clerc de plein droit chez Isabelle et qu'il reçoive habits et gages chaque trimestre à partir des Pâques prochaines. Il avait signé un contrat avec William de Boudon, le contrôleur replet et enjoué, clerc anglais de haut rang appartenant au Banc du roi, un homme qui, par la suite, joua un rôle important dans les affaires de ma maîtresse. Mais c'est une autre histoire.

Boudon appréciait Demontaigu et avait souvent recours à ses services, aussi, à la Tour, tentais-je de garder mes distances. Isabelle et moi étions déterminées sur un point : Demontaigu ne devait s'en prendre ni à Marigny ni à aucun Français de son entourage, ce qui n'aurait fait que nous mettre en danger, elle et moi. Il avait juré d'obéir, la main sur les Évangiles. Il ne toucherait pas à Marigny, mais Bertrand avait ajouté ces mots menaçants : « aussi longtemps qu'il se trouvera en Angleterre ».

Quand arriva la troisième semaine de février 1308, la Tour était devenue le centre de la Cour anglaise, de nuit comme de jour, jours fériés comme jours ordinaires, et tout tournait autour des préparatifs du couronnement. Baquelle, imbu de sa propre importance, courait à droite et à gauche, et se réjouissait sans retenue que le roi l'ait nommé, ainsi que Casales, Chevalier du Chœur pour la cérémonie. Les deux hommes, en armure de plates recouverte de la livrée royale, se tiendraient dans des pavillons ouverts érigés pour la circonstance sur le côté des marches du chœur. Baquelle nous affirma avec enthousiasme que les charpentiers construisaient déjà les tentes aux lourdes charpentes dans les transepts de l'abbaye. Elles seraient ensuite déplacées et décorées de verdure et de roses de Noël. Baquelle et Casales servaient aussi d'escorte militaire à Isabelle quand Marigny et ses amis se rendaient à la Tour pour la présentation protocolaire à la princesse. Ces jours-là, obéissant à ma maîtresse, je m'absentais, comme le faisait Demontaigu, et, un matin, alors qu'il se trouvait en ma compagnie sur le chemin de ronde, il me désigna, parmi les gens de Marigny, un chevalier brun aux traits anguleux.

— Alexandre de Lisbonne, chuchota-t-il.

Il se retourna pour regarder par-dessus les murs crénelés et je dévisageai ce chevalier portugais qui était devenu, et resterait, lé fléau

de la vie de mon bien-aimé. Même alors, sa démarche saccadée, son allure funèbre, la tête un peu penchée comme s'il cherchait quelque chose sur le sol, me firent penser à un corbeau de la Tour. Isabelle, comme à l'accoutumée, ne reçut les ministres de son père que pour se quereller avec eux au sujet de la désignation d'un physicien pour sa maison, entre autres points de friction épineux.

— Il oublie sa courtoisie, déclara-t-elle quand Marigny se fut retiré. Nous ne sommes point en Île-de-France. Messire de Marigny commence à comprendre ce que veut dire le dicton « tel père, telle fille ». J'ai entendu une curieuse histoire, continua-t-elle. J'en ai déjà parlé à Demontaigu, mais il n'a pu me renseigner. Ce chevalier portugais, Alexandre de Lisbonne, aurait reçu de mon époux l'autorisation de pourchasser les templiers sujets du roi de France qui se cachent en ce royaume. Il semble avoir eu fort à faire sur la côte sud-ouest.

— Et ? m'enquis-je.

— Demontaigu a prétendu qu'il existait un lien étroit entre les templiers et la grande abbaye de Glastonbury, mais qu'aucun de ses frères ne s'y cache. Un Français dans cette contrée déserte, allègue-t-il, se mettrait en grand danger. Alors pourquoi Alexandre de Lisbonne voyagerait-il dans une région si désolée en plein hiver ?

Entraînées dans l'affairement routinier de nos journées, nous n'avions pas le temps de nous arrêter à de telles questions. Casales et Baquelle, nos constants visiteurs, apportaient des tissus brodés d'or et d'argent, des velours et des satins afin qu'Isabelle fasse son choix, des livrées, des tentures et des bannières pour ceux qui, à la Tour, participeraient aux festivités et aux cérémonies. En même temps, d'autres soldats arrivaient, y compris les Kernia, les kerns irlandais^[14], mercenaires loyaux à Gaveston qu'ils adoraient comme un grand seigneur. Bien que Sandewic le désapprouvât, ils fourmillaient dans les cours extérieures. Le vieux gardien grommelait sans se cacher devant leurs manières de rustres et se demandait pourquoi le souverain et son favori avaient besoin de ces hommes. À coup sûr, la santé de Sandewic s'altérerait. Je n'osais plus lui prescrire d'autres remèdes, mais j'espérais qu'après le couronnement et avec l'arrivée du printemps il irait mieux. Cependant, Sandewic s'inquiétait surtout du vieil ours Wotan qui dépérissait et refusait sa nourriture. Isabelle pria son époux de libérer Sandewic de quelques-uns de ses devoirs, et un homme plus jeune, John de Cromwell, fut nommé lieutenant. Le vieux garde n'en fut que plus tenace et passa même du temps à surveiller les fresques dans sa chapelle favorite de St Peter ad Vincula. Il voulait qu'elles soient achevées avant que le roi quitte la Tour.

Le jour du sacre approchait. On installait des sièges supplémentaires

dans l'abbaye de Westminster ; on tendait de tapisseries et de drapeaux les arcs de triomphe érigés dans les rues, on nettoyait et gravillonnait celles par lesquelles le roi et la reine passeraient. Le 23 février, les grands négociants de la ville remontèrent la Tamise dans leurs barges parées et pavoisées des bannières de leurs guildes, rejoignirent leurs souverains dans la chapelle de Saint-Jean l'Évangéliste et prirent part aux rites du couronnement. Le matin du 24, Édouard et Isabelle quittèrent la forteresse pour se rendre à Westminster. L'aube était brumeuse et glaciale, plombée de nuages bas. Le vent chassait les flocons de neige. Dans cette morne grisaille, Isabelle brillait comme une langue de feu. Elle arborait de splendides habits tramés d'or et d'argent, taillés dans vingt-trois aunes de tissu précieux, le tout bordé et décoré d'hermine et incrusté de dentelle entrelacée de nacre. Nous étions, elle et moi, assises dans une litière capitonnée de satin blanc, enjolivée de damas d'or, que tiraient deux mules au poil luisant dont les harnais rutilaient. Sur nos têtes ondoyait un dais d'apparat aux broderies délicates et des soldats à la livrée de damas écarlate marchaient à nos côtés.

Nous sortîmes par la Porte du Lion et le cortège se dirigea vers Westminster. Dans les rues principales, ce n'étaient que spectacles et tableaux vivants somptueux : roses et lys à Gracechurch ; la reine vertueuse près de Cornhill. Dans Cheapside, un chœur chantait les louanges d'Isabelle autour de la belle croix d'Éléonore tandis que les clercs de la cité lui présentaient une escarcelle de mille marcs d'or. Des érudits de St Paul tinrent de charmants discours dans lesquels ils comparaient Isabelle aux femmes fortes et vertueuses de la Bible. Partout — sur les balcons, aux fenêtres, sur le seuil des portes, tous adornés de tissus, de draperies, d'étendards multicolores frappés de différentes devises —, la foule bariolée béait d'admiration et poussait des clameurs.

À Temple Bar, l'échevinage nous fit ses adieux formels. Nous suivîmes la Voie royale jusque dans l'enceinte de Westminster, une petite ville en soi avec ses manoirs, ses maisons de pierre et ses chaumines. C'est là que vivaient des légions de charpentiers, de tonneliers, de forgerons, d'étameurs, d'orfèvres, d'armuriers, de boulangers et de bouchers, ainsi que ceux qui travaillaient dans les différents domaines de la maison royale : office, dépense, réserve d'épices, de chandelles, garde-robes et cuisines. Comme dans la cité, les rues et les demeures étaient garnies de tentures cramoisies et écarlates. Le long des allées et des ruelles sinueuses se donnaient d'autres spectacles, allégories et mystères montrant des gentes damoiselles et des géants, des anges et des démons. Les tables sur tréteaux craquaient sous le poids des mets et des fontaines jaillissait du vin rouge et blanc. Nous pénétrâmes dans la cour intérieure du palais aux superbes maisons brillantes sous le

gel, avec leurs pignons à pans sculptés, leurs façades de crépi et leurs vitraux, que surplombaient le palais et la silhouette élancée de la chapelle St Stephen qui, à cette époque, n'était pas encore achevée.

Les appartements qui nous étaient attribués se trouvaient près de la Chambre peinte dont la magnifique fresque narrait l'histoire des Maccabées. Néanmoins, lors de notre arrivée ce matin-là, parmi ce déploiement de vives couleurs et de bruit, sonneries de trompettes, de cornes, bouquets de gonfalons et de pennons, un souvenir, presque une vision, m'occupait l'esprit. On aurait dit que les morts, les assassinés, ces âmes envoyées ad patres avant l'heure, m'entouraient et me parlaient à voix basse pour prévenir mon cœur. Je me tenais sur le seuil de la petite salle. Sur le sol carrelé, contre le mur, un escalier poli comme un miroir se perdait dans l'ombre des hauteurs. Un vieux portier, un coffre sur l'épaule droite, gravissait les marches avec peine et s'appuyait au mur de la main gauche pour garder l'équilibre. Debout, là, sur le pas de la porte, je frissonnais de peur comme si le Calice des Esprits avait déversé son contenu. Cette scène me rappelait mon entrée chez messire de Vitry, l'huis se fermant derrière moi et le serviteur gisant à moitié hors de la chambre, à droite. Le vieillard continuait de monter tandis qu'une servante descendait en courant. J'embrassai du regard les alcôves, recoins et coins. J'avais l'impression de voir ce que l'assassin avait vu dans la maison de Vitry pendant ces quelques secondes avant de frapper, pourtant, quelque chose m'échappait. Je me perdis dans mes pensées. Demontaignu m'écarta et bondit dans l'escalier avec des documents dans un portefeuille. Je le regardai s'éloigner.

— Madame ?

Rossaleti, une sacoche de cuir sur les épaules, me contemplait avec curiosité et admirait ma robe dorée. Il effleura le voile que je portais sur la tête.

— Mathilde, vous êtes le portrait de la belle damoiselle.

Je sortis de ma rêverie et le remerciai.

Casales s'approcha. Nous attendîmes la princesse, puis montâmes à l'étage où Boudon et d'autres officiers de la maisnie nous accueillirent. Une étrange soirée à la lueur des chandelles s'ensuivit. Le chœur des bénédictins de Westminster entonna les chants solennels de vêpres et de complies qui résonnèrent dans tout le palais. Ce fut une soirée déconcertante, avec un repas pris à la hâte dans le bruit et le bavardage des valets surexcités qui se préparaient pour le lendemain.

Le grand jour se leva, clair et beau. Aux cloches de l'abbaye répondirent avec majesté celles des clochers voisins de St Stephen et St Margaret, et l'écho porté par le fleuve embrumé retentit jusqu'à St

Paul qui se mit à carillonner à son tour, ainsi qu'une bonne centaine d'autres églises de la ville. Debout bien avant l'aube, nous nous étions retrouvés pour l'investiture solennelle dans la petite salle. Édouard, aidé par Gaveston, revêtit une tunique écarlate sur des grègues or et noir, mais ne se chaussa point, tout comme Isabelle, vêtue de sa robe de sacre sous un ample manteau en soie brodée fourré d'hermine. Elle était coiffée d'une guimpe de velours pourpre ornée d'or et de perles de Venise. Au son joyeux des fifres, des tambours et des tympanons, sous un dais éclatant porté par Casales, Sandewic (pâle de fatigue), Baquelle et l'un des barons des cinq ports^[15], Édouard et Isabelle s'avancèrent sur le tapis bleu grossièrement tissé qui s'étendait du palais de Westminster jusqu'à l'église abbatiale. Je suivais, en robe sombre, sans quitter la lisière du tapis sur lequel venaient les grands du royaume : William Marshall, chargé des éperons dorés du souverain, Hereford, du sceptre royal couronné d'une croix, Henry de Lancastre, de la canne surmontée d'une colombe, et les comtes de Lancastre, de Lincoln et de Warwick, des trois épées royales. D'autres seigneurs, spirituels ou temporels, leur emboîtaient le pas, puis, loin derrière, en superbes atours incarnat et argent, fier comme un paon, marchait Gaveston à qui avait été accordé l'honneur insigne de porter la couronne.

Sur le maître-autel, Édouard et Isabelle déposèrent une livre d'or sous forme d'une statue d'Édouard le Confesseur. Le chœur et le sanctuaire flamboyaient sous les feux de centaines de torches et de cierges qui faisaient briller les tapisseries aux riches broderies ornant murs, piliers, lutrins, chaires et tables. Les marches qui menaient au chœur étaient flanquées de superbes pavillons de chêne agrémentés de tissus brodés, de roses de Noël et de verdure. Casales, son heaume à ses pieds, se tenait dans celui de gauche, Baquelle dans celui de droite. Ils dominaient du regard la nef abbatiale emplie de dignitaires étrangers, dont les plus importants se pressaient en haut des marches pour être témoins du couronnement, qui se déroula au son des trompettes, dans de lourdes bouffées d'encens et parmi les acclamations « *Fiat, fiât, vivat rex* » suivies de l'antienne *Unxerunt Salamonem* — « Ils sacrèrent Salomon ». L'évêque Woodlock de Worcester appliqua la sainte onction. Le roi en personne posa les couronnes, d'abord sur sa tête puis sur celle de son épouse. Elle fut sereine pendant toute la cérémonie. La joie se lisait sur ses lèvres et dans ses yeux, un léger sourire éclairait son visage ; c'était une vision heureuse au milieu des inquiétants murmures qui grondaient en sourdine. Les barons étaient furieux de l'honneur et de la préséance accordés à Gaveston, qui non seulement tenait la couronne, mais encore avait reçu le privilège particulier de fixer l'un des éperons royaux à la botte du souverain. Sous les chants et les clameurs s'élevait le chœur de sourdes

protestations du flot de nobles irrités qui, les yeux brillant de rage, ne cessaient de frôler du bout des doigts le fourreau vide de leurs armes ; dans d'autres circonstances, dagues et épées auraient été tirées. Qui sait si on ne peut prédire l'avenir grâce à des signes ou des présages ? Le sacre d'Édouard II annonça les désastres à venir : ce fut un jour de colère, de ressentiment, de jalousie, d'arrogance et, enfin, de meurtre.

Le cérémonial prit fin. Le cortège royal et son entourage descendaient avec lenteur la nef quand un violent fracas derrière nous, puis des cris et des hurlements perçants noyèrent ovations et chants. Le chef des cérémonies nous fit signe de continuer, mais Isabelle, d'un regard, m'ordonna de revenir sur mes pas pour découvrir la cause du tumulte qui s'amplifiait. Une nombreuse foule se rassemblait à droite des marches du chœur. Des nuages de poussière se mêlaient à présent aux volutes de fumée des cierges et de l'encens. Par-dessus la cohue, j'aperçus un enchevêtrement de poutres, de verdure et de tentures. On se bousculait. Une femme, l'épouse de Baquelle, poussait des cris hystériques. Rossaleti appela des hommes d'armes pour s'ouvrir un passage parmi les dignitaires, les moines en froc noir et les soldats. Casales et Sandewic tiraient déjà sur les lourds madriers, mais il n'y avait rien à faire. Tout le pavillon en bois où se trouvait Baquelle s'était brisé et effondré. Les épaisses poutres de chêne du toit, à six pieds environ au-dessus de la tête de Baquelle, s'étaient écrasées sur le malheureux chevalier en armure en l'ensevelissant sous leur masse. Seule une main pitoyable dépassait.

Casales, qui avait ôté l'essentiel de son armure de parade, restaura l'ordre et demanda à ses hommes de disperser la foule. Il s'empressa de faire quérir une troupe de manœuvres qui enlevèrent les solives. Dessous gisait Baquelle, le crâne éclaté, des morceaux d'armure enfoncés profondément dans les chairs. Son corps et sa tête ruisselaient de sang, ses beaux habits étaient tachés et déchirés. On lui enleva son armure et on l'étendit sur une paille prise à l'infirmierie de l'abbaye. Ce n'était plus qu'un amas de chair en bouillie, contusionnée et sanglante. Un moine s'agenouilla près du cadavre, administra en hâte l'extrême-onction et murmura l'absolution à l'oreille du trépassé. D'autres frères tentèrent de consoler la famille de Baquelle. On s'empressa d'emporter la dépouille et de faire évacuer l'abbaye. Charpentiers et ouvriers, troublés et inquiets, se réunirent pour parler de l'accident. J'aperçus Demontaigne près d'un pilier, presque caché dans la pénombre. Il leva la main et s'éloigna. Rossaleti demandait à Casales ce qui s'était passé, mais ce dernier fit un signe d'ignorance.

— J'étais de garde, déclara-t-il. Le cortège royal a quitté le chœur. Venez !

Il m'inclut dans son invitation et nous conduisit dans son propre pavillon de chêne profond d'à peu près quatre pieds et demi, de six pieds de large et douze de haut. Long rectangle de poteaux fendus en deux en chêne sec ciré, il était garni d'un petit banc capitonné au fond. Les deux côtés et l'arrière formaient une paroi solidement tenue par des lattes de bois plates fixées à l'intérieur. Un maître charpentier nous rejoignit et nous expliqua que les poteaux du toit étaient maintenus par des solives renforcées de glu.

Casales déclara qu'une fois le cortège passé, Baquelle, épuisé par sa station debout, avait dû aller s'asseoir sur la chaire. Il portait son armure de plates et son poids, quand il s'était adossé à la paroi, avait disloqué le toit. Rossaleti, satisfait de la réponse, s'en alla. Casales était tout aussi impatient d'obtenir audience du roi pour lui apprendre la nouvelle. Je restai là. J'avais lu le doute dans les yeux du maître charpentier quand ses compagnons s'en étaient allés chuchoter dans l'ombre. J'échangeai quelques mots avec cet homme, puis allai prier dans la chapelle de la Madone où était érigée une statue de la Vierge Reine tenant l'Enfant divin, sous laquelle, dans un coffret orné de bijoux — précieuse relique de l'abbaye —, était conservée une ceinture autrefois portée par la mère du Christ. Je contemplai l'objet distraitemment, tendant l'oreille dans la direction de la nef qui se vidait. Je marmonnai un Ave Maria, mais mon esprit retournait vers la demeure de messire de Vitry. J'ouïs au loin les trompettes qui appelaient aux festivités dans la grand-salle où le banquet avait déjà commencé. Je n'en tins pas compte : je me rappelais cette terrible journée où je fuyais loin du meurtre que j'avais moi-même commis. Mes paupières se firent lourdes.

— Madame, madame ?

Le maître charpentier se tenait sur le seuil de la chapelle de la Vierge. J'allai à sa rencontre. Il me tendit un morceau de bois.

— Un accident, murmura-t-il.

J'examinai le bout de bois qui avait été coupé net.

— C'est moi qui l'ai fait, vous comprenez, madame. L'homme restait dans l'ombre.

— Le pavillon a été construit dans des poteaux de chêne fendus par le milieu. La partie ronde vers l'extérieur, la partie équarrie et plate vers l'intérieur. On a choisi de longs poteaux pour les trois côtés et des plus courts pour le toit, maintenus grâce à des solives s'enfonçant comme les doigts écartés de la main dans les opes^[16] préparés à cet effet.

Il m'expliqua que les poteaux latéraux étaient collés ensemble et renforcés par des lames de chêne ; ceux du toit ne dépendaient que des solives et de la glu, car il avait fallu limiter le poids.

— Que s'est-il donc passé ? questionnai-je.

— Certaines solives du toit ont dû casser ou glisser. Sir John, que Dieu l'ait en sa sainte garde, était lourd dans son armure. S'il s'est assis ou appuyé contre le côté, cela a pu affaiblir la structure. Madame, les poutres du toit sont en chêne massif ; une fois disloquées, elles ne pouvaient que tomber avec toute la force d'une masse d'armes.

— Combien de solives y avait-il ? Beaucoup, je suppose ? Deux à chaque poteau et bien quatre ou cinq poteaux sur le toit.

Le charpentier se contenta de hausser les épaules et de lorgner par-dessus son épaule vers ses compagnons.

— Comment l'expliquer ? interrogeai-je d'une voix douce.

— Venez voir.

Il me conduisit vers le chœur. J'avais sans doute été à ce point plongée dans mes pensées que je ne les avais pas entendus démonter le second pavillon, celui qui avait servi à Casales. Il était maintenant à plat devant les marches. Le maître charpentier apporta un lumignon.

— On les a laissés là — il montra les transepts baignant dans la pénombre — jusqu'à ce matin, puis on les a apportés ici, montés et décorés. Nous pensions qu'il n'y aurait pas de risque.

J'observai le haut du pavillon de bois à la lueur du lumignon. Il n'y avait que des demi-poteaux fixés entre les côtés et le fond. L'agitation de mon interlocuteur s'accrut. Je m'emparai de la chandelle, l'approchai, et la surprise me coupa le souffle. Entre le bout des poteaux, des deux côtés, ainsi qu'au fond, il y avait un espace indéniable, assez large pour qu'on ait pu user d'un couteau ou d'une petite scie. La glu manquait aussi et certaines solives étaient détachées, les traces de gouge visibles sur le côté. Je me retournai soudain et lâchai le lumignon. L'homme me lança un regard affolé.

— Nous prétendrons que c'était un accident, maugréa-t-il.

— Mais ce n'est pas le cas, accusai-je. Quand ces pavillons étaient à plat dans les transepts, quelqu'un a dû s'en approcher pour enlever la glu et scier les solives. Les transepts sont mal éclairés. Le malfaiteur s'en prenait sans doute à celui de Casales quand il a été dérangé et a dû s'enfuir, mais celui de Baquelle a été suffisamment endommagé. On a coupé les solives. Une fois le pavillon monté et orné, Sir John Baquelle a pris son poste. C'était un homme corpulent et son armure était lourde ; il est probable qu'il a bougé, qu'il s'est assis et adossé. Le toit branlant a fini par se disloquer et s'écrouler et choir en lui brisant le crâne. Casales devait en fait subir le même sort.

— Nous n'y sommes pour rien, plaida le charpentier, nous n'y sommes pour rien ! C'était le meilleur chêne, les solives et les opes

s'emboîtaient. On ne peut nous blâmer !

J'embrassai du regard la lugubre abbaye. Les cierges avaient coulé et seuls quelques-uns brillaient encore. Les ténèbres tombaient ; il avait dû être si facile, me dis-je, de se glisser dans l'ombre, pendant les jours qui avaient précédé le sacre, avec une scie ou une lame aiguisée comme un rasoir, pour affaiblir les toits des pavillons. Qui l'aurait remarqué ? Même quand le pavillon s'était effondré, tous les yeux étaient tournés vers le chœur. Il semblait qu'on ait voulu le trépas des deux hommes. Dieu avait donné ce signe pendant le couronnement pour indiquer que tout n'était pas parfait, que notre prince n'était pas béni par le ciel. Dans cet endroit à la lumière incertaine, il était aisé de commettre de tels dégâts...

— Mathilde ! Mathilde !

Casales et Rossaleti, chapes flottant au vent, remontaient vivement la nef. Casales décrivit ce qui se passait dans la grand-salle. Le banquet avait été gâché par la malemort de Baquelle et certains barons s'étaient retirés avant même que le premier plat eût été servi. Il se plaça dans une petite flaque de lumière et Rossaleti le suivit comme son ombre. Ils baissèrent les yeux sur le pavillon de bois.

— Qu'est-il arrivé, Mathilde ?

Je narrai en détail à Casales ce que j'avais découvert. Le chevalier examina lui-même le pavillon, donna un coup de pied sur le côté et, soudain, attrapa le maître charpentier par son justaucorps et l'attira vers lui. Ce dernier, terrifié, bredouilla qu'il était innocent.

— Laissez-le, dis-je avec lassitude. Ils ont fait ce qu'on leur avait ordonné. Ils n'ont rien à voir avec ce qui a tué Baquelle et ce qui aurait pu vous occire.

Casales lâcha le malheureux et le repoussa.

— Je me suis posé des questions... Je me suis posé des questions juste après que les souverains eurent quitté le chœur. Je me suis assis et ai senti le bois trembler et craquer, puis j'ai ouï le fracas quand tout s'est effondré sur Baquelle. Comment, Mathilde, comment cela s'est-il passé ?

— Messire, intervint le maître charpentier, désireux d'établir son innocence et celle de ses compagnons, nous avons fabriqué ces tentes, mais elles sont restées dans les transepts jusqu'à ce matin. L'abbaye était ouverte à cause des préparatifs. Regardez, même maintenant, elle est si sombre que n'importe qui pourrait être l'auteur de ce méfait, par malice, comme un méchant tour...

Casales le congédia d'un geste, contempla l'amas confus, pivota sur ses talons et redescendit la nef. Il s'arrêta au milieu et se retourna.

— Sa Grâce la reine, lança-t-il, m'a chargé de vous dire qu'il était inutile que vous la rejoigniez. Marigny et les autres sont bouffis de rancœur devant les privilèges dont jouit Lord Gaveston. Elle pense qu'il vaut mieux que vous restiez...

J'obtempérai. Je regagnai donc nos appartements et dormis par à-coups sans me déshabiller jusqu'au petit matin, quand Isabelle, escortée de ses dames, revint, ensommeillée et souffrant de crampes à l'estomac. Je l'aidai à se dévêtir. Elle se planta en chemise devant le feu languissant et passa les mains dans sa masse de boucles dorées. Je pensais qu'elle s'endormirait, mais elle prétendit qu'elle avait encore le sang échauffé et l'esprit fourmillant des événements de la journée. Elle me raconta que le festin avait tourné à la parodie, la mort de Baquelle flottant comme un funeste présage sur la fête. Le chaos dans les cuisines n'avait fait qu'aggraver la situation. Cuisiniers, marmitons et valets ayant été distraits par le désastre, les mets étaient froids et mal servis. Les nobles, blessés dans leur orgueil, avaient l'air furieux et étaient partis, tandis que les Français protestaient sans retenue contre la prééminence du favori qui, dans ses habits écarlates à boutons d'argent, était assis à la droite du roi à la place réservée de droit à Isabelle. Édouard avait aux yeux de tous choyé Gaveston, dédaignant son épouse avec une grossièreté manifeste. Pour la première fois, je sentis qu'elle était en colère et irritée que le grand jeu soit allé si loin.

Alors qu'elle faisait les cent pas en buvant le vin coupé d'eau que j'avais préparé et mêlé d'une bonne pincée de camomille, je lui fis part de mes découvertes. Elle en tomba d'accord : la mort de Baquelle — mauvais augure pour son couronnement — n'était pas un accident. Deux autres membres du conseil secret d'Édouard avaient été en danger et l'un d'eux avait péri dans ce qu'on ne pouvait qu'appeler des circonstances suspectes.

À voix basse, mais avec fièvre, Casales avait annoncé la nouvelle au roi et à son favori en s'inclinant sur leurs chaires d'apparat. Isabelle s'immobilisa et, serrant son gobelet, me jeta un regard enflammé.

— Cela a mis fin aux festivités, Mathilde. Oh oui, le trouble et l'étonnement de mon époux et de Gaveston étaient évidents. Savez-vous — elle se pencha en avant — que c'est la première fois que je sens leur peur ? Pensez-y, Mathilde, quand vous laissez vaguer votre esprit.

Ce matin-là, nous dormîmes tard. Isabelle se préparait pour assister à un autre banquet dans la Chambre peinte lorsque nous fûmes dérangées par des coups violents à la porte, les exclamations et les cris des servantes et des pages dans la salle d'audience. Je sortis en hâte. Demontaigu arrivait, les cheveux et le visage trempés par la neige qui s'accrochait encore à ses vêtements.

— Mathilde, annonça-t-il en s'essuyant la figure, Mathilde, c'est Sandewic, il est malade, il est mourant !

Je m'habillai sans perdre de temps. Je m'enveloppai dans une épaisse pelisse, pris une copie du sceau d'Isabelle et suivis Demontaigu dans l'enceinte enneigée du palais vers King's Steps et la barge amarrée aux couleurs de Sandewic. Le trajet fut morne sur le fleuve tumultueux et menaçant, sous un ciel bas. Le vent glacial était mordant. Je me blottis à la poupe avec les bateliers penchés sur les rames, sombres silhouettes qui nous emportaient à travers les bancs de brume. Une fois passé les arches étroites du Pont de Londres où les eaux mugissaient sourdement, Demontaigu précisa qu'il s'était rendu à la Tour pour rassembler et emballer certains documents. Sandewic, semblait-il, était rentré tôt de la cérémonie. Il était clair qu'il se sentait mal et son état avait empiré dans la nuit. Parvenus à la Tour noyée de brouillard, sans nous laisser ralentir par escaliers, passages étroits et porches noirs comme la gueule d'un loup, nous courûmes aux quartiers du gardien dans le donjon central. Une petite antichambre donnait sur la salle où régnait le plus grand désordre. Les coffres étaient ouverts, armes, manteaux, ceinturons et baudriers étaient éparpillés de-ci de-là. Des braseros luisaient, mais leur fumée parfumée ne pouvait masquer l'odeur nauséabonde d'une maladie mortelle. Des serviteurs s'affairaient. Un moine du Carmel priait déjà au chevet du lit et le médecin de la Tour, un homme au cheveu rare et au visage gris, ne pouvait que pincer les lèvres, hocher la tête et agiter les mains.

Sandewic reposait dans le grand lit, la tête sur les oreillers. Il avait déjà l'apparence d'un mort. Je remarquai que les babels que je lui avais offerts ces dernières semaines occupaient la place d'honneur autour du petit crucifix posé sur la table à droite de la couche. De l'autre côté, la table était couverte par les flacons émaillés et les pots dont je me servais pour ses remèdes. Leur nombre me surprit tout de suite. Sandewic me reconnut. Ses yeux fatigués brillaient encore de rage comme s'il défiait la mort elle-même. Il parlait avec lenteur et respirait avec peine, faisant état de grandes douleurs. Il lui semblait que sa chair baignait dans l'eau glacée. Ses muscles faciaux semblaient se raidir et il murmura qu'il ne sentait plus ses membres. D'après ses dires et ceux du physicien, je compris que les symptômes — une brûlure cuisante de la langue, de la gorge et du visage, suivie de nausées, de vomissements et d'une étrange démangeaison de la peau — s'étaient déclarés peu après son retour. Près du lit, il désigna un gobelet presque vide. Le fond du riche bordeaux avait séché. Je le humai et détectai l'odeur acre d'une potion. Je me précipitai de l'autre côté du lit et pris les diverses fioles dont la plupart étaient vides. Tout en fouillant, une peur paralysante me glaça le sang : il y avait

beaucoup trop de flacons ! Le plus proche, dont la goutte de cire qui le scellait avait été brisée, était à demi plein. Je le sentis, le reposai, m'assis sur le bord de la couche, baissai la tête et pleurai en silence, les épaules secouées de sanglots. Sandewic avait été empoisonné ! L'aconit est vénéneux, surtout ses racines et ses feuilles. J'en reconnaissais l'odeur et les effets. J'avais traité des cas similaires à Paris où des paysans avaient ingéré les racines tubéreuses de cette plante en croyant manger des radis.

Je sentis dans mon dos les doigts de Sandewic. Je refis le tour de sa couche et l'interrogeai avec douceur. Je pense qu'il savait avoir été empoisonné par fourberie. En murmures entrecoupés, il me parla des fioles bouchées et scellées qu'on apportait dans son logis et dont il avait toujours été convaincu que c'était de ma part. Il ignorait qui les livrait. Il avoua, ironique et désabusé, qu'il avait même partagé quelques-uns de ces médicaments avec Wotan, le vieil ours. Je ne pus qu'écouter avec horreur Sandewic narrer comment, quand il était rentré la veille, il avait reçu un nouveau sachet de cuir renfermant un flacon. Il en avait mélangé le contenu avec son vin et s'était endormi. À son réveil, il avait grand-soif. Malgré les ravages du poison qui s'insinuait dans son corps, ses yeux las me souriaient.

— Je suis vieux, Mathilde, chuchota-t-il. Mon heure est venue.

Il fit un geste :

— Prenez ce gobelet comme cadeau d'adieu ; c'était un présent du vieux roi. Il est en argent et en étain avec un cavalier gravé sur le côté. Veillez à ce que justice soit faite. Et priez pour moi dans ma chapelle. Il s'interrompit, suffoquant.

— Fouillez mon Calice des Esprits, Mathilde. Dites à *mon seigneur** le roi de faire de même, de réfléchir au passé et de ne point se fier aux autres princes. De grâce...

Il se força derechef à sourire.

— Je dois faire la paix avec Dieu et les hommes.

Je l'embrassai avec tendresse sur le front et le laissai avec le carme. Fuyant cette chambre, j'allai m'asseoir au pied d'un pilier de St Peter ad Vincula. Je me tournai vers le mur et sanglotai amèrement devant la façon cruelle et déloyale dont Sandewic avait été piégé. Demontaigu vint me rejoindre et s'accroupit dans l'ombre.

— Il nous a quittés, absous et apaisé. C'était un vieil homme, Mathilde.

— C'était mon ami, rétorquai-je à travers mes larmes cuisantes. Il me faisait confiance. Un vil bâtard a été témoin de ce que je faisais et l'a abreuvé de potions. Il croyait qu'elles venaient de moi et c'est pour

cela qu'il ne cessait de me remercier.

Je me recroquevillai.

— Un vieillard qui se reposait sur moi et mon savoir. Il souffrait toujours de nombreux maux ; l'assassin l'a compris et s'est servi des mêmes flacons couleur de glaise. C'était aussi facile et aussi perfide que d'empoisonner un enfant.

J'examinai une fresque délavée représentant une scène tirée de l'Apocalypse, le Grand Dragon précipitant les étoiles sur la terre en balayant le ciel de sa queue cornue.

— Depuis qu'oncle Réginald a été arrêté et occis, j'ai observé et attendu sans pouvoir riposter.

Je désignai le dragon.

— Et mon adversaire lui ressemble : il balaie tout ce qu'il veut hors de ma vie, sans la moindre pitié, la moindre merci.

— Avez-vous étudié avec soin les symptômes de votre tourment ?

— Ce n'est point le moment de jouer les sophistes, maître Bertrand, m'emportai-je.

Demontaigu vint sans bruit me faire face.

— En effet. Vous avez parlé de pouvoir, alors usez du vôtre. Pourquoi tous ces hommes ont-ils péri ? Pourte, Wenlock, Baquelle, Sandewic ?

— Et il s'en est fallu de peu pour Casales, ajoutai-je.

Je narrai à Demontaigu ce que j'avais découvert la veille.

— Qu'ont-ils donc tous en commun ? insista-t-il.

— Ils sont membres du conseil secret d'Édouard.

— Et ?

— Ils ont conseillé à Édouard d'épouser d'Isabelle, d'affronter les templiers, de respecter la paix avec Philippe de France ainsi qu'avec ses grands barons.

— Ils étaient donc pour la paix. Quoi encore ?

— Pourte et Baquelle étaient de puissants marchands. Ils pouvaient pousser Londres à se soulever et, peut-être même, contrôler la sédition.

— Et Wenlock ?

— Il avait la haute main sur la redoutable abbaye de Westminster, lieu du couronnement.

— Sandewic ?

— La Tour.

Je pris une profonde inspiration et ressentis comme un frisson d'excitation.

— Quant à Casales, c'est un éminent chevalier de la maison royale.

— Réfléchissez ! me pressa Demontaigu. Winchelsea de Cantorbéry est encore en exil, Langton, l'évêque de Coventry et de Lichfield, est aux arrêts en sa demeure. Le roi n'a plus de bons conseillers.

— Mais encore ? rétorquai-je. Que peut-on remarquer encore ?

Je me levai et me dirigeai vers la porte.

— Réfléchissez ! répéta Demontaigu. Raisonnez, Mathilde !

Je posai la main sur le loquet et ravalai mes larmes.

— Ne vous inquiétez point, messire Bertrand, si je le peux, je pourpenserai, j'intriguerai.

Quand je revins au donjon, les gens de Sandewic se préparaient pour la veillée funèbre et ses rituels. Ils répondirent à mes questions. Selon eux, Sandewic avait, au cours des dernières semaines, reçu à la fois des courtisans et des notables anglais et français, une foule de visiteurs n'ayant cessé d'aller et de venir. J'en réclamai la liste. Rossaleti en faisait partie. En vérité, il ne différait pas des autres, si ce n'est sur un point. J'avais servi de messagère entre Isabelle et Sandewic, alors pourquoi Rossaleti, un clerc français, gardien du sceau de la reine, se rendait-il si souvent chez mon ami ?

CHAPITRE XII

Venge-toi, ô Dieu vengeur !

Chanson des temps anciens, 1272-1307

Plus tard, ce matin-là, alors que les cloches de St Peter ad Vincula sonnaient l'angélus, Casales arriva emmitoufflé dans une épaisse chape. Il était venu sur ordre du roi pour juger en personne de la situation. Il examina le corps de Sandewic, me regarda d'un air navré et s'avança vers l'escalier qui donnait dans la cour intérieure.

— Encore un mort, déclara-t-il en me lançant un coup d'œil par-dessus son épaule, Baquelle, Sandewic.

Il revint et se dressa devant moi en tenant son bras mutilé.

— Devais-je périr, moi aussi ?

— Avez-vous aperçu Rossaleti ? m'enquis-je.

— Devais-je périr ? répéta-t-il.

— Je ne sais, Sir John, dis-je en secouant la tête.

— Eh bien, pour vous répondre, je n'ai point vu Rossaleti et il y a là un mystère, Mathilde. Westminster dort encore, mais une cogghe de guerre française a remonté la Tamise et a mouillé à Queenhithe. Elle vient quérir Marigny et sa bande. Je serai bien aise de voir ces beaux seigneurs tourner les talons ! Quant à Rossaleti — il descendit les marches, l'air important —, moi aussi je le cherche. J'aimerais lui poser certaines questions.

Je le regardai s'éloigner puis me rendis à la chapelle de St Peter ad Vincula. La porte était ouverte car le peintre, qui se présenta comme étant celui qui avait réalisé la Grande Merveille de l'hôpital St Camillus sur la route de Cantorbéry à Maidstone, était occupé à tracer au fusain les dernières esquisses sur le mur du fond. Il avait tout d'un écureuil avec ses yeux noirs exorbités et ses joues rebondies sous son crâne dégarni et luisant. Je lui avouai n'avoir pas encore, à mon profond regret, vu la Grande Merveille sur la route de Maidstone mais me récriai d'admiration devant les fresques de St Peter.

— Pauvre Sir Ralph, déclara l'auteur de la Grande Merveille en hochant la tête. Il voulait tant voir cette œuvre achevée.

Je le flattai avec aménité pour qu'il commente la fresque attrayante dans ses tons de rouge, brun, vert et or. En l'écoutant, je compris alors l'intérêt passionné que portait Sandewic à cette chapelle au chœur sévère et à l'atmosphère mélancolique. Sandewic était un vieil homme qui avait vécu sous les règnes du père et du grand-père d'Édouard, un homme qui avait sans doute entendu des témoignages de première main sur les troubles de l'époque du roi Jean, l'aïeul d'Édouard. Il avait assisté à maintes reprises aux tumultes de la guerre civile qui faisait rage en Angleterre entre le monarque et les barons. Et, surtout, il savait que les membres de la maison royale française trempaient leurs épées dans le sang de son pays. Les peintures de St Peter ad Vincula évoquaient en détail les événements de 1216, quatre-vingt-dix ans plus tôt, quand le prince Louis de France avait envahi l'Angleterre pour tenter d'usurper le trône du jeune roi Henri III. Louis avait remonté le fleuve et avait bel et bien occupé la Tour, en y installant une Cour et en se proclamant même « Louis roi d'Angleterre par la grâce de Dieu ». Les fresques montraient tout cela ainsi que la terrible lutte qui s'était ensuivie. L'auteur de la Grande Merveille de la route de Maidstone me raconta que Sandewic avait appris ces épisodes dans

les *Flores Historarum* — « Les Fleurs de l'Histoire » —, la célèbre chronique qui se trouvait à Westminster.

J'observai ces croquis avec beaucoup d'attention. Rien d'étonnant à ce que St Peter ad Vincula fût le « Calice des Esprits » de Sandewic. Il contenait des images non seulement du passé, mais aussi d'un possible avenir. J'étais encore plongée dans une profonde conversation avec l'auteur de la Grande Merveille quand Demontaigu entra dans la chapelle et me fit signe de le rejoindre.

— On a retrouvé Rossaleti mort, chuchota-t-il. Son corps a été retiré de la Tamise. Casales a envoyé un moine de Westminster ; il croit que Rossaleti essayait de monter à bord de la cogge de guerre française.

Nous partîmes sur-le-champ et prîmes une barge royale guidée par des maîtres rameurs. Ils franchirent sans mal les terribles tourbillons entre les arches du Pont de Londres et manœuvrèrent avec adresse dans la brume glaciale. Nous accostâmes à King's Steps et traversâmes en hâte l'enclos du palais toujours sous sa couche tenace de gelée blanche. Les cloches retentissaient. Des moines voletaient comme des spectres dans les allées et les corridors. Les serviteurs royaux couraient accomplir leurs tâches pour pouvoir très vite rentrer se réchauffer devant des feux ronflants. Nous apprîmes que la dépouille de Rossaleti, à cause des célébrations dans le palais, avait été emportée et déposée sur la table d'exposition dans la chapelle mortuaire. En compagnie de Demontaigu, je me précipitai dans l'enceinte de l'abbaye à travers le cloître glacial et dépassai la salle du chapitre dont les statues, les sculptures et les gargouilles me jetaient de sombres regards pétrifiés. La lumière provenait de flambeaux fixés sur des supports. En passant devant la solide porte de la salle du trésor, je notai qu'on y avait fiché quelque chose qui ressemblait à un tissu sale.

Je m'approchai et touchai les lambeaux durs comme du cuir.

— Qu'est-ce donc ?

— De la peau humaine.

Je fis brusquement demi-tour. Le visage du moine était caché tout au fond de son capuchon et la lumière ne permettait de voir que son nez pointu et ses lèvres exsangues.

— Je suis marri.

Il s'approcha.

— Je suis frère Stephen, l'infirmier. Ça, c'est de la peau humaine, répéta-t-il en désignant la porte. Celle de Richard de Puddlicott, pour être précis. Il a essayé de dérober le trésor du roi gardé dans la crypte au-dessous, dit-il en montrant les dalles du doigt. On l'a arrêté, conduit dans une brouette au gibet de Tothill Lane, pendu et écorché.

Il sourit.

— *Sic transit gloria mundi* — Ainsi passe la gloire du monde. Puis-je vous aider ?

Je parlai de Rossaleti. Frère Stephen acquiesça et nous emmena à l'infirmierie. La chapelle mortuaire était mal éclairée et lugubre. L'infirmier, après avoir allumé autour de la table les chandelles funéraires pourpres dans leur support de fer noir, repoussa le drap. Bien qu'on eût déshabillé Rossaleti, fait sa toilette mortuaire et qu'on l'eût ensuite oint, la dépouille — sa chevelure noire trempée et hirsute, la peau mate devenue cireuse, les yeux entrouverts malgré les pièces de la résurrection qu'on y avait posées — sentait encore la vase du fleuve. Je priai pour son âme puis examinai le cadavre.

— Il n'y a ni marque ni contusion, déclara le moine dont la voix rocailleuse résonna. Rien du tout.

— Trace de potion ou de philtre ?

— Que nenni. Rien, si ce n'est les miasmes du fleuve et le léger parfum sucré du vin. Il semble avoir pris une barge à Westminster.

L'infirmier haussa les épaules.

— C'est un accident.

— J'essaie de retrouver le batelier.

Je pivotai sur mes talons. Casales se tenait sur le pas de la porte. Il s'approcha.

— Je suis allé à King's Steps, dit-il en montrant le corps d'un signe de tête. Un pêcheur l'a trouvé flottant dans la Tamise, dansant comme une plume noire à la surface. Il paraît qu'il manque aussi un batelier.

Casales écarquilla ses paupières rougies.

— Un accident, grommela-t-il, Dieu seul le sait !

— Mais il avait peur du fleuve !

— C'est vrai, soupira Casales, mais pas assez pour que cela l'empêche de tenter d'embarquer sur cette cogghe française par un jour de brouillard.

Il se frotta les joues.

— Rossaleti ne faisait pas partie du Conseil secret, n'est-ce pas ?

— En effet, et je sais à quoi vous pensez, Mathilde, observa Casales qui me regarda en plissant les yeux, mais je crois que c'était un accident.

— La reine — j'insistai sur le mot — voudra savoir ce qu'il allait faire là-bas ; après tout, il détenait son sceau.

Casales fit un simulacre de salut.

— Madame, j'informerai Sa Grâce dès que je l'aurai découvert moi-même.

Il se retira. Demontaigu, expliquant qu'il ne désirait pas qu'on le voie trop avec moi, le suivit. Je regagnai sans me presser le palais en traversant les cours gelées. Je retournai à la petite salle où, lors de ma venue à Westminster pour la première fois, j'avais été assaillie par le souvenir de mon entrée chez Vitry. J'ouvris la porte, pénétrai dans la pièce et, quelques instants, fis comme si je me trouvais chez Vitry. J'étais l'assassin et portais une arbalète. Un valet me précédait, un autre sortait de la chambre à ma droite, une servante descendait l'escalier d'un pas léger. Aucun n'avait compris que le meurtre était proche. Je fis mine de lâcher un carreau ; l'homme devant moi s'effondra. Celui de droite regardait la scène : lui aussi fut occis. Mais la bachelette dans l'escalier ? Elle avait sans doute tout entendu. Pourquoi ne rebroussait-elle pas chemin et ne s'enfuyait-elle pas ? Je me remémorai son cadavre gisant en bas des marches. L'assassin n'avait pas pu agir si vite. Je fermai les yeux en comprenant la terrible erreur que j'avais commise. J'avais négligé une règle qu'on m'avait répétée encore et encore : ne jamais supprimer une cause, aucune cause ; les laisser se supprimer d'elles-mêmes. Je fus si étonnée que je glissai le long du mur et m'accroupis, les bras croisés, scrutant l'ombre.

Je finis par retourner à l'abbaye. Ma requête intrigua frère Léo, chargé de la bibliothèque et du scriptorium, mais, quand il eut aperçu le sceau d'Isabelle, il s'empressa d'accepter. Il me conduisit dans ce qu'il appelait le saint des saints, le grand cabinet de l'abbaye avec ses fenêtres à vitraux, ses étagères cirées, ses tables, ses bancs et ses pupitres. Il me montra sa collection de manuscrits et de volumes précieux, tous annotés avec soin et rangés, les plus rares étant enchaînés ou enfermés derrière des grillages. Une agréable odeur d'encre, de pierre ponce, de parchemin, de cuir et de vélin flottait dans l'air comme l'encens dans une église. Les chandelles à calotte et les lanternes de corne fermées brûlaient tels des lumignons dans ce sanctuaire d'érudition.

Frère Léo me fit asseoir à une table et m'apporta une écritoire de cuir, des cornes à encre, des plumes d'oie et du parchemin. Je repris donc tout au début. J'établis une liste claire et précise des événements. Je travaillai au-delà de vêpres et de complies. Le son étouffé des cloches annonçait les heures et le plainchant des moines, avec ses versets impressionnants, résonnait : *Tu as fait trembler la terre et l'as ouverte, nous rejetteras-tu complètement, ô Seigneur ? Soutiens-nous contre nos ennemis.* Ces mots trouvaient un écho dans mon cœur. Je priai les âmes des morts qui, à présent convoquées, semblaient se rassembler autour de moi.

Je finis par m'endormir et frère Léo dut me réveiller. Je rassemblai mes documents et retournai chez la reine. Elle jouait aux dés avec de jeunes pages qu'elle congédia à mon entrée. Je verrouillai la lourde porte et pris place sur un tabouret devant elle. Bien que lasse, je lui narrai le trépas de Rossaleti et, alors que la chandelle des heures consumait un autre anneau, je fis le récit des événements depuis le début. Isabelle écouta avec attention, ne laissant paraître sa surprise qu'en retenant son souffle, et ses doutes que par des questions aussi précises que celles d'un magistrat. Puis elle se leva et, se penchant sur mon épaule, m'embrassa sur le front. Elle resta quelques instants près de la fenêtre en fredonnant l'air de l'*Exsulte regina*, une hymne chantée pendant son couronnement.

— Mon époux, déclara-t-elle sans bouger, a dormi cet après-midi. Il est à présent enfermé avec Lord Gaveston. Venez, Mathilde, allons couper la racine de tout ceci.

Elle sourit et cligna des yeux avec malice.

— Nous montrerons que Morgane la fée n'est pas qu'une invention née de l'imagination des trouvères.

Nous partageâmes une coupe de vin, prîmes nos pelisses, puis gagnâmes la chambre du roi, accompagnées de quelques pages. Édouard, affalé dans une large chaire, et son favori, en face de lui, tous les deux en tenue négligée, ceinturon et bottes jetés sur le parquet, étaient plongés dans l'étude de cartes déployées sur une grande table de travail. La reine m'avait ordonné de la soutenir quoi qu'elle fît et, dès qu'elle fut entrée et qu'on eut fermé l'huis derrière elle, elle repoussa son capuchon et s'agenouilla en baissant la tête. Les deux hommes bondirent. Le roi s'avança mais Isabelle tendit les mains.

— De grâce, mes seigneurs, écoutez-moi. Faites-moi prêter tout serment qu'il vous plaira sur le ciboire contenant le corps sacré du Christ ou sur les saints Évangiles.

— Que signifie ceci, madame ?

— Nous avons réfléchi sur les malemorts de Baquelle, Sandewic et Rossaleti.

Sa réponse fit naître un certain trouble. Édouard et Gaveston paraissaient agités et inquiets.

— Écoutez, mes seigneurs, insista ma maîtresse, écoutez bien Mathilde.

Elle se retourna et tendit le doigt vers moi.

— Dites-leur.

Je répétais mot pour mot tout ce que j'avais confié à la reine. Je parlai avec franchise. Au début, nos interlocuteurs firent des grimaces

septiques en hochant la tête, cependant mes phrases tombaient comme une pluie de flèches. Je ne décrivis pas la félonie en détail mais, mes hypothèses étant bien exposées, j'en vins sans plus de précaution à leur conclusion logique. Édouard, un peu pâle, se rassit dans sa chaire et d'un geste invita Isabelle à s'asseoir aussi. La reine, pourtant, refusa. Je continuai. Gaveston m'interrompit par un déluge de questions auxquelles je répondis. Quand j'en eus fini, Isabelle tendit derechef les mains.

— *Mon seigneur**, mon époux, s'il vous plaît, écoutez-moi. J'ai joué votre jeu, mais à présent c'est terminé. Je vous supplie, seigneur, de me révéler la vérité. Dites-moi que vous n'avez point trempé dans le trépas de ces hommes, de Pourte et des autres.

— Bien sûr que non ! s'exclama le roi en frappant sur la table. Ils étaient, malgré leur opposition à Lord Gaveston ici présent, de bons et loyaux sujets.

Il prit une profonde inspiration.

— J'ai cru au début que c'étaient des malaventures, mais Sandewic, Baquelle...

Il hocha la tête.

— En secret, au fond de mon cœur, j'ai blâmé les barons.

— *Mon seigneur**, s'empressa de reprendre Isabelle, je vous en prie. Je jurerais sur n'importe quel objet sacré que vous voudrez. Je dis vrai et vous donne un sage conseil. On peut m'ignorer en raison de mon jeune âge, de mon inexpérience, mais, que *le bon Seigneur** m'en soit témoin, il y a un point sur lequel je n'en démordrai pas.

Sa voix se fit plus dure.

— Je connais mon père. De grâce, je vous en supplie, quoi qu'il ait juré en secret, quoi qu'il ait promis, quel que soit le projet qu'il nourrisse, je vous le demande à genoux, ne le croyez pas. Dites-moi, sur la foi de mon amour pour vous, ce qu'il vous a confié dans le secret des recoins bien cachés, dans des missives envoyées sous sceau privé, par la bouche de Marigny et des autres *Secreti*.

Elle s'interrompit.

— Je vous assure que toutes ses promesses ne sont que mensonges destinés à vous prendre au piège, à vous annihiler, vous et Lord Gaveston.

Je me tournai vers le favori.

— Lord Gaveston, vous vous êtes rendu en cachette à Paris. Vous avez rencontré messire de Vitry. Vous possédez à présent son tableau représentant sainte Agnès.

Je me tus.

— Vous avez voyagé au moment où on appréhendait les templiers. Messire de Vitry a fait allusion à un visiteur qui, en y réfléchissant, devait être quelqu'un d'important. Vous, *mon seigneur**, vous avez remarqué en plaisantant que Douvres était un endroit parfait pour quitter discrètement notre royaume.

Gaveston n'avait plus rien du godelureau, et son regard était devenu dur, voire affolé.

— Oui, oui. Je suis allé chez Vitry pour quérir l'argent déboursé par le roi Philippe ; c'est ainsi que cela était prévu. J'ai vu le tableau. Messire de Vitry m'en a fait présent.

Édouard se leva et se mit à arpenter la pièce en rassemblant ses idées.

— Depuis une centaine d'années, commença-t-il, les grands barons se battent contre ma famille, notre lignée de rois honorables. Mon arrière-grand-père a été poursuivi par tout le royaume et a perdu son trésor dans la baie de Wash. Mon grand-père Henri a connu la guerre civile, la capture et l'emprisonnement, et même mon père, le célèbre guerrier — le roi ne put déguiser son intonation sarcastique —, a été harcelé sans répit par ceci ou cela, forcé de signer telle ou telle charte, de faire des promesses, de renoncer à ses droits. Le parlement et les assemblées, les ecclésiastiques rebelles et les nobles l'ont obligé à aller, le couvre-chef à la main, mendier de l'argent, car seules des toiles d'araignées remplissaient les coffres de son trésor.

Édouard se rencogna dans sa chaire.

— L'alliance proposée en vous épousant, madame, ouvrait une autre voie. L'été dernier, comme vous le savez, mon père a exilé Lord Gaveston. Il s'est rendu en France et a été accueilli avec chaleur par le roi Philippe, qui a insisté sur le fait que mon illustre père n'était pas éternel. Philippe a promis que si je vous épousais, il me prêterait main-forte pour écraser une bonne fois toute opposition en Angleterre. Mon père a trépassé en juillet l'année dernière. Quelques mois plus tard, Lord Gaveston est reparti en secret en France pour continuer nos négociations. C'est alors que messire de Vitry lui a donné ce tableau. Philippe a offert une aide militaire qu'il financerait avec la fortune prise aux templiers.

Je m'assis sur mes talons et acquiesçai. Je me souvins que Vitry désirait me voir partir car il attendait un autre visiteur. Rien d'étonnant à ce qu'il ait été si troublé, déchiré entre moi et les machinations des princes.

— L'entreprise d'Angleterre ? demandai-je en levant la main. *Mon seigneur**, je vous prie de m'excuser.

— N'en faites rien, Mathilde. Cela changerait-il quelque chose ? Oui, l'entreprise d'Angleterre, la véritable raison pour laquelle Philippe a attaqué les templiers. Il avait besoin de leurs richesses. Quand Lord Gaveston retourna à Paris, en décembre dernier, notre traité secret fut confirmé. J'épouserais Isabelle. Notre fils aîné s'appellerait Louis ; le second recevrait la Gascogne, sous pleine suzeraineté française.

Philippe m'aiderait à écraser la révolte ici et en Écosse. Nous signerions une éternelle alliance de paix. Ses ennemis deviendraient les miens. Et surtout... Le roi prit son gobelet de vin et but une gorgée.

— ... il n'y aurait plus d'opposition ici.

— Bien entendu, intervint Gaveston, *mon seigneur** se comporterait autrement en public et s'opposerait en tout à Philippe aussi longtemps que possible.

— Et moi ? interrogea Isabelle.

Gaveston s'inclina.

— Votre Grâce, et j'aimerais que vous preniez un siège, vous faites partie de la feinte même si vous en ignorez la vraie cause. Au printemps, Philippe agira.

— C'est donc la véritable raison du grand jeu ? questionnai-je. Vous dupiez vos barons en vous montrant insultant envers votre épouse, ses parents et le pouvoir français ? Un leurre pendant que vous prépariez discrètement leur destruction ?

Gaveston acquiesça.

— Votre hostilité envers la France était fausse. Vous trompiez vos barons qui pouvaient commettre l'erreur de conspirer avec Philippe. Vous auriez ainsi connaissance de leurs plans et du même coup auriez rassemblé les preuves de leur trahison.

Édouard et Gaveston sourirent comme des joueurs de dés concédant un point à l'adversaire.

— Vous nous avez demandé d'aller dans votre sens en croyant que nous blesserions Philippe, mais pendant tout ce temps le roi savait ce qu'il en était, que cela concerne la façon dont vous traitiez sa fille ou la remise des cadeaux de mariage à Gaveston.

— Êtes-vous si résolu à provoquer vos grands seigneurs ? demanda Isabelle.

— Bien sûr ! répondit le souverain.

Il désigna une chaire.

— Madame, je vous en prie !

Isabelle ne céda pas.

— Et la mort de Pourte et des autres ? voulut-elle savoir.

— Au début, dit Édouard lentement, nous avons estimé que c'étaient de fâcheux accidents, voire l'œuvre de nos ennemis, ici, en Angleterre, mais...

— Nous pensions, précisa Gaveston, que Pourte et Baquelle pouvaient nous garder Londres, Sandewic la Tour, Wenlock Westminster. Nous avons donc soupçonné les grands barons de les avoir supprimés.

— Vous avez raison, monseigneur, mais il y a d'autres causes.

Isabelle se leva, se dirigea vers la chaire proche de celle de son mari et me fit signe de m'asseoir près d'elle.

— Monseigneur, vous voilà à présent privé de sages conseillers, d'hommes du parti de la paix qui pouvaient peut-être avoir la haute main sur ceci ou cela, mais aussi vous suggérer d'adopter une voie médiane, de faire la paix à la fois avec Philippe et avec vos nobles.

Elle s'interrompit.

— C'est pour cela que mon père a fait occire ces hommes. S'il vous plaît, je vous en prie...

Elle joignit les mains.

— Philippe est l'instigateur de leur mort, comme l'est Marigny. Ils envahiront ce pays ; leurs préparatifs sont déjà bien avancés. Il se peut que mon père anéantisse vos barons, mais il vous anéantira vous aussi quand j'aurai donné naissance à un fils. Vous mourrez : Philippe, en mon nom, établira alors une régence, et ses troupes déferleront sur la Gascogne et tous les territoires que la Couronne anglaise détient en France. Les espions de mon père grouillent déjà ici. Alexandre de Lisbonne, chef des *Noctales*, chasseur de templiers, qu'a-t-il fait dans l'ouest du pays ? Surveiller nos châteaux, nos ports, nos embarcadères. Quand l'invasion aura commencé, vous ne serez plus le maître. Mon père dictera sa loi.

Je pris alors la parole, certaine que nous avions vu juste.

— *Mon seigneur**, intervins-je, vous dites que Philippe a joué le grand jeu, pourtant nous avons été témoins de son courroux quand il a été frustré, même s'il ne s'agissait que de feinte. Son impatience à vous abattre une fois pour toutes expliquait en réalité sa rage.

— Il n'aurait pas...

Édouard se tut en voyant l'air d'Isabelle.

— Si, monseigneur ! insista-t-elle. Je peux vous fournir des preuves de ce qu'affirme Mathilde.

Le roi baissa la tête. Son favori se pencha et chuchota à son oreille d'une voix éraillée. Édouard acquiesça, se leva et se dirigea vers une table sur le côté. Il prit un morceau de parchemin et une plume d'oie,

écrivit quelques lignes et scella la missive de son propre sceau. Puis il s'avança vers moi et posa le document sur la table.

— Une *littera plenæ potestatis*, me glissa-t-il à l'oreille. Une lettre vous donnant les pleins pouvoirs. Mathilde, ce que vous faites pour le bien du roi a force de loi. Apportez-moi la preuve définitive. Vous avez lancé cette chasse ; allez jusqu'au bout !

Le lendemain matin, je me mis en route de bonne heure pour la Tour. Le ciel était dégagé et les étoiles scintillaient comme des glaçons. Je ne pris pas de barge à cause de l'âpre bise d'hiver. Owain Ap Ythel et une troupe d'archers montés vinrent me chercher en secret à Westminster. Le Gallois avait envie de parler de Sandewic. Je le laissai bavarder pendant que nous cheminions dans les rues désertes. Noctambules et coquins s'enfuyaient à notre approche et le guet s'écartait pour nous laisser passer. Le trajet fut lugubre. En parcourant les ruelles sinueuses, on avait l'impression de traverser une ville de morts. Seuls le flamboiement d'une torche isolée, le clignotement d'une lanterne, le rougeoiement d'une chandelle à travers une fenêtre à meneaux ou la fente d'un volet perçaient les ténèbres environnantes. Un chien hurlait parfois, d'autres lui répondaient, ou bien un cri retentissait, clair et fort, suivi par le piaillage suraigu d'un enfant. Je me laissai aller sur la selle du docile cob qu'avait amené Ap Ythel tout en réfléchissant aux événements de la veille et à mes projets pour la journée. Je levai les yeux vers le ciel et jurai qu'avant que le soir tombe l'assassin serait mort et le pouvoir de Philippe mis à mal.

Nous arrivâmes à la Tour. J'assistai à la messe du matin à St Peter ad Vincula. Le corps de Sandewic, enveloppé d'un linceul, reposait dans un cercueil sur des tréteaux, voilé d'un drap mortuaire noir et or qu'entouraient six cierges funéraires pourpres. On avait placé la bière juste à l'entrée du chœur. Elle devait y rester jusqu'à ce qu'on l'emporte pour l'enterrement au couvent des franciscains en face de la prison de Newgate où Sandewic, en tant que juge, avait si souvent siégé. Je dis adieu à Sandewic par cette froide matinée, il y a tant, tant d'années. Maintenant, comme je me suis installée chez les franciscains, je me rends souvent sur sa tombe dans l'église, mais voilà longtemps que son esprit s'en est allé. Pourtant, en ce jour de février, il était juste que la dépouille de mon ami repose là ; l'âme s'attarde quelque temps et il pourrait assister au jugement qui serait prononcé, au châtement qui vengerait son meurtre. Le prêtre psalmodiait les refrains de l'office des morts. Je prêtai une oreille particulièrement attentive à la lecture du Livre de Job : « Je sais que mon rédempteur est vivant et qu'au dernier jour il régnera sur la terre. » Je suppose que l'Ange de la Vengeance peut prendre maintes formes, même celle d'une jeune femme experte en simples.

Après la messe, je déjeunai avec Ap Ythel. Je lui montrai la lettre royale et lui fis part en détail de ce qui allait se passer. Il cligna des yeux de surprise, mais accepta. Une fois mes visiteurs arrivés, la chapelle de St Peter devait être cernée d'archers qui n'interviendraient qu'à mon signal. Quand j'eus terminé mon repas, je retournai à St Peter et me réchauffai les mains au-dessus d'un brasero. La porte de la chapelle s'ouvrit et Demontaigu entra.

— Bonjour, Mathilde. Qu'y a-t-il ?

J'allai à sa rencontre au moment où les cloches de la Tour sonnaient l'heure.

— Faites ce que je vous demande, l'implorai-je. Ayez confiance en moi : j'agis sur l'autorité du roi.

Je désignai l'huis dans son dos.

— Installez-vous près de la porte sur le tabouret du gardien ; sous la tapisserie de laine, vous trouverez une arbalète, un carquois de carreaux et un ceinturon.

J'ouïs le claquement du loquet et Sir John Casales pénétra à grands pas dans l'église.

— Vous vouliez me voir, Mathilde ? Il est si tôt.

— Je vous attendais, Sir John. De grâce, tirez les verrous.

Il obtempéra, ôta sa chape qu'il jeta sur le siège du portier, salua Demontaigu d'un signe de tête et me suivit dans la nef. Nous passâmes près du cercueil de Sandewic et entrâmes dans le chœur. Ap Ythel avait installé deux chaires vis-à-vis. Il avait aussi mis la coupe de Sandewic près de mes fioles et un pichet de claret sur une petite table toute proche. Demontaigu, l'air calme et résolu, ferma la porte. Il enleva la chape de Casales, s'assit et fouilla derrière la tenture en quête des armes. D'un geste, j'invitai Casales à s'asseoir. Ce qu'il fit. Son visage buriné était impassible, mais il ne quittait pas des yeux le cercueil de Sandewic.

— Vous disiez que c'était important ?

— En effet, Sir John. C'est aujourd'hui que vous allez trépasser.

Il porta sa main valide vers le ceinturon qu'il avait jeté sur le sol devant lui.

— Non ! l'avertis-je. Demontaigu est soldat. Il a une arbalète, une épée et une dague. L'huis est verrouillé et des archers attendent dehors, arcs bandés.

Casales retira sa main.

— Sir John Casales, déclarai-je, je vous accuse clairement de trahison, de meurtre et de félonie. Vous êtes à la solde de Philippe de France.

Non, veuillez m'écouter. Vous avez tué Simon de Vitry.

— Je...

— Vous l'avez occis, répétais-je, le premier jour où vous êtes arrivé à Paris. Vous, et Rossaleti, votre complice.

— C'est...

— C'est la vérité, bien sûr. Par pur hasard, je me suis rendue chez Vitry ce jour-là, sans doute peu de temps après le massacre. J'ai commis une erreur. J'ai imaginé qu'un seul assassin muni de deux ou trois petites arbalètes et de plusieurs carreaux était entré par la porte. Mais, en fait, je me trompais.

— Vitry me connaissait à peine.

— Il connaissait Rossaleti, un clerc royal français, un membre des *Secreti*. Comme je l'ai dit, j'ai commis une erreur. Il y avait deux assassins, Rossaleti et vous ! Le Français a demandé à entrer. Le valet lui a ouvert. Puis il s'est retourné et vous a précédés.

« Rossaleti l'a tué, ainsi que le serviteur qui sortait d'une chambre sur la droite, avec une arbalète cachée. Mais une servante a surgi en haut de l'escalier. Vous vous êtes précipité. Il vous manque peut-être une main, Casales, mais vous êtes néanmoins fort habile. Vous avez lâché un carreau et atteint la bachelette qui a vacillé. Le sang a jailli. Vous avez ramassé son cadavre et l'avez envoyé rouler en bas des marches. Toutefois votre main gauche était ensanglantée. Vous avez poursuivi votre chemin, mais votre mutilation vous empêchait de tenir la rampe dans cette montée abrupte, aussi vous êtes-vous appuyé contre le mur : c'est pour cela que le plâtre était taché de sang. J'ai trouvé que ces uniques traces, si haut sur le mur, étaient étranges, mais, en toute logique, c'est ainsi que vous montez toujours les escaliers. Je l'ai compris l'autre jour en voyant un portefaix. De la main droite il tenait un coffre et, de l'autre, il s'appuyait contre le mur pour gravir les marches.

« Quoi qu'il en soit, vous êtes arrivé à la galerie. Vitry, encore en vêtements de nuit, est sorti de sa chambre. Il était à moitié endormi et a été tué sur-le-champ. Malgré votre poignet mutilé, Casales, vous êtes un soldat d'expérience, impavide et dur. Vous avez armé les deux arbalètes et avez en vitesse perpétré deux assassinats. Rossaleti, qui, lui, n'était pas un soldat, est resté près de l'huis en bas. Il ne l'avait ni clos ni verrouillé au cas où quelqu'un viendrait, ne pourrait entrer et donnerait l'alarme. Vous étiez tous les deux d'accord sur ce point. Je suis arrivée et Rossaleti s'est caché. Bouleversée, j'ai traversé le corridor à pas lents et suis montée à l'étage. M'ayant entendue, vous vous êtes dissimulé. Pour vous et Rossaleti j'étais une inconnue, une simple servante, mais j'étais aussi alertée. Il n'était pas facile pour

Rossaleti de me tuer ; pour vous non plus. Je pouvais m'échapper, m'enfuir de la maison et donner l'alarme. Vous m'avez donc laissée partir. Vous n'aviez cure que d'une chose : vous faufiler dehors avec autant de discrétion et aussi vite que possible de peur que je ne revienne avec le prévôt.

Casales avait le souffle court. Il se pencha en avant et me scruta de ses yeux inexpressifs.

— Vous avez peut-être été étonné que je ne donne pas l'alarme. Je ne peux qu'imaginer votre surprise quand vous avez découvert qui j'étais en réalité, mais alors il était trop tard. Je jouissais du patronage et de la protection d'Isabelle. Vous et Rossaleti avez tenté de m'effrayer devant le dépositaire après que j'eus examiné le cadavre de Pourte. Vous n'avez pas osé me tuer. Philippe ne voulait pas courroucer sa précieuse fille. Vous avez parlé de la situation à Marigny qui a sans doute fouillé les documents de Vitry et découvert ma véritable identité. C'était pourtant trop tard. J'étais protégée par la princesse. Ils ont alors engagé Pelet dans sa maison pour nous surveiller toutes les deux.

— L'avez-vous occis ?

— Non, messire, ce n'est pas moi.

— La princesse, haleta Casales. Je...

— C'est bien la fille de son père, comme Marigny s'en est aperçu quand il a voulu m'interroger. Si Sa Grâce ne m'avait point si bien défendue, je n'aurais jamais quitté la France. Les choses étant ce qu'elles étaient, vous et Rossaleti m'avez agressée dans l'escalier de l'infirmierie de St Augustine.

— Nous étions...

— Non. C'était une nuit d'hiver dans un prieuré lugubre. Vous n'étiez que deux silhouettes en bure noire qui voltigiez comme des chauves-souris dans l'ombre. Vous vous êtes servi du frère lai, le simplet. Rossaleti s'est fait passer pour un bénédictin et, pour créer la confusion, a saisi les mains du pauvre homme. Pourquoi ? Eh bien, ces niais ont la mémoire du toucher ; il a parlé de deux mains et de leur peau calleuse, ce qui impliquait qu'il ne pouvait en aucun cas s'agir de vous ou de Rossaleti.

— Comment... ?

— Sir John, si vous étiez capable de me jeter un morceau de sac sur la tête, Rossaleti pouvait bien utiliser quelque artifice pour se durcir les mains. Vous avez mené cette agression ; vous étiez là, Sir John. Les festivités à la taverne de *L'Échiquier de l'espoir* battaient leur plein, les gens allaient et venaient, et la distance entre l'auberge et le prieuré est

courte. Si vous aviez pu agir à votre guise, je serais morte à ce moment-là ; mais il se trouve que j'ai été sauvée par Demontaigu.

Son étonnement me fit sourire.

— Oh ! oui, cette nuit-là il y avait plus d'un assassin au prieuré. Pendant l'attaque, j'ai été poussée et tirée comme si deux personnes m'entraînaient en haut de l'escalier. Il y en avait vraiment deux : vous et Rossaleti.

— C'était Rossaleti...

— Il ne peut répondre. Il est mort, Sir John, parce que vous l'avez occis. Il n'a pris ni barge ni barque : l'eau le terrifiait. Vous avez demandé à le rencontrer quelque part sur ce quai de Westminster noyé dans les ténèbres et le brouillard. Il s'est approché de l'eau pour voir un homme en qui il avait confiance. Vous avez agi avec la rapidité d'un faucon qui fond sur sa proie ou celle d'un serpent qui frappe et l'avez poussé dans le fleuve. Le choc seul aurait suffi à le tuer. Il s'est débattu quelques secondes dans les eaux glaciales. Il a perdu la vie comme il avait perdu son âme.

— S'il était mon complice, pourquoi l'aurais-je tué ?

— Parce que vous êtes un assassin. Dieu seul le sait, mais il se peut que Rossaleti n'ait pas eu une âme aussi noire que la vôtre. Peut-être regrettait-il ce qu'il avait fait. Peut-être les trépassés revenaient-ils le hanter. Il m'aimait bien. J'ai lu de la tristesse dans ses yeux. A-t-il commencé à avoir des scrupules ? Mais, pour vous, il était faible et vous ne pouviez vous fier à lui. C'était le seul membre de la Cour anglaise qui connaissait toute la vérité ; vous l'avez jugé et avez appliqué la sentence. Vos sinistres maîtres à Paris l'entérineraient. On ne pouvait permettre à quelques remords de vous mettre en danger et, moins encore, de compromettre leur entreprise.

Casales se leva, s'étira et parcourut la nef du regard. Demontaigu s'y trouvait, arbalète amorcée. Dehors s'élevaient le cliquetis des armes et le murmure des archers qui déployait Ap Ythel.

— Pourquoi aurais-je tué Vitry ?

— Oh ! il en savait trop long sur cette affaire et Philippe avait de bonnes raisons de se méfier de lui. Vitry était un homme obligeant, un loyal sujet accoutumé aux intrigues royales, mais incapable de supporter la perfide attaque du roi contre les templiers. Je présume qu'il n'a pu le cacher et qu'il en a payé le prix.

— Et vous me tenez aussi pour coupable des autres meurtres ?

Casales ne montrait ni contrition, ni regret, ni signe de nervosité, si ce n'est qu'il avait un air fuyant et s'humectait parfois les lèvres. C'était un vrai soldat, qui étudiait l'ennemi et ce qui pouvait arriver sans

s'affoler.

— Bien sûr ! Ce fut aisé pour Baquelle. Le sommet de ces pavillons était vulnérable, surtout pendant qu'ils étaient remisés dans des transepts sombres. Vous, Sir John, emmitouflé et encapuchonné, pouviez pénétrer dans l'abbaye avec épée et poignard. Vous avez entaillé les chevilles, de combien ? d'un pouce à peu près. Vous avez flatté Baquelle, Sir John, en lui donnant la place d'honneur, à droite du chœur. Et vous vous êtes assuré que le pavillon endommagé serait placé à cet endroit. Si Baquelle avait survécu, vous auriez trouvé d'autres occasions, bien que le sacre ait été une opportunité unique. Le trépas accidentel du propre conseiller du roi pendant la cérémonie, quels présages et augures on pourrait y lire !

— Mon pavillon, lui aussi...

— Ce n'était qu'une ruse subtile pour vous mettre sur la liste des victimes potentielles, comme vous l'avez fait à Paris avec l'aide de Marigny. Vous souvenez-vous ? Nous revenions vers la cité. Vous aviez dit à ma maîtresse et à moi que vous désiriez l'entretenir de l'Angleterre. Vous chevauchiez toujours près de nous, mais cet après-midi-là vous avez pris la tête de la colonne. C'était pour aider les sbires de Marigny quand ils ont lancé leur simulacre d'assaut. Vous en avez tué quelques-uns, jouant le rôle du brave et preux chevalier. Les autres se sont échappés. Peu leur importait la mort de leurs comparses : cela ne ferait que davantage d'or à se partager quand ils le recevraient des mains des agents de Marigny.

Casales baissa la tête et agita les pieds.

— Êtes-vous un templier, Demontaigu ? s'enquit-il en se redressant.

— Ce que je suis, messire, ne vous concerne point. Mais ce que vous êtes est en train d'être prouvé fort adroitement.

— C'est bien ce que je pensais — un sourire fendit le visage sévère de Casales —, oui, c'est bien ce que je pensais, mais, ajouta-t-il alors qu'il se penchait en avant, qu'en est-il du décès de Wenlock ? Je n'étais pas à sa table.

— Empoisonné ! répondis-je. Vous lui avez fait absorber une potion peu après son arrivée au palais, puis vous vous êtes éloigné. Ce n'était qu'une question de temps. Vous en savez long sur les simples et les philtres, n'est-ce pas, Sir John ?

— Et Pourte ?

— Oh, dis-je en souriant, cela ressemblait à un accident, comme ma mort était censée en être un. Nous n'avions que la parole de Marigny et de ses hommes qui affirmaient que vous et Rossaleti vous entreteniez avec eux. Mais c'est logique, remarquai-je en haussant les

épaules. Vous et Rossaleti étant payés par Marigny, il mentait pour vous protéger, vous, deux de ses *Secreti*, qu'il introduisait de plus en plus dans les conseils de la Couronne anglaise. En réalité, la nuit où Pourte a trépassé, vous lui avez rendu visite avec Rossaleti. Vous l'avez frappé par derrière et l'avez jeté par la fenêtre. Je pense que vous êtes sorti par la porte que votre complice a close. Puis il a utilisé l'échelle apportée par les agents de Marigny. Il est descendu, a lancé la chaîne pardessus le crochet dans le mur, a vérifié que Pourte était bien mort et a rejoint les autres conspirateurs.

— Quelle intelligence, Mathilde !

— J'aurais aimé me montrer plus intelligente plus tôt ! Vous m'avez épiée, Sir John, ici et à Paris. L'autre jour vous saviez que j'avais quitté la Tour et me rendais en ville. Comment l'avez-vous appris ? J'aurais pu aller n'importe où. Vous le saviez parce que vous me surveilliez et attendiez une nouvelle occasion de m'éliminer, comme vous y êtes presque parvenu à Paris. Vous avez tenté de me noyer avec la barge qui a fendu le brouillard comme un éclair. Oh ! vous vous trouviez peut-être avec la princesse, mais, étant informé de mes déplacements, vous avez transmis les renseignements aux sbires de Marigny. Deux hommes innocents ont péri ce jour-là, Sir John. Deux âmes de plus qui réclament la vengeance divine.

Casales jeta un coup d'œil en coin, comme si le cercueil de Sandewic l'effrayait.

— Ah ! oui, mon bon ami !

Je sortis le couteau de ma ceinture à l'instant même où Demontaigu remontait la nef. Lui aussi avait vu le mouvement de Casales qui se ramassait comme pour bondir. Mais, ayant embrassé la nef du regard, ce dernier poussa un profond soupir et se détendit.

— Le vieux Sandewic, continuai-je, souffrant et couvert de blessures. Vous lui avez envoyé des potions, rien de très dangereux, mais cela a suffi pour dérégler ses humeurs. Quand le couronnement a pris fin et que Baquelle a été supprimé, vous avez décidé de faire table rase. Rossaleti a apporté la boisson mortelle, de l'aconit, dans une fiole semblable à celles dont je me sers. Sandewic n'a rien soupçonné.

— Mais pourquoi aurais-je occis ces hommes ? grommela Casales, dont les yeux et la voix trahissaient le refus de s'avouer vaincu.

— Pourquoi ? À cause de l'entreprise d'Angleterre.

L'étonnement fit étinceler les yeux de Casales.

— Oui, j'ai tout appris là-dessus, comme le roi Édouard. Il devait provoquer ses barons, puis faire en secret appel à Philippe de France. Ce que *mon seigneur** ignorait, mais sait à présent, c'est qu'il avait été

trahi. Il avait invité les goupils dans son poulailler. Philippe n'a jamais eu l'intention de soutenir Édouard, il voulait au contraire le renverser, affaiblir l'Angleterre, reprendre la Gascogne et qu'une fois pour toutes les Plantagenêts cessent de menacer la France.

Je désignai la chapelle d'un geste circulaire.

— Sandewic a commencé à se douter que l'histoire allait se répéter, qu'une flotte française remonterait la Tamise, occuperait la Tour et s'installerait au pouvoir. Rien d'étonnant à ce qu'il ait appelé cet endroit son Calice des Esprits. Si Philippe pouvait agir à sa guise, ces esprits reviendraient nous hanter tous.

Casales bougea les lèvres comme s'il se parlait à lui-même.

— Le roi maintenant reconnaît la vérité.

Je fis passer ma dague dans l'autre main et tirai le parchemin de mon escarcelle.

— Une *littera plenæ potestatis*, Sir John.

Je m'interrompis pour rassembler mes pensées.

— Vous avez occis ces hommes pour trois raisons : d'abord, parce qu'ils étaient membres du parti de la paix ; ils conseillaient à Édouard, comme vous le savez fort bien, d'être l'ami de tous sans être l'allié de quiconque. Ils ont peut-être percé à jour l'offre de Philippe et vu ce qu'il en était. C'étaient des voix gênantes qu'il fallait faire taire à jamais. Vous avez prétendu être l'un d'entre eux. Ensuite, parce que c'étaient des hommes importants. Baquelle et Pourte contrôlaient Londres, Sandewic la Tour, Wenlock Westminster. Qui sait ce que les autres pourraient penser quand ces puissants, ces conseillers royaux, périssaient dans des circonstances si mystérieuses ? Vous espériez qu'on blâmerait Édouard, que cela affaiblirait davantage sa cause. La mort de Baquelle, surtout, était un signe, le présage de ce qui pourrait arriver aux amis du souverain, spécialement à ceux qui s'opposaient à Lord Gaveston.

Casales se pencha, ramassa la missive et examina le sceau.

— Et la troisième raison ?

— Vous seul la connaissez. Pourquoi un chevalier anglais, qui a servi la Couronne anglaise avec tant de loyauté pendant des années, est-il devenu le chancre dans la rose ? Je m'en doute. Vous m'avez narré la bataille de Falkirk, où vous avez perdu votre main. Le vieux roi vous a vu et vous a dit « des meilleurs ont perdu davantage ».

Je fis une pause.

— Vous pouvez tout nier, mais les magistrats dresseront votre acte d'accusation et rassembleront les preuves. Ils sont déjà en train de fouiller votre logis. Ce n'est qu'un premier pas avant l'interrogatoire.

Connaissez-vous le châtiment pour félonie, Casales ? On vous traînera sur une claie jusqu'à Smithfield, on vous pendra à moitié, on vous éventrera, on vous arrachera les entrailles et on vous castrera. Puis on vous coupera en morceaux, on vous décapitera, et les quartiers de votre corps, plongés dans la saumure, iront décorer les portes et le Pont de Londres !

Casales, les yeux pleins de larmes, leva la tête.

— Le vieux roi, dit-il d'une voix rauque, n'a jamais eu tout à fait confiance en moi ! Je le lisais dans ses yeux. Non, c'était pire encore ! Jamais il ne m'a aimé. Cette réflexion après Falkirk a commencé à me pourrir l'âme. Je n'ai joui d'aucune reconnaissance.

Il se mit à débiter une litanie de doléances nourries au fil des ans. Une coupe que l'attachement du nouveau souverain à Gaveston avait fait déborder.

— J'ai beaucoup et durement servi, releva-t-il en me jetant un regard furieux. Maintenant je suis seul. J'étais comme un prêtre qui aurait eu pour dieu la Couronne anglaise, mais à quoi cela m'a-t-il avancé ?

Il jeta la lettre par terre.

— Puis on m'a envoyé en France. Rossaleti m'a attiré dans l'affaire. Marigny et sa bande m'ont soutenu, ont promis de me rendre une place de choix quand l'entreprise d'Angleterre serait achevée, mais il y avait un prix à payer.

Il déglutit avec peine.

— Il arrive souvent, Mathilde, qu'on s'engage sur un chemin et qu'on s'aperçoive qu'on ne peut plus revenir en arrière.

Il jeta un coup d'œil dans la nef.

— Je suis content d'avoir occis Rossaleti. Il m'a entraîné, puis, comme le couard qu'il était, s'est mis à éprouver des regrets, des scrupules.

Il cilla.

— Rossaleti pouvait se retirer quand il voulait ; il était le seul à connaître la vérité ; il devait périr. J'ai cru que je pourrais rebrousser chemin, mais...

Il fit une petite grimace et me montra du doigt.

— J'aurais dû vous tuer, Mathilde, vous êtes si dangereuse. Oh ! oui, j'ai découvert qui vous étiez en réalité : la nièce de Deyncourt ! Je me souvenais de vous. Une insignifiante jeunette ! ai-je dit à Philippe. Deyncourt n'était point sot, et plus j'en apprenais sur vous, plus j'étais sûr que vous représentiez une menace.

Il inspira bruyamment.

— Bon, je suis pris au piège. Je l'admets. Je ne veux point faire les

délices des badauds aux Elms, à Smithfield, mais je n'avouerai pas, pas tout, pas par écrit.

Je désignai le cercueil de Sandewic.

— Vous mourrez céans, Sir John.

Je me levai, remplis le gobelet de Sandewic de claret et y ajoutai la dose d'aconit que l'apothicaire royal avait apportée dans ma chambre la veille. Demontaigu s'était approché et placé près de la bière, la corde de l'arbalète tendue. Je lui fis signe de s'éloigner et posai le gobelet près de la chaire de Casales.

— Prenez, le pressai-je. Buvez. Au moins la mort sera rapide.

— Et si je ne le fais pas ?

— Demontaigu vous blessera, retardant ainsi votre mort, et vous finirez aux Elms. Au fait, Casales, c'est un prêtre templier. Il peut vous absoudre. Adieu !

Je descendis la nef. Demontaigu se tenait sur le côté.

— Et s'il ne boit pas, Mathilde ? murmura-t-il.

— Tuez-le !

Je sortis dans la faible clarté du soleil. Les hommes d'Ap Ythel formaient un arc devant l'édifice. Je m'assis sur un banc de bois et contemplai le Calice des Esprits de Sandewic. J'attendis dans le froid jusqu'à ce que la porte s'ouvre, que Demontaigu sorte et me tende le gobelet vide. Il me jeta un regard étrange.

— Il a bu. Il est mort.

— Que Dieu le garde ! répondis-je.

Cinq jours plus tard, je me trouvais avec ma maîtresse dans la cour royale du palais de Westminster. Les Français s'en allaient, mais, le temps étant mauvais, ils avaient renoncé à descendre le fleuve et devaient se rendre à cheval à Queenhithe où mouillait leur cogghe de guerre. Il y eut moult adieux et cadeaux, des serments d'amitié, des baisers de paix et Isabelle fit même un discours. Marigny, qui n'avait cessé de m'épier, poussa sa monture vers moi et se pencha, yeux verts brillant, cheveux roux s'échappant de sous son chapeau de castor.

— Mathilde, chuchota-t-il en profitant du vacarme dans la cour.

— Oui, messire ?

Il rapprocha encore un peu son cheval et croisa les bras sur le pommeau de sa selle.

— Très perspicace, remarqua-t-il. Nous vous avons sans nul doute sous-estimée.

— Messire, vous m'adressez le même compliment que Sir John

Casales !

— Casales est mort.

— C'est le jugement de Dieu pour ses crimes.

Je montrai les bâtiments du palais autour de nous.

— Monseigneur le roi a décidé de convoquer un parlement pour traiter avec ses barons.

— Entre nous, Mathilde, déclara Marigny en agitant ses doigts gantés, ce sera à *outrance** !

Je battis des cils et fis un semblant de révérence.

— Je ne voudrais pas qu'il en fût autrement. Comme vous dites, à *outrance, usque ad mortem*.

— Je me redressai.

— À la mort !

NOTE DE L'AUTEUR

La médecine médiévale n'était pas aussi limitée que certaines histoires populaires voudraient nous le faire croire. Les femmes avaient un rôle important comme apothicaires et physiciens. (Le personnage de Mathilde est basé sur une personne ayant vraiment existé, Mathilde de Westminster.) La contribution des femmes à la médecine médiévale ne fut sérieusement mise en question que lorsque le grand misogyne qu'était Henri VIII édicta un Acte du parlement en 1519. Comme l'a écrit Kate Campbell Hurd-Mead dans son ouvrage *Les femmes et la médecine*, « au Moyen Âge, les femmes médecins continuèrent à exercer au milieu des guerres et des épidémies comme elles l'avaient toujours fait, pour la simple raison qu'on avait besoin d'elles ».

Les événements décrits dans ce roman reposent sur la politique de cette période. Il semble qu'Isabelle ait eu des rapports conflictuels avec son père et ses trois frères. Elle n'assista aux obsèques d'aucun d'entre eux et, comme le montrera ce cycle romanesque, créa de terribles difficultés à sa famille chaque fois qu'elle le put. Quand j'ai étudié le personnage d'Isabelle dans le cadre de mon doctorat à Oxford, j'ai eu l'impression très nette que c'était une femme fort belle, fort intelligente, qui, avec une volonté de fer, manipulait son entourage. Elle fut un des rares monarques qui, avant 1603, comprirent qu'une guerre contre l'Écosse était destructrice pour les deux pays et ne profiterait à aucun.

Les événements de 1307 correspondent à ceux que j'ai décrits. Wenlock, Pourte et Sandewic sont morts en moins de douze mois, après qu'Édouard II eut succédé à son père, et leurs portraits sont basés sur des sources de première main. Baquellie, selon le *London Chronicle*, mourut écrasé pendant le couronnement d'Édouard, cérémonie désastreuse, mal organisée, durant laquelle la colère des nobles fut si violente qu'on évita de justesse une échauffourée. Le caractère d'Édouard II, comme celui de Gaveston, repose aussi sur des sources identiques. L'amour du roi pour Peter était si fort que lorsque son favori, plus tard, fut exécuté, l'Église dut ordonner au souverain de faire ensevelir son corps. Plusieurs sources font de la mère de Gaveston une sorcière, mais c'était une accusation banale contre les femmes que les hommes craignaient ou jalousaient.

La description des événements de 1307-1308 prend également appui sur des sources directes. Il est certain qu'entre Édouard II et Philippe se jouait une subtile machination concernant l'élimination des templiers (qui s'est passée comme je l'ai écrit) et le mariage d'Isabelle. Édouard II résista fermement aux exigences françaises, puis fit soudain volte-face. Mon explication, comme le montre ce roman, est une hypothèse très vraisemblable. Philippe se voyait déjà en nouveau Charlemagne. Il avait dû se rappeler l'intervention française dans les affaires anglaises pendant la minorité d'Henri III. Lui et ses conseillers, tous décédés de mort violente et mystérieuse, étaient sans nul doute une bande d'hommes sinistres qui jouaient très gros jeu.

[1] Le roi exerce sa justice soit grâce à des magistrats itinérants, soit grâce à deux cours : le Banc commun ou Cour des plaids communs pour les contestations entre particuliers, et le banc du roi pour les procès criminels. (N.d.T.)

[2] Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

[3] Fine planchette de chêne sur laquelle étaient gravés l'alphabet, les neuf chiffres et parfois le Notre-Père. Elle était munie d'une poignée et recouverte d'une mince plaque de corne pour la protéger. (N.d.T.)

[4] Édouard II battit les barons rebelles menés par le comte de Lancastre à Boroughbridge en 1322. (N.d.T.)

[5] Mendiants qui cousaient des coquilles sur leurs vêtements afin de se faire passer pour des pèlerins. (N.d.T.)

[6] Membres du guet veillant à l'exécution des décisions du pouvoir municipal, chassant les vagabonds ou organisant les rondes de nuit. (N.d.T.)

[7] Les Anglais portaient des chaperons à longue queue. (N.d.T.)

[8] Plat réservé aux festins. Il s'agissait d'un chapon et d'un porcelet coupés en deux, farcis de pain et de diverses épices, puis recousus ensemble de façon à former un animal fabuleux. (N.d.T.)

[9] Les quatre derniers soucis du chrétien : la mort, le Jugement dernier, le Paradis et l'Enfer. (N.d.T.)

[10] Procédure d'audition et de jugement d'une cause criminelle ou autorisation accordée aux juges itinérants de présider une cour de justice. (N.d.T.)

[11] Enfant choisi parmi les enfants de chœur de la cathédrale le jour de la Saint-Nicolas pour jouer le rôle d'un évêque pendant trois semaines. Coutume abolie sous le règne d'Henri VIII. (N.d.T.)

[12] Figure héraldique occupant une place variable dans l'écu. (N.d.T.)

[13] Large bande verticale au milieu de l'écu. (N.d.T.)

[14] Piétons irlandais à l'armure légère. (N.d.T.)

[15] Hastings, Sandwich, Douvres, Romney et Hythe, qui assuraient la défense des côtes de la Manche. (N.d.T.)

[16] Trou aménagé pour recevoir une tête de poutre. (N.d. T.)